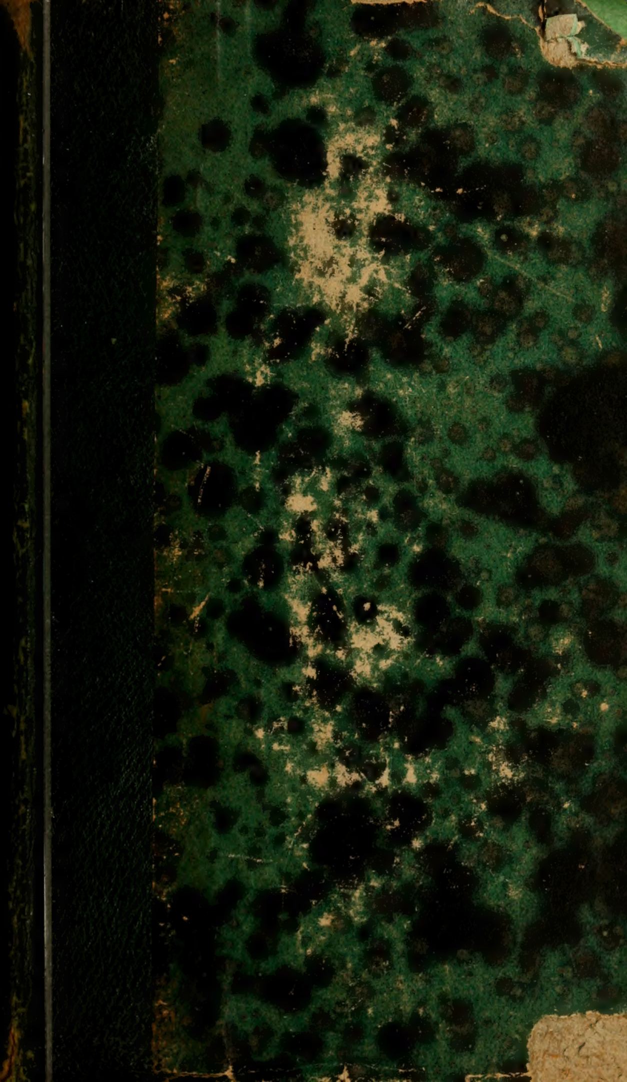
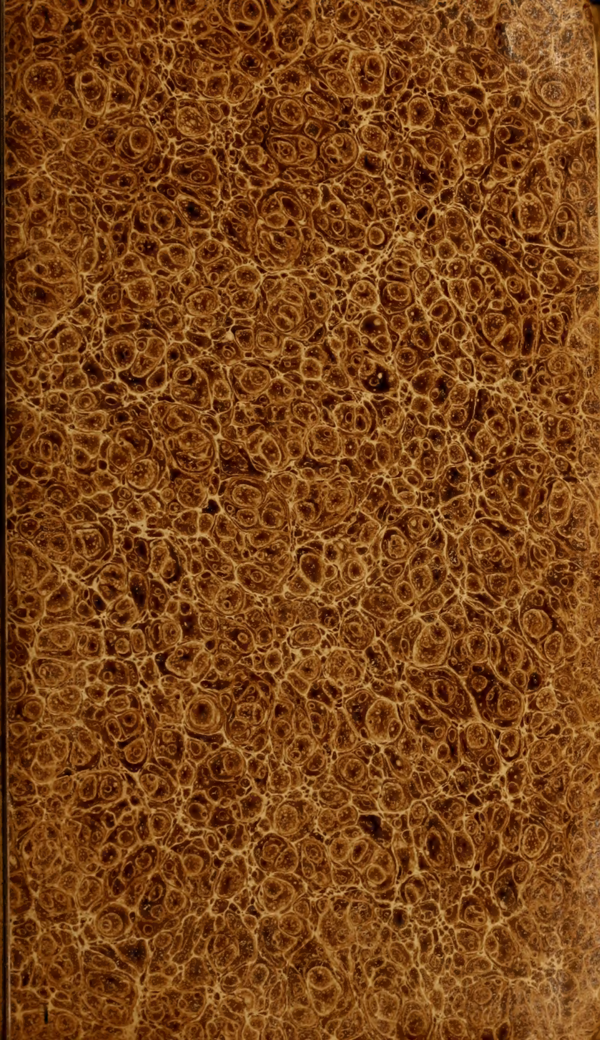


Joshua Mealy





LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame DE GOMEZ.

TOME ONZIEME.

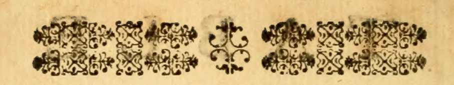


A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.
M. DCC. XXXVI.

TABLE
DES
NOUVELLES

Contenuës dans ce Volume.

AP-



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce* 23. *Août* 1734.

JOLLY.

LE
SCELERAT
TROMPÉ.

LVIII. NOUVELLE.

UN jeune Gentilhomme de la Ville de Marſeille, que je nommerai d'Alicourt, maître de ſa perſonne & de ſon bien, & qui par ſon mérite, s'étoit acquis une eſtime générale, revenant un ſoir chez lui, & paſſant par une ruë ſombre & détournée, entendit parler quelqu'un d'une voix ſi plaintive à une fenêtre grillée & aſſez baſſe, qu'il ne put ſe défendre d'un mouvement de curioſité. Il s'en approcha pour

voir qui ce pouvoit être ; mais des rideaux fort épais & bien tirés sur la grille, l'en empêchérent. Cependant prêtant l'oreille, il entendit une femme, qui continuant l'entretien qu'elle avoit commencé, en versant beaucoup de larmes, disoit à quelqu'un : Quand votre âge & le mien seroient proportionnés, & que je n'aurois pas une répugnance invincible pour l'hymen, que vous me proposez, comment pourrois-je vous aimer, en me traitant comme vous faites ? Elevée dans un Convent jusqu'à l'âge de dix ans, la premiere fois que je vous vis, fut pour m'annoncer la mort de mon Pere : ma Mere étoit avec vous ; & je n'oublierai jamais que, pénétrée de tendresse pour moi, elle vouloit me retirer près d'elle, & que vous l'en dissuadâtes. Cette tendre Mere se rendit à vos raisons ; mais pour m'en consoler, elle me venoit voir tous les jours, & je l'avois résoluë à passer par dessus vos conseils, en me faisant sortir de Convent, lorsque

lorſque le même jour qu'elle avoit marqué pour me retirer, vous vintes m'apprendre qu'elle ne vivoit plus; & qu'étant mon Tuteur, je ne devois plus obéïr qu'à vous.

Ma grande jeuneſſe ne m'empêcha pas de ſentir ce terrible coup; & ne vous connoiſſant que par les plus triſtes endroits de ma vie, je pris pour vous une averſion, que vos cruels traitemens n'ont pas fait diminuer. Vous m'arrachâtes de mon Convent; vous m'emmenâtes chez vous, pour y être éternellement priſonniere. Maître de tout mon bien, vous avez voulu l'être encore de ma perſonne; & depuis huit ans que vous me tenez captive, & que vous ne m'avez pas permis de voir le jour, autre part que dans cet appartement, vous prétendez être digne de toucher mon cœur, & voulez me contraindre à vous épouſer.

Mais, Créon, continua cette Perſonne en élevant la voix, n'eſpérez pas m'y faire conſentir.

Je vous abhorre ; & je me donnerai la mort, plûtôt que d'ère votre femme. A ces mots, étant paſſée dans une autre chambre, dont d'Alicourt entendit fermer la porte, elle ne parla plus ; mais celui à qui ſon diſcours s'adreſſoit, & qui l'avoit écouté ſans lui répondre, paroiſſant ſe lever en colére : Impérieuſe Floride, s'écria-t-il, je te ferai bien connoître, que ce n'eſt pas à toi, qu'il eſt permis de parler de la ſorte ; & ſi tu te refuſes à mon amour, tu n'échapperas pas à ma vengeance. Après ces paroles, d'Alicourt n'entendit plus rien, & les lumieres, dont il voyoit la clarté à travers les rideaux, ayant diſparu, il continua ſon chemin ; mais ſi rempli de ce qu'il venoit d'entendre, qu'il ne put fermer l'œil de toute la nuit. La fermeté de cette Floride l'avoit charmé ; ſa captivité l'avoit irrité contre celui qui la cauſoit ; & perſuadé qu'on ne prenoit pas tant de ſoin de cacher une jeune fille, ſi ſa beauté ne donnoit lieu de craindre des rivaux ;

vaux ; il en devint presque amoureux, sans la connoître : & comme son cœur étoit déjà porté à la tendresse, par la pitié qu'elle lui avoit inspirée, son imagination la lui peignit si charmante, qu'il ne douta point qu'elle ne la fût. Il ne connoissoit point Créon particuliérement ; il sçavoit seulement que c'étoit un Vieillard fort retiré ; & qui par sa façon de vivre passoit pour avare & très-riche ; mais il n'avoit jamais entendu parler de Floride.

Son premier soin le lendemain ; fut de s'informer dans la Ville des habitudes de Créon ; & s'il n'y auroit pas quelque moyen de s'introduire dans sa maison. Celui à qui il s'adressa, étoit justement un voisin de Créon, qui ayant eu quelque discussion avec lui sur un mur mitoyen, dont ils étoient tous deux obligés de faire la réparation, n'eut aucune peine à l'instruire de tout ce qu'il en sçavoit. Il lui apprit que Créon étoit d'Arles ; qu'il étoit venu s'établir à Marseille, il y avoit environ dou-

ze ans ; que s'étant insinué dans l'esprit d'un Gentilhomme de cette Ville, nommé Dumont, il avoit pris un tel empire dans sa maison, que le Mari, la Femme, & les domestiques n'osoient rien faire sans le consulter ; & que la confiance de Dumont avoit été jusqu'au point de le nommer en mourant, Tuteur d'une Fille unique, à laquelle il avoit laissé de grands biens, & qu'on élevoit dans un Convent à quelques lieuës de Marseille ; que Madame Dumont restée veuve, avoit continué de vivre avec Créon, comme du tems de son Epoux ; qu'elle étoit morte très-peu de mois après, d'une maniere si prompte, qu'on avoit vû ses obséques, avant qu'on eût appris sa maladie ; & que tout d'un coup on avoit vû Créon acheter des maisons à la Ville & à la Campagne, sans qu'on eût pû pénétrer, d'où les moyens lui en étoient venus. Toutes ces acquisitions n'étant point au nom de sa Pupille, quoiqu'elle fût vivante, j'ignore, ajoûta cet homme, en

en continuant d'inſtruire d'Alicourt, ſi cette jeune Perſonne eſt toûjours en Convent, comme il le dit à tout le monde, ou s'il la cache chez lui; mais je ſçais, à n'en pouvoir douter, qu'il a un pavillon au bout de ſon jardin, dont les murs donnent dans une ruë écartée & peu fréquentée, dans lequel perſonne n'entre que lui, & quelques femmes âgées, auſquelles il a confié la garde de celle qu'il y tient enfermée. Je ne vous aſſûrerai pas que ce ſoit Mademoiſelle Dumont; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que par le rapport de ſon Jardinier, qui travaille auſſi pour moi, il paroît qu'il eſt extrêmement jaloux de cette perſonne.

Cette inſtruction n'ayant fait qu'exciter la curioſité de d'Alicourt, il demanda à ſon ami, ſi par l'entremiſe de ce Jardinier, il ne pouvoit point entrer chez Créon. La choſe parut d'abord difficile; mais enfin on fit venir le Jardinier qui leva tous les obſtacles, à la vûë d'une dixaine de piſtoles, que lui donna d'Alicourt,

court, auquel il dit qu'il ne trouvoit point de meilleur expédient, que de le faire travailler à ſa place chez Créon, à qui il demanderoit congé pour quelques jours, ſous prétexte d'affaire ou d'incommodité. D'Alicourt étoit dans une ſituation à ne rien refuſer pour ſe ſatisfaire; & quoiqu'il crût n'avoir que de la curioſité, l'Amour, qui ſe divertiſſoit à l'abuſer, lui fit ſentir en ce moment une joye extrême, de pouvoir tromper le jaloux Créon. Ayant donc conclu de ſe déguiſer en Payſan, il ne voulut pas retarder d'exécuter ſon deſſein; & dès le même jour s'étant rendu ſous cet habit chez le Jardinier, il l'inſtala dans ſon jardin; l'inſtruiſit de ce qu'il avoit à faire; & fut s'excuſer à Créon de ce qu'il étoit obligé d'aller travailler chez l'Intendant quatre ou cinq jours de ſuite, & mettre un autre à ſa place. Créon, à qui il étoit indifférent, quel fut ſon Jardinier, pourvû qu'il en eût un, lui dit que cela ſuffiſoit; & lui donna congé, ſans ſonger ſeulement à voir celui dont il lui parloit. D'Ali-

D'Alicourt cependant n'étoit pas auſſi embarraſſé de cette nouvelle occupation, que de ſçavoir comment il pénétreroit dans le Pavillon, qui renfermoit Floride. La premiere choſe qu'il fit en entrant dans le Jardin, fut d'en examiner tous les détours, & de quelle ſorte il parviendroit à voir cette jeune perſonne. Toutes les fenêtres du Pavillon étoient grillées avec autant de ſoin que celles d'un Convent : la porte fermée de façon à croire qu'on ne l'ouvroit jamais, & les murs qui donnoient ſur la ruë, d'une hauteur extraordinaire ; mais malgré tous ces obſtacles, il ne perdit point l'eſpoir de réüſſir dans ſon deſſein. En effet, ſur l'heure du midi comme il travailloit aſſez près de cette eſpece de Fortereſſe, il en vit ſortir une femme d'une âge aſſez avancé, qui traverſant l'allée dans laquelle il étoit, le regarda preſque toûjours en marchant vers le gros Corps de Logis : il n'oſa l'aborder ; mais il la ſalua. Elle lui rendit ſon ſalut, & continua ſon

chemin. D'Alicourt ne ſortit point de cette allée, afin de la voir encore à ſon retour, qui ne tarda pas. Elle ne l'eut pas plûtôt apperçû, qu'elle regarda de tous côtés, comme pour examiner ſi quelqu'un n'épioit point ſes actions; & s'étant approchée de lui: Vous êtes donc nouvellement ici, lui dit-elle, car je ne vous connois point? Oüi, Madame, lui répondit-il en s'éforçant de prendre un air groſſier; mais je n'en ſuis pas moins prêt à vous rendre mes ſervices, ſi je puis vous êtes utile. Je vous ſuis obligée, réprit-elle en fixant les yeux ſur lui; vous me paroiſſez d'une humeur moins farouche que notre Jardinier, qui ne vouloit jamais qu'on lui parlât; il eſt vrai qu'il craignoit notre Maître, avec lequel on a beaucoup à ſouffrir. Il m'a miſe auprès d'une jeune Perſonne, dont il veut faire ſa femme, & qu'il tint enfermée dans le Pavillon que vous voyez; par conſéquent je ſuis captive comme elle; & je m'ennuye ſi fort de cette vie, que ſi Créon n'épouſe pas bientôt

tôt Floride, je lui demanderai mon congé.

D'Alicourt jugeant au discours de cette femme, qu'il ne la falloit pas beaucoup prier pour la faire parler, lui dit qu'il contribueroit avec plaisir à la tirer de son ennui, si elle vouloit venir quelques fois causer avec lui; qu'il aimoit la conversation; que cela charmoit son travail, & qu'il n'avoit point de plus grand chagrin que d'être seul. Il ne m'est pas aisé, lui répondit-elle, de faire ce que vous dites: Créon est toûjours aux aguets; & je n'ai de liberté que la nuit, dont je ne profite que pour me promener un moment, quelques fois avec Floride, & le plus souvent sans elle, sa tristesse ne lui faisant prendre plaisir à rien. D'ailleurs quel agrément de sortir d'une Prison, pour entrer dans une autre? Ce Jardin est entouré de murailles à perte de vûë; Créon en ferme les portes tous les soirs avec exactitude, pour que nous n'ayons aucune communication

avec les autres domeſtiques, enſorte qu'elle aime autant reſter dans ſon appartement. Votre maîtreſſe, reprit d'Alicourt eſt donc bien belle, puiſque Créon en eſt ſi jaloux? Vous n'avez jamais rien vû de plus beau, repartit-elle promptement, ſon eſprit eſt merveilleux; ſon caractére adorable; & ſans l'attachement que j'ai pour elle, il y auroit déjà long-tems que je ſerois ſortie de cette maiſon. Il ne faut pas vous dégoûter, lui dit-il, peut-être que Créon ſe laſſera d'exercer votre patience: à mon égard, ajouta-t-il, diſpoſez de moi ſans nulle crainte, à quelqu'heure que ce ſoit, vous me trouverez prêt à ſuivre vos ordres. Je ne ſuis pas en peine de m'introduire la nuit dans ce Jardin, malgré les précautions de votre Maître; ainſi lorſque je vous ſerai utile, vous n'aurez qu'à parler.

Comment vous nommez-vous, reprit-elle? Julien, lui dit-il. Hebien, interrompit-elle; pour m'avertir que vous ſerez ici, vous n'aurez qu'à venir à cette grille,

dit-

dit-elle en lui montrant une fenêtre du Pavillon, appeller doucement Lucile, c'eſt mon nom, & je viendrai : peut-être même engagerai-je Floride à me ſuivre. Adieu, Julien ; je ſuis charmée que nous vous ayons pour Jardinier. A ces mots, le quittant d'une vîteſſe extrême, elle rentra dans ſa priſon. D'Alicourt à qui cet entretien venoit d'augmenter le deſir de voir Floride, & de la tirer de ſa captivité, rendit grace au Ciel d'avoir trouvé dans Lucile une perſonne ſi facile à faire connoiſſance ; & ne ſongea plus qu'à tenir la parole qu'il venoit de lui donner. Pour cet effet ayant pris l'empreinte de la clef de la porte du Jardin, qui rendoit à la maiſon du Jardinier ; il en fit faire une ſemblable par ſon Serrurier ; & lorſqu'il eut pris avec ſes gens les précautions néceſſaires, pour que ſon abſence ne les inquiétât pas ; il reprit ſon déguiſement, & ſe rendit chez Créon très-impatient de voir arriver la nuit. Comme il entendoit l'agriculture, &

qu'il en faiſoit quelques fois ſon plaiſir dans une belle maiſon de campagne, qu'il avoit aux environs de Marſeille, il ne craignoit pas que Créon s'apperçût de rien, lorſqu'il lui parleroit ; & la ſeule choſe qui le mettoit en peine, étoit de connoître Floride. Pour ſon Tuteur, il avoit des embarras de trop grande importance dans l'eſprit, pour ſonger à ſe garantir de la tromperie qu'on lui préparoit. Quoiqu'il aimât ſa Pupille, c'étoit moins l'amour que l'interêt, qui l'engageoit à vouloir la contraindre à l'épouſer. Il n'avoit rien négligé pour s'approprier les biens de cette famille : il y étoit parvenu non ſans crime ; & la crainte que Floride ne lui demandât compte, & qu'on ne découvrît de quoi il étoit coupable, étoit l'unique motif qui la lui faiſoit cacher avec tant de ſoin, & qui lui faiſoit ſouhaiter ſa main ; bien aſſûré que perſonne ne pourroit l'inquiéter, ſi elle devenoit ſa femme.

Comme il ne doutoit point qu'en paroiſſant dans le monde ; elle

elle n'eût des Prétendants ; & ne fît un choix contraire à ſes déſirs, qui le mettroit en riſque de reſtituer le bien dont il jouiſſoit, & d'avoüer la maniere dont il l'avoit acquis ; il avoit pris le parti de la ſouſtraire à tous les yeux, jusqu'à ce qu'il l'eût obligée à lui donner ſa foy. Ainſi l'imagination remplie de ces projets, il n'avoit point d'autre attention que celle d'empêcher qu'elle eût aucun commerce avec perſonne ; & croyant qu'il ſuffiſoit pour cela de la renfermer, & d'être à portée de voir toutes les démarches de celle qu'il avoit miſe près d'elle, il ſe repoſoit ſur le ſoin qu'il prenoit chaque jour de fermer lui-même toutes les portes ; d'en emporter les clefs tous les ſoirs, & de les ouvrir le matin à ceux, dont il ne pouvoit ſe paſſer ; ne laiſſant à Floride que le jardin de libre : encore n'étois-ce que la nuit ; ne lui permettant pas de s'y promener le jour, ni de parler à ceux qui y travailloient, quoiqu'il ne les craignît pas pour eux-mê-

mêmes ; mais redoutant qu'ils ne serviſſent à porter des lettres, ou faire des meſſages : du reſte qu'ils fuſſent bien ou mal faits, imbéciles ou ſpirituels, jeunes ou vieux, il ne s'en inquiétoit pas ; ſçachant que Floride avoit des ſentimens trop rélevés, & l'ame trop haute pour s'abaiſſer à des foibleſſes indignes d'elle.

Il ne s'embarraſſa donc point d'avoir un nouveau Jardinier ; & ce même jour il vit travailler deux heures de ſuite, ſans faire attention à la différence qu'il y avoit entre l'autre & celui-là. D'Alicourt le vit entrer & ſortir de chez Floride pluſieurs fois dans la journée ; & ſentit à chaque fois une inquiétude, qui lui annnonçoit la perte de ſa liberté. Cependant combattant contre lui-même, & ne voulant point convenir dans le fond de ſon cœur, que l'Amour eût part au trouble qui l'agitoit, il remit la déciſion de ſes propres ſentimens, à l'effet que produiroit ſur lui la vûë de Floride. Tandis qu'il en déſiroit le moment avec im-

impatience, Lucile à qui le feint Julien avoit extrêmement plû, en parloit à sa jeune Maîtresse d'une maniére capable d'exciter sa curiosité. Je ne comprends pas, lui dit-elle, Madame, comment le jaloux Créon a pu prendre un homme aussi bien fait ? Jamais Païsan n'en eût moins l'air ; il ne s'est jamais rien vû de pareil, & je vous proteste que beaucoup de Cavaliers se trouveroient heureux de lui ressembler : je veux que vous en jugiez ; & je n'aurai point de repos que vous ne l'ayez vû. Mon jugement, lui répondit Floride, ne sera pas d'un grand poids sur cet article, ma chere Lucile : depuis que j'ai l'âge de raison, je n'ai vû d'hommes que Créon ; & je crois qu'il n'en est point que je ne trouve plus aimable que lui. Mais à quel dessein, continua-telle, veux-tu que je voye ce Jardinier ; de quoi cela me servirat-il ? Si mon cruel Tuteur en a connoissance, nous exposerons cet homme à sa fureur ; & nous en deviendrons

drons encore plus malheureuſes.

Hé ! qui l'en inſtruira, lui repliqua Lucile ? Sera-ce moi, qui voudrois au prix de mon ſang vous tirer d'ici ? Sera-ce Julien, qui n'a nul interêt à nous trahir ? Non, non, Madame, ajoûta-t-elle d'un air de confiance, ne craignez rien : & ne vous refuſez pas au preſſentiment que je ſens naître dans mon ame, que ce Jardinier pourra nous être utile. Nous n'oſions parler à l'autre ; ſon humeur ſombre & rébarbative me le faiſoit appréhender ; mais celui-ci eſt bien différent : il a de l'eſprit, de l'intelligence, & par ſon moyen nous pourrons ſçavoir du moins ce qui ſe paſſe dans le monde. D'ailleurs il eſt aiſé d'empêcher Créon de nous ſurprendre, au lieu de nous entretenir dans le jardin, nous ferons entrer Julien ici, dont je fermerai la porte à triples verroux ; & quand votre Jaloux viendroit, ce qu'il ne fait jamais la nuit, je vous jure qu'il la paſſeroit toute entiére à heurter,

ter, plûtôt que je fuſſe lui ouvrir.
Mais, Lucile, reprit Floride, vous n'y penſez pas : eſt-il ſéant de ſe renfermer avec un homme ; & que voulez-vous que nous faſſions de ce Jardinier ? Hé ! que voulez vous, Madame, interrompit vivement Lucile, que nous faſſions éternellement toutes ſeules ? Encore une fois, continua-t-elle ne vous embarraſſez de rien, & me laiſſez faire. Ce fut dans de pareils entretiens que le jour s'écoula, & que l'heure tant ſouhaitée ſe fit entendre. Créon vint dans le jardin, enferma toutes les portes de communication, en prit les clefs, & ſe retira dans ſon appartement ; & lorſque d'Alicourt fut aſſûré que le ſommeil tenoit tous les habitans de la maiſon ſous ſa puiſſance, il ouvrit ſa porte ſans bruit, & s'étant rendu ſous la fenêtre indiquée par Lucile, il l'appella doucement. Elle l'entendit, & ne tarda pas à le joindre. Le prétendu Jardinier lui fit beaucoup valoir ſon exactitu-
de,

de, & Lucile la démarche qu'elle faiſoit en ſa faveur; mais ſurpriſe de ce qu'il avoit pû entrer ou reſter dans le jardin, ſans que Créon en ſçût rien, elle lui demanda comment il y avoit réuſſi. Il lui avoua qu'il avoit fait faire une double clef, & que par ce moyen il étoit en ſon pouvoir de tromper la vigilance du Jaloux.

Tout ce que vous m'avez dit tantôt, ajoûta-t-il, de la vie triſte & languiſſante, que vous menez votre jeune Maîtreſſe & vous, m'a ſi fort touché, que ſi vous m'aſſûrez de ne me point trahir, & que vous vouliez me procurer un inſtant de converſation avec Floride, je vous promets qu'avant qu'il ſoit huit jours, Créon ſera contraint de vous laiſſer une entiére liberté ; & que vous aurez l'une & l'autre autant de momens de joye & de plaiſirs, que vous en avez paſſé de chagrinants & d'ennuyeux.

Il n'y a rien que je ne faſſe, lui dit-elle, pour me procurer un tel bon-

bonheur, & vous prouver l'estime que j'ai prise pour vous : attendez-moi, & je vais à l'heure même conjurer Floride de vous accorder votre demande. En effet elle le quitta, & courut instruire cette belle Fille des promesses du Jardinier, en cas qu'elle consentît à lui donner audience.

Floride avoit de l'esprit, & de la pénétration : le portrait que Lucile lui avoit fait de Julien, joint à l'entretien qu'il désiroit, lui donnérent quelque soupçon. Cependant comme elle n'avoit jamais été vûë de qui que ce fût, depuis qu'elle étoit chez Créon, & qu'elle ne connoissoit personne, elle ne comprenoit pas comment quelqu'un pouvoit être instruit de son sort, ni par quel motif on cherchoit à l'adoucir. Mais comme sa situation la mettoit en état de ne rien négliger, elle consentit à voir le Jardinier, & que Lucile le fît entrer. Cette Femme charmée de cette permission, fut aussitôt chercher le feint Julien, pour le quel elle avoit pris une inclination, qui se feroit

feroit aiſément changée en amour, ſi d'Alicourt lui en eût donné le tems. Vous voyez, lui dit-elle en le prenant par la main, ce que je fais pour vous; j'eſpére que vous en ſerez reconnoiſſant. Je vous en marquerai ma gratitude, lui répondit-il, d'une maniére qui vous prouvera que je n'oublie jamais les ſervices qu'on me rend.

En achevant ces mots, ils ſe trouvérent ſi près de Floride, qu'ils ne purent en dire davantage. Elle étoit dans une ſalle, au rez de chauſſée du Jardin, aſſiſe ſur un canapé, & dans l'ajuſtement d'une perſonne, qui va ſe mettre au lit; mais ſi belle & ſi touchante dans ce deshabillé, que d'Alicourt fut ſur le point de quitter le perſonnage de Jardinier, & de ſe jetter à ſes pieds, pour ſatisfaire à la fois ſon admiration, & la vive ardeur, dont il ſe ſentit brûler en ce moment: mais ſon intention n'étant pas de ſe faire connoître, il ſe retint, & ſe contenta de l'aborder avec reſpect. Comme rien n'eſt plus difficile que de prendre un air
bas

bas & commun, quand on le posséde naturellement noble & relevé, il ne put empêcher Floride d'être surprise en le voyant. Elle le regarda fixement, & l'examina quelque tems sans parler; mais enfin rompant le silence : Lucile m'a fait entendre, lui dit-elle avec une douceur charmante, que vous aviez quelque chose à me dire, & que vous vous vantiez de faire changer de conduite à Créon. Il me paroît si surprenant qu'un homme de votre sorte, qui n'est ici que depuis un jour, entreprenne de me procurer un sort plus heureux, que si je m'abandonnois à mes soupçons, je croirois que vous n'agissez que par les ordres de mon Tuteur; & que c'est un piége qu'il me tend, pour connoître ce dont je suis capable. Mais je vous avertis, continua-t-elle d'une voix ferme, qu'il est inutile d'employer de pareils détours, pour sçavoir que je le hais; & qu'il n'est rien que je ne hazarde, pour sortir de l'esclavage dans lequel il me retient depuis huit

huit ans. Ainſi, que vous veniez de ſa part, ou de votre ſeul mouvement, il n'importe : voilà mes ſentimens, & vous pouvez vous regler ſur eux.

Je ne trouve point étrange, Madame, lui répondit le feint Julien, que vous penſiez de la ſorte, ne me connoiſſant pas ; mais comme je ſçais les moyens de détruire vos ſoupçons, je ne paſſerai point le tems à vous aſſûrer qu'un motif bien différent me fait agir. Il eſt vray, ajoûta-t-il, qu'une perſonne en quelque conſidération à Marſeille, ayant ſçû d'une maniére aſſez extraordinaire une partie de vos ſouffrances, & touché de votre état, a voulu s'en inſtruire plus particuliérement, & m'a choiſi pour m'en informer. Je ne m'en ſuis fié qu'à moi-même : & comme entre nous autres, nous nous rendons mutuellement ſervice ; j'ai ſi bien engagé le Jardinier de Créon à m'être favorable, qu'il m'a cédé ſa place : & ſi l'obligeante Lucile ne s'étoit pas offerte à me procurer l'honneur que je reçois,

je n'aurois rien épargné pour y parvenir par d'autres voyes; mon ordre abſolu étant de vous voir, & de vous dire à vous-même que Créon ne privera plus cette Ville de ſon plus bel ornement, en vous dérobant aux yeux de ſes citoyens; & que bientôt l'admirable Floride ſera libre de faire un choix digne d'elle.

Tandis que d'Alicourt parloit, Floride le regardoit & l'écoutoit attentivement; & remarquant dans ſa façon de s'énoncer, une éloquence, qui dementoit ce qu'il vouloit paroître elle rougit; & baiſſant les yeux avec modeſtie: Ce que vous me dites, reprit-elle, me cauſe un extrême étonnement. Ma grande jeuneſſe & ma longue retraite me privent de l'expérience dont j'aurois beſoin, pour pénétrer ce myſtére; & quoique je m'apperçoive parfaitement d'une partie des choſes qui le compoſent, la crainte d'en dire trop ou trop peu, me force à n'en pas chercher l'explication: je ne veux pas même en ſçavoir davanta-

ge aujourd'hui. Le risque où vous vous êtes mis pour moi, me fait trembler; retirez-vous: & puisque vous agissez pour quelqu'un qui s'intéresse à mon sort, il doit avoir les mêmes attentions pour ma gloire, qui seroit vivement attaquée, si Créon vous surprenoit dans mon appartement. Allez, Julien, continua-t-elle, suivez les ordres de celui qui vous envoye, & l'assûrez de ma reconnoissance.

Quoy, Madame, interrompit Lucile d'un air chagrin, vous le congédiez sitôt? A peine a-t il eu le tems de vous dire deux paroles. Lucile, reprit Florinde avec autorité, laissez-le sortir. Julien, ajoûta-t-elle, en le regardant avec une douce majesté, je crois que vous m'entendez. Oüi, Madame, lui dit-il, & je me flatte que vous me tiendrez compte de mon obéïssance. A ces mots, l'ayant salué profondément en lui jettant des regards remplis du feu dont il brûloit, il se retira au grand regret de la vieille Lucile, qui le

suivit

ſuivit juſqu'à la porte du Jardin, en le priant de s'y rendre encore la nuit ſuivante, ce qu'il fut obligé de promettre pour s'en débarraſſer. Mais charmé de Floride, enchanté de ſon eſprit & de ſa ſageſſe, il ne ſongea plus qu'à la tirer des mains de Créon, à s'en faire aimer, & à l'unir à lui pour jamais; & comme il vouloit y travailler dès le lendemain, il quitta dès ce moment la maiſon de ce cruel Tuteur, pour ſe rendre chez lui. Ainſi reprenant ſa véritable figure, il fit avertir le Jardinier de retourner à ſon Maître, & paſſa le reſte de la nuit à rêver au charmant objet qu'il venoit de voir. Floride de ſon côté ne l'eut pas moins préſent à ſa penſée; elle l'avoit trouvé trop aimablé & trop ſpirituel, pour ne pas pénétrer ſon déguiſement; elle ne s'y étoit point trompée; & ce n'avoit été que dans cette idée, qu'elle n'avoit pas voulu le ſouffrir plus long-tems avec elle, à une heure auſſi indûë.

Mais quoiqu'elle fût perſuadée qu'il n'étoit rien moins que Jardi-

nier, l'incertitude de ſçavoir ſi c'étoit pour lui-même qu'il agiſſoit, ou véritablement pour un ami, lui donna une inquiétude, qui ne lui laiſſa goûter aucun repos. Le penchant qu'elle ſe ſentoit pour le feint Julien, lui faiſoit ſouhaiter qu'il s'intéreſſât ſeul à ce qui la regardoit; & malgré l'extrême deſir qu'elle avoit de ſortir des mains de Créon, ſa naiſſante tendreſſe lui faiſoit craindre d'en avoir l'obligation à quelqu'un qu'elle ne pût aimer. Ces différents mouvemens l'agitérent de telle ſorte, qu'elle ne put fermer l'œil. Lucile, qui couchoit dans ſa chambre, & que Julien occupoit auſſi, ravie de ce qu'elle ne dormoit pas, pour avoir occaſion de lui parler, après s'être informée de ce qu'elle avoit, & ſi ſon ſervice ne lui étoit point néceſſaire; & que Floride lui eût répondu, qu'elle ne devoit pas s'étonner de ſon inſomnie, puiſqu'elle ſçavoit ſes chagrins, faiſiſſant ce moment: L'eſpérance de les voir finir, lui répondit-elle, Madame, doit vous tranquilliſer.
Pour

Pour moi, quand je ſonge à tout ce que Julien vous a dit, je ne me ſens pas de joye. Avoüez, continua-elle, que c'eſt un garçon d'eſprit; il a l'air d'un homme de condition; & s'il étoit habillé comme eux, on ne le prendroit jamais pour un Jardinier. Floride ne put s'empêcher de rire de la ſimplicité de cette Fille: il y avoit huit ans qu'elle étoit avec elle; Créon la lui avoit donnée en ſortant de Convent, & l'avoit choiſie entre beaucoup d'autres, à cauſe qu'elle lui avoit paru d'un génie borné, & qu'il ne vouloit pas mettre près d'elle des perſonnes d'un eſprit fin & ruſé. Cependant c'étoit une vieille fille de bon ſens, d'un caractére admirable; & qui s'étoit ſi fort attachée à elle, qu'elle s'en étoit fait aimer. Elle avoit même pris en elle beaucoup de confiance; & quoiqu'elle ne fût pas extrêmement ſpirituelle, elle n'avoit pas laiſſé de lui être d'une grande conſolation dans la vie ennuyeuſe & triſte qu'on lui faiſoit mener.

Il lui parut ſi divertiſſant de la

voir prévenue en faveur de ce prétendu Jardinier, qu'elle poussa la conversation assez loin pour démêler ce qui se passoit dans son cœur. Mais lorsqu'elle se fût apperçue du danger où son erreur pouvoit la faire tomber : Ma chere Lucile, lui dit-elle, je vous vois une si forte disposition à devenir sensible pour Julien, que je suis obligée d'en arrêter le progrès, en vous decouvrant ce que je pense de lui. Ne vous imaginez pas qu'il soit ce que son habillement le fait paroître : un homme de peu ne s'exprime pas de la sorte ; & quelque bon air qu'il puisse avoir, on n'y remarque point cette noblesse, que la Nature donne à ceux d'une naissance plus relevée, & que notre Julien posséde au suprême degré. Ainsi, Lucile, ne doutez point que ce ne soit quelque jeune homme de qualité, qui par curiosité ne se soit déguisé pour tromper Créon, & s'instruire par lui-même de ce qui se passe dans cette Maison. On sçait certainement à Marseille les duretés qu'il

qu'il a pour moi ; quelqu'un peut en avoir eu compaſſion, & s'être ſervi de ce ſtratagême, pour connoître ſi je ſuis digne qu'on travaille à me faire un ſort plus heureux. Voilà ce que j'imagine ſur notre Jardinier. Quoique je ne ſois ſortie du Convent que ſur ma onziéme année, & qu'il y en ait huit que je ſuis renfermée dans cette Maiſon, ma jeuneſſe s'eſt écoulée avec tant de Filles de condition, & je voyois ſi ſouvent mon Pére & ma Mére, que je ne crois pas pouvoir me méprendre ſur celle de Julien.

Lucile, qui l'avoit écoutée ſans l'interrompre, & qui ſe ſentoit une eſpéce de confuſion de s'être ſi fort mépriſe, fut quelque tems ſans lui répondre ; mais comme elle avoit le cœur excellent, prenant ſon parti ſur le champ : Je vous l'avouë, Madame, lui ditelle en riant, j'allois me laiſſer ſéduire aux apparences ; & ſans vous, Julien alloit triompher de ma liberté ; mais vous m'ouvrez les yeux. En effet, continua-t-elle,

le, cet homme n'eſt point un Payſan, & c'eſt vous ſeule qui l'avez attiré ici ; & ſi cela eſt, je vous le céde avec autant de plaiſir, que j'en aurois eu, s'il avoit été de condition à jetter les yeux ſur moi. Tout ce qui me choque dans ſon procédé, c'eſt de n'avoir pas eu aſſez de confiance dans ma diſcrétion, pour me décalarer ſon artifice : car enfin ſans moi, il ne ſeroit point parvenu à vous voir.

Floride ne manqua pas de raiſons pour excuſer le feint Jardinier ; & très-contente d'avoir tiré cette Fille de ſon erreur, elle ne lui cacha rien du trouble dont elle étoit agitée : & Lucile de ſon côté touchée du ſort de ſa jeune Maîtreſſe, & de la confiance qu'elle lui témoignoit, la conjura de ſe tranquilliſer, & lui jura une fidélité inviolable. Tandis qu'elles s'entretenoient de la ſorte, d'Alicourt ne rêvoit qu'aux moyens de s'acquitter de la parole qu'il leur avoit donnée. En effet, s'étant levé de grand matin, il ſe rendit chez l'Intendant, dont il étoit extrême-

mement aimé & confidéré, & lui fit demander un entretien fecret: il l'obtint fans peine. Clidamant (c'eft le nom que je donnerai à l'Intendant) le fit paffer dans fon cabinet, & le pria tendrement de lui dire ce qui l'amenoit de fi bonne heure, & quel fervice il pouvoit lui rendre.

D'Alicourt n'héfita pas à le fatisfaire; & lui ayant conté fon avanture, & découvert l'amour qu'il avoit pris pour Floride, il le conjura de fe fervir de fon autorité, pour la tirer des mains de Créon. Vous jugez bien, mon cher d'Alicourt, lui répondit Clidamant, que l'occafion de vous être utile m'eft trop précieufe pour la manquer; mais je crois que pour les intérêts de Floride & ceux de votre amour, il ne faut pas aller fi vîte. Du caractére dont vous me peignez Créon, il feroit à craindre que la violence ne l'obligeât à fuir. Il a fans doute entre fes mains tous les effets de fa Pupille; & ce feroit hazarder de tout perdre, que d'agir avec rigueur. Je

vais l'envoyer chercher : je lui parlerai avec douceur ; mais en même tems d'une maniére à le forcer de m'obéïr. Quand il se sera mis en devoir d'exécuter ce que je lui prescrirai, & que Floride sera libre ; alors je m'y prendray de façon, à n'avoir rien à redouter des ruses de son Tuteur.

D'Alicourt trouva ce raisonnement si juste, qu'il s'y rendit ; & sur le champ Clidamant ayant donné ses ordres pour faire venir Créon, il passa dans le sallon de ses Audiences publiques avec son Ami, pour y attendre ce Vieillard ; voulant lui parler devant tout le monde. Celui qu'il avoit chargé de cette commission, trouva Créon encore au lit, qui, très-surpris que Monsieur l'Intendant le demandât si promptement, se leva, & se fit habiller avec une inquiétude, qui se remarquoit dans toutes ses actions. Sa conscience lui reprochoit trop de choses, pour être tranquille ; cependant s'efforçant de le paroître, il suivit son Conducteur. Il fut à peine entré dans la salle

ſalle d'Audience, que Clidamant le fit approcher; & l'ayant ſalué d'un air obligeant: Créon, lui dit-il, je vous ai fait venir, pour vous dire que je me plains de vous. Il y a huit ans que vous tenez enfermée chez vous une jeune Beauté, qui feroit l'ornement de cette Ville, ſi vous lui permettiez de s'y manifeſter. Elle eſt fille d'un Gentilhomme nommé Dumont, qui vous en a confié la tutelle; elle s'appelle Floride; & parce que vous en êtes amoureux, & voulez l'épouſer, vous la retenez captive. Vous voyez que je ſuis inſtruit; mais, mon cher Créon, continua-t-il en lui frappant dans la main, eſt-ce-là le moyen de vous faire aimer? Croyez-moy, à nos âges, la plus ſûre méthode pour parvenir à plaire, c'eſt d'être facile, complaiſant, de procurer des plaiſirs, & d'en faire naître ſous les pas de celle, que nous voulons aveugler ſur nos cheveux blancs. Nos ſoins, nos attentions, & notre généroſité leur font oublier le nombre de nos années;

au lieu que la gêne, la retraite & la jalousie ne font que les éclaircir sur nos défauts, & sur les qualités des autres. Ouvrez-donc vos portes, Créon, ajoûta-t-il d'un air plus ferme; rendez aujourd'huy la liberté à la belle Floride; laissez-la briller dans nos assemblées; suivez le conseil que je vous donne, si vous voulez m'avoir pour ami; & par une révolte à contre-tems, ne me contraignez pas à des extrêmités, dont je serois fâché. Madame l'Intendante ira tantôt elle-même chercher Floride, pour être du Bal que je donne ce soir aux Dames de Marseille; qu'elle soit prête, je vous en prie. A ces mots, l'ayant embrassé, sans lui donner le tems de lui répondre, il rentra dans son cabinet, & le laissa dans un état difficile à décrire. D'Alicourt, qui étoit présent à cette scéne, suivit l'Intendant dans la crainte d'éclater, en voyant l'embarras & la confusion de cet homme, qui ne pouvant soutenir la présence de tant de gens, qui avoient les yeux attachés sur lui, sor-

ſortit au plus vîte, & fut chez lui rêver ſans témoins, à ce qu'il avoit à faire. Le mêlange de bonté, de fierté, d'amitié & de menaces, dont Clidamant avoit aſſaiſonné ſon diſcours, l'avoit jetté dans un étonnement, dont il ne revenoit point.

Il ne concevoit pas non plus, qu'un ſecret qu'il avoit gardé avec tant de ſoin pendant huit ans, fût venu en un inſtant à la connoiſſance de Clidamant. Cependant comme il étoit extrêmement fin ; & qu'il n'ignoroit pas que les priéres d'un homme en place, ſont des ordres à ceux qui dépendent de lui ; il réſolut d'obéïr, & d'agir avec tant de politique, qu'on ne pût pénétrer ſes deſſeins, ni prendre le parti de Floride contre lui, lorſqu'il la preſſeroit de l'épouſer : eſpérant même que cette ſoûmiſſion aux volontés de l'Intendant, l'engageroit dans ſes intérêts. Ainſi après avoir mûrement réfléchi, ſur la conduite qu'il devoit tenir, il fut au Pavillon de Floride. Cette belle Perſonne, qui par un mouvement, dont elle n'étoit

pas la maîtreſſe, ſe troubloit toûjours en le voyant, ſentit en ce moment une augmentation de crainte, qui la fit pâlir. Il s'en apperçut; & voulant commencer la diſſimulation qu'il venoit de projetter, il l'aborda d'un air riant; & la regardant avec affabilité; Floride, lui dit-il, j'ay crû qu'en ne vous faiſant voir que moi, vous en ſeriez moins rebelle au déſir, que j'ay de m'unir à vous; mais puiſque ce moyen n'a pû me réuſſir, j'en veux eſſayer un autre. Vous êtes libre, & vous pouvez commander dans cette Maiſon en Maîtreſſe abſoluë; vous recevrez du monde, & vous en irez chercher ſelon que vous le jugez à propos; & je vous rendrai compte de votre bien, quand vous le voudrez. Toute la grace que j'exige de vous, en reconnoiſſance de l'effort que je me fais pour vous plaire, c'eſt de ne me point haïr; d'attribuer à l'excès de ma paſſion, la contrainte où je vous ai fait vivre; & de me permettre de vous entretenir quelquefois de mon

amour;

amour ; afin que par mes ſoins, & l'attention que j'aurai déſormais à prévenir le moindre de vos vœux, je puiſſe effacer de votre ſouvenir, ce que la crainte de vous perdre m'a forcé de faire ; & que je vous mette en état de me préférer à tous les rivaux que votre beauté va me donner.

Quoique Floride s'attendît en ſecret à voir l'effet des promeſſes du feint Jardinier, comme elle ne le croïoit pas ſi prompt, elle ne put s'empêcher d'être ſurpriſe du changement de Créon. Cependant ayant l'ame grande & généreuſe, elle fut touchée de ſon diſcours ; ſa haine même ſe ralentit ; elle le regarda avec des yeux moins prévenus, & prenant la parole : Ce n'eſt point, lui dit-elle, dans l'idée de vous preſſer de me rendre mon bien, que je me ſuis plaint à vous de l'injuſte captivité où vous me retenez depuis ſi long tems, ni dans l'intention de faire un choix qui vous déplaiſe ; votre ſeul procedé m'irritoit contre vous : ſi vous ceſſez de l'avoir,

je

je cesserai de vous haïr. Je ne vous promets pas cependant de vous aimer assez pour vous donner ma main. On ne dispose pas de son cœur comme on veut ; vous avez trop gêné le mien, pour qu'il ne cherche pas à jouïr du retour de sa liberté : laissez-lui le tems de connoître si vous êtes sincére ; peut-être qu'il prendra des sentimens plus favorables, ou que vous guérirez d'une passion, qui ne s'est fortifiée que par ma présence. Un peu de dissipation nous est nécessaire à l'un & à l'autre, pour sçavoir positivement la verité de nos sentimens ; mais je vous proteste quelque chose qui puisse arriver, que je ne serai point ingrate du changement que vous voulez apporter à mon sort, & que si je ne puis vous regarder comme un homme qui peut devenir mon époux ; je vous regarderai du moins comme un Pere, qui me sera toûjours précieux.

Créon feignit d'être content, & la remercia de ses sentimens. Ensuite il lui dit que Madame l'Inten-

tendante, voulant être la premiére à la mettre dans le monde, viendroit la prendre après son dîné; & qu'il alloit lui envoyer tout ce qu'il lui falloit pour paroître. En effet il sortit; & dans l'instant lui fit porter une corbeille remplie de tout ce qu'une femme peut souhaiter pour son ajustement. Floride & Lucile étoient dans un si grand étonnement de tout ce qu'elles voyoient, qu'elles ne faisoient que se regarder, sans pouvoir parler. Enfin Lucile rompant le silence: Il faut, dit-elle, Madame, que Julien ait quelque secret bien étrange pour forcer les cœurs au changement: celui-ci n'est pas naturel, & tient de l'enchantement. Je n'y comprends rien, répondit Floride. Cependant profitons du bonheur que le Ciel nous envoye; peut-être m'instruira-t-on dans peu de la main qui nous le procure. Créon rentra, comme elle achevoit ces mots; & lui présenta un écrain garni de pendans d'oreilles, de quelques diamans pour les cheveux, de boucles, de bagues,
&

& de quantité de pierres précieuſes de différentes couleurs. Voilà, lui dit-il, ce qui vous appartient: c'eſt un héritage de Madame votre Mere, & vous pouvez en diſpoſer. Floride le reçut avec plaiſir; & s'étant miſe à ſa toilette, on la para pour la premiére fois, de tout ce qui pouvoit relever l'éclat de ſes charmes. Créon en parut enchanté & de très-bonne humeur. Ils dînérent enſemble: & l'un & l'autre ſe coniraignirent ſi parfaitement, que Floride crut que ſon Tuteur étoit véritablement devenu plus raiſonnable; & Créon, qu'elle s'imaginoit ne devoir qu'à lui ſeul cet heureux changement. Il en fit un autre ce même jour, qui ne lui fut pas moins agréable: il lui céda le corps de logis qu'il occupoit, & prit le Pavillon du jardin. Enfin tout s'étant paſſé dans une intelligence merveilleuſe, l'heure où l'Intendante devoit arriver, ſe fit entendre; & la belle Floride la vit paroître preſque auſſi-tôt.

Cette Dame, que Clidamant a-

avoit

voit avertie de tout, & qui étoit intime amie de d'Alicourt, ſe chargea avec joye de la commiſſion de ſon Epoux. L'aimable Pupille de Créon la reçut avec tant de graces, d'eſprit, & de nobleſſe, qu'elle en fut charmée, & prit pour elle une tendre amitié. Elle l'embraſſa, & lui dit qu'elle vouloit lui ſervir de Mere, & qu'elle prétendoit que ſa maiſon devint la ſienne. Elle fit auſſi pluſieurs honnêtetés à Créon; & faiſant monter Floride dans ſon caroſſe avec Lucile, elle l'emmena chez-elle. Pendant le chemin, cette belle Fille l'ayant conjurée de lui apprendre à qui elle étoit redevable de l'honneur qu'elle lui faiſoit, l'Intendante lui répondit comme elle en étoit convenuë avec ſon Epoux & d'Alicourt, qu'ayant été informée par des voyes certaines de ſa triſte ſituation, elle avoit fait agir l'Intendant; qu'il avoit parlé à Créon; & que s'il changeoit la conduite qu'on lui avoit preſcrite, on le mettroit à la raiſon d'une maniére, dont il auroit lieu de ſe repentir. Floride lui rendit

mille

mille graces de ſes bontés; mais elle n'oſa lui parler de l'avanture du Jardinier, ni lui demander par qui elle avoit ſçû ſa deſtinée. Elle arriva chez l'Intendant, qui lui fit un accueil de Pere & de véritable ami. Toutes les Dames de la Ville, qui étoient aſſemblées dans l'appartement de l'Intendante, lui donnérent mille louanges, & remerciérent cette Dame de leur avoir découvert une ſi charmante Compatriote. Les Cavaliers ne furent pas des moins empreſſés à l'admirer, & à lui prouver que Créon ne ſeroit pas le ſeul qui ſentiroit le pouvoir de ſes yeux. La belle Floride répondit aux amitiés des unes, & aux galanteries des autres avec tant d'eſprit & de modeſtie, qu'elle acheva de s'attirer tous les cœurs.

Mais le ſien n'étoit pas content: le feint Jardinier toûjours préſent à ſa penſée, l'empêchoit de goûter un plaiſir parfait; perſuadée que ce qu'elle avoit vû n'étoit qu'un déguiſement, & qu'elle ne devoit qu'à ſes ſoins le changement de ſon ſort: elle s'etoit flattée de l

trouver

trouver entre les Cavaliers qui brilloient chez l'Intendante. Cependant quoiqu'il y en eût plusieurs bien dignes de son atention, n'y voyant point ce qu'elle cherchoit, elle sentit de la douleur; & la crainte de s'être trompée, lui donna une inquiétude tout le reste du jour, dont elle ne fut pas la maîtresse. L'Intendante qui l'examinoit, s'en apperçut; & feignant d'en ignorer la cause, lui reprocha avec tendresse le peu de joye qu'elle faisoit paroître. Il n'est pas surprenant, Madame, lui répondit-elle en rougissant, qu'ayant été élevée dans la solitude, je me trouve étrangere dans une si belle assemblée; la difference de mon état m'étonne, je crois que c'est un songe, & j'ai peine encore à m'y acoûtumer.

Cela viendra, ma chere Floride, reprit l'Intendante en l'embrassant, le bal de ce soir dissipera tous ces petits nuages; & j'espére vous y faire voir des objets qui vous feront oublier ce qui vous reste de votre longue captivité. Elle

le prononça ces mots d'un air de fineſſe, qui redoubla l'agitation de ſon cœur. Cependant s'efforçant de vaincre ſa mélancholie, elle fit le charme & l'ornement de la compagnie. Comme le bal devoit précéder le ſoupé, il s'ouvrit immédiatement après le jeu, qui ne fut pas plûtôt fini, que Clidamant & ſon Epouſe conduiſirent l'aſſemblée dans le ſalon deſtiné à la danſe. L'Intendante y prit ſa place avec Floride à ſes côtés, à laquelle elle faiſoit connoître une partie de ceux qui entroient dans le bal; mais comme il y vint quantité de maſques, la converſation ceſſa pour ſe donner le plaiſir de les examiner. Floride moins attentive à leur ajuſtement qu'à leur air, pour voir ſi quelqu'un d'entr'eux ne ſeroit point celui qu'elle cherchoit, commençoit à déſeſpérer de l'y trouver, lorſqu'elle vit entrer un maſque, dont le port, la taille, & l'habillement lui rendirent l'eſpoir.

Son cœur ne la trompa point: c'étoit d'Alicourt déguiſé en Païſan; mais galament, avec art, & d'un

d'un goût que lui ſeul ſçavoit mettre dans les choſes les plus ſimples. Il ſalua d'abord l'Intendante, & ſe mit aux genoux de Floride, dont l'éclatante beauté l'auroit enchaîné dans ce moment, ſi elle ne ſe fût pas déjà emparée de toutes les facultés de ſon ame. Pour elle il lui prit un tel ſaiſiſſement en le voyant à ſes pieds, qu'elle en étoit devenuë preſqu'immobile. Il la regarda quelques tems ſans rien dire; mais avec toutes les marques d'une grande admiration: puis tout d'un coup prenant la parole: Quoi! Madame, lui dit-il, Julien s'eſt-il ſi mal acquitté de ſa promeſſe, pour que vous ne daignez pas jetter les yeux ſur lui? L'Intendante qui étoit de complot, interrompant d'Alicourt: Comment, ma chere Floride, lui dit-elle vous connoiſſez Julien? Je vous avoue, Madame, répondit alors cette belle Fille, que je ne me connois pas moi-même; & que vous me verrez toûjours dans le même embarras, ſi vous n'avez la bonté de m'expliquer ce myſtére.

myſtére. Rien n'eſt plus aiſé, belle Floride, lui répondit d'Alicourt en ôtant ſon maſque; & ſi vous me permettez de vous déclarer que l'amour extrême que vous m'avez inſpiré, a conduit cette Innocente trame, vous découvrirez ſans peine tout ce que vous voulez ſçavoir. Oüi, ma chere Floride, reprit l'Intendante, vous voyez à vos pieds l'homme du monde le plus digne de vous offrir des vœux, & le plus cher de nos amis, qui ſous le déguiſement de Jardinier à voulu connoître par lui-même la vérité de vos malheurs; & c'eſt à ſa ſeule ſollicitation que vous devez tout ce qui vous arrive aujourd'hui. D'Alicourt l'inſtruiſit enſuite par quel hazard il avoit entendu une de ſes converſations avec Créon; combien il s'étoit intereſſé dès cet inſtant à ſon ſort; le deſir qu'ils étoit ſenti de la voir; ce qu'il avoit fait pour y parvenir; & la vive paſſion que ſon eſprit, ſa ſageſſe, & ſa beauté avoient fait naître dans ſon ame.

La

La charmante Floride, pénétrée de joye & de reconnoiſſance, ne voulut point la diſſimuler ; & regardant d'Alicourt d'un air qui l'aſſûroit de ſon bonheur : Je m'étois bien doutée, lui dit-elle, que Julien n'étoit pas ce qu'il vouloit paroître ; & je vous ai trop d'obligation pour vous déguiſer que j'aurois été inconſolable, ſi je m'étois trompée. Ce peu de mots renfermoit un aveu trop favorable à l'ardeur de d'Alicourt, pour n'en être pas entendu. Il l'en remercia avec tranſport ; & comme le bal avoit bien moins été pour faire plaiſir aux Dames, que pour ſervir de dénouëment à cette avanture, l'Intendante en ſortit peu de tems après, ſuivie des deux Amans & de la bonne Lucile, qui n'avoit pas héſité à la reconnoître ; mais qui par prudence n'oſoit lui parler. Mais d'Alicourt s'étant approché d'elle, & lui mettant une bourſe pleine d'or dans la main : Lucile, lui dit-il à voix baſſe, il ne m'eſt plus permis d'aller de nuit chez Créon ; mais voilà de quoi

vous en consoler. Je suis trop contente, lui répondit-elle, du sujet qui rompt notre rendez-vous, pour me plaindre; & Julien fait trop bien les choses, pour qu'on ose lui rien reprocher. D'Alicourt conduisit les Dames dans leur appartement. Clidamant, qui les y attendoit, ayant appris de son Epouse de quelle sorte la reconnoissance de Julien s'étoit passée, en félicita Floride & d'Alicourt, qui charmés l'un de l'autre, conjurérent l'Intendant de leur continuer sa protection, en faisant resoudre Créon à leur hymen.

Mais Floride le supplia de n'employer, que la douceur, ne voulant pas traiter avec rigueur un homme, qui, malgré celle qu'il avoit eue pour elle, n'avoit pas laissé d'avoir soin de son enfance; puisqu'excepté la liberté, rien ne lui avoit manqué; qu'il falloit le plaindre, s'il étoit vrai qu'il eût pris de l'amour pour elle, & que son âge étoit assez vénérable, pour qu'on eût quelques considérations pour lui. D'Alicourt parla le même

me langage, en ajoutant qu'il souhaitoit encore qu'on ne le tyrannisât pas sur le compte qu'il avoit à rendre à Floride ; puisque n'aimant cette belle Fille, que par rapport à elle, & son bien étant assez considérable pour lui faire une fortune brillante, il seroit au desespoir qu'on ruïnât Créon dans les vûës d'un interêt, qu'il tenoit au-dessous de lui. L'Intendant loua beaucoup leur modération, & leur promit d'agir selon leurs desirs, en cas que Créon consentît de bonne grace à leur union ; mais qu'il se serviroit de tout son pouvoir, pour peu qu'il y fût contraire.

Alors il fut conclu que d'Alicourt rechercheroit ouvertement Floride ; & que pour faire toutes choses dans l'ordre, il en feroit la demande à Créon, quand il lui auroit rendu quelques visites, & fait assez d'amitiés pour attirer la sienne. Toutes ces résolutions prises, on ne songea plus qu'à se divertir. D'Alicourt voulant paroître decemment au soûper, fut chan-

ger d'habit; & revint dans l'ajustement convenable à sa véritable condition. C'étoit l'homme du monde le mieux fait; & sans être extrêmement beau, il avoit une physionomie si engageante & si spirituelle, qu'il étoit impossible de le voir sans l'aimer. Floride en avoit fait l'expérience; mais elle sentit encore mieux l'effet qu'il produisoit sur les cœurs, en le voyant sans déguisement: sa tendresse en augmenta; & jamais l'Amour n'unît deux Amans de plus fortes chaînes. Comme l'Intendant n'avoit retenu à soûper que des personnes de considération, & ses amis particuliers, le repas fut des plus agréables: Floride & d'Alicourt y brillérent beaucoup; & ce ne fut qu'avec chagrin qu'on en vit la fin, parce qu'elle annonçoit l'heure de se séparer.

L'Intendante accompagnée de l'amoureux d'Alicourt, remena Floride chez elle, où Créon l'attendoit avec une impatience extrême; mais quoique la rage & le desespoir lui rongeassent le

cœur,

cœur, il n'en fit rien paroître, & rendit mille graces à l'Intendante, du ſoin qu'elle avoit pris. D'Alicourt l'accabla de politeſſes; & le rusé Vieillard y répondit avec autant d'eſprit, que de diſſimulation; & chacun ſe retira trés-ſatisfait en apparence. Floride trouva ſon appartement tout prêt à la recevoir; deux femmes d'augmentation, & pluſieurs domeſtiques, néceſſaires uniquement pour elle. Ses attentions la fortifiant dans la penſée que Créon vouloit abſolument réparer le paſſé, elle lui en témoigna une ſincere reconnoiſſance; & lui rendit un compte exact des divertiſſemens, qu'on lui avoit donnés, excepté ce qui regardoit d'Alicourt, dont elle affecta de ne lui parler, que comme des autres hommes de qualité qu'elle avoit vûs.

Créon parut ſenſible à ſa confiance; & prit congé d'elle; en l'aſſûrant qu'il étoit charmé de la voir contente. Cette nuit fut une des plus tranquilles, qu'elle eût paſſées depuis long-tems, & le jour

qui lui ſucceda ne fut pas moins heureux. L'Intendante lui fit dire qu'elle iroit la voir avec les principales Dames de la Ville. Floride ſe prépara à les recevoir, & pria Créon de faire les honneurs de chez elle. Jamais homme ne ſouffrit un plus cruel tourment; amoureux, avare, intereſſé, & coupable, il falloit qu'il ſe contraignît pour cacher le trouble & l'agitation, que tant de mouvemens différents excitoient dans ſon cœur? mais comme il avoit formé ſon plan, en cas que quelqu'un voulut lui ravir Floride & que ſon intention n'étoit pas de ſe deſſaiſir d'un bien qu'il avoit acquis avec tant de peine, il fit enſorte que ſa diſſimulation l'emportât ſur ſes paſſions, & de ſi bien abuſer ceux, qu'il avoit à craindre, par ſes feintes complaiſances & ſes fauſſes ſoûmiſſions, qu'il pût venir à l'exécution de ſes deſſeins ſans aucun riſque. Pour cet effet, il ne fit voir à Floride, que ſoins, qu'attentions, & que douceur. Il reçut l'Intendante; à qui

d'Ali-

d'Alicourt donnoit la main, & les Dames de ſa compagnie, avec des honneurs infinis; les régala d'une colation ſuperbe, & fut d'une humeur charmante. Comme il avoit de l'eſprit; que ſon âge & ſes intrigues lui donnoient une expérience, qui lui fourniſſoit à chaque inſtant quelque choſe de nouveau à dire, l'Intendante & d'Alicourt le goutérent, & lui firent mille amitiés; & les jours ſuivans Clidamant & ſon Epouſe, le mirent de toutes les parties qu'ils firent avec Floride, dans leſquelles d'Alicourt avoit une entiere liberté d'entretenir cette belle Fille, pour laquelle ſon amour éclatoit ſi viſiblement, qu'il ne fût pas difficile à Créon de remarquer leur intelligence. Ce fut pour lui un ſurcroît de rage; mais en même tems une augmentation de diſſimulation: il réüſſit ſi bien dans le deſſein qu'il avoit formé de tromper tout le monde, qu'il n'y eût perſonne qui ne fût perſuadé de ſa droiture.

Enfin d'Alicourt plus amou-

reux que jamais, impatient de se voir au comble de sa félicité, pria Clidamant de faire pour lui la demande de Floride. Il y consentit; & voulant que rien ne manquât à cette cérémonie, il fut chez Créon: & lorsque les premiers complimens furent cessés, l'Intendant prenant la parole: Je suis si content, lui dit-il, de la maniere dont vous agissez avec Floride, que vous pouvez compter absolument sur moi, si vous achevez comme vous avez commencé; ainsi, mon cher Créon, pour me persuader entierement que vous voulez m'avoir pour ami, il faut songer sérieusement à l'établissement de votre Pupille. Un parti considérable se présente pour elle: & je suis assûré de son consentement, si vous y joignez le vôtre, cette belle Fille ayant une si vive reconnoissance de votre procedé, qu'elle ne veut rien faire sans votre approbation. D'Alicourt est l'époux pour qui je vous la demande: outre qu'il est homme de condition, & très-riche; c'est qu'il est, comme vous sçavez,

ſçavez, le Cavalier du monde le plus aimable; & mon ami particulier; il adore Floride, il en eſt eſtimé; & cette union fera le bonheur de l'un & de l'autre.

Le ruſé Créon ne balança point ſur ſa réponſe, & dit ſur le champ à l'Intendant, qu'il ſe croiroit coupable d'un grand crime, s'il mettoit obſtacle à cet hymen; qu'il lui avouoit qu'il avoit aimé Floride avec excès, & qu'il auroit déſiré que ſon choix fût tombé ſur lui; mais que la répugnance qu'elle lui avoit toûjours témoignée, lui avoit enfin ouvert les yeux; qu'il reconnoiſſoit que ſon âge & le ſien étoient trop diſproportionnés; qu'il ſe rendoit juſtice, & ne trouvoit point étrange qu'elle lui préferât un homme tel que d'Alicourt; qu'il ſe ſentoit honoré de la déférence qu'il lui rendoit; & ne croyoit pas y pouvoir mieux répondre, qu'en lui accordant Floride. Cependant, continua-t-il, il ne faut pas le tromper, elle n'eſt pas riche: feu Monſieur Dumont ſon pere étoit reſté le ſeul de ſa fa-

famille ; & ſe flattant que ſon bien ne pouvoit diminuer, en avoit diſſipé la meilleure partie avant de ſe marier ; nombre de voyages inutils ; des générofités mal placées, & quantité de folles dépenſes l'avoient preſque épuiſé, lorſqu'il vint à Arles, où je le connus pour la premiere fois. Il y devint amoureux d'une Demoiſelle à la verité ; mais ſi pauvre, que malgré toute ſa beauté, elle eût toûjours reſté Fille, ſi Dumont ne ſe fût pas préſenté : il l'obtint ſans peine, & revint à Marſeille avec elle.

Il me ſollicita tant de fois par ſes lettres de venir m'y établir, m'offrant un logement dans ſa Maiſon, que je croyois fort opulente, que je me laiſſai gagner : mais après quelques mois de ſéjour avec eux, je connus que Dumont n'étoit pas auſſi à ſon aiſe qu'on ſe l'imaginoit : & comme je l'aimois, je pris ſoin de ſes affaires, & de l'œconomie de ſa maiſon, à laquelle ſon Epouſe n'entendoit rien ; & je puis dire qu'ils ont dû à mon induſtrie la nobleſſe avec

vec laquelle ils vivoient à Marſeille. Dumont, perſuadé de cette verité, me fit en mourant Tuteur de ſa Fille: je pris ſoin de la Veuve, & comme j'avois fait pluſieurs acquiſitions en cette Ville, pour placer une ſomme conſidérable que j'avois apportée d'Arles, mêlant mon bien avec le ſien, je la faiſois vivre avec honneur, lorſqu'elle mourut. Ce qui revenoit à Floride n'étant pas ſuffiſant pour lui payer une groſſe penſion dans un Convent rempli de Filles de qualité, dont il falloit imiter la magnificence, je jugeai à propos de l'en tirer, & de faire valoir ſon bien pendant ſon enfance, pour qu'elle en eût davantage dans un âge plus avancé. J'y ai réüſſi; mais cela n'eſt pas à comparer, à beaucoup près au bien de d'Alicourt, puiſque je comptois lui faire une fortune en l'épouſant. Voilà, généreux Clidamant, ce que je ſuis prêt à prouver quand on le jugera à propos, & ce que je ſuis obligé de vous dire, pour qu'on n'ait point de reproches à me faire.

L'In-

L'Intendant, qui l'avoit écouté avec attention, voyant bien que tout ce diſcours ne tendoit qu'à s'approprier le bien de Floride, & qu'à diſſuader d'Alicourt de ſon alliance, lui répondit froidement qu'on n'auroit rien à dire, lorſqu'il prouveroit ce qu'il avançoit; mais qu'en tous cas ce n'étoit pas la richeſſe de ſa Pupille qui faiſoit agir d'Alicourt; que l'interêt étoit pour lui une bagatelle, & qu'il la demandoit telle qu'elle étoit : que pour ſes comptes, il lui donnoit deux mois pour les rendre, & qu'il alloit nommer deux hommes entendus dans les affaires pour travailler avec lui, & prendre les interêts de Floride, dont il vouloit être le Curateur.

Créon frémit à ces paroles; mais réſolu d'en empêcher l'effet, il conſentit à tout, & pria Clidamant de dire à d'Alicourt qu'il ſe feroit un véritable plaiſir de le préſenter lui-même à Floride. Ils ſe ſéparérent de la ſorte; & l'Intendant ayant rapporté mot à mot ſa converſation à ſon ami, ils s'imaginé-

rent

rent l'un & l'autre que Créon n'avoit point d'autres vûës que d'empêcher qu'on ne lui demandât un compte trop exacte; étant de notoriété publique, qu'il étoit venu à Marseille sans nul bien, & qu'il n'avoit vêcu que sur celui de Dumont. Mais l'amour de d'Alicourt étoit trop désintereſſé, pour s'arrêter à cela. Qu'il garde tout, dit-il à l'Intendant, & qu'il me donne Floride; je me tiendrai le plus heureux de tous les hommes. Ce fut dans ces sentimens qu'il se rendit chez Créon, qui l'embraſſa, & le nomma plusieurs fois son Fils, avec toutes les démonstrations de la joye la plus vive. Il le conduisit à l'appartement de Floride; la félicita sur son bonheur, en s'exaltant sur le mérite du Cavalier; & les rendit tous deux si charmés de son procédé, qu'ils ne trouvoient point de termes aſſez forts pour lui marquer leur reconnoiſſance. Plusieurs jours s'écoulérent dans cette douce intelligence, pendant lesquels on travailla aux préparatifs du mariage. Mais tandis que

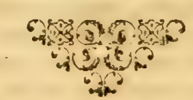
Flo-

Floride & d'Alicourt se flattoient d'en voir bien-tôt le moment fortuné, Créon mettoit en usage pour l'empêcher, tout ce que la trahison peut faire inventer de plus noir.

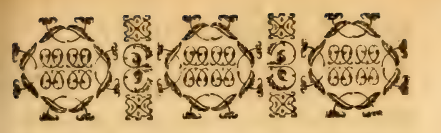
En effet cet homme s'imaginant qu'en perdant son Rival, il leveroit tout obstacle à ses désirs, se servit pour y parvenir, d'un moyen dont il avoit éprouvé la réussite dans une occasion, qui ne lui avoit pas été moins pressante. Ce fourbe Intriguant sçavoit qu'il y avoit souvent à Marseille des Corsaires déguisés, qui venoient y vendre comme Marchands étrangers, les raretés de leurs païs ; que ces Pirates laissoient leurs Vaisseaux assez loin pour n'être pas découverts, & n'abordoient au Port que dans des chaloupes ordinaires. Il se donna tant de mouvement, qu'il en découvrit un, avec lequel il fit son marché, & prit de si justes mesures, qu'il crut son dessein immanquable. Lorsqu'il se vit assûré de ce côté, il ne songea plus qu'à faire tomber d'Alicourt dans le piége ; ce qui ne lui fut pas difficile,

ficile, n'ayant aucune défiance de ce qu'il trâmoit. Ainsi profitant de cette sécurité, la surveille de l'Hymenée, il lui proposa de régaler Floride sur la mer : la partie fut acceptée avec joye de deux Amans. Ils auroient fort désiré en mettre quelqu'uns de leurs amis ; mais Créon, qui vouloit que le régal roulât sur lui seul étant le maître de la fête, les pria avec tant d'instance qu'il n'y eût personne, sous prétexte d'être plus libres, & que des témoins les gêneroient, que d'Alicourt & Floride, qui se suffisoient à eux-mêmes pour être contents, y consentirent. En sorte que Créon & les deux Amans suivis seulement de Lucile, prirent une chaloupe, que le perfide Tuteur avoit eu soin de retenir, & de garnir de tout ce qui peut composer un excellent repas. On fut assez long-tems à voguer sans perdre la terre de vûë : ensuite on devint plus hardi, & l'on ordonna d'aller plus avant en mer, pour en faire voir à Floride toute la majesté. Mais à peine y fut-on, qu'une

ne autre chaloupe remplie de gens armés attaqua celle de Créon. D'Alicourt outré de ce contre-tems se mit en défense; mais toute sa valeur ne lui servit de rien : le nombre l'accabla ; il fut désarmé & pris. Créon ne le vit pas plutôt entre les mains des Corsaires, que selon la convention qu'il avoit faite avec le Capitaine, il se préparoit à retourner à Marseille avec la désolée Floride, qui faisoit des cris pitoyables ; lorsque les Pirates se jettérent aussi sur lui, le chargérent de chaînes, & se saisissant de sa triste Pupille, & de Lucile, les firent promptement voguer vers le Vaisseau qui les attendoit.



SUI-



SUITE DU SCELERAT TROMPÉ.

LIX. NOUVELLE.

IL est malaisé de décrire le désespoir où cette avanture plongea ces quatres personnes, quoique par des motifs différents. D'Alicourt n'étoit touché que du sort de Floride; cette belle Fille n'étoit sensible qu'à celui de d'Alicourt; & tous deux dans la bonne foi, ils étoient assez généreux pour plaindre Créon : mais le perfide ne méritoit guére de pareils sentimens. Ce Traitre étoit dans une rage inexprimable d'avoir trouvé

un fourbe comme lui : il ne regrétoit ni la liberté de Floride, ni l'énormité de ſon crime, & ne ſe déſeſpéroit que de ſe voir entraîné lui-même dans le précipice qu'il avoit deſtiné à ſon Rival. Lucile de ſon côté plus morte que vive, ne ſçavoit ni ce qu'elle devoit dire, ni ce qu'elle devoit penſer ; & jamais conſternation ne fut plus grande. La chaloupe aborda, le Vaiſſeau, dont le Patron reçût ſes Captifs avec une joye extraordinaire. C'étoit avec lui que Créon avoit fait ſon complot ; mais il n'avoit pas voulu s'expoſer en perſonne à cette priſe, dont il avoit confié l'exécution à ceux de ſes gens, dont il connoiſſoit le mieux la témérité. Il fit mettre Créon à part ; & faiſant paſſer d'Alicourt & Floride dans la chambre de Poupe, il les regarda un moment avec attention. Enſuite prenant la parole en mauvais Provençal, & s'adreſſant à d'Alicourt : Chrétien, lui dit-il, ne t'afflige point ; ton ſort n'eſt pas ſi cruel que tu le crois : le Vieillard qu'on a pris avec toi, t'a

t'a vendu à moi ; & je t'ai vengé de ſa trahiſon, en le rendant compagnon de ton malheur. Je n'ignore ni ta condition, ni ton bien, ni le motif de la haine du Vieillard contre toi, je m'en ſuis informé à Marſeille. Il eſt naturel que je profite de mes avantages ; mais en ſongeant à mes interêts, je veux compâtir à ton infortune. Je vais te conduire à Tunis, où je ne puis me diſpenſer d'aller : je te mettrai avec ta Maîtreſſe, & cette autre femme dans le Palais du Général de la mer, qui te donnera du tems pour faire avertir tes parens, ou tes amis de t'envoyer le prix de la rançon, qu'il te demandera pour tous trois. A l'égard du Vieillard tu feras le maître de le racheter ; mais ſi tu veux m'en croire, tu n'en feras rien.

Jamais étonnement ne fut égal à celui de d'Alicourt & de Floride ; la perfidie de Créon les fit frémir d'horreur. Cependant comme il n'y avoit point d'autre remède que de ſe racheter à quelque prix que ce fût, & de profiter de

la bonne volonté du Corſaire ; d'Alicourt le remercia de ſa généroſité , & lui promit de faire venir exactement la ſomme à laquelle on le taxeroit,pourvû qu'il leur tînt la parole qu'il venoit de leur donner, de ne les point vendre à d'autres, & de ne les point ſéparer. Pour l'indigne Créon , ajoûta-t-il , tu peux en faire ce que tu jugeras à propos : ſa lâche trahiſon mérite le châtiment qu'il en reçoit ; & ſi je demandois ſa liberté ,ce ne ſeroit que pour lui plonger un poignard dans le ſein.

Si j'avois deſſein de te garder Eſclave, lui répondit le Pirate, je ne t'aurois pas parlé comme je viens de faire ; mais ſçache qu'il eſt parmi nous des principes d'honneur , & que ſi nous profitons ſouvent de la perfidie des autres , nous n'en déteſtons pas moins ceux que nous en trouvons capables. J'ai ſçû que Créon étoit maître du bien de cette Chrétienne, & que tu devois l'épouſer dans quelques jours. Ce qui m'a fait juger que le marché que ce Vieillard avoit fait avec moi,

moi, n'étoit que pour te fruſtrer de ton eſpérance. J'y ai conſenti, parce que mon interrêt s'y trouvoit par ta rançon ; mais en même tems touché du deſtin qu'on te préparoit, en te ſéparant pour jamais de l'objet de ta flâme, j'ai réſolu de t'être favorable. Je te tiendrai ce que je t'ai promis ; & tu jugeras de ma ſincérité par le traitement que tu recevras.

A ces mots il lui fit ôter ſes fers ; & ſe contentant de le voir ſans armes, il lui laiſſa tout le long du trajet, la liberté d'entretenir Floride & de la conſoler. Ce fut en effet un grand adouciſſement au malheur de ces tendres Amans, de pouvoir ſe communiquer ſans crainte leurs penſées & leurs peines. Pour Créon chargé de chaînes dans le cachot du Vaiſſeau, il n'eut pour toute compagnie que ſes remords & ſon deſeſpoir. Tandis que le Vaiſſeau fendoit les flots pour gagner Tunis, on n'étoit pas ſans trouble dans Marſeille. Clidamant & ſon Epouſe, inquiets de n'avoir vû de la journée Floride

& d'Alicourt, avoient envoyé plusieurs fois chez eux, pour en sçavoir des nouvelles. Comme la partie sur mer n'étoit pas ignorée dans la maison de Créon, on les en instruisit; ce qui leur fit croire qu'ils les verroient le soir; mais ne paroissant ni les uns ni les autres, l'allarme se mit parmi les domestiques de d'Alicourt & ceux du Vieillard, qui coururent toute la nuit de maisons en maisons, pour apprendre ce qu'ils étoient devenus. Le jour ayant recommencé sans qu'ils parussent, l'Intendant s'allarma lui-même; & ne sçachant que penser, fit mettre d'abord garnison chez Créon, fit saisir tous ses effets, & se rendit gardien de ceux de d'Alicourt, jusqu'à ce qu'on fût informé de ce qu'il étoit devenu; & ne pouvant s'empêcher de soupçonner quelque sinistre avanture, il fit écrire à tous les Consuls François sur les côtes d'Afrique, en leur envoyant les Portraits de ce Cavalier & de Floride, pour sçavoir s'ils n'avoient point été faits esclaves; avec ordre

dre de les racheter, tout ce que l'on demanderoit. Pendant ces mouvemens, le Vaiſſeau du Corſaire entra dans le Port du Tunis; & cet homme plus rempli de probité dans ſon état, que Créon dans le ſien, accomplit ſans tarder ce qu'il avoit promis aux deux Amans. Il les préſenta au Général de la mer; lui conta leur infortune; & le pria de ſouffrir qu'il leur tînt parole. Le Turc qui prit dès l'inſtant de l'inclination pour d'Alicourt, lui fit dire par un Truchement, qu'en attendant ſa rançon, il auroit ſon Palais pour priſon; que Floride & ſa Compagne feroient miſes dans l'appartement de ſes Femmes; qu'elles y feroient ſervies comme elles; & qu'il auroit le plaiſir de la voir, & de lui parler un jour de la ſemaine en préſence de deux de ſes Eunuques, & de deux femmes eſclaves.

Comme il n'étoit pas queſtion de s'oppoſer à cet arrêt, & que d'Alicourt ſe trouvoit encore trop heureux d'être tombé entre des mains ſi généreuſes, il ſouſcrivit à tout.

La belle Floride & Lucile paſſérent dans l'appartement des femmes; & d'Alicourt reſta dans celui du Général de la mer, avec la liberté de ſe promener dans tout le Palais, n'ayant point d'autres peines à ſubir, que celle d'y reſter. Dès le lendemain, il chargea ſon Patron d'une lettre pour l'Intendant de Marſeille, que le Turc lui promit de faire rendre par le premier Vaiſſeau qui partiroit pour croiſer les côtes de France; mais il ſe paſſa plus d'un mois, avant qu'aucun mît à la voile, les Corſaires ayant leurs tems marqués pour faire leurs courſes; ce qui parut bien long aux deux Amans. Suivant l'exactitude du Général à leur tenir ſes promeſſes, ils ſe voyoient reguliérement comme il l'avoit ordonné; & Floride étoit traitée avec toute ſorte de conſidérations. Tant de bontés les mettoit ſouvent dans l'étonnement, ſçachant parfaitement que les Turcs ne faiſoient pas profeſſion d'humanité; que le ſeul interêt, étoit le motif de toutes leurs

leurs actions ; & la cruauté, leur partage.

Mais ils furent bien - tôt instruits de la source d'un traitement si doux, par une avanture qui leur fit benir mille fois le moment de leur captivité. Toutes les fois que Floride & d'Alicourt devoient se voir ; on changeoit les témoins de leur entrevûë ; afin qu'en ayant toûjours de nouveaux, ils ne pussent attirer leur confiance & former quelques complots. Un jour que les deux Amans profitoient de la permission qu'on leur avoit accordée, Floride accompagnée de deux Femmes, s'étant renduë dans les Jardins du Palais où d'Alicourt l'attendoit, remarqua qu'une de ces Esclaves n'ôtoit pas les yeux de dessus elle. Cette attention la lui fit regarder à son tour ; & lui trouvant un air de noblesse, qu'elle n'avoit point vûë dans celles, qui jusqu'alors l'avoient suivie en pareille occasion, elle la montra à d'Alicourt. Il y arrêta ses regards, & frappé des traits de son visage, qui, malgré

une ſombre mélancholie & le nombre des années, conſervoient encore le reſte d'une grande beauté; il lui fit ſigne de s'approcher.

Vous nous paroiſſez d'une ſi profonde triſteſſe, lui dit-il, que nous ne pouvons réſiſter au deſir d'en ſçavoir le ſujet: l'eſclavage nous rend tous égaux, & la foible douceur de ſe plaindre enſemble, conſole quelquefois de bien des maux. Les miens, lui répondit l'Eſclave en Provençal, ſont d'une eſpece à ne trouver aucun ſoulagement. Il faut en effet, dit Floride, qu'ils ſoient ſans reméde, puiſqu'ils ne ſont pas adoucis dans ce Palais, dont le Maître a des attentions pour ſes captifs, qu'on ne devroit pas attendre au milieu d'un peuple barbare. C'eſt l'unique raiſon, reprit cette Femme, qui m'a conſervé la vie; puiſque ſans les bontés de l'illuſtre Mourat, je ſerois indubitablement morte de douleur. Ses vertus, ſa valeur & ſa modération, l'on fait parvenir au Généralat: Gendre du Bey d'Alger, dont il poſſede toute la con-

confiance, & même l'autorité, il vit avec la Princeſſe ſon Epouſe dans une union ; qui n'a point d'exemple dans ces climats ; & comme il eſt né parmi les Chrétiens, il a pour tous ceux qui tombent en ſon pouvoir des entrailles de pere.

Je ne m'étonne plus, reprit d'Alicourt, de ce qu'il fait pour nous : le nom du fameux Mourat a trop fait de bruit, pour que j'ignore ſon hiſtoire ; & je me ſens animer d'un nouvel eſpoir, en apprenant que nous ſommes ſous ſa puiſſance : ſi vous nous croyez capables de vous rendre quelque ſervice auprès de lui, ſoyez perſuadée que nous nous en chargerons avec plaiſir. Vous me paroiſſez être de notre Province ; votre langage m'en aſſûre : & ſi vous voulez nous vous remettrons dans notre patrie. Cette offre, lui dit-elle, eſt encore plus généreuſe que vous ne penſez ; & pour vous en prouver l'impoſſibilité, je vous apprendrai mes infortunes, ſi vous avez le tems de me

prêter un moment d'attention. Tandis qu'elle parloit de la ſorte, Floride qui la regardoit attentivement, ſe ſentit ſi fort attendrie, qu'elle ne put retenir ſes larmes ; & la pria tendrement de ne leur rien déguiſer. L'Eſclave qui n'étoit pas moins émûë, en répandit auſſi, & prit la parole en ces termes. Mon hiſtoire ne ſera pas longue, leur dit-elle ; les circonſtances en ſont trop vives, pour n'en pas abreger le récit. Je ſuis née de Parens auſſi pauvres que nobles ; la Ville d'Arles eſt le lieu qui m'a vû naître, & Varinand le nom de ma famille.

Mon peu de fortune me fit parvenir juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans, ſans avoir aucun eſpoir de m'engager ſous les loix de l'hymen ; lorſqu'au moment que j'y comptois le moins le hazard conduiſit à Arles un Gentilhomme François extrêmement riche, à qui j'eus le bonheur de plaire : il me demanda, & m'obtint ſans nulle difficulté. Il étoit orignaire du Bas-Languedoc ; mais ſon Pere mé-

mécontent de ses Parens, ayant transporté tout son bien en Provence, vint s'établir à Marseille avec sa Femme, qui restée seule de sa famille, ne s'embarrassoit pas en quel lieu le sort la voulût conduire, pourvû que ce fût avec son Epoux; & ce fut dans Marseille qu'elle donna le jour au mien, qui n'eut pas plûtôt atteint l'âge de raison, qu'il se vit sans pere & sans mere, qui lui furent enlevés par une maladie contagieuse en moins de deux mois.

Quelques amis prirent soin de sa jeunesse & de son bien, & lui servirent de pere; mais tandis qu'il s'occupoient à lui conserver son Patrimoine, l'envie de voyager s'empara de son cœur; & comme il étoit assez riche pour se satisfaire il mit bien-tôt son projet en exécution; & ce ne fut qu'après plusieurs années, que rappellé dans son pays par la nouvelle de la mort de ceux qui dirigèoient ses affaires, qu'il se résolut d'y revenir. Il passa par la Ville d'Arles, & comme je viens

de vous le dire, l'amour l'ayant séduit en ma faveur il m'épousa & m'amena à Marseille, où mon bonheur eût été sans bornes, sans la fatale amitié que mon Epoux avoit prise à Arles, pour le plus perfide de tous les hommes. Cette Dame s'étant arrêtée en cet endroit pour essuyer les larmes, que le souvenir des ses avantures la forçoit de repandre, la belle Floride, que le nom de Varinand avoit extrêmement surprise, & qui se sentoit saisie d'un trouble qu'elle ne pouvoit vaincre, prenant le tems de cette interruption: Je ne puis vous exprimer, Madame, lui dit-elle, combien je suis sensible à la douleur que vous faites paroître: & quoique j'en ignore encore les motifs, elle ne laisse pas de déchirer mon cœur: mais j'ose vous conjurer de vous confier plus entiérement à nous. Je connois la maison de Varinand; & je voudrois sçavoir le nom de votre Epoux. Hélas! lui répondit l'Esclave, je n'ai pas dessein de vous le cacher: le trouble où me

replonge un cruel ſouvenir, m'a ſeul empêché de vous le dire; il s'appelloit Dumont, & Créon eſt le nom du traitre, dont la connoiſſance a fait tous mes malheurs.

Dumont, Créon s'écriérent à la fois d'Alicourt & Floride. Ha! Madame, continua cette belle Fille en ſe jettant à ſes pieds les yeux baignés de pleurs; ô! Mere, dont le trépas m'a fait verſer tant de larmes, eſt-il poſſible que je vous revoye encore, & que vous ne reconnoiſſiez pas l'infortunée Floride? Madame Dumont, en qui la Nature avoit parlé dès le premier regard qu'elle avoit jetté ſur cette jeune Perſonne, eût à peine entendu ces paroles, que la prenant dans ſes bras: O! ma Fille, lui dit-elle, ô! ma chere Floride, mon cœur ne m'a donc point trompée; & c'eſt toi que j'embraſſe. Elles n'en purent dire davantage l'une ni l'autre; la joye & la douleur ne leur laiſſant de forces que pour ſe faire les plus tendres careſſes. Un ſpectacle ſi touchant, mit d'Alicourt preſque dans le même état;

& ne pouvant exprimer tout ce qu'il lui inſpiroit, il ſe jetta aux genoux de Madame Dumont, & les embraſſa avec de tels tranſports, qu'il l'obligea de quitter ſa Fille, pour y répondre. Ce fut alors qu'il ſe fit entre ces trois perſonnes une confuſion de queſtions, de demandes, & de réponſes, qui les contraignit de ſe calmer, pour ſe pouvoir entendre. D'Alicourt fut le premier qui les fit appercevoir de l'irrégularité de leur converſation; & pour y donner une forme plus tranquille, il conjura Madame Dumont d'achever ſon récit: ce qu'elle fit de la ſorte.

Il me ſemble, leur dit-elle, que je n'ai plus rien à vous apprendre, puiſque la perte de ma Fille, & le peu d'apparence que je trouvois à la revoir jamais, faiſoient tout le ſujet de mes malheurs, & de mon hiſtoire; mais puiſque la ſuite peut vous ſervir de lumiére ſur vos propres avantures, je vous apprendrai donc qu'après un an de ſéjour à Marſeille, pendant lequel je mis Floride au monde, mon Epoux

infatué de Créon, qu'il avoit connu à Arles, & qui sçavoit n'être pas à son aise, le pressa de façon de venir partager sa fortune; que cet homme, qui ne s'en faisoit prier que pour en augmenter le désir, se rendit à ses sollicitations, & vint s'établir dans notre maison; où par son esprit insinuant, souple & flâteur, il sçut si bien s'emparer de celui de Monsieur Dumont, que rien ne s'y faisoit plus que par son ordre. Comme j'aimois mon Epoux, & que je lui avois une trop forte obligation de la fortune qu'il m'avoit faite, pour m'ingérer de reprendre sa conduite; la crainte qu'il ne me soupçonnât d'avoir des vûës interessées, m'empêcha de lui témoigner le chagrin que me donnoit le pouvoir de Créon; qui profitant de ma soûmission, obligea mon Epoux de mettre ma Fille au Convent dès l'âge de quatre ans dans l'appréhension que sa vûë ne l'attachant à elle trop fortement, il ne pût achever de s'emparer de ce qui lui restoit de raison. En effet cet éloignement

gnement le laiſſant en proye aux volontés de ce Fourbe, il n'en eut plus que pour ſes moindres déſirs; & le laiſſant le maître de ſes biens, de ſes revenus, & de ſa dépenſe, je ne pouvois avoir les choſes les plus néceſſaires ſans ſa permiſſion. Cependant n'oſant me plaindre, je paſſai dix ans dans cette ſituation; au bout deſquels mon Epoux tomba mortellemement malade. Créon ne le quitta point, & lui rendit des ſoins ſi aſſidus jour & nuit, que les croyant un effet de ſon attachement pour lui, il fit un Teſtament bien plus en ſa faveur, qu'en celle de ſa Fille, dont il le nomma Tuteur, dans lequel il m'ordonnoit de garder. Créon chez moi juſqu'à ſa mort; & qu'en cas que je vinſſe à mourir devant lui, de lui laiſſer en propre le tiers du bien dont il faiſoit Floride héritiére. Ainſi plus liée que jamais avec cet homme, je me vis forcée à le ménager, dans l'appréhenſion qu'il ne portât ſon avidité encore plus loin. Cependant reſtée ſans nulle conſolation, je voulus retirer

tirer ma Fille du Convent, dont la beauté commençoit déjà d'éclater; mais Créon s'y opposa vivement en qualité de Tuteur, sous prétexte que l'ayant avec moi, je serois engagée à des dépenses onéreuses, & qu'il étoit obligé de faire le bien de sa Pupille. Sans Parens, sans amis, & sans conseil, il fallut céder à ses raisons. Je voyois Floride aussi souvent qu'il m'étoit possible; & l'amour maternel agît sur moi avec tant d'empire, que je résolus malgré Créon de la faire sortir de sa retraite; mais le Perfide informé de mon dessein, craignant que je ne misse Floride dans le monde, & que je ne lui donnasse un Epoux qui fit casser le ridicul Testament de son Pere, y mit une opposition que je ne pus parer.

Il feignit de se rendre à mes désirs; & me proposa d'aller passer deux jours dans une Bastide que nous avions à quelque distance de la Ville sur les bords de la mer, & qui étant sur le chemin du Convent de Floride, me donnoit une plus

plus grande facilité de l'aller chercher, & de l'amener à Marſeille. Je donnai dans ce paneau, & je me rendis à cette maiſon avec Créon le jour qu'il avoit choiſi, me flattant d'aller prendre Floride dès le lendemain matin; mais la même nuit ne pouvant dormir, & m'étant miſe à une fenêtre qui rendoit ſur les jardins, dont la mer battoit preſque les murailles, je vis Créon en ouvrir la porte de derriére à pluſieurs hommes armés. La crainte me ſaiſit: je courus à la porte de ma chambre pour fuir par celle de la cour; mais je me trouvai enfermée; & malgré mes cris, je la vis preſque enfoncer par ces hommes qui ſe jettérent ſur moi, & m'enlevérent avec d'autant moins de peine, que je tombai évanouïe: & lorſque je repris mes ſens, ce ne fut que pour me voir en pleine mer, dans un Vaiſſeau rempli de Turcs. Je crois ne devoir pas vous entretenir de mon déſeſpoir; vous le jugez aiſément. On me mit avec d'autres femmes Eſclaves comme moi, qui m'ap-

m'apprirent que j'avois été livrée au Maître du Vaiſſeau, Corſaire de Tunis, où nous allions pour y être venduës à celui qui voudroit en donner le plus : ce qui me fit croire mon malheur ſans reſſource ; puiſque n'ayant nul bien par moi-même, & celui de ma Fille étant en la puiſſance du perfide Créon, il m'étoit impoſſible de propoſer aucune rançon pour me racheter.

Ma plus vive douleur dans cette extrêmité étoit la ſéparation de ma chere Floride, & d'ignorer le ſort que lui feroit ſon cruel Tuteur. Nous arrivâmes à Tunis, où pour mon bonheur je fus venduë à la Princeſſe Turquia fille du Roi, & deſtinée à ſon appartement. Le ſervice de cette Princeſſe eſt ſi doux, que ne pouvant mieux faire, je m'y attachai entiérement. Le vaillant Mourat, dont elle étoit adorée, l'ayant obtenuë du Roi ſon pere, je la ſuivis dans le Palais de ſon Epoux, dont les bontés pour les Eſclaves Chrétiens m'auroient conſolée de mon infortune, ſans le

le souvenir de Floride, qui ne m'abandonnoit point. Il y a près de neuf ans que je suis en cet état ; & depuis quelques jours ayant sçû que des Esclaves de ma Réligion étoient arrivés ici, & que Mourat leur permettoit de se voir, le désir de les connoître m'a fait supplier la Princesse d'obtenir que je fusse nommée une fois pour être témoin de leur conversation ; ce qu'elle a fait : & ce matin ayant été appellée, lorsque Floride sortoit pour se rendre ici, afin de l'accompagner, mon cœur s'est attendri à sa vûë ; j'ai crû reconnoître ses traits ; & comparant sa jeunesse à l'âge de ma Fille, je n'ai pû retenir mes larmes, ni cesser de la regarder. Votre langage & le sien ont augmenté mon trouble ; & j'allois vous demander d'où vous étiez, quand vous m'avez fait approcher : & quoi que la Nature me parlât fortement en secret, le peu d'apparence que je trouvois à ce qu'elle vouloit me faire entendre, m'a contrainte à vous dire que l'offre
que

que vous me faisiez de me remettre dans ma patrie, étoit plus généreuse que vous ne pensiez, & que mes malheurs vous en feroient voir l'impossibilité; puisque n'ayant nul bien, je ne pouvois vous rendre la rançon que vous auriez donnée pour moi.

Madame Dumont ayant cessé de parler, d'Alicourt & Floride lui contérent toutes leurs avantures, & de quelle maniére Créon les avoit abusés, & l'avoit fait passer pour morte, lui ayant même rendu authentiquement les honneurs funêbres, & finirent leur récit par sa derniére trahison, dont il étoit lui-même la victime; le Corsaire l'ayant pris avec eux, & mis aux fers. La Mere de Floride leva les mains au Ciel, remplie d'admiration des effets de sa providence, & tous trois s'étant rendus auprès de Mourat, se jettérent à ses pieds, & l'ayant instruit de cet évenement, le suppliérent de mettre un prix à leur delivrance, & d'en hâter le moment.

Le généreux Mourat indigné de la

la perfidie de Créon, & véritablement touché du malheur de ces illuſtres Captifs, fit relever Floride & ſa Mere, & preſſant d'Alicourt dans ſes bras: Pour ta rançon, lui dit-il, je te demande ton amitié. Mon cœur connoît trop bien le pouvoir de l'Amour, pour anticiper ſur ſes droits; tu portois ſes chaînes avant que de tomber dans les nôtres, & je lui céde tous les miens: j'aurai ſoin de ceux qui doivent revenir à celui qui t'a pris, ne t'en embarraſſe point. Pour ce qui regarde cette belle Chrétienne & ſa Mere, je retiens Créon dans mes fers, pour y ſubir dans une éternelle captivité la peine dûë à ſon crime; & ſi tu veux preſſer ton retour en France, je te conſeille de faire avertir le Conſul de ta Nation qui réſide à Tunis, pour profiter du premier Vaiſſeau qu'il fera partir.

Tant de magnanimité ne pouvoit manquer de remplir d'eſtime des ames généreuſes. D'Alicourt & les deux Dames voulurent encore s'humilier devant Mourat

pour

pour lui rendre grace; mais il les en empêcha. Cependant un principe de Religion les attendriſſant ſur le ſort de Créon; ils conjurérent le Général de la mer de leur permettre de le racheter : il s'en fit long-tems prier; mais enfin s'étant laiſſé gagner, il donna mille louanges à leur action, & taxa la rançon de ce Traitre à très-peu de choſe au profit du Corſaire qui s'en étoit rendu maitre. D'Alicourt y ajoûta la ſomme de cent piſtoles, que Créon en avoit reçûës pour le livrer; & dès cet inſtant, Mourat ayant fait appeller le Pirate, il lui commanda de faire venir ſon Eſclave : mais il lui répondit qu'il étoit à l'extrêmité; qu'il avoit été contraint de le mettre parmi les malades, & qu'il avoit ſouvent prié qu'on lui fit voir Floride & d'Alicourt. Mourat ordonna à ce Turc de les y conduire, & de les en laiſſer les maîtres: il obéït. Ils trouvérent ce Miſérable dans un état pitoyable, qui ne les vit pas plûtôt entrer, & reconnoiſſant Madame Du-
 mont,

mont, qu'il fit un grand ſoûpir, & ſe tournant vers Floride: Voilà, lui dit-il, Madame, en lui montrant ſa Mere, le motif du déſir que j'avois de vous voir; mais puiſque vous êtes ſans doute inſtruite de tous mes crimes, il ne me reſte plus qu'à vous en demander pardon. D'Alicourt s'approcha de lui: La punition que vous en avez reçûë, lui dit-il, a ſatisfait notre reſſentiment; & bien loin de vous faire aucun reproche, nous vous pardonnons tous trois les maux que vous nous avez faits; mais il faut que vous en ſigniez une déclaration dans les formes, afin de nous mettre en état d'oublier entiérement de ſi cruels outrages.

Il répondit qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'on exigeroit de lui. Alors d'Alicourt l'ayant fait tranſporter dans la maiſon du Conſul de France; il y fit dreſſer un procès-verbal de toute cette avanture, avec la déclaration de Créon, qui dépoſa, que voulant s'approprier tous les biens de Dumont,

&

& ſçachant parfaitement que ſon Epouſe ne conſentiroit jamais à lui donner Floride, qu'il vouloit épouſer; il avoit réſolu de ſe défaire de cette Dame, & l'avoit venduë & livrée à des Pirates; qu'il étoit revenu à Marſeille de nuit; que le lendemain il avoit fait courir le bruit de ſa maladie; & que trois jours après, il avoit publié ſa mort, & fait enterrer à ſa place un morceau de bois; ayant été aidé dans tout cela par deux Domeſtiques, en qui il ſe fioit, & qui n'ayant pas vêcu long-tems, avoient mis ſon ſecret à l'abry. Il avoüa de même ſa trahiſon à l'égard de d'Alicourt; & lorſqu'il eut ſigné cet Acte, en préſence du Conſul François, & de deux de nos Miſſionnaires, qui le ſignérent auſſi, on ne ſongea plus qu'à lui laiſſer la liberté de ſonger à ſa conſcience avec ces Religieux; qui par leurs ſoins & leur piété, le ramenérent entiérement de ſes égaremens, & le mirent en état de mourir avec autant de réſignation, que de repentir. Ce qui tou-

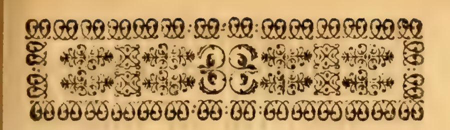
cha ſi vivement les trois illuſtres Captifs, qu'ils ne purent s'empêcher de regretter cet homme; qui par ſa faute, & le déſeſpoir que lui avoit cauſé la tromperie du Corſaire, avoit abregé ſes jours. Pendant tous ces mouvemens, qui retinrent nos François plus d'un mois à Tunis, les lettres circulaires de l'Intendant de Marſeille étant arrivées, le Conſul les fit voir à d'Alicourt, qui pénétré de reconnoiſſance de l'attention de ſon Ami, & ne voulant pas tarder à le tirer de peine, fit rendre au Corſaire les cent piſtoles que Créon avoit reçuës; auſquelles il joignit encore un préſent, qu'il eut mille peines à lui faire accepter; le Turc s'en défendant, ſur ce que Mourat leur avoit ordonné à tous de traiter avec humanité, & la derniére douceur, tous les Eſclaves Chrétiens qu'ils prendroient, où qui tomberoient en leur pouvoir; & de n'en jamais rien recevoir, qu'il ne l'eût permis.

Mais enfin d'Alicourt l'ayant per-

perſuadé, il en fut rendre compte au Général de la mer ; qui pour n'être pas en reſte de générosité, fit préſent au jeune François d'un ſabre enrichi de pierreries en le comblant d'amitiés. La Princeſſe ſon épouſe ne fut pas moins libérale envers Floride & Madame Dumont, auſquelles elle donna pluſieurs bijoux de conſéquence. Des maniéres ſi nobles, & ſi peu uſitées dans ces climats, rendirent les adieux touchants de part & d'autre. D'Alicourt voulant profiter d'un Vaiſſeau François prêt à mettre à la voile, prit congé de ſon magnanime Patron, & s'embarqua avec Floride, ſa Mere & Lucile, dans une ſituation d'eſprit bien différente de la premiére fois. Leur navigation n'eut rien de fâcheux & de contraire ; la mer & les vents leur furent favorables juſqu'au Port de Marſeille, où ils arrivérent ſans accident. D'Alicourt envoya d'abord avertir l'Intendant qui vint avec ſon Epouſe, & preſque toute la Ville à leur débar-

quement. Jamais joye ne fut plus univerſelle ; & jamais ſurpriſe ne fut plus grande, en voyant Madame Dumont, qui fut reconnuë d'une partie de ceux que la curioſité avoit amenés ſur le Port.

Clidamant les conduiſit chez lui en triomphe ; & lorſque les premiers tranſports de cet heureux retour furent appaiſés ; on travailla aux formalités néceſſaires, pour prouver que tous les biens qui paroiſſoient être à Créon, appartenoient à Floride. D'Alicourt produiſit ſa déclaration ; & l'Intendant ayant obtenu de faire exhumer le prétendu corps de Madame Dumont : on ouvrit ſa tombe, où l'on trouva effectivement une figure de bois. Cette preuve étant plus que ſuffiſante, Floride & ſa Mere rentrérent dans leurs biens ; s'emparérent de toutes les acquiſitions de Créon, dont elles firent changer les Contrats à leurs noms ; & l'amoureux d'Alicourt épouſa la belle & tendre Floride, avec l'approbation générale de tout le monde.



LA CONSTANCE COURONNÉE.

LX. NOUVELLE.

AU commencement du cinquiéme Siécle, sous le Regne d'Honorius fils du Grand Théodose, Ataulfe Roy des Goths, ayant pris & saccagé Rome en 408. mit une telle consternation dans tout l'Empire par ses cruautés, que l'Empereur Honorius, Prince foible & timide, se résolut de les arrêter, en accordant à ce Roy barbare la Princesse Placidie sa sœur, dont il étoit amoureux, espérant que ses charmes, sa douceur & sa

vertu triompheroient de la barbarie de ce Prince. L'abſence de Conſtance, l'un des Généraux d'Honorius, qui par ſa valeur & ſes grandes qualités s'étoit fait aimer de Placidie, facilitant la réſolution de cet Empereur, il la contraignit de donner ſa main au cruel Ataulfe qu'elle déteſtoit, non-ſeulement parce qu'elle aimoit Conſtance, mais encore parce que le Roy des Goths étoit Arrien. Cependant ſe ſacrifiant pour ſon Frere & ſa patrie, elle épouſa ce Monarque, qui voulant prouver à l'Empereur Honorius, que l'amour ſeul l'avoit porté à s'armer contre lui, ſe retira avec ſon Epouſe. La vertueuſe Placidie ménagea ſi bien l'eſprit d'Ataulfe pendant quelques années, qu'il paroiſſoit n'avoir plus d'autres volontés que la ſienne. Mais comme l'Amour n'avoit fait, pour ainſi dire, qu'endormir ſon ambition, Rome devint encore l'objet de ſes déſirs ; & malgré les larmes & les priéres de la Reine, il rompit la paix avec Ho-

Honorius, & vint encore à main armée contre ce Prince.

Le vaillant Conſtance, qui depuis la perte de Placidie, n'avoit cherché que les occaſions de mourir, & qui dans ce déſeſpoir avoit acquis une gloire immortelle ſans pouvoir trouver la mort, ne ſe vit pas plûtôt en état de combattre ſon heureux Rival, ſans offenſer l'illuſtre objet de ſa flâme, qu'il ſe mit à la tête des armées d'Honorius; & l'ayant défait en pluſieurs batailles, le contraignit à ſortir des Gaules, & de ſe retirer à Barcelone, où il établit le ſiége de ſon Empire. Conſtance & Placidie n'en furent pas plus fortunés, puiſque le Roy des Goths la rendit compagne de ſa fuite; & que ſa vertu la contraignoit d'étouffer dans ſon cœur les tendres mouvemens de la Nature & de l'Amour, pour ne ſonger qu'à remplir ſes devoirs à l'égard de ſon Epoux. Cette haute ſageſſe, jointe à l'éclat de ſa beauté, ſéduiſit Sigeric le plus vaillant & le plus fier des Capitaines d'Ataulfe: il ne put la

voir ſans l'aimer ; ni brûler, ſans lui déclarer ſon ardeur. Ce qu'il devoit à ſon Roy, ne put le forcer au ſilence ; & rempli d'amour propre & d'ambition, il crut que Placidie ſe trouvant heureuſe de lui plaire, lui ſacrifieroit avec joye ſon Epoux, ſa gloire & ſa Couronne.

Mais cette grande Reine le punit de ſon audace avec tant de fierté, & par un mépris ſi marqué, que Sigeric changeant tout à coup ſon amour en fureur, jura de s'en venger d'une maniere mémorable : & comme il s'imaginoit que Placidie ne ſe contenteroit pas de ſe refuſer à ſa flâme, & qu'elle la découvriroit à ſon Epoux ; il réſolut la perte d'Ataulfe, afin d'empêcher la ſienne. Ce coupable deſſein fut à peine conçu, qu'il fut exécuté ; maître des troupes de ce Monarque, il lui fut aiſé de leur inſpirer la révolte. En effet il leur fit voir de ſi grands avantages dans la mort d'Ataulfe, en le mettant à ſa place, que l'Armée entiére ſe déclara pour lui. Mais ne voulant point confier ſon ſort

au

au hazard des combats, il tendit une embuſcade au Roy des Goths, & le fit maſſacrer en ſa préſence; s'empara de Barcelone ; ordonna la mort des enfans d'Ataulfe & de Placidie, & pouſſa ſon inhumanité juſqu'à traîner cette belle Reine chargée de chaînes à la ſuite de ſon Char, à l'entrée triomphante qu'il ſe fit faire dans la Ville de Barcelone : enſuite de quoy il la fit enfermer dans une Tour. Cette action barbare fit horreur aux Peuples, & fut blâmée de ceux-mêmes qui l'avoient aidé dans ſa révolte ; mais celui que cette cruauté indigna le plus, fut un Prince deſcendu d'Alaric, nommé Juſtin, homme d'une grande conſidération parmi les troupes, par ſa naiſſance & ſa valeur. Senſible aux malheurs de Placidie, il n'épargna rien pour adoucir ſa captivité, & mit tous ſes ſoins à ſauver une partie de ceux, que le cruel Sigeric condamnoit chaque jour à la mort. Cette occupation le faiſant inceſſamment courir de côtés & d'autres, un ſoir qu'il traverſoit un Bois aux en-

virons de la Ville, une voix plaintive ayant attiré ſes pas dans une allée écartée, il y trouva deux hommes & une femme percés de pluſieurs coups, & un enfant d'environ deux ans, qui faiſoit les cris qu'il avoit entendus.

Un ſpectacle ſi touchant le ſaiſit d'horreur & de pitié; il prit l'enfant dans ſes bras, & par ſes careſſes ayant arrêté ſes larmes, il l'emporta chez lui, le donna à ſon Epouſe, en lui recommandant le ſecret, & de l'élever avec Miſnie ſa fille à peu près du même âge; & le nomma Vallia, qui étoit le nom du Bois dans lequel il l'avoit pris. Sa compaſſion eut tout le ſuccès qu'il en pouvoit attendre; le jeune Vallia du plus bel enfant qui fut jamais, devint l'homme du monde le plus accompli; & fit briller à l'âge de dix-huit ans toutes les qualités qui forment les héros. Elevé en guerrier par Juſtin, & dans les ſentimens d'une ame toute Royale par Artémiſe ſon épouſe, il ſe montra ſi digne des attentions qu'il avoit pour lui; que

que Juſtin lui donna un corps de troupes d'élite à commander. Il s'en fit bientôt adorer ; & l'on ne parloit plus dans l'armée de Sigeric, que des rares qualités du jeune Vallia. Mais tandis qu'il faiſoit l'admiration des Goths, ſon cœur ne goûtoit pas une joye tranquille ; élevé avec la charmante Miſnie fille de Juſtin & d'Artémiſe, l'Amour le lui avoit ſoûmis dès ſa plus tendre enfance ; & cette incomparable Princeſſe n'avoit pu ſe défendre contre le mérite de Vallia. L'innocence,compagne du premier âge, leur ayant déguiſé leur mutuelle ardeur ſous les traits de l'amitié, ils s'étoient livrés à leur panchant ſans nulle réſerve ; mais la raiſon ne les eût pas plûtôt éclarés, qu'ils connurent que la plus vive de toutes les paſſions s'étoit emparée de leurs ames, & qu'il n'étoit plus en leur pouvoir d'en éteindre l'ardeur.

Vallia n'ignoroit pas l'incertitude de ſa naiſſance ; Miſnie en étoit inſtruite ; & quoique l'un & l'autre fuſſent aſſûrés, que cet

obſtacle à leur commun bonheur feroit invincible, ils ne laiſſérent pas de s'aimer, de ſe le dire, & de ſe jurer une éternelle fidélité. Cependant comme un profond reſpect accompagnoit l'amour de Vallia, & que la ſageſſe guidoit toutes les actions de Miſnie, leur intelligence dénuée des déſirs des flâmes ordinaires; & tirant ſa force de ſa pureté, n'en devint que plus parfaite. Animés du même eſprit, une continuelle ſympathie les faiſoit agir: l'un ne penſoit jamais, que ce que l'autre avoit imaginé; un regard leur ſuffiſoit pour s'entendre; & comme tous deux avoient l'ame généreuſe, compatiſſante & magnanime, ces ſentimens ne pouvoient rien inſpirer à l'un, que l'autre ne le partageât.

L'hiſtoire des cruautés de Sigeric & des malheurs de Placidie avoit ſi fort touché Vallia, qu'il ne pouvoit prononcer le nom de cette Reine ſans répandre des larmes; & Miſnie celui de Sigeric, ſans trembler d'effroy Artémiſe

&

& Juſtin avoient en vain employé leurs ſoins à détruire ces mouvemens, dans la crainte que trop de compaſſion pour Placidie, & trop de haine pour le Roy des Goths, n'empêchât la fortune de l'un & de l'autre : Juſtin voulant avancer Vallia, pour s'en ſervir en cas de néceſſité, & placer ſa Fille ſur le Trône, ſi par quelque révolutions il en pouvoit trouver l'occaſion. Cette ambition, qui n'étoit que trop connuë des deux Amans, faiſoit leur unique peine ; Vallia n'avoit point de couronne à pouvoir offrir à Miſnie, & cette jeune Princeſſe n'en vouloit point ſans Vallia. Les choſes étoient en cet état, lorſque Juſtin prétendant au Généralat, le demanda à Sigeric comme une récompenſe dûë à ſes ſervices ; ayant été un de ſes plus zelés partiſans, lorſqu'il s'étoit agi de mettre la Couronne ſur ſa tête.

Mais comme l'ingratitude eſt le premier attribut de la tyrannie ; Sigeric irrité que Juſtin s'imaginât l'avoir conduit au Trône ; & lui

lui rappellât le ſouvenir des obligations qu'il lui avoit, le refuſa, & nomma pour Général un de ſes Favoris, homme ſans naiſſance; dur & féroce, & qui n'avoit point d'autre mérite que d'être le compagnon de ſes débauches & l'exécuteur de ſes cruautés. Ce choix qui fit murmurer toute l'armée, mit Juſtin dans un tel deſeſpoir, qu'il réſolut de s'en venger avec éclat. Pour cet effet, s'étant rangé du parti des mécontens, que l'horrible barbarie de Sigeric rendoit conſidérable;& les ayant joints aux troupes dont il avoit le commandement ſous le prétexte ſpécieux de venger Ataulfe,& de délivrerPlacidie; il en compoſa une armée de gens choiſis, qui, ſous ſes ordres & ceux de Vallia,portérent en moins de deux mois la terreur & l'effroy dans tous les lieux ſoûmis à l'obéïſſance du Roi des Goths.

Ce projet qui dans ſon commencement avoit été formé ſous les yeux d'Artémiſe & de Miſnie, les remplit de craintes & d'allarmes, l'une pour ſon Epoux, &

l'autre

l'autre pour ſon Pere & ſon Amant. Artémiſe & Juſtin, qui ne s'étoient pas encore apperçûs de la tendre union de Vallia & de Miſnie, n'attribuérent ſes larmes qu'aux mouvemens de la Nature; mais Vallia mieux inſtruit des ſecrets de ſon cœur, & ſe connoiſſant pour être le principal objet de ſes pleurs, n'épargna rien pour en arrêter le cours. Songez adorable Miſnie, lui diſoit-il, que la gloire ſeule peut réparer l'obſcurité, que le ſort a répandu ſur ma naiſſance; & que les bontés dont vous m'honorez, ne pouvant être juſtifiées par l'éclat du rang & des grandeurs, il faut du moins qu'elles le ſoient par celui de mes actions. Rappellez dans votre ame votre haine pour Sigeric, & votre eſtime pour Placidie; ſongez que voici l'inſtant propice de ſatisfaire l'une & l'autre; & que je ne puis me faire un nom glorieux, qu'en cherchant à venger Ataulfe & ſon auguſte Epouſe. Vous le ſçavez, Madame, continuoit-il en ſoupirant, les malheurs

heurs de cette grande Reine m'ont touché dès l'âge le plus tendre; le desir de la délivrer n'a point sorti de mon cœur, & n'a fait qu'augmenter avec mes années; & je puis assûrer que l'incomparable Misnie & l'infortunée Placidie, sont les seuls objets dont mon ame est occupée. Le mécontentement de Justin va me procurer l'occasion de me signaler, & me mettre en état d'exécuter ce que je souhaite depuis si long-tems: enfin je vais me rendre digne de l'ardeur que vous m'avez inspirée; & si je parviens à finir les malheurs de la Reine, peut-être qu'une action d'un si grand éclat me fera mériter l'unique bien, où mon amour aspire.

Je hais Sigeric, lui répondit Misnie, & je plains Placidie: mais hélas! j'aime Vallia & ne puis m'empêcher de trembler des périls qu'il va courir. Les motifs qui me font détester le Roi des Goths, sont les mêmes qui me forcent à craindre pour mon Pere & pour vous: l'horrible cruauté de ce Prince,

Prince, ſon injuſtice & ſa barbarie me font frémir, quand je me repréſente quel ſeroit votre ſort, ſi vous tombiez entre ſes mains. Celui des armes eſt incertain; les révoltes n'ont jamais d'heureuſes ſuites; & j'avoue que malgré ma haine pour Sigeric, & ma compaſſion pour Placidie, j'aime encore mieux que l'un ſoit ſur le Trône, & l'autre dans les fers, que de voir périr ce que j'ai de plus cher.

C'eſt ainſi que ces deux Amans s'entretenoient chaque jour, en attendant celui qui devoit les ſéparer: il ne vint que trop tôt, pour le repos de Miſnie. Juſtin ayant raſſemblé ſes troupes fit ſortir ſecretement de Barcelone ſa Femme & ſa Fille, & les conduiſit dans un Château fort, dont il étoit le maître. Ce fut là que les adieux de Miſnie & de Vallia, leur firent connoître toute la vivacité de leur tendreſſe par l'excès de leur douleur; mais enfin l'amour de la gloire & le deſir de la liberté, ayant triomphé de cet

cet instant de foiblesse, ils se jurérent une foy constante; & s'encourageant mutuellement à souffrir les maux de l'absence avec une fermeté digne de leur amour, ils se quittérent avec plus de tranquillité. Justin & Vallia furent joindre leur armée, & commencérent leurs actes d'hostilité par ravager les environs de Barcelone. Sigeric allarmé de cette révolte, dans laquelle les principales Villes de son obéïssance étoient entrées, sortit lui-même en campagne à la tête de ses troupes, & vint attaquer Justin, qui reçut ce Roi des Goths avec une intrépidité, qui lui prouva la difficulté qu'il auroit à le vaincre; quoiqu'il eût dans son armée des hommes expérimentés, & qu'il fût lui-même un des plus grands Capitaines de son tems.

Mais le jeune Vallia qu'un mouvement inconnu animoit contre lui, fit des actions d'une valeur si prodigieuse, & d'une prudence si consommée, qu'il le mit plusieurs fois à deux doigts de sa perte.

Si-

Sigeric irrité d'une réfiſtance à laquelle il ne s'attendoit pas, & voyant bien qu'il ne termineroit jamais cette guerre par la force, eut recours à la ruſe. Pour cet effet après deux mois de combats journaliers, dans leſquels il avoit toûjours été vaincu; & craignant que Juſtin ne pénétrât juſques dans Barcelone; il lui fit demander une tréve pour travailler à la paix. Juſtin l'accepta malgré Vallia, qui brûloit de pouſſer ſa Victoire juſques dans le cœur de la Ville, & de délivrer Placidie: (c'étoit auſſi le ſentiment de toute l'armée;) mais cependant Juſtin l'emporta, & Sigeric profitant de cet intervalle, lui fit propoſer de ſe rendre; de faire poſer les armes à tous les Révoltés; & qu'à ces conditions, il répareroit l'outrage qu'il lui avoit fait de lui refuſer le Généralat, en épouſant la Princeſſe Miſnie ſa fille. La propoſition flattoit trop l'ambition de Juſtin, pour être rejettée; & l'ayant communiquée à Vallia, croyant qu'il ſeroit le premier à l'approuver; il fut

fut d'une ſurpriſe extrême en le voyant pâlir à la lecture de ce Traité.

Le jeune Guerrier, qui s'apperçut que le trouble de ſon cœur avoit éclaté, & qui dès cet inſtant forma le deſſein de mourir, plûtôt que de permettre l'exécution de ce projet, prit la parole; & regardant Juſtin avec des yeux éteincelans. Quoi! Seigneur, lui dit-il, ne vous ſuffit-il pas d'avoir ſouffert la mort d'Ataulfe, & la longue priſon de Placidie, ſans vouloir encore ſacrifier Miſnie au cruel Sigeric? Quelle gloire pouvez-vous trouver à la faire monter ſur un Trône teint du ſang de ſon légitime Roi, & le partage de ſon Aſſaſſin & de ſon Uſurpateur? N'avez-vous donc armé votre bras, que pour vos ſeuls interêts? Croyez-vous que tant de vaillants Guerriers ſe fuſſent expoſés aux perils de la révolte, pour venger votre querelle avec Sigeric; & qu'ils euſſent jamais entrepris cette guerre, ſi la liberté publique & celle de la Reine, n'en euſſent pas été les prin-

principaux objets. Ah! Seigneur, ajouta-t-il en ſe jettant à ſes pieds, ne terniſſez pas votre gloire par cette honteuſe paix, & ne forcez pas l'admirable Miſnie à donner ſa foy à celui de tous les mortels qu'elle abhorre le plus. La véhémence avec laquelle Vallia prononça ces paroles, & l'ardeur qu'il témoignoit en embraſſant les genoux de Juſtin, lui découvrant une partie de la vérité, il en rougit de colere; & lançant ſur lui des regards furieux: Hé qui vous a ſi bien inſtruit, lui dit-il, des ſentimens de Miſnie? Et de quel droit oſez-vous vous oppoſer à mes volontés? Depuis quand êtes vous chargé de la vengeance d'Ataulfe & de Placidie? Téméraire, avez-vous oublié, que vous me devez la vie? Votre audace m'ouvre les yeux; je vois où tendent vos deſirs. Ambitieux Inconnu, continua-t-il d'un air de mépris, qui prétendez m'impoſer des loix; vous vous êtes donc flatté d'entrer dans ma famille?

Je n'ai rien oublié, Seigneur, lui

lui répondit froidement Vallia en ſe relevant ; je ſçai ce que je vous dois ; & mon reſpect pour Miſnie ne m'abandonnera jamais. Si mon cœur n'a pu ſe défendre de l'adorer, j'ai ſçu regler mes deſirs ſur ma fortune ; & c'eſt ſans aucun eſpoir que j'ai livré mon ame au plus ardent amour qui fût jamais ; mais en donnant des bornes à ma flâme, je n'en ai point mis à mon zele ; & tout inconnu que je ſuis, je périrai plûtôt que de voir Miſnie entre les bras de Sigeric. En achevant ces mots, il ſortit de la tente de Juſtin, & s'étant rendu dans la ſienne, il fit aſſembler tous les Officiers de l'armée, & les ayant inſtruits de ce qui ſe paſſoit ; il ſçut ſi bien les animer à ſuivre ſon parti, qu'ils lui jurérent d'abandonner Juſtin, ſi ce Traité de paix avoit ſon exécution ; de le reconnoître pour leur Général ; & de ne quitter les armes, qu'aprés avoir détrôné Sigeric, & mis Placidie en liberté. Toutes ces choſes ſe firent avec tant de précipitation, que Juſtin

n'en

n'en fut informé, que lorſqu'il ne put l'empêcher. Il étoit reſté dans un ſi grand étonnement de l'air, dont Vallia s'étoit expliqué, qu'il n'avoit pu proférer une ſeule parole ; & lorſqu'il fut revenu à lui, & qu'il voulut ſatisfaire ſon reſſentiment en donnant ordre de l'arrêter, il ne trouva plus que froideur & déſobéïſſance parmi ceux, qui lui étoient ſoûmis l'inſtant d'auparavant. Ce changement l'effraya ; & craignant que Vallia ne le fît arrêter lui-même, il s'échappa du Camp dans l'obſcurité de la nuit ; & s'étant rendu dans celui de Sigeric, il lui rendit compte de l'oppoſition que les troupes prétendoient former à ſon accommodement avec lui ; en l'aſſûrant qu'il étoit prêt à lui renouveller le ferment de fidélité, & de vaincre l'opiniâtreté des Révoltés, s'il lui donnoit ſa parole Royale d'épouſer Miſnie.

Le Monarque des Goths charmé de tenir ſon Ennemi, & qui le ſoupçonnoit de faire agir ſon armée, afin d'être toûjours en état

de ſecouer le joug, le reçut avec mille témoignages de confiance & d'amitié ; & lui jura qu'il n'auroit pas plutôt mis ſa Fille en ſon pouvoir, pour gage de ſon retour ſincere, qu'il accompliroit ſa promeſſe, & couronneroit la belle Miſnie, en l'uniſſant à lui pour jamais. L'ambitieux Juſtin aveuglé par l'éclat du Trône, & plein de fureur encore contre Vallia, dont il ne doutoit pas que l'amour ne fût approuvé de Miſnie, n'héſita point à s'en venger, en la livrant à ce Monarque, qu'il conduiſit lui-même à la Forteresse, où ſa famille croyoit être à l'abri des malheurs de la guerre ; & l'en ayant rendu le maître, remit entre ſes mains la Princeſſe ſa fille, à laquelle il déclara l'honneur, que Sigeric prétendoit lui faire, en des termes qui lui firent aiſément connoître qu'il falloit obéïr. Jamais douleur ne fut comparable à celle de cette jeune Princeſſe ; mais auſſi courageuſe que deſeſpérée, après avoir employé en vain les pleurs, les priéres &

les

les soûmissions pour toucher Artémise & Justin, protestant hautement contre leur violence : Roy des Goths, dit-elle à ce Prince, avec une fermeté au-dessus de son sexe, je sçais qu'il n'est pas en mon pouvoir de me soustraire à la funeste loy que l'on m'impose : mais apprends que je te haïs ; & que si tu me forces à te donner la main, ce ne sera que pour avoir plus de facilité à t'enfoncer un poignard dans le sein.

Si le fier Sigeric n'eût pas eu son dessein formé dans ce moment, la belle Misnie eût ressenti sur l'heure les effets de sa fureur ; mais se figurant toûjours que la démarche de Justin cachoit quelque stratagême, & qu'il n'agissoit que de concert avec ses troupes il se contraignit ; & feignant un amour qu'il ne ressentoit pas, il répondit à la jeune Princesse avec douceur, qu'il espéroit que ses soins & ses respects la feroient changer de sentiment : & ne voulant pas retarder de l'avoir en son-pouvoir, il le fit monter dans un Char avec

Artémise, & les efcorta lui-même jufques à Barcelone ; la fit loger dans fon Palais, & lui fit rendre tous les honneurs qu'exige la Majefté Royale. Juftin trompé par de fi belles apparences, & voyant la tréve prête à finir, fans qu'aucun de fon armée fe mît en devoir de fuivre fon exemple, envoya fes ordres à Vallia, pour qu'il pofât les armes, & les faire pofer à fes troupes. Mais ce jeune Héros informé par fes Efpions de tout ce qui s'étoit paffé, animé de haine, de jaloufie, d'amour & de vengeance, fit réponfe à Juftin, que l'Armée l'ayant élû pour Général à fa place, il vouloit s'en rendre digne, en fe conformant aux fentimens qu'il avoit montrés au commencement de la guerre ; & qu'il ne quitteroit les armes, qu'après avoir vengé Ataulfe & Placidie.

Une fi généreufe refolution ayant confirmé Sigeric dans fes fôupçons ; & ne demandant qu'un pretexte pour éxécuter fes cruels projets, il fit arrêter Juftin, & con-

conduire Misnie dans la Tour de Placidie. Cette Reine, qui par sa constance pendant seize années de Prison, s'étoit acquise le cœur de ceux qui la gardoient, instruite par leur voïe de la rébellion des Goths & des troubles de la Cour, espérant que cet événement apporteroit quelque changement à son sort, avoit passé les jours & les nuits à faire des vœux pour la réussite des desseins de Justin; mais lorsqu'elle eût appris son accommodement avec Sigeric, & que ce Prince devoit épouser Misnie, toutes ses douleurs se renouvellérent; la mort d'Ataulfe & le massacre de ses Fils revinrent à sa mémoire; elle crut les perdre une seconde fois en perdant l'espoir de les venger. Dans les premieres années de sa captivité, Justin, qui pour lors plaignoit sa destinée, avoit fait en sorte de mettre à la tête de ceux qui la gardoient, un ancien Officier, qui lui devoit sa fortune, auquel il commanda d'avoir pour cette Princesse tout le respect qui lui étoit dû, & d'a-

doucir ſon infortune, autant qu'il lui feroit poſſible.

Arnus (c'étoit le nom de cet homme) ſe chargea de cet employ avec d'autant plus de joye, qu'il avoit de ſecretes raiſons pour ménager Placidie, en cas que Sigeric vint à mourir. Ainſi ſon interêt étant joint à l'obéïſſance qu'il devoit à Juſtin; il n'avoit épargné ni peines ni ſoins pour donner à la Reine des preuves de ſon zele. Dans la ſuite ſon inclination l'y porta naturellement: le courage & la patience de cette Princeſſe le touchérent; & s'y étant véritablement attaché, il avoit mis près d'elle toute ſa famille, compoſée de ſa Femme & de trois Filles, afin de la tirer de l'affreuſe ſolitude dans laquelle elle vivoit. Et comme elles avoient la liberté de ſortir, & que par les ſoins d'Arnus, perſonne ne ſçavoit qu'elles ſervoient la Reine, elles lui procuroient chaque jour de nouvelles conſolations, en l'informant de la haine des peuples pour Sigeric, de ce que Juſtin paroiſ-

paroiſſoit entreprendre pour ſes interêts.

Mais le changement de ſa conduite ayant détruit toutes ſes eſpérances, elle s'abandonnoit à la plus vive douleur, quand Arnus lui vint dire que Miſnie étoit dans la Tour; & qu'elle déſiroit avec ardeur le bonheur de la voir. L'étonnement de Placidie fut extrême; & ne comprenant pas que celle qui devoit être le gage d'une paix ſi cantraire à ſa liberté, & que l'on traitoit déjà de Reine, fût Captive elle-même, elle eut quelque peine à ſe réſoudre à ce qu'elle ſouhaitoit. Cependant la magnanimité de ſon ame lui faiſant ſurmonter ſon reſſentiment contre Juſtin, elle conſentit à cette entrevuë. La charmante Miſnie n'en fut pas plûtôt inſtruite, qu'elle ſe rendit près d'elle. Elle ſe jetta d'abord à ſes genoux, & les embraſſant avec tendreſſe: Que la haine de Sigeric, Madame, lui dit-elle, m'eſt favorable; puiſqu'elle me fait jouïr d'un bien, dont ſon funeſte Hymen m'auroit pri-

vée. J'étois entrée dans ſon Palais comme une victime qu'on alloit ſacrifier : je ne l'ai regardé que comme une affreuſe priſon. Quelle différence, ô ciel ! la joye s'eſt emparée de mon ame, en me voyant conduire ici ; & ce ſéjour eſt pour moi le Palais le plus ſuperbe, puiſque j'y viens partager votre ſort. La jeune Princeſſe accompagnoit ſes paroles de tant de graces, que Placidie en fut touchée : ſa beauté la charma ; ſes ſentimens l'attendrirent ; & ſe laiſſant entraîner aux mouvemens qu'elle lui inſpiroit, elle la releva ; & la preſſant dans ſes bras, en lui rendant ſes careſſes : Mes malheurs devroient être bien adoucis, généreuſe Princeſſe, lui répondit-elle, par la ſenſibilité que vous me témoignez ; mais, hélas ! la conformité de nos infortunes les augmente encore ; & je ne dois plus rien attendre de Sigeric, puiſqu'il traite avec tant d'inhumanité l'admirable Miſnie. Le Roi des Goths, reprit la Fille de Juſtin, eſt bien moins barbare, en me rendant Captive, qu'en me con-

contraignant à l'épouser. Je craignois son amour, & non pas sa fureur. Je plains mon Pere, ajoûta-t-elle, de s'être laissé surprendre à ses feintes bontés; mais j'ose espérer du Ciel une prompte révolution à tant de tristes évenemens. Un jeune Héros armé pour votre vengeance, renversera le Trône du barbare Sigeric; & relevant celui d'Ataulfe, y rétablira l'illustre Placidie.

Ce discours excitant la curiosité de la Reine, elle en demanda l'explication à Misnie; qui saisissant cette occasion de parler de ce qu'elle aimoit, lui fit le portrait de Vallia avec des couleurs si vives, que cette Princesse, à qui le pouvoir de l'Amour n'étoit pas inconnu, pénétra le secret de son cœur. Cependant les vertus, dont elle assûroit qu'il étoit orné, & la pitié qu'il avoit de son sort, lui faisant désirer d'en sçavoir davantage; elle s'informa de son âge, de sa naissance, & par quel motif il s'interessoit à ses malheurs. La belle Misnie rougit à ces diffé-

rentes queſtions : elle eût bien voulu pouvoir donner une auguſte origine à celui qu'elle trouvoit ſi digne de ſa tendreſſe ; mais s'armant contre ſon propre orgueil, & mépriſant des titres qui n'ont de véritable éclat, que lorſque la vertu les accompagne : Vallia, répondit-elle à la Reine, ignore encore ceux dont il tient le jour. Si le mérite, & les plus rares qualités pouvoient prouver la nobleſſe du ſang, il ſeroit aiſé d'aſſûrer que celui qui coule dans ſes vaines eſt des plus glorieux. Nous ſommes à peu près de même âge ; élevés enſemble, nos inclinations ſe ſont trouvées ſemblables ; vos infortunes nous ont également touchés. Je n'ay pû vous donner que des pleurs ; mais Vallia plus heureux, vous ayant conſacré dès ſa plus tendre enfance, & ſon ſang, & ſa vie ; brûlant de vous venger, & de vous rendre la liberté, n'a pas plûtôt vû ſon bras armé pour une ſi juſte cauſe, qu'il a juré d'y réüſſir, ou d'y périr.

Ces paroles tirérent des larmes

à Placidie; ſon cœur ſe ſentit émû au récit de Miſnie, d'une maniére extraordinaire; elle fut même quelque tems ſans pouvoir pouſſer que des ſoupirs; & lorſqu'elle fut en état de s'exprimer, embraſſant tendrement la jeune Princeſſe: Que ce vaillant Inconnu me devient cher, lui dit-elle; que ſon zele a de charmes pour moi. Puiſſe le Ciel prendre ſoin de ſes jours, & le mettre à l'abry des ruſes & des fureurs de Sigeric. Ce fut de la ſorte que ces deux Princeſſes commencérent à ſe lier de la plus parfaite amitié; & depuis ce moment, ne pouvant plus être l'une ſans l'autre, elles obtinrent d'Arnus de ne les point ſéparer. Cet homme qui ſçavoit ce qui ſe paſſoit à l'Armée, & dans Barcelone; & qui voyoit Sigeric preſque abandonné de ſes principaux Officiers, qui chaque jour ſe rendoient du côté des Mécontens, ne jugea pas à propos de refuſer les Princeſſes: & ſongeant plus que jamais à gagner l'eſtime de Placidie, il ne s'attacha qu'à la ſa-

tisfaire dans ses moindres désirs.

Tandis que cette Reine & la jeune Misnie se consoloient ensemble par une confiance réciproque, & qu'elles se découvroient mutuellement les secrets de leurs cœurs, dont Constance & Vallia étoient les premiers objets, ce dernier n'étoit occupé qu'à profiter de l'ardeur de ses troupes. Instruit de la prison de Justin, & de celle de Misnie, par ceux qui fuyoient le joug de Sigeric, sa haine pour ce Tyran en prit de nouvelles forces; & craignant à la fois pour celle qu'il adoroit, & pour celui dont elle tenoit la vie, il ne perdit point de tems: & par une harangue aussi vive qu'éloquente, ayant animé l'Armée à suivre son exemple, il s'empara de toutes les Places, dont Sigeric pouvoit recevoir du secours; & poussa si loin ses conquêtes, que le Roi des Goths se voyant réduit à l'extrêmité, & ne doutant plus que Justin n'eût agi de bonne foi, se résolut de le mettre en liberté, & de lui donner le commandement

de ſon Armée ; s'imaginant que la longue expérience l'emporteroit ſur celle de ſes ennemis, remplie d'une jeuneſſe imprudente, & qu'il ne croyoit guidée que par l'amour du changement.

Le Pere de Miſnie moins irrité contre Sigeric, que contre Vallia, qu'il regardoit comme le plus ingrat de tous les hommes à ſon égard, & le ſéducteur du cœur de ſa Fille, accepta cet emploi avec joye ; & perſuadé qu'il trouveroit aſſez d'occaſions de ſe venger du Roi des Goths, & qu'il falloit commencer par ſe defaire de celui, qui par l'eſtime qu'il s'étoit acquiſe étoit le plus dangereux ; il ſe reconcilia avec Sigeric : & s'étant mis à la tête de ſes troupes, ſortit de Barcelone, & fut au devant de Vallia, qui s'avançoit à grands pas pour former le ſiége de cette Ville avant qu'on la mît en état de lui réſiſter. Juſtin lui donna la bataille, & n'oublia rien de ce qu'un grand Capitaine ſçait mettre en pratique pour remporter la victoire. Mais malgré ſes ef-

forts, & quoique Vallia n'eût jamais voulu combattre de ſon côté, pour n'être par forcé de lever le bras contre ſon Bienfaiteur, & le Pere de l'objet de ſa flâme; il fut contraint de fuïr avec une perte conſidérable; & de regagner Barcelone d'une vîteſſe extrême, pour ne pas tomber entre les mains des Révoltés.

Le vaillant Amant de Miſnie favoriſa même ſa retraite; & content de cet avantage, il défendit aux ſiens de le pourſuivre; jugeant bien que Sigeric outré de la perte de cette bataille, viendroit l'attaquer en perſonne: & comme ce Prince étoit l'unique but où ſon bras vouloit frapper; qu'il craignoit la longueur d'un ſiége, & le trouble qu'il pouvoit apporter dans une Ville, qui renfermoit celles pour leſquelles il combattoit, il menagea ſa victoire avec tant de prudence, que ſans la ſerrer de trop près, il ne laiſſoit pas d'y jetter la terreur & l'effroi.

En effet, Sigeric étonné de cet échec,

échec, & n'osant s'enfermer dans une Ville, dont les habitans lassez de sa tyrannie, faisoient hautement des vœux pour ses ennemis, rassembla le plus promptement qu'il lui fut possible les débris de son armée; & l'ayant renforcée d'un corps de troupes, que les Vandales ses Alliés, lui avoient envoyé, il forma le dessein de surprendre Vallia dans son camp, & d'en forcer les lignes au moment qu'ils s'y attendroit le moins. Mais ce jeune Heros se tenoit si fort en garde contre les ruses de son ennemi, qu'il fut un tems assez long sans pouvoir trouver l'occasion qu'il desiroit. Pendant cette espéce d'intervalle, où de chaque côté on ne paroissoit occupé qu'à se fortifier les uns contre les autres, on dit un jour à Vallia qu'un Guerrier armé de toutes pieces, s'étoit plusieurs fois approché des lignes de son camp, & les avoit examinées d'une maniere à le faire soupçonner de quelque mauvais dessein. Comme il ne vouloit rien négliger, & que tout

tout lui paroiſſoit ſuſpect, il ordonna qu'on l'avertît auſſi-tôt qu'on le verroit paroître, ce qui fut exécuté dès le lendemain. L'Inconnu s'avança vers le camp, & Vallia en ſortit, ſuivi ſeulement d'un Ecuyer. L'Etranger étoit accompagné de même; il montoit un cheval ſuperbe: l'Amant de Miſnie n'en avoit pas un moins fier. Lorſque ces deux Guerriers furent à une certaine diſtance l'un de l'autre réciproquement frappés de l'air de grandeur qui régnoit ſur toute leur perſonne, il s'arrêtérent & s'examinérent avec une égale attention. Leur viſiére étoit baiſſée; mais Vallia voulant engager l'Inconnu à ſe laiſſer voir, leva la ſienne, & l'ayant ſalué avec la grace qui lui étoit naturelle: Brave Guerrier, lui dit-il, ne puis-je ſçavoir quel deſſein vous conduit ſi près de ce camp, & ſi le Général vous y feroit utile?

Tandis qu'il parloit, l'Etranger qui le regardoit, & qui trouvoit dans le ſon de ſa voix, & la beauté de ſes traits, de quoi confirmer

firmer les ſoupçons qui l'avoient obligé à cette démarche lui rendit ſon ſalut d'un air qui n'avoit rien d'ennemi. Mon intention, lui répondit-il, n'eſt pas de cacher le ſujet qui m'amene; mais ne voulant le découvrir qu'à l'illuſtre Vallia, ni me faire connoître qu'à lui ſeul; ne vous offenſez pas ſi je ne puis ſatisfaire votre curioſité, qu'après m'avoir appris qui vous êtes; quel eſt le rang que vous tenez dans l'armée des Mécontens; & quels ſont les motifs qui les ont portés à prendre les armes. Quoiqu'il me paroiſſe aſſez ſingulier, repartit le Général des Goths d'un ton plus fier qu'à ſon abord, que vous vouliez être inſtruit de nos deſſeins, ſans nous apprendre les vôtres, ni vous faire connoître; comme nous combattons pour la juſtice & l'innocence, qui que vous ſoyez, je ne vous déguiſerai point que la vengeance d'Ataulfe, la tyrannie de Sigeric, & la liberté de Placidie, ont armé notre bras, & que vous voyez devant vous ce Val-

Vallia, à qui seul vous voulez confier vos secrets. Je m'en étoit bien douté, reprit l'Inconnu en ôtant son casque, & laissant voir au jeune Guerrier le plus bel homme qui se fût encore offert à ses regards; & le malheureux Constance a le Portrait de Placidie trop gravé dans son cœur, pour avoir méconnu le Héros, qui lui doit la naissance.

Le nom de Constance fut à peine entendu de Vallia, qu'il sauta legerement de dessus son cheval, pour rendre à ce fameux Guerrier ce qu'il croyoit lui devoir. L'illustre Romain en fit autant: & ces deux grands hommes s'étant avancés l'un vers l'autre avec un égal empressement, ils s'embrassérent, & furent quelques tems à ne s'exprimer que par des caresses réciproques. Enfin Vallia qui n'avoit point compris le sens des derniers mots de Constance, voulant s'en éclaircir, fut le premier à prendre la parole: Il m'est si glorieux, Seigneur, lui dit-il, d'apprendre que mon nom soit passé jusqu'à vous,

vous, que je ne puis me défendre du desir de sçavoir d'où me vient ce bonheur, & celui de voir en ces lieux un Héros que j'admire depuis ma plus tendre enfance. Il ne m'est pas moins avantageux, lui répondit Constance, d'être connu de vous, Seigneur ; & si vous vous connoissiez mieux vous-même, vous ne douteriez point que tout le bonheur ne fut de mon côté : mais pour vous expliquer ce mystére, nous avons besoin de plus de tems, & d'un endroit moins dangereux : ainsi si vous avez assez de confiance pour souffrir que je vous suive dans votre camp, j'y satisferai votre curiosité ; & vous instruirai du sujet qui m'amene. Cependant, ajouta-t-il, comme vous ne me connoissez que de nom, & qu'un Général ne doit jamais rien risquer, je me rends votre Prisonnier ; dit-il, en lui présentant son épée, jusqu'au moment que vous m'aurez trouvé digne de la porter, pour combattre à vos côtés.

A ce discours Vallia reculant quel-

quelques pas : C'eſt m'offenſer, Seigneur, reprit-il, que me croire capable de crainte ou de ſoupçon : ſi mon employ m'oblige à prendre des précautions, ce n'eſt pas en de ſemblables occaſions. Je ne connois, il eſt vrai, le grand Conſtance que par la voix de la Renommée ; mais elle m'en a fait aſſez ſçavoir, pour ne me pas méprendre. Alors s'étant encore embraſſés, ils remontérent à cheval, remirent leurs habillemens de tête; & ſuivis de leurs Ecuyers, ils prirent le chemin du Camp, pendant lequel le Général Romain pria Vallia de ne le faire connoître à perſonne de ſon armée.

Le jeune Guerrier l'aſſûra, que n'ayant plus d'autre volonté que la ſienne, il feroit le maître de faire ce qu'il jugeroit à propos. Ils entrérent dans le Camp, Vallia le viſage découvert, & Conſtance la viſiere baiſſée; mais il avoit un air trop remarquable, pour n'être pas examiné avec attention des Officiers & des Soldats, dont la plûpart le reconnurent pour celui qui leur

avoit donné tant d'inquiétude depuis quelques jours. Vallia lui fit faire le tour du Camp, toute l'Armée étant rangée en bataille, dont il admira l'ordre & la difcipline. Il en vifita les fortifications, & ne pouvoit fe laffer de donner des louanges à tout ce qu'il voyoit ; ni d'être furpris du génie, de la fageffe & de la prudence du jeune Guerrier. Lorfqu'ils eurent donné affez de tems à cette occupation martiale, Vallia l'ayant conduit dans fa tente, & fait retirer tout le monde, excepté leurs Ecuyers en qui ils avoient une entiere confiance, ils fe firent défarmer ; & fe trouvant de nouveaux charmes dans un état moins fier & moins terrible, ils fe renouvellérent les témoignages d'admiration & d'amitié qu'ils s'étoient déjà donnés. Enfuite de quoy Conftance regardant Vallia : L'illuftre Placidie, lui dit-il, Seigneur, ne vous a-t-elle jamais vû ; & Juftin ne vous a-t-il rien découvert de l'avanture, qui vous a fait tomber entre fes mains ? La Reine, lui

répondit-il, étoit captive, avant que j'euſſe atteint l'âge de raiſon ; mais la Princeſſe Artémiſe épouſe de Juſtin m'a ſi fort entretenu de ſes malheurs, que ſa préſence n'a pas été néceſſaire, pour m'y rendre ſenſible. J'avouerai même que ſon nom & celui d'Ataulfe ſuffiſent, pour exciter dans mon ame un trouble, dont je ne ſuis pas le maître ; & que l'ardent déſir de les venger anime ſi fort mon cœur, qu'il me rend ingrat envers Juſtin, à qui ſelon le récit qu'il m'en a fait, je dois le jour que je reſpire, ſa pitié m'ayant garanti d'une mort indubitable : & quoique des nœuds encore plus forts me le rendent reſpectable, ſon union avec Sigeric m'a touché de telle ſorte, que je n'ai pû me défendre de me ſéparer de lui, en me rangeant du parti qu'il vient d'abandonner. Cependant ſes ſoins toûjours préſens à ma mémoire, m'obligent à le conſidérer ; & malgré ſon changement, mon amitié pour lui, n'en eſt point altérée. Je le plains ſeulement de s'être

tre

tre laiſſé ſéduire aux feintes bontés du Tyran, qui ſous prétexte de partager ſa Couronne avec l'admirable Miſnie ſa fille, l'a fait tomber dans le piége qu'il lui tendoit: & qui pour le forcer à nous ſoumettre, s'eſt emparé de cette Princeſſe, l'a renduë priſonniere, & ne lui promet de la lui remettre, que lorſqu'il nous aura détruit. Ainſi, Seigneur, continua Vallia, j'ay donc à venger aujourd'huy Ataulfe, Placidie Miſnie & Juſtin luimême, à qui je brûle de faire voir, que Vallia tout inconnu qu'il eſt, méritoit mieux que Sigeric ſa confiance & ſon amitié.

L'illuſtre Vallia, répondit Conſtance, poſſéde ſi parfaitement les vertus des grands Princes, que Juſtin devoit juger par elles de l'éclat de ſa naiſſance. Car enfin, Seigneur, ajoûta-t-il, il eſt tems de vous apprendre que vous êtes fils d'Ataulfe, & de Placidie. Je n'en étois encore perſuadé que par les apparences; mais votre reſſemblance avec cette grande Princeſſe, & les mouvemens que la

Nature vous inſpire en ſa faveur, confirment cette vérité. L'étonnement du jeune Guerrier à cette nouvelle peut plus aiſément ſe comprendre, que s'exprimer. Son premier mouvement fut de s'abandonner à la joye, en ſe trouvant d'un rang à pouvoir prétendre à Miſnie; mais bien-tôt réprimant ce noble orgueil: Il eſt ſi flatteur, Seigneur, répondit-il, d'avoir une auguſte origine, qu'il ne ſeroit pas ſurprenant que je me laiſſaſſe entraîner au panchant qu'ont tous les hommes de ſe donner des ayeux d'un grand nom; mais comme il eſt encore moins glorieux de leur devoir le jour, qu'il n'eſt cruel d'y renoncer, lorſqu'on s'en eſt flatté, ſouffrez que ſatisfait d'avoir été trouvé digne du ſang d'Ataulfe & de Placidie, je refuſe un rang qui ne m'eſt pas dû, puiſqu'il n'eſt rien de plus vray que les deux Fils du Roy & de la Reine des Goths, unique fruit de leur malheureux hymenée, ont expiré avec leur Pere, ſous le fer homicide du barbare Sigeric. Je ſçais, Seigneur, je

je ſçais, continua-t-il, que l'illuſtre Placidie étoit promiſe au vaillant Conſtance; que leurs cœurs étoient liés par les nœuds les plus doux, lorſque la crainte & la politique d'Honorius les ſépara pour jamais, en lui faiſant épouſer Ataulfe : & par mon expérience étant inſtruit que des feux guidés par la vertu, l'eſtime & la raiſon, ne peuvent jamais s'éteindre, je ne puis douter que Placidie ne ſoit encore l'objet des vôtres; & que pour m'engager à prendre ſa défenſe, peut-être avez-vous crû qu'il étoit néceſſaire de profiter de l'obſcurité de mon ſort, pour me donner un nom reſpectable parmi les troupes, & qu'en leur ôtant l'affront d'être commandées pas un ſimple Avanturier, elles en ſeroient plus animées à ſuivre mon exemple. Mais, Seigneur, je n'ay pas beſoin d'un rang ſi glorieux, pour ſacrifier ma vie au bien de ma patrie. Je préfére l'honneur d'être ſon Libérateur à celui d'être né ſon légitime Roy. Ce grand titre m'enleveroit tous le prix de

ma

ma gloire, puiſqu'il feroit penſer avec juſtice, que je combats moins pour le bonheur public, que pour mon interêt particulier; & j'oſe me flatter que ſans le ſecours d'un nom fameux, les troupes qui m'obéïſſent, ne m'abandonneront jamais: & j'avoue que j'aime mieux devoir leur zele aux vertus qu'elles croyent trouver en moi, qu'à la nobleſſe de mon ſang.

O Vallia, s'écria Conſtance, plus vous parlez pour vous défendre d'accepter un rang illuſtre, & plus je reconnois en vous, non le ſang d'Ataulfe & de Placidie, mais celui du Grand Théodoſe, qui coule dans vos veines. Je ne me défends point de brûler des feux dont vous êtes inſtruit; j'adore Placidie: & dix-huit ans d'abſence & de malheurs, loin d'éteindre ma flâme, n'ont fait que l'augmenter. Mais ce n'eſt point par des ruſes ſi peu dignes d'elle & de moi, que je chercherois à me faire des protecteurs; & ſi ce que je viens de vous déclarer n'étoit fondé que ſur des conjectures,

vous

vous n'en auriez jamais rien ſçû ; mais trop de circonſtances m'en aſſûrent, pour en pouvoir douter. Ataulfe & Placidie ont eu deux Fils ; l'aîné n'avoit que deux ans, lorſque Sigeric ôta la vie & l'Empire au Roi des Goths : & quand après ce meurtre, il entra triomphant dans Barcelone, il eut ordonné de maſſacrer le jeune Ataulfe & le Prince ſon frere ; Gilimer ancien Officier du Roi des Goths, informé de cet ordre barbare, prit les deux Princes, les ſortit du Palais, les cacha chez lui avec leurs Nourriſſes, & fut au-devant de Sigeric en affectant un faux zele, lui déclarer qu'il avoit poignardé lui-même ces deux Enfans ; & pour le convaincre de la vérité, il lui en montra deux percés de pluſieurs coups, & tous défigurés.

Sigeric le crut ; & pour le prix du crime dont il s'accuſoit, le combla de préſens. Mais ce fidel Sujet voyant après quelques jours que ce Barbare faiſoit mourir tous ceux qui s'étoient attachés à Placidie ; & craignant qu'en faiſant

une recherche trop exacte, on ne trouvât ce qu'il cachoit avec tant de ſoin : il ſe détermina à fuir avec les Princes, & les conduire à Rome. Pour cet effet, s'étant déguiſé il ſortit de Barcelone accompagné de leurs Nourriſſes, & de quatre Hommes déguiſés comme lui ; mais appréhendant que tant de monde enſemble ne donnât quelques ſoupçons à ceux qu'il pouvoit rencontrer, il partagea cette petite troupe en deux ; & ſe reſervant la conduite du Prince Ataulfe, il remit le plus jeune aux ſoins de trois de ſes Gens : & leur ayant fait prendre un chemin différent, il ſuivi le ſien. Mais ſur le déclin du ſoleil, comme il traverſoit un bois nommé Vallia, il fut attaqué par Arnus ſoldat de fortune, du parti de Sigeric, qui le reconnu malgré ſon déguiſement, & voulut l'arrêter. Arnus avoit un ſecon[illegible]ainſi que Gilimer ; mais ce b[illegible]e homme réſolu de périr, plûtôt que de ſe voir arracher le jeune Prince, mit l'épée à la main : Arnus en fit autant ; leurs deux compagnons les imité-

imitérent. Gilimer avoit déjà fait voler en pieces l'épée d'Arnus, & se préparoit à le percer, lorsque le Camarade de cet homme quittant son adversaire vint par derriere lui plonger la sienne dans le corps. Ce coup l'ayant fait tombe sans sentimens ; il le crurent mort. Son généreux Compagnon outré de desespoir, combattit seul les deux perfides : il eut la gloire de tuer celui qui venoit de percer Gilimer ; mais lui-même perdant son sang de tous côtés, il tomba mort aux pieds d'Arnus, qui resté seul avec la Nourrisse & l'Enfant, poignarda cette Misérable, & se préparoit à se rendre maître du jeune Ataulfe, quand le Prince Justin suivi d'un Ecuyer, parut dans cette route. La crainte d'en être puni, le força de se cacher pour la laisser passer ; mais Justin touché de compassion prit, l'Enfant & sortit du bois avec une promptitude extrême. Les tendres caresses qu'il avoit faites à cet Innocent, lui donnant lieu de penser que c'étoit peut-être par son or-

dre que Gilimer le conduiſoit, il ſe crut perdu ; & n'oſant rentrer ſi tôt dans la Ville, de peur de le rencontrer, il reſta dans le bois une partie de la nuit. Au point du jour, comme il rêvoit à ſon avanture, il entendit quelqu'un ſe plaindre ; & reconnoiſſant la voix de Gilimer, il s'en approcha. Surpris de ce qu'il n'étoit pas mort, il ſe réſolut de réparer ſon crime, en cherchant à le ſauver, s'il étoit poſſible. Pour cet effet courant à un hameau prochain, il prit quelque Païſans, qui formérent un eſpéce de brancart avec des branches d'arbres ; le portérent dans leur cabanne, où ces bonnes gens le penſérent eux-mêmes avec des jus d'herbes dont ils connoiſſoient la vertu, & qu'ils employérent ſi bien, qu'ils parvinrent à le guérir en moins de quinze jours.

Pendant tout ce tems, Arnus ne le quitta preſque point ; & pour lui prouver ſon repentir, l'inſtruiſit du ſort de l'Enfant, qui avoit cauſé ſon malheur, en le conju-

rant de lui pardonner, & d'être persuadé, qu'il ne l'auroit jamais attaqué, s'il eût imaginé qu'il n'agissoit que par les ordres de Justin. Quoique Gilimer eût une vive douleur de n'avoir pû tirer le Prince des états de Sigeric, il ne laissa pas d'être consolé en apprenant qu'il étoit entre les mains de Justin, qu'il connoissoit pour être tendre, humain, & fort éloigné d'approuver les cruautés de Sigeric : il pardonna au perfide Arnus, & le laissant dans son erreur, lui promit un secret inviolable. Mais ne se contentant pas de son récit, il ne fut pas plûtôt guéri, qu'il rentra dans la Ville ; & par sens intrigues étant parvenu à s'introduire dans la confiance d'un Officier du Palais de Justin, il sçut que ce Prince faisoit élever avec soin une Enfant qu'il avoit trouvé dans le bois de Vallia, & qu'il lui en avoit imposé le nom. Il apprit aussi que la Princesse Misnie & le jeune Vallia, ne se quittoient point ; & qu'Artémise le chérissoit presque autant que sa Fille.

Gilimer ayant repris ſa tranquillité par toutes ces nouvelles, ne ſongea plus qu'à ſçavoir de celles de l'autre Prince. Dans ce deſſein il dit à Arnus, qu'étant obligé de faire un voyage aſſez long; il lui recommandoit de lui écrire exactement tout ce qu'il apprendroit de Vallia, en le menaçant s'il y manquoit, de le perdre, en découvrant à Juſtin l'empêhement qu'il avoit mis à la fuite de cet Enfant.

Arnus, qui n'étoit ſoutenu que par la protection du Prince Juſtin, & qui trembloit toûjours que cette avanture ne la lui fit perdre, promit à Gilimer d'être ponctuel. Ils ſe donnérent l'un à l'autre des adreſſes certaines; & s'étant ſéparés avec de nouvelles proteſtations de diſcretion, & de fidélité, Gilimer ſe rendit à Rome, & fut reçû à la Cour d'Honorius, avec l'eſtime que méritoit ſon zele, dont nous avions été inſtruits par ceux, qui avoient amené le jeune Prince; mais il eut la douleur d'apprendre que cet En-

Enfant étoit mort peu de jours après ſon arrivée. Cette perte lui rendit Vallia encore plus précieux; mais comme ſa préſence ne pouvoit lui faire un ſort plus heureux, & qu'il lui auroit été impoſſible de l'enlever du Palais de Juſtin. Il reſta à Rome, où s'étant attaché à moi, il eſt devenu l'unique confident du malheureux amour, dont je ſuis toûjours embraſé. Arnus s'eſt acquitté ſoigneuſement de ce qui lui étoit preſcrit, & nous n'avons ignoré aucunes de vos actions depuis votre tendre enfance, juſqu'à préſent. Gilimer brûloit de vous revoir ; mais les troubles qui ſont ſurvenus dans Rome par l'ambition de Stilicon & d'Eucherius ſon fils l'ayant forcé de ne me pas quitter ; les années ſe ſont écoulées ſans qu'il ait pû ſatisfaire ſes deſirs, ni que j'aie pû réſoudre l'Empereur à me laiſſer porter ſes armes contre Sigeric. Enfin l'Empire ayant repris ſa tranquillité ; & Gilimer ayant reçû des lettres d'Arnus, qui l'inſtruiſoient des grandes actions de

ce Vallia, auquel il prenoit tant d'interêt, & qu'il étoit à la tête d'une armée formidable contre Sigeric. Je n'ai point héſité à vous venir offrir mon bras; & ſuivi de Gilimer, j'ai quitté Rome ſans congé de d'Empereur, & me ſuis ſecretement rendu dans Barcelone; Gilimer ſeul s'eſt fait connoître à Arnus, qui continuant dans ſon repentir l'a reçû avec une joye ſincere, & l'a rendu témoin des ſoins qu'il prend pour adoucir la captivité des Princeſſes; mais il n'a pu les lui faire voir étant trop obſedé par les Gardes qu'il a ſous ſes ordres. Pour moi m'étant déguiſé en ſimple ſoldat, & mêlé parmi ceux de Sigeric; j'ai ſçu que ſon deſſein étoit de vous ſurprendre dans l'ombre & le ſilence de la nuit; de forcer vos lignes; & de fondre ſur vous avec toutes ſes forces.

Ne pouvant rien faire de mieux, que de vous joindre au plûtôt; nous avons repris notre forme ordinaire, & ſommes venus à la vûë de votre Camp, dans le deſ-

ſein d'exciter votre curioſité : ne voulant pas nous adreſſer aux Sentinelles, pour que votre armée ne fût pas inſtruite avant vous du motif de notre arrivée. Mon deſſein a réüſſi ; vous êtes ſorti pour nous reconnoître ; & je n'ai point douté en vous voyant paroître, que vous ne fuſſiez le jeune Héros que je cherchois, & que l'illuſtre Vallia ne fût le Prince Ataulfe.

A peine Conſtance eut-il ceſſé de parler, que Gilimer ſe jettant aux pieds de Vallia : N'en doutez point vous-même, Seigneur, lui dit-il, & ſouffrez que je ſois le premier de vos Sujets qui vous rende ſes hommages. Le vaillant Amant de Miſnie, trouvant autant de foibleſſe à ne ſe pas rendre à la verité, qu'à croire trop légérement, embraſſa ce fidel Sujet ; & le faiſant relever : Qui que je ſois, lui dit-il, comme il eſt certain que je dois tout à votre zele, ſoyez perſuadé de ma reconnoiſſance & de mon amitié. Enſuite ayant rendu mille graces

à

à Constance, il le conjura d'accepter le commandement de l'Armée, & de souffrir qu'il apprit sous lui le métier de la guerre. Le brave Romain soûrit à ce discours; & le pressant dans ses bras: Si le Généralat, lui dit-il, n'étoit dû qu'au nombre des années, je l'emporterois sur vous; mais puisqu'il est le partage de la haute valeur, il ne peut être en de plus glorieuses mains. Alors pour l'obliger à ne le point contraindre, il lui fit si bien voir de quelle conséquence il lui étoit de ne se pas découvrir aux Goths, étant parti sans le consentement d'Honorius, & sans être suivi d'aucunes troupes, qu'il le contraignit de se conformer à ce qu'il désiroit.

Cependant comme il falloit songer à se garantir des ruses de Sigeric, ils formérent le dessein de feindre de vouloir approcher leur camp de la Ville, pour la serrer de plus près; & forcer par-là le Roi des Goths à une action décisive: cette résolution fut exécutées dès le même jour. Quelques travail-

leurs

leurs ſoutenus d'un ſeul corps de troupes, s'avancérent vers la Ville, & commencérent à former des lignes. Sigeric alors fit ſortir Juſtin à la tête des Vandalles pour interrompre leurs travaux; le combat fut ſanglant; mais le vaillant Conſtance qui s'y étoit voulu trouver, anima de telle ſorte les Révoltés, qu'ils taillérent les Vandalles en piéces. Conſtance prit Juſtin priſonnier malgré ſa réſiſtance opiniâtre; & cette défaite mit une telle frayeur dans la Ville, que Sigeric ne s'y croyant pas en ſûreté, en ſortit à la tête de ſes Gardes, & ſe rendit au Camp qu'il avoit fait faire aux bords d'une riviére qui le mettoit à couvert d'inſulte. Le gros de l'Armée y étoit campé; & n'agiſſant que par ſes ordres, n'avoit oſé ſortir de ſes retranchemens pour aller ſécourir les Vandalles.

Cependant Conſtance ſatisfait d'avoir battu les troupes, ſur leſquelles le Tyran ſembloit fonder ſes eſpérances, & d'avoir pris Juſtin, regagna le Camp en bon ordre,

dre, accompagné de ſon Priſonnier qu'il traita avec toute ſorte de conſidération, ſçachant les intentions de Vallia. Le jeune Guerrier qui s'étoit toûjours tenu prêt à le ſecourir, fut au devant de lui, & reconnoiſſant le Pere de Miſnie: Ne croyez pas, lui dit-il, Seigneur, être tombé en des mains ennemies. Je n'ai point oublié que vous m'avez ſauvé la vie; & ſi j'ai quelque joye de vous voir en cet état, ce n'eſt que par celui où je me trouve de vous prouver ma vive reconnoiſſance. Le Général de Sigeric qui s'étoit répenti mille fois en ſecret depuis la captivité de ſa Fille, d'avoir changé de parti; reçut le compliment de Vallia ſans fierté, & le regardant ſans nulle marque d'altération: Sigeric m'a trompé, lui répondit-il; & le Ciel m'a puni. Heureux ſi Vallia uſe mieux de ſa victoire, que le Tyran n'a fait de ma crédulité. Ils ſe trouvérent aux barriéres du Camp, en achevant ces mots; & lorſqu'ils y furent entrés, Conſtance & le jeune Prince déclarérent

rent à Juſtin qu'il étoit libre, & qu'ils ne vouloient le retenir que deux jours ſeulement, pour lui faire ſentir ſes véritables interêts. Ce Général ne connoiſſoit point Conſtance; mais ſon air majeſtueux, & les charmes répandus ſur ſes moindres actions, lui faiſant juger qu'il ne pouvoit être qu'un homme conſidérable; il lui adreſſa la parole, & lui dit qu'étant ſon Priſonnier, il pouvoit ordonner de ſon ſort, & que quelque loi qu'il lui impoſât, il n'en murmureroit point.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient au Camp, les Princeſſes étoient dans de continuelles allarmes. La Ville étoit partagée en deux factions: l'une tenoit pour Sigeric, & l'autre pour les Révoltés. Arnus qui craignoit pour lui, & qui prévoyoit que le parti de Vallia ſeroit le plus heureux, étant déja le plus fort dans Barcelone, ſe rangea de ce côté; & pour ſe donner un relief parmi le peuple, & ſçachant à n'en pouvoir douter, que l'aîné des Fils de Placidie

cidie étoit vivant, il en fit courir le bruit : ajoûtant qu'il étoit dans l'Armée de Vallia, & que ce jeune Guerrier ne combattoit, que pour le rétablir ſur le Trône. Cette nouvelle produiſit tout l'effet qu'il en eſpéroit : le peuple crut Arnus initié dans les ſecrets des Mécontens, & qu'il ne gardoit les Princeſſes avec tant de ſoin, que pour les garantir de la cruauté de Sigeric : & charmé d'avoir un Roi légitime, on n'entendoit crier par toute la Ville, que : Vive Ataulfe, & meure Sigeric. Ces cris redoublés à chaque inſtant, parvinrent juſqu'aux Princeſſes, qui remplies de crainte, & flottantes entre la douleur & l'eſpérance, envoyérent prier Arnus de venir les éclaircir ſur ce qu'elles entendoient. Il ſe rendit près d'elles ; mais ne voulant rien hazarder, ni rien affirmer, qu'il n'eût vû Vallia entiérement victorieux, il dit à Placidie, que le bruit qui ſe répandoit venoit de l'Armée de Vallia ; qu'on aſſûroit que le Prince Ataulfe avoit été ſauvé par Gilimer, & que l'un

l'un & l'autre étoient au Camp des Révoltés. Quoiqu'il n'y eût rien de certain dans ce diſcours, la vertueuſe Placidie ne put ſe refuſer à la joye qui lui donnoit un eſpoir ſi flatteur; & la jeune Princeſſe y prenoit une part d'autant plus ſincére, qu'elle ne croyoit pas avoir d'interêt à cet évenement.

Cependant Vallia ne cherchant qu'à diminuer les forces de Sigeric, pour mettre quelque égalité entr'elles & les ſiennes, avant que d'en venir à une bataille, feignoit toûjours d'en vouloit à la Ville, & détruiſoit à chaque combat les troupes que le Tyran envoyoit pour le repouſſer. Mais enfin laſſé de ſe voir harceler, il ſortit de ſon Camp à la tête de toute ſon Armée, & vint juſques à la vûë de celle de Vallia. Ce jeune Prince informé par ſes Coureurs des mouvemens de l'ennemi, ſortit auſſi de ſon Camp; rangea ſon Armée en bataille; & voulut être le premier à la donner. Comme Sigeric avoit réſolu de vaincre ou
de

de mourir, il ne la refusa point : le combat fut terrible dès le premier abord. Constance, qui n'avoit voulu aucun commandement, pour être partout à la fois, fit des actions d'une valeur prodigieuse ; & le jeune Vallia imitant son ardeur, sembloit voler de rang en rang pour encourager les siens ; & portoit à chaque instant la mort & le carnage parmi les ennemis : & malgré les efforts de Sigeric, son Armée fut entiérement détruite, soit par le bras du Vainqueur, ou soit en se rendant à sa merci. Le fier Monarque des Goths, que Constance & Vallia avoient attaqué plusieurs fois sans l'avoir pû joindre, se voyant réduit à la triste nécessité de fuir, n'étant plus environné que d'un petit nombre des siens, n'écoutant que sa rage & son désespoir, se passa son épée au travers du corps, & tomba mort au milieu de ses Gardes, sans qu'ils eussent vû son action.

Ce coup détermina sur le champ la victoire ; ce qui restoit d'ennemis se voyant sans Chef & sans Roy,

Roy, demanda quartier. Vallia, qui vouloit commencer à ſe faire aimer, après s'être rendu ſi redoutable, reçut ſes Priſonniers en Vainqueur généreux; & leur ayant promis un deſtin plus heureux, s'avança vers la Ville, & la fit ſommer de ſe rendre. Les Habitans, qui n'attendoient que cet évenement pour ſuivre leur panchant, ne balancérent point; & malgré l'oppoſition de quelques amis de Sigeric, ils ouvrirent leurs portes, & coururent en foule audevant de l'armée victorieuſe, en criant toûjours: Vive le Prince Ataulfe, & meure Sigeric. Ces acclamations ſurprirent Conſtance & Vallia; mais perſuadés qu'ils en ſçauroient bientôt la cauſe; ils ne voulurent pas qu'elles miſſent aucun retardement au déſir qu'ils avoient de délivrer les Princeſſes. Pour cet effet ayant fait défiler l'Armée dans la Ville, ils s'en emparérent; la préſence du Vainqueur en appaiſa le trouble; les plus mutins devinrent ſoûmis; & lorſque les Princes jugérent qu'ils pouvoient s'en repo-

ſer ſur les Officiers de l'Armée, ils ſe rendirent à la Tour, qui renfermoit ce qu'ils avoient de plus cher. Arnus ſe jetta aux pieds de Vallia, & lui demanda le pardon de ſon crime avec un repentir ſi ſincére, qu'il en fut touché : & l'ayant raſſûré, il lui dit en ſoûriant, qu'il y avoit ſi long-tems qu'il étoit Vallia, qu'il en avoit oublié ce qu'on avoit voulu faire au jeune Ataulfe. A ces mots étant entré où les Princeſſes étoient gardées, Vallia ſaiſi des mouvemens de la Nature, ſe mit d'abord aux genoux de Placidie, & les lui embraſſa ſans pouvoir s'exprimer que par ſes ſoupirs. Cette grande Reine auſſi troublée que lui, & le viſage couvert de larmes, le regardant avec tendreſſe, le preſſa dans ſes bras, & tournant ſes regards ſur Miſnie : Ma chere Princeſſe, lui dit-elle, terminez le trouble de mon cœur, & décidez mes ſentimens, en m'apprenant ſi ce jeune Héros eſt le Prince Ataulfe, ou l'illuſtre Vallia. Si j'en crois mes preſſentimens, il eſt mon

mon fils, & si j'en crois vos yeux, c'est Vallia.

La Fille de Justin alloit lui répondre, lorsque Vallia prenant la parole : Qui que je sois, Madame, lui dit-il, vous voyez à vos pieds le plus soûmis de vos Sujets, l'admirateur de vos vertus, & le mortel ennemi de ceux qui vous ont persécutée : heureux, mille fois heureux d'avoir fini vos malheurs, & de vous inspirer assez de tendresse, pour me juger digne de votre sang ! Tandis qu'il parloit de la sorte, Placidie se sentant toûjours plus émûë : Oüi, reprit-elle avec transport, généreux Vallia, puisqu'il ne m'est plus permis d'avoir aucun espoir sur la vie de mes Fils, & que je ne vois que trop combien je m'étois abusée sur un bruit populaire, tenez leur place dans mon ame. Vos vertus y avoient déjà fait naître un amour maternel ; la reconnoissance l'y confirme : & vous vous l'êtes si fort acquise, que si le Ciel me rendoit le jeune Ataulfe, il ne me seroit pas plus cher que Vallia.

A ces mots, Conſtance, qui s'étoit tenu parmi les Officiers, qui les avoient ſuivis, s'étant avancé & mis un genouil en terre devant Placidie, ôta ſon caſque; & montrant à cette belle Reine l'illuſtre & ſeul objet d'une innocente flâme : C'eſt donc à moi, dit-il, Madame, à contraindre Ataulfe à ſe faire connoître; puiſque par un effet de ſa modeſtie, il craint de vous montrer un Fils dans l'inconnu Vallia. Conſtance! s'écria Placidie. Vallia, Ataulfe! dit Miſnie avec le même étonnement. N'en doutez point, Madame, reprit Conſtance : Vallia élevé par Juſtin, Vallia votre Libérateur & le digne Amant de la belle Miſnie, eſt le Fils de l'auguſte Placidie Un évenement ſi fortuné & ſi peu attendu ne put être d'abord célébré que par des diſcours ſans ſuite, des cris de joye & des tranſports mêlés de larmes. Mais enfin Placidie ayant encore embraſſé ſon Fils, le laiſſant en liberté de ſe livrer à ſon ardent amour, il s'approcha de Miſnie,

&

& lui fit ſi bien connoître que le changement de ſon ſort n'en apportoit point à ſes ſentimens,que cette belle Princeſſe ne put ſe défendre de lui marquer l'excès de ſa joye & de ſa tendreſſe. Tandis que ces deux Amans faiſoient éclater ce que l'Amour inſpire de plus touchant aux cœurs ſoûmis à ſon empire, Conſtance &Placidie ne s'entretenoient pas avec moins de ſatisfaction ; & quoique leur âge ne leur permît plus les mêmes tranſports, la ſageſſe & le reſpect, dont leurs diſcours étoient accompagnés, ne diminuoient en rien de l'ardeur conſtante, dont ils avoient toûjours brûlé l'un pour l'autre. Cependant ces quatre illuſtres Perſonnes s'étant raſſemblées, Miſnie parut inquiéte du ſort de Juſtin ; & regardant Vallia avec une eſpéce de crainte : Ma félicité, Seigneur, lui dit-elle, feroit ſans aucun mêlange, ſi je voyois mon Pere ; & s'il étoit inſtruit que c'eſt le Prince Ataulfe qu'il a ſi tendrement élevé. A peine achevoit-elle de parler,qu'on vit entrer Juſtin conduit par Gili-
 mer,

mer, à qui Vallia avoit donné ſes ordres en entrant dans la Tour.

Vallia courut à lui, & le preſſant dans ſes bras : Brave Juſtin, lui dit-il, pardonnez au Prince Ataulfe les fautes de Vallia ; & ſouffrez, qu'en partageant ſa gloire & ſa Couronne avec l'admirable Miſnie, il répare les peines qu'il vous a donnée. Juſtin, que Gilimer venoit d'inſtruire de cet heureux évenement, voulut ſe dégager des bras de Vallia pour ſe jetter à ſes pieds ; mais le jeune Prince l'en ayant empêché : C'eſt à moi ſeul, Seigneur, lui dit-il, d'implorer votre clémence. Je devois juger qu'un héros tel que Vallia, ne pouvoit être qu'un grand Prince ; & ſi j'oſe eſpérer que vous me ferez grace, ce n'eſt qu'en faveur de Miſnie que je vous la demande.

Cette belle Princeſſe s'étant avancée avec Placidie & Conſtance, il la reçut avec tendreſſe, & rendit à la Reine les reſpects qui lui étoient dus. Le brave Romain s'en fit connoître, & lui donna autant d'eſtime, que ſa valeur lui avoit cauſé d'ad-

d'admiration. Cependant les Princes étant informés que tout étoit tranquille dans Barcelone, & que le peuple demandoit à voir Placidie & son Roi, ils firent monter la Reine & la Princesse dans un char; & les accompagnant à cheval, suivis des principaux Officiers de l'Armée, ils traversérent une partie de la Ville pour se rendre au Palais. Un peuple innombrable se trouva sur leur passage, qui par ses acclamations redoublées, leur prouva l'excès de sa joye, & l'amour qu'il avoit conservé à son légitime Prince. Artémise qui n'avoit point quitté le Palais de Sigeric, vint recevoir la Reine à la tête de toutes les Dames de la Ville, qui s'étoient renduës près d'elle à ce dessein. Elle s'humilia devant Placidie, & la supplia de pardonner l'ambition qu'elle avoit marquée en voulant voir regner sa Fille. Ce désir, Madame, lui répondit Placidie, est si naturel à l'amour d'une Mere, que bien loin de le condamner, nous voulons qu'il ait son effet: l'admirable Misnie va donner des loix à

 l'Em-

l'Empire des Goths, en époufant fon légitime Roi, dit-elle en lui montrant Vallia qui donnoit la main à cette jeune Princeffe.

Artémife qui ne fçavoit rien de cette avanture, parut d'une furprife extrême à ce difcours; mais lorfque cette Cour fut entrée dans l'appartement de la Reine, Juftin & Vallia l'ayant inftruite de tout ce qui s'étoit paffé, les tranfports de joye, & les félicitations recommencérent de telle forte, qu'il fut impoffible aux Princeffes de fe débarraffer de cette journée de la foulle des Courtifans, dont elles étoient environnées. Vallia & Juftin s'occupérent à regler l'ordre qui fe devoit obferver dans la Ville; & Gilimer fut chargé du foin d'y faire publier par des Hérauts la naiffance de Vallia: tout fut exécuté avec autant de zele, que de promptitude. Conftance fit partir des Couriers pour Rome dès le même inftant, pour inftruire Honorius de ce grand changement. Les jours fuivans furent employés aux préparatifs du couronnement de Vallia, & de

de ſon Hymen avec Miſnie, qui furent précedés d'une entrée triomphante, & célébrés avec une magnificence Royale. La Reine Placidie reſta encore quelques jours avec le nouveau Roi & la jeune Reine; & dans cet intervalle ayant reçû des lettres d'Honorius, qui la demandoit avec empreſſement, elle quitta la Cour du Roi ſon Fils; non ſans que cette ſéparation lui coûtât des larmes, & ſans en faire répandre à la belle Miſnie, qui s'étoit liée avec elle de l'amitié la plus vive. Le jeune Roi la conduiſit juſques ſur les frontiéres de ſes Etats avec un corps d'Armée de gens d'élite, dont il laiſſa le commandement au brave Conſtance pour la ſûreté de la Reine. Leurs derniers adieux furent tendres & touchants; mais comme le vaillant Romain n'attendoit de félicité qu'à la Cour d'Honorius, l'eſpoir dont il ſe flattoit, leur ſervit de conſolation à l'un & à l'autre; Vallia n'ayant plus d'autre déſir, que d'apprendre que la conſtance de ce grand homme avoit

été couronnée, ainſi que la ſienne, par un heureux Hymen.

Le vaillant Roi des Goths revint à Barcelone joüir tranquillement du fruit de ſa victoire ; & n'ignorant pas que le nom d'Ataulfe n'étoit pas plus aimé des Goths, que celui de Sigeric, il conſerva celui de Vallia, ſous lequel il s'acquit une gloire immortelle. Quelques mois après le départ de la Reine ſa Mere, il reçut les Ambaſſadeurs d'Honorius, qui lui apportérent la nouvelle de ſon union avec Conſtance, avec des lettres de ces illuſtres Epoux, remplies de témoignages de tendreſſe. Vallia contracta une perpetuelle alliance avec la Cour de Rome, & ſi ſon regne eût été auſſi long que glorieux, l'Empire des Goths ſe ſeroit rendu formidable à toute la terre.





L'ILLUSTRE VOYAGEUR.

LXI. NOUVELLE.

Pietro della Vallé Gentilhomme Romain aussi recommandable par son esprit orné de toutes les sciences, que par la noblesse de son sang, étant resté son maître à l'âge de vingt ans, & dans une aisance à pouvoir mettre des sommes considérables à son plaisir, sans en être incommodé, forma le dessein de quitter sa patrie, & de chercher dans la diversité des Pays qu'il vouloit parcourir, les connoissances que l'homme ne peut acquerir que dans le grand livre de l'Univers, quand

même il pafferoit fa vie dans une étude continuelle. Comme les langues Etrangeres & les plus néceffaires dans les Voyages de longs cours lui étoient familieres, & qu'il pouvoit par-là fe procurer de grands agrémens à la Cour des Princes de l'Afie, ce fut dans cette partie du Monde qu'il voulut d'abord porter fes pas. Il s'embarqua & fe rendit en Perfe, pour comparer par fes yeux la grandeur & la magnificence préfente de cet Empire à celles dont l'Hiftoire l'a fait briller du tems de fes premiers Roi. Sa navigation l'ayant conduit au port d'Ormus, le défir de voir cette Ville, dont la conquête avoit fi long-tems excité l'ambition des Portugais, l'obligea d'y defcendre & d'y faire quelque féjour. Celui qui en étoit Gouverneur pour Cha-Abas Roi de Perfe, l'y reçut avec honneur; & Della Vallé l'ayant inftruit que la feule curiofité le faifoit voyager, le Perfan n'épargna rien pour lui donner une idée favorable de fa Nation. En effet le jeune Romain

trouva

trouva tant d'efprit & de délicateffe de fentimens dans les Perfans, qui formoient la Cour du Gouverneur d'Ormus, qu'il en fut encore plus animé à fe rendre à celle du Monarque. Cependant malgré fon impatience, l'amitié qu'il prit pour un jeune Inconnu qui paroiffoit voyager comme lui, retarda l'exécution de ce projet. Cet Etranger n'étoit pas plus âgé que Della Vallé ; il fe difoit du Royaume de Gomron ; d'une grande naiffance, & prétextoit fes Voyages du défir de trouver la guerre chez les autres Princes de ce Continent, afin de s'y pouvoir fignaler ; le Roi de Gomron ayant fait la paix avec Hafdy Prince de Jafques, qui étoit le feul Conquerant qu'il eût à craindre ; & que fçachant que les Perfes étoient prefque toûjours en guerre contre le Turc, il étoit venu à Ormus dans le deffein de paffer à Tauris, ayant eu des raifons importantes pour prendre ce detour. Il fe faifoit appeller Kazamir ; & quoi qu'on ne trouvât pas beau-

coup d'apparence à tout ce qu'il disoit pour justifier son départ de Gomron, il étoit venu à Ormus avec un équipage si magnifique, & ses manieres avoient un air de grandeur si frappant, que le Gouverneur n'avoit pû lui refuser son estime.

Le jeune Kazamir joignoit à l'extérieur qui lui attiroit le respect de tous ceux qui le voyoient, des qualités intérieures, qui gagnoient les cœurs aussitôt qu'on l'avoit pratiqué. Il étoit le plus bel homme de son tems, & son ame étoit encore plus belle. Son esprit étoit fin, délicat, pénétrant; la nature l'avoit doüé d'un génie capable des choses les plus difficiles, & propre à toutes les sciences; il étoit même curieux sur les matieres les plus profondes; & pour parvenir à les concevoir, il s'étoit appliqué à plusieurs langues. Le Commerce que les Portugais avoient établi à Gomron, lui avoit procuré l'occasion de les apprendre: il sçavoit le Portugais & l'Espagnol, & parloit assez bien Italien. Il n'est

n'eſt donc pas ſurprenant que Della Vallé, le plus ſçavant des hommes de ſon ſiécle, prît inclination pour cet aimable Etranger.

Kazamir en ſentit une pareille pour lui: la conformité de leur âge, les charmes dont leurs perſonnes brilloient également, & cette ſympathie qui, par une force invincible, ſçait lier les cœurs ſans qu'on puiſſe s'en deffendre, les portérent à s'aimer dès le prémier moment qu'ils ſe virent. Della Vallé ſe fit une eſpéce de plaiſir de communiquer à Kazamir une partie de ſon ſçavoir; & cet Etranger accablé d'une douleur ſecrete, trouva une douce conſolation dans l'occupation que lui donnoit le déſir d'apprendre; en ſorte que le jeune Romain & lui devinrent bientôt inſéparables. Mais quoique Della Vallé s'apperçût aiſément que l'Etranger avoit quelque grand chagrin, & qu'il fût perſuadé, comme la plûpart des Seigneurs de la Cour du Gouverneur, qu'il déguiſoit ſa naiſſance & ſon nom, il n'oſa jamais lui té-

moigner la moindre curiosité sur cet article, voyant que malgré l'estime qu'il lui marquoit, il ne laissoit pas de garder un profond silence sur ce qui pouvoit y avoir de rapport. Cependant comme il disoit toûjours qu'il vouloit aller à Tauris, & que Della Vallé avoit le même dessein, il le pressa de partir. Le jeune Etranger s'en excusa quelque-tems, disant qu'il attendoit des nouvelles de Gomron qui lui étoient nécessaires; & le conjura avec tant d'instances de retarder son voyage, qu'il ne put s'en deffendre. Le Gouverneur d'Ormus qui les considéroit presque également, & qui voyoit qu'ils faisoient tout l'agrément & l'ornement de sa Cour, évitoit de son côté de leur parler de ce départ, & leur procuroit tous les amusemens qu'il croyoit les plus capables de les arrêter. Et quoique les peuples du Levant soient encore plus jaloux de leurs femmes, que les Italiens, le Persan voulant s'attacher ces deux Etrangers, leur donna l'entrée de l'appartement

ment de la Gouvernante son épouse, où les Dames les plus considérables de la Ville d'Ormus s'assembloient chaque jour.

Kazamir & Della Vallé reçurent cette faveur avec mille témoignages de reconnoissance ; mais ils n'en abusérent point ; & la diversité des beautés qui s'offrirent à leurs yeux ne faisant aucune impression sur leurs cœurs, ils ne donnérent au Gouverneur nul sujet de se repentir de leur avoir fait cette grace. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que Della Vallé, qui ne vouloit rien aimer, trouvoit étrange que Kazamir parût insensible aux charmes des Dames d'Ormus, & que Kazamir ne pouvoit souffrir que Della Vallé eût la même indifférence. Vos Européennes, lui disoit cet aimable Etranger, sont aparemment plus belles que les Asiatiques, puisque jeune comme vous êtes, plein de feu, de goût, & de discernement, vous conservez avec elles votre liberté. Votre âge, Seigneur, lui répondit Della Vallé est pareil au mien ; vous me pa-

paroiſſez auſſi vif que moi, & j'ai des preuves inconteſtables pour ne pas douter que vous poſſedez au ſuprême degré les qualités que vous m'attribuez; cependant je ne vous vois pas plus empreſſé que moi auprès des beautés de ce Païs. Il eſt vrai, reprenoit-il avec douceur, que je ne devrois pas blâmer en vous une indifférence que je reſſens moi-même; mais, mon cher Della Vallé, je voudrois de toute mon ame que vous devinſſiez amoureux. Ne me ſouhaitez pas un ſemblable malheur, Seigneur, lui répondit le Romain, j'ai le cœur plus tendre que vous ne penſez; & ſi je me défends d'aimer, ce n'eſt que dans la crainte de donner ſur moi à l'Amour un empire au-deſſus de celui de la Raiſon. C'étoit de cette ſorte qu'ils s'entretenoient ſouvent de cette paſſion, dont il paroiſſoit que l'un ni l'autre ne vouloient éprouver le pouvoir. Della Vallé remarquoit une mélancholie ſi grande dans les diſcours & les actions de Kazamir, qu'il employoit toutes ſortes de voyes pour en pé-

nétrer le motif: il l'avoit d'abord attribué à son tempérament; mais quelques mois d'une précaution assiduë l'ayant instruit qu'elle partoit d'une cause étrangere, il en accusoit l'Amour; & c'étoit pour s'en éclaircir entiérement, qu'il affectoit de lui faire la guerre sur son indifférence.

Le jeune Etranger de son côté avoit une si parfaite estime pour Della Vallé, qu'il brûloit de lui confier ses peines; mais il le trouvoit si Philosophe, & l'esprit si fort au dessus des foiblesses des autres hommes, qu'il craignoit sa sévérité, & ne desiroit le voir amoureux, que pour qu'il fût plus en état d'excuser la passion qui faisoit tout le malheur de sa vie, & dont il desiroit lui faire le récit. Ils pensoient de la sorte l'un & l'autre lorsqu'un jour étant avec plusieurs Seigneurs Persans chez le Gouverneur, la conversation tomba sur les Héros dont les Conquêtes avoient éternisé la mémoire. Chacun parloit de ceux de son Païs avec emphase, lorsque le Gouverneur d'Ormus adres-

adreſſant la parole à Kazamir : Brave Etranger, lui dit-il, les loüanges que nous donnons à nos Princes & l'eſtime que nous en faiſons, ne nous empêche pas de rendre juſtice aux autres ; & nous avons tous admiré le courage intrépide, & la rare valeur du jeune Sydamek Prince de Gomron, dont la Renommée a chanté les actions éclatantes contre Hafdy Prince de Jaſques ; & nous ne doutons point qu'il n'eût arrêté ce Conquérant au milieu de ſa carriere, ſi votre Roi n'eût pas préféré la paix à la gloire de ſon illuſtre Fils.

Kazamir rougit extrêmement dès le commencement de ce diſcours : Della Vallé s'en apperçut ; mais voiant qu'ils ſe preparoit à répondre, il voulut attendre qu'il eût parlé, pour ſe mêler à cet entretien, ayant entendu faire de grands éloges du Prince de Gomron depuis qu'il étoit à Ormus. Sydamek, dit alors le jeune Etranger, ne mérite pas d'être mis au rang de ceux dont vous venez de parler. Ce qu'il a fait eſt peu de choſe,

chose, & le Roi son Pere n'a pas eu grande opinion de sa valeur, puisqu'il a mieux aimé une paix injuste, que la continuation de la guerre. Il n'est pas naturel, répondit Della Vallé, que ce soit le peu de confiance de ce Monarque dans le Prince son Fils, qui l'ait obligé de faire la paix avec un Usurpateur tel qu'on m'a dit être Hasdy, & je crois plutôt qu'il y a trouvé des avantages, que la guerre lui auroit fait perdre. En effet, dit un Seigneur Persan, comment le Roi de Gomron eût-il consenti à rendre la jeune Princesse de Jasques, unique & légitime héritiere de cet Etat, le lien de la paix, si son intérêt ne s'y fût trouvé. Car enfin Hasdy n'est qu'un Avanturier; qu'un Chef de Brigands, à qui la Fortune s'est montrée favorable; dont l'âge est déjà tres-avancé; & qui doit être d'autant plus odieux à la Princesse, qu'il a détroné son Pére & causé sa mort

Pendant tout ce détail Kazamir changea plusieurs fois de couleur; & sans répondre précisément à ce qu'on

qu'on disoit, il fit voir un grand mépris pour Hasdy, & ne parle de la Princesse qu'avec beaucoup de reserve & le plus profond respect. Della Vallé tirant ses conjectures des mouvemens qu'il lui avoit remarqué, se persuada que Kazamir ayant eu l'audace d'élever ses pensées jusques à la Princesse de Jasques, il avoit été contraint de sortir de son Païs, pour éviter l'effet de la colere de son Roi; & que ce jeune Etranger brûlant d'amour & d'ambition, avoit autant de haine pour le Prince de Gomron, que d'ardeur pour la Princesse: la maniere dont il avoit parlé de Sydamek ne lui laissant aucun lieu de douter qu'il ne fût jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquise. Dans cette idée fâché de lui connoître des passions si contraires à la véritable sagesse, à laquelle il lui avoit trouvé des dispositions qui l'avoient charmé, il résolut de lui arracher son secret, & de rendre la tranquillité à son ame, en la guérissant des maux qui la troubloit, par tout ce que la Philosophie a de plus consolant, afin

afin de le faire rentrer en lui-même, & dans les bonnes graces de son Souverain.

Le désir de mettre ce projet à exécution le fit sortir de trés-bonne heure du Palais du Gouverneur pour se rendre chez lui, espérant que selon sa coûtume Kazamir le suivroit de près, & viendroit passer avec lui le reste du jour; mais ce jeune Etranger se trouvant trop émû de la conversation qui s'étoit tenuë, entiérement occupé des objets qu'elle lui venoit de représenter, se retira chez lui sans faire attention, contre son ordinaire, à ce qu'étoit devenu son Ami. Le Romain qui l'attendoit avec impatience, inquiet de ce qu'il ne paroissoit point, sortit dans le dessein de le chercher: & croyant qu'il pourroit être descendu dans les jardins du Palais, il s'y rendit; mais comme c'étoit l'heure de la priere des Persans, il n'y trouva personne. Cependant la beauté du lieu, celle de la soirée, & le silence qui regnoit par-tout, l'invitoit à jouïr de cet instant de soli-

ſolitude : il conduiſit ſes pas dans les endroits les plus écartés de ce charmant ſéjour. Comme il croyoit être ſeul il marchoit ſans choix & ſans précaution, lorſqu'au bout d'une allée aſſez ſombre, voulant entrer dans celle d'à côté, il vit deux femmes, qui s'arrêtérent comme pour l'attendre. Surpris de cette rencontre, & craignant de leur être incommode, il les ſalua reſpectueuſement ſans preſque les regarder, & ſe préparoit à paſſer dans une autre allée, quand il entendit qu'une des deux prononçoit ſon nom. Il ſe retourna, & s'étant rapproché d'elles, il leur demanda s'il pouvoit leur être de quelque utilité.

Celle qui l'avoit nommé, prenant la parole : Seigneur, lui dit-elle, vous êtes donc l'étranger Della Vallé ? Oui Madame, lui répondit-il, & ſi j'avois crû ici quelques Dames du Palais, je n'aurois pas eu la témérité d'y entrer. Ces attentions lui repondit la même perſonne, ne ſont pas pour nous, nous ne ſommes que des

des Esclaves ; mais malgré cette vile condition, il ne me seroit pas moins dangereux qu'aux autres d'être trop long-tems avec vous : cependant j'en cherche l'occasion depuis plusieurs jours, sans l'avoir pû trouver. Le hazard me la procure ; & pour ne la pas manquer, faites-moi le plaisir de retourner chez vous, je ne tarderai pas à m'y rendre ; j'ai des choses très-importantes à vous apprendre : & pour que vous ne jugiez pas témérairement de cette démarche, sçachez que vous rendrez un grand service au Prince Sydamek. Quoique je n'aie pas l'honneur de connoître ce Prince, lui répondit-il, ni que je puisse pénétrer en quoi je lui puis être nécessaire, je n'hésiterai point à vous obéïr. Quoi, interrompit vivement l'Esclave, vous ne connoissez pas Sydamek ! Vous n'êtes donc pas Della Vallé ? Je le suis très-certainement, Madame, reprit-il, mais jusqu'à présent je ne connois le Prince de Gomron que par la Renommée. L'Esclave rêva un moment, puis paroissant prendre

dre ſa réſolution : N'importe, lui dit-elle, je vois ce que c'eſt ; mais il faut que je vous entretienne : adieu, retirez-vous, & m'attendez. A ces mots elle le quitta d'une vîteſſe extrême avec celle qui l'accompagnoit, & laiſſa Della Vallé auſſi ſurpris de cette avanture, que curieux d'en ſçavoir la ſuite.

Quelqu'envie qu'il eût de voir Kazamir, elle céda pour lors à celle d'apprendre par quel hazard le Prince de Gomron avoit beſoin de lui. Comme il s'étoit préoccupé l'eſprit de l'idée que le jeune Etranger haïſſoit Sydamek, il crut encore que le ſervice qu'on attendoit de lui regardoit Kazamir, que quelqu'un pouvoit l'avoir ſuivi à Ormus, & que ſçachant la liaiſon qu'il avoit avec lui, on vouloit peut-être l'employer à lui parler. Dans cette confuſion de penſées il ſe rendit chez lui, & commanda à ſes gens de conduire dans ſon cabinet une Eſclave qui demanderoit à le voir ; & s'y étant retiré, il y paſſa près d'une heure à rêver à ce qui venoit de lui arriver.

ver. Ce qui le faiſoit quelquefois changer de ſentiment, étoit la jeuneſſe & la beauté qu'il avoit remarquée à l'Eſclave, qui malgré une taille avantageuſe, lui avoit paru n'avoir que dix-ſept ou dix-huit ans. Son voile qui n'étoit baiſſé qu'à demi, lui avoit laiſſé voir une bouche charmante & un tour de viſage admirable. Ses attraits & l'empreſſement qu'elle avoit témoigné de l'entretenir, combattant ſes prémieres idées, il commençoit à faire des réflexions qui n'étoient pas à la gloire de la belle Eſclave, lorſqu'il la vit entrer dans ſon cabinet. Son voile étoit entiérement baiſſé, mais ſon port majeſtueux inſpirant aſſez de reſpect, ſans le ſecours de ſon viſage, il ſe leva, fut au-devant d'elle la fit aſſeoir ſur un Sopha, & donnant ordre qu'on les laiſſât ſeuls, il ſe plaça vis-à-vis d'elle. Tout cela ſe fit dans un grand ſilence; mais lorſque l'Eſclave ſe vit ſans témoin, elle commença par lever ſon voile, & fit briller aux yeux du Romain des attraits ſi touchans

qu'ils auroient ſans doute triomphé de ſa liberté, ſi le Ciel ne l'eût réſervé pour quelque choſe de plus parfait encore. Il en fut pourtant étonné, & ſe preparoit à faire éclater ſon admiration, lorſque cette belle Perſonne prit la parole, & le regardant d'une air modeſte : Il faut avoir, lui dit-elle, une opinion bien haute de votre vertu, pour ſe hazarder à la démarche que je fais aujourd'hui. Mais, Seigneur, quoique je vous ſois inconnuë, & que ce ne ſoit que ſur votre reputation ſeule que je fonde l'innocence d'un ſemblable pas, je me flate qu'il aura tout le ſuccès que j'en attends. Tout ce qu'on m'a rapporté de vous m'a contrainte à vous choiſir pour vous confier le plus important ſecret de ma vie, perſuadée que je ne coure aucun riſque avec un homme, dont la ſageſſe guide toutes ſes actions. L'unique choſe qui me ſurprend, eſt de vous ſçavoir ſi fortement uni à Kazamir, & que vous ne connoiſſiez point le Prince Symadek. Il me paroît que l'a-

mitié du prémier devoit vous avoir inſtruit des avantures du ſecond; & le récit qu'il pouvoit vous en avoir fait, m'auroit épargné celui qu'il eſt néceſſaire que je vous faſſe. Pour vous expliquer ce myſtére, je n'aurois eû qu'à me nommer pour être connuë de vous, & pour vous inſpirer de l'eſtime & de la compaſſion. Mais, helas! ajoûta-t-elle en ſoupirant, je vois bien qu'en vous diſant que je me nomme Fulnie, & que je ſuis la malheureuſe Princeſſe de Jaſques, vous n'en ſerez ni mieux inſtruit, ni plus ſurpris de l'état dans lequel je m'offre à vos regards.

L'étonnement de Della Vallé ne ſe peut exprimer, en apprenant qu'il voyoit chez lui & ſous l'habit d'Eſclave, une Princeſſe que toute l'Aſie croyoit être entre les bras & dans le Palais de l'Uſurpateur de ſes Etats. Mais malgré ſa ſurpriſe voulant rendre à Fulnie ce que ſon rang exigeoit de tous les hommes, il ſe leva promptement, & la regardant avec une action reſpectueuſe: pardonnez,

Madame, lui dit-il, les fautes que mon ignorance m'a fait commettre, & fouffrez que pour m'en juftifier, j'ofe vous en accufer vous même, puifque vous pouviez me les épargner en vous faifant plûtôt connoître. Ceffez, lui répondit la jeune Princeffe d'un air charmant & l'obligeant à reprendre fa place, ceffez un cérémonial qui ne peut s'accorder avec la confiance que je vais vous témoigner. C'eft toûjours une grande confolation pour moi, continua-t-elle, que mon nom foit parvenu jufqu'à vous; mais puifqu'il eft très certain que Kazamar ne vous en a rien dit, faites-moi la grace de m'apprendre avant que je vous récite mes malheurs, par quelle voix vous en fçavez quelque chofe. Par celle de la Renommée, repliqua-t-il, qui fe plaît à faire retentir l'Univers des moindres actions des Princes. A peine fuis-je entré dans l'Afie que j'ai fçû qu'Hafdy, Avanturier téméraire, avoit attaqué Mamet Prince de Jafques; qu'il avoit conquis fes Etats, aprés l'avoir

voir tué dans une bataille; & que pourſuivant ſes conquêtes, il s'étoit avancé juſqu'au Royaume de Gomron, dont le Monarque, Frere de Mamet, avoit en garde la Princeſſe Fulnie ſa fille & ſon unique héritiere. Que Sydamek Prince de Gomron, oppoſant ſa valeur & ſa prudence au bonheur d'Haſdy, avoit arrêté ſes victoires, & l'auroit indubitablement vaincu, ſi le politique Haſdy, redoutant ce jeune Héros, n'eût fait propoſer la paix au Roi de Gomron, à condition qu'on lui donneroit Fulnie pour épouſe; que ce Monarque ennuyé de quatre années de guerre, & voyant que cette alliance rendoit à ſa Niéce la Principauté de Jaſques, avoit ſigné le traité de Paix; que les Ambaſſadeurs d'Haſdy avoient emmené la Princeſſe, & qu'elle étoit depuis près d'un an Femme d'Haſdy. Voilà, Madame continua-t-il, ce que j'ai ſçû de la voix publique; mais quelque amitié qui m'uniſſe avec Kazamir, qui ſe dit du Royaume de Gomron, je n'ai

pû rien apprendre de lui ; une profonde mélancholie l'accable ſans que j'en aye découvert la cauſe ; & tantôt ayant été forcé de parler de Sydamek, il l'a fait avec une telle indifférence, & ſi peu d'eſtime pour ce Prince, que le croyant ſorti de ſon Païs par quelque jalouſie de gloire, & n'ayant pû le joindre en particulier, j'allois le chercher pour l'obliger à m'ouvrir ſon cœur, lorſque vos ordres ont empêché l'exécution de mon deſſein. Vous en ſçavez beaucoup, reprit la Princeſſe ; mais, Seigneur, ce n'en eſt pas aſſez pour un ami de Kazamir. Que je ſerois malheureuſe, dit-elle en levant les yeux au Ciel, ſi ſon ſilence étoit un effet de ſon changement, & de ſon indifférence pour Fulnie. Car enfin, Seigneur, continua-t-elle, l'Etranger Kazamir & le Prince Sydamek ne ſont qu'une même perſonne ; & je ne puis comprendre par quelle raiſon il vous en a fait myſtére. Cependant quoiqu'il en ſoit, comme il eſt en votre pouvoir de me

rendre

rendre un ſervice ſignalé, ſouffrez que par le récit de mes peines je faſſe en ſorte de vous y engager.

Della Vallé que cette avanture commençoit d'intéreſſer, la ſupplia de ne pas retarder à ſatisfaire ſa curioſité, & l'aſſûra qu'elle pouvoit compter qu'il ſeroit toûjours prêt à la ſervir, quoiqu'elle voulût exiger de ſon zéle. La jeune Princeſſe le remercia, & continua de la ſorte.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE *de Jaſques.*

LA Principauté, la Ville, & le Port de Jaſques, ſont comme vous ſçavez, Seigneur, dans le Mogoſtan le long du Golfe Perſique, aſſez près de celui d'Ormus, ayant à l'Orient le Royaume de Mazcate. Mamet mon pere, Souverain de cet Etat & Frere de Kazac Roi de Gomron, n'ayant eu que moi d'enfant, me fit élever avec un ſoin extrême juſqu'à l'âge de dix ans. Le Roi de Gomron

n'ayant auſſi qu'un Fils unique âgé de douze ans fit propoſer à Mamet de nous unir enſemble, afin que les Etats de l'un & de l'autre ne paſſâſſent point dans des familles étrangéres. Le jeune Sydamek, Prince de Gomron, faiſoit déjà briller de ſi rares qualités, que le Mogoſtan retentiſſoit de ſes loüanges. Le Prince mon Pere trouvant ce parti des plus avantageux, ne balança point à l'accepter; il m'aimoit tendrement, & s'imaginant voir en moi quelqnes attraits, il ſentit une véritable joye de me pouvoir donner pour Epoux un Prince, qui paſſoit pour être accompli. Il fut donc conclu entre Kazac & Mamet, que je ſerois conduit à Gomron pour y être élevée avec Sydamek juſqu'au tems où l'on jugeroit à propos de nous unir.

Mais comme le projet dc eette Alliance pouvoit donner de l'ombrage ou de la jalouſie aux autres Princes du Mogoſtan, on réſolut de le tenir ſecret, & de pretexter mon départ de Jaſques pour

la

la Cour de Gomron, du déſir extrême que la Reine ma Tante avoit de me voir ; ce qui parut d'autant plus naturel, que nos Peuples étoient inſtruits qu'elle & feuë la Princeſſe ma Mere, étoient liées d'une tendre amitié. Ainſi donc je partis ſuivie d'une aſſez brillante Cour, & de toutes mes femmes, Mamet ne voulant pas qu'en arrivant à Gomron je ne viſſe que des perſonnes étrangéres autour de moi. Quoique je fuſſe dans un âge où le changement à dequoi plaire, je ſentis vivement cette ſéparation ; & l'excès de ma douleur en quittant le Prince mon Pere, fut ſans doute un effet du presſentiment que j'avois que je ne le reverrois jamais. La ſienne ne fut pas moins grande ; mais il avoit une conſolation que je ne goûtois pas encore ; il ſçavoit que j'allois dans une Cour pleine d'agrémens, & que j'y devois trouver le plus aimable Prince de l'Aſie, ce qui le rendoit beaucoup plus moderé que moi dans ſes regrets. Ma jeuneſſe & l'heureuſe tranquillité dont je

jouiſſois, ne me rendant ſenſible qu'aux mouvemens de la Nature, ne croyant rien alors au-deſſus des tendreſſes du ſang, je fis voir un tel déſeſpoir dans mes adieux, que je l'inſpirai à tous ceux qui en furent les témoins.

Cependant je partis, & j'arrivai à Gomron, ſans avoir ceſſé de répandre des larmes. Kazac & la Reine me reçûrent avec des honneurs infinis; leur Cour parut charmée de ma préſence, & j'entendis chanter mes loüanges de tous côtés. Cette réception toute flateuſe qu'elle étoit, ne fut pourtant pas capable de diſſiper ma douleur; & malgré les touchantes careſſes du Roi & de la Reine, je ne pouvois vaincre la profonde triſteſſe qui s'étoit emparée de mon cœur. Mais le lendemain de mon arrivée, la Reine voulant me préſenter elle-même le Prince ſon Fils, me l'amena dans mon appartement. Comme nous étions deſtines l'un à l'autre, je n'aurai point de honte à vous dire ce que cette vûë produiſit ſur mon cœur.

Tout ce que j'avois remarqué de plus beau à Gomron, & ce que j'avois laiſſé de plus cher à Jaſques, s'effaça de mon ſouvenir; ma douleur s'évanoüit, & tous les mouvemens de mon ame ſe réüniſſant pour ne plus admirer, aimer & voir que Sydamek, je ſentis une joye auſſi vive d'être avec lui dans le même Palais, que l'avoit été mon déſeſpoir en me ſéparant de Mamet.

Que vous dirai-je de plus, Seigneur, l'Amour dès cet inſtant s'empara de mon cœur; & malgré l'innocence de mon âge, il me fit connoître qu'il étoit des liens encore plus forts que ceux de la Nature. Je ne cachai point mes ſentimens, mon peu d'expérience, & le plaiſir que je croyois faire à la Reine en rendant juſtice à ſon Fils, m'empêchérent de les déguiſer: l'étonnement que je fis paroître; la ſatisfaction que je témoignai en le regardant; l'attention que j'eus à l'examiner; enfin toutes mes actions inſtruiſirent cette Princeſſe de

de ce qui se passoit dans mon cœur.

Elle n'eut pas moins de facilité à pénétrer dans celui de Sydamek: ma présence parut faire le même effet sur lui; & si je dois en croire ce qu'il m'a dit depuis, jamais ardeur ne fut plus prompte que celle dont je l'embrasai dès cette premiere entrevûë. Il se mit à mes genoux, & je lui donnai ma main à baiser; mais le l'obligeai de se relever. La Reine nous commanda de nous voir & de nous entretenir avec la familiarité que la proximité du sang nous permettoit. Le jeune Prince n'abusa point de cet ordre; & me parlant toûjours avec respect, il me conjura tendrement de ne plus songer à Jasques; de rester toute ma vie à Gomron; & de souffrir qu'il mît tous ses soins à m'y procurer des plaisirs, qui m'obligeassent à m'y plaire. Je lui répondis sans hésiter que je n'en souhaitois point d'autre que celui de le voir; & que tant qu'il seroit dans ce Royaume, je ne

ne ſongerois jamais à le quitter. Il fut tranſporté de joye à ces paroles, & m'en rendit graces d'une maniere ſi paſſionnée, que je l'en aimai davantage. La Reine enchantée de ce que nos cœurs ſecondoient ſi bien l'intention ſecrette des maîtres de notre ſort, nous embraſſa tendrement l'un & l'autre, & ſans nous rien apprendre encore de la réſolution de nos Peres, elle nous exhorta à nous aimer éternellement.

Depuis ce jour nous fûmes inſéparables, & quoique nous ne connoiſſions pas encore le véritable principe qui nous faiſoit agir, & que nous ne cruſſions avoir que de l'amitié, nous ne pouvions ſupporter un moment d'abſence, ni ſouffrir que l'un de nous témoignât la plus foible conſidération à quelqu'autre. J'avois près de moi une jeune Eſclave nommée Oſirie, d'un âge pareil au mien, & qui même me reſſembloit aſſez pour en être étonnée. Cette conformité de traits à peu près ſemblables me l'avoit rendu chere,

& Sydamek, qui ſuivoit tous mes mouvemens, & qui d'ailleurs la trouvoit aimable par la ſeule raiſon qu'elle avoit de mon air, la diſtinguant de mes autres Femmes, lui marquoit une amitié particuliere ; & je me ſouviens que ſans en ſçavoir la raiſon, ni quel nom je pouvois donner au chagrin que je ſentois quand il lui parloit, je fus pluſieurs jours à le traiter avec une froideur extrême.

Ce procedé ayant dequoi le ſurprendre, il m'en fit paroître une douleur ſi grande, que je me vis contrainte de lui en découvrir la cauſe. Il n'étoit pas plus ſçavant que moi ſur le penchant qui nous portoit l'un vers l'autre : cependant il ſe juſtifia avec tant d'eſprit, & me fit ſi bien ſentir la différence de l'attachement qu'il avoit pour moi, des maniéres obligeantes qu'il pouvoit avoir pour les autres, & le peu d'apparence qu'il y avoit qu'il me préférât une Eſclave, que j'eus une eſpéce de honte de la crainte qui m'avoit ſaiſie, & le priai de me la pardonner. Ne croyez-pas, généreux

reux

reux Della Vallé, que je vous rapporte ces choses pour vous entretenir simplement des foiblesses de notre enfance; quoiqu'elles vous paroissent à présent des bagatelles, la suite vous fera voir qu'elles sont importantes à mon récit. Cependant comme Sydamek n'avoit véritablement de considération pour Osirie, que par rapport à moi, & qu'il ne vouloit pas que je retombasse dans mon erreur, il n'eut plus les mêmes attentions pour elle depuis notre explication, & tint une conduite si réguliere dans les politesses qu'il faisoit aux Dames de la Cour, que je n'eus jamais aucun reproche à lui faire.

Nous vêcûmes près d'un an de la sorte, pendant lequel Sydamek eut envie de sçavoir quelques Langues Européennes, & sur-tout la Portugaise, étant obligé d'avoir affaire à cette Nation, qui par la force de ses armes s'est établie dans nos Ports, & s'y est assûrée le Commerce, dont le grand Cha-Abas l'a privée dans Ormus en reprenant sur elle cette Ville, dont elle

elle avoit fait la conquête; un des Guerriers de la Flotte Portugaiſe, auſſi ſçavant que brave, fut choiſi par le Roi de Gomron pour ſatisfaire le déſir du Prince, & lui apprit le Portugais en moins de ſix mois. Comme il ſçavoit auſſi la Langue Italienne, & qu'il trouvoit en Sydamek une extrême facilité pour apprendre, il la lui enſeigna avec le même ſuccès. J'étois ordinairement la compagne de ſes études, & ne voulant pas qu'il ſçût parler aucun langage que je ne fuſſe en état d'y répondre, j'appris ainſi que lui le Portugais & l'Italien; mais je puis vous aſſûrer que ce fut à cette derniere Langue que nous fûmes redevables de la connoiſſance de nos ſentimens. Notre maître nous faiſoit ſi ſouvent répéter le mot d'Amour, & nous donnoit des explications ſi claires des mouvemens de cette paſſion, que nous ne pûmes long-tems ignorer qu'elle étoit la ſource de notre attachement.

Cependant nous ne nous communi-

muniquâmes point nos penſées ſur cette découverte ; chacun de nous y fit ſes réflexions en particulier : les miennes me remplirent de confuſion, en me rappellant tout ce que j'avois dit de tendre à Sydamek depuis que j'étois à Gomron ; mais il me fut impoſſible de m'en repentir, & de briſer les nœuds qui me lioient à lui. Pour le Prince, moins timide que moi, il ſentit une joie extrême en ſongeant que l'amour qu'il venoit de découvrir dans ſon cœur, s'étoit auſſi fortement emparé du mien, & que je l'aimois autant que j'en étois aimée.

Le Roi & la Reine attentifs à toutes nos actions, & dont les ordres avoient fait agir le Portugais, pénétrérent bientôt ce qui ſe paſſoit dans nos ames ; mais ne voulant pas que notre paſſion eût des combats à rendre avec le devoir & la raiſon, & nous trouvant d'un âge aſſez mûr pour entrer dans leur politique, s'appercevant que je devenois plus ſérieuſe & plus réſervée avec Sydamek, à meſure qu'il

paroiſſoit m'aimer avec plus d'ardeur, prirent la réſolution de nous inſtruire de leurs volontés & de celle du Prince mon Pere. Je ne vous entretiendrai point de la ſatisfaction que nous donna cette nouvelle : je ne vous ai déjà que trop parlé de nos foibleſſes, il ſuffit que je vous diſe que Mamet, de concert avec le Roi ſon Frere, m'écrivit pour me commander d'aimer & de traiter Sydamek, comme un Prince qui devoit être mon Epoux. Vous jugez aiſément que cet ordre me fut agréable ; & que pouvant ſuivre mon inclination ſans bleſſer mon devoir, je m'y livrai toute entiere.

Jamais union ne fut plus tendre & plus parfaite que la nôtre : je voyois Sydamek à toute heure & ſans nulle contrainte ; & quoique dans nos climats il ſoit deffendu aux hommes d'entrer dans les appartemens des femmes, & que nous ne puiſſions paroître à leurs yeux que voilées ; comme les deſſeins de nos Peres & notre parenté nous exemptoient de cette rigide

de coûtume, nous en profitions autant qu'il nous étoit poſſible, & que les occupations, que le Prince commençoit d'avoir, le lui permettoient: car devant ſucceder au Roi ſon Pere, il s'appliquoit avec un ſoin extrême à ſe rendre digne de la couronne. Cependant malgré l'ardent amour qu'il avoit pour moi, le deſir de la gloire troubloit ſouvent ſes momens les plus doux. La paix profonde qui regnoit alors dans tout le Mogoſtan, le privant des occaſions d'en acquerir, il m'en témoignoit quelquefois tant de chagrin, que je m'en trouvois offenſée; ne pouvant ſouffrir qu'il ſouhaitât une choſe, qui le forceroit à me quitter. Helas! ce n'étoit pas ſans raiſon que je craignois ſon abſence, puiſqu'elle devoit faire le malheur de ma vie. Nous vivions de la ſorte, & nous touchions au moment de notre hymenée, le Prince approchant de ſa dix-ſeptiéme année & moi de ma quinziéme, lorſque le bruit des conquêtes de Haſdy vint mettre l'alarme dans la Cour de tous les Po-

tentats de notre Continent. Cet homme, d'une naiſſance obſcure, & ſorti de parens très-pauvres, habitans de la ville de Cherma, le long de la riviére de Tanquabanca, avoit déja fait connoître ſon nom à la tête d'une troupe de brigands avec laquelle il couroit le pays, en pillant & ravageant tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage.

Ces commencemens ne l'ayant fait regarder que comme un Chef de voleurs, on n'avoit employé contre lui que des forces legéres, des ruſes & des ſtratagêmes, pour faire en ſorte de le prendre; mais les ayant évité avez autant de courage que d'adreſſe, & ſa valeur attirant ſous ſes drapeaux de nouvelles troupes, il ſe vit en peu de tems à la tête d'une véritable armée. Alors rémpli d'ambition, & voulant profiter du bonheur de ſes armes, il jetta les yeux ſur la Principauté de Jaſques; & par ſa politique ayant ſçu mettre de ſon parti les Baluches, peuples du pays de Mekran, gens braves & belliqueux, mais féroces, cruels & ſangui-

guinaires, il s'avança jusques sûr les frontiéres de Mamet. Le Prince mon Pere justement étonné des progrès de ce téméraire, mit une armée sur pied; & la confiant à ses Généraux, l'envoya contre Hasdy, espérant qu'elle suffiroit pour le vaincre, ou du moins pour l'empêcher d'entrer dans ses Etats. Ce fut alors que Sydamek mit tout en usage pour obtenir du Roi son Pere d'aller joindre l'armée du mien, & de signaler son bras contre ce barbare Ennemi; mais Kazac ni Mamet n'y voulurent consentir: se flattant que sans exposer une tête si chere, on triompheroit aisément de Hasdy, d'autant plus que n'étant pas encore parvenu dans les Etats de mon Pere, lé Roi de Gomron ne pouvoit envoyer si loin des troupes & le Prince son Fils, sans les exposer à des périls certains. Cependant tous ces mouvemens jettérent dans mon ame une crainte mortelle; de noirs pressentimens vinrent troubler mon repos: je tremblois pour Mamet; je craignois de voir partir Sy-

damek ; & ma tendresse qui jusques-là ne m'avoit offert que joie & qu'espérance , ne me présentoit plus que de tristes objets. Le Prince de Gomron faisoit ses efforts pour m'arracher mes funestes idées; mais tout l'esprit qu'il employoit pour me rassûrer, ne servoit qu'à redoubler la crainte que j'avois de le perdre.

Tandis que le Ciel m'instruisoit par cette douleur involontaire du changement qui devoit arriver à mon sort, les troupes de Mamet ayant marché contre Hasdy , l'attaquérent , & n'éqargnérent rien pour le vaincre; mais son bonheur l'emportant sur leur zele & leur valeur , il les tailla en pieces : & poursuivant sa victoire , pénétra dans nos Etats, en mettant à feu & à sang tout ce qui refusoit de se rendre. Ces cruelles nouvelles arrivérent à Gomron au moment où cette Cour étoit dans les plus vives allarmes sur la vie de la Reine, qu'une fiévre maligne avoit attaquée. Je m'étois enfermée avec elle ; & connoissant toute l'étenduë
de

de la perte que je ferois, si la mort me l'enlevoit, je voulus être témoin des soins qu'on prenoit d'elle, & lui donner tous les miens. Sydamek qui l'aimoit d'une tendresse extrême, & qui ne pouvoit s'empêcher de craindre aussi pour moi, étoit le seul qui eût la permission d'entrer dans son appartement. Le Roi n'étoit pas moins affligé que nous; mais appréhendant d'augmenter nos peines, il conserva assez de prudence dans sa douleur, pour deffendre qu'on nous apprît les desavantages de Mamet, jusqu'à ce qu'on fût assûré que la Reine fût hors de péril. Cette précaution ne fut pas observée long-tems, puisque cette Princesse mourut après quinze jours de maladie, malgré tout l'art des Medecins. Il est inutile, Seigneur, de vouloir vous exprimer le desespoir de Sydamek & le mien: nous perdions dans cette Reine une mere, une amie, une protectrice, & toute notre consolation; ainsi vous jugez bien, sans que je vous le dise, de l'état où

nous réduisit sa perte, qui les jours suivans nous fut encore plus sensible en apprenant enfin que Hasdy étant entré dans le cœur des Etats du Prince mon Pere, il étoit sorti lui-même de Jasques sa Ville capitale, qui donne son nom à toute cette Principauté, à la tête d'une nouvelle armée pour combattre son Ennemi. Ce fut alors que le Roi de Gomron ne put retenir l'ardeur guerriere de Sydamek, & qu'il fut obligé, pour le satisfaire, de donner ses ordres pour rassembler ses troupes & les faire marcher au secours de mon Pere.

Ainsi tremblante pour les jours de Mamet; prête à me séparer de Sydamek, & à rester sans nulle consolation, je passois les jours & les nuits à répandre des larmes. Mais le politique Kazac agit en cette occasion avec tant de lenteur, malgré les pressantes sollicitations du Prince son Fils, que Mamet donna la bataille au cruel Hasdy; la perdit avec la vie, & que son Vainqueur se rendit maître de ses Etats avant que l'armée de Gom-

Gomron fût encore assemblée. Tant de malheurs coup sur coup pensérent m'accabler entierement; & j'avouë que, sans ma vive tendresse pour Sydamek, que toutes mes pertes me rendoient toûjours plus cher, j'aurois succombé sous le poids de mes infortunes; mais comme j'étois destinée à de plus grands revers encore, & que ceux-là n'étoient que pour éprouver mon courage, je le sentis se ranimer au fort même de ma douleur. Mon amour me faisant envisager avec effroy la perte d'une Principauté, qui seule avoit porté le Roi de Gomron à desirer mon hymen avec son Fils, je le pressai moi-même de courir à la vengeance de mon Pere, & à la conquête de mes Etats: & peut-être que Kazac s'y seroit toûjours opposé, si le barbare Hasdy, informé qu'il gardoit dans son Palais l'unique héritiere de Mamet, & qu'elle mettroit indubitablement obstacle à son usurpation, ne fût venu à main armée du côté de Gomron. Alors Kazac forcé de se deffendre pour

ſes propres interêts, ſe rendit enfin aux déſirs du Prince Sydamek, & le laiſſa partir à la tête de ſes troupes compoſée des plus braves Guerriers du Royaume.

Notre ſéparation fut des plus touchantes, & nos adieux mêlés de larmes & de mille ſermens d'une éternellé fidélité ; mais il fallut nous quitter. Sydamek fut joindre l'armée, & je reſtai à Gomron en proye à toutes mes douleurs. Ainſi n'ayant plus perſonne à qui les pouvoir confier, & ſentant qu'il m'étoit impoſſible de les renfermer dans mon ſein, je repris une nouvelle amitié pour Oſirie, celle de mes Eſclaves que je vous ai dit qui me reſſembloit, & qui m'avoit appris la premiere ce que s'étoit que la jalouſie. Je ne ſçais ſi cette Fille s'en étoit apperçûë, ou ſi piquée de l'indifférence que Sydamek avoit eu pour elle depuis cet inſtant, elle avoit voulu lui montrer la ſienne, en évitant d'être avec moi quand il y reſtoit ; mais elle m'avoit témoigné ſi peu d'empreſſement, que la confondant avec les autres, je

je n'avois plus eu pour elle aucune attention particuliere.

Cependant le Prince fut à peine parti, que changeant de conduite, je la vis inceſſament ſur mes pas, prompte à me rendre ſervice; attentive à ce qui pouvoit m'être agréable; & prévenant mes moindres deſirs. De pareils ſoins ne manquérant pas de me toucher; & lui rendant toute mon amitié, elle devint en peu de tems l'unique Confidente de mes plus ſecretes penſées. Charmée de ma faveur, elle ne s'occupa qu'à la mériter; & quoique je lui découvriſſe un peu de fierté & des ſentimens d'ambition, qui ne convenoient point à ſon état, je lui trouvois tant d'eſprit & des manieres ſi charmantes, que je crus ne devoir pas m'arrêter au reſte. Ce fut donc avec elle & dans ſon entretien que je cherchai quelque adouciſſement aux cruelles inquiétudes que me cauſoient l'abſence de Sydamek, & les dangers qu'il alloit courir.

Tandis qu'il faiſoit chaque jour

le ſujet de nos converſations, nous apprîmes qu'il avoit remporté une victoire ſignalée ſur Haſdy; qu'il avoit fait des actions d'une valeur prodigieuſe, & forcé l'Uſurpateur à quitter les frontiéres du Royaume de Gomron; & que ne voulant pas en demeurer là, il ſuivoit toûjours ſon Ennemi. Ces nouvelles furent celébrées par les feux de joie, les illuminations & les actions de graces dans nos Temples; mais elles le furent encore davantage dans mon cœur: & je me flatois déjà de voir arriver cet aimable Vainqueur couvert de gloire par la mort d'Haſdy, & le recouvrement de mes Etats, lorſqu'il m'écrivit que malgré ſes efforts, il ne pouvoit eſpérer de me revoir ſi tôt; qu'il avoit affaire à l'homme de l'Univers le plus ruſé; que cette guerre ſeroit plus longue qu'il ne l'avoit imaginé; mais qu'il ne quitteroit point qu'il n'eût venge mon Pere & remis Jaſques ſous mon obéïſſance.

En effet Haſdy craignant une bataille déciſive, fut près de deux

ans

ans à paſſer les ſaiſons propres à la guerre à ne faire qu'animer le courage de Sydamek par de petits combats des Places priſes, & repriſes ſans aucun avantage conſidérable de part & d'autre, afin de conduire le Prince aſſez loin de Gomron, pour qu'il n'en pût tirer aucun ſecours; lui faire perdre une partie de ſon armée; & profiter de ſa foibleſſe pour l'attaquer à coup ſûr. Mais le jeune Héros ſe doutant de ſon deſſein, ſe ménagea de telle ſorte, que la troiſiéme année il ſe trouva des forces encore plus conſidérables que la premiere; ayant eu ſoin de donner ſes ordres pour que les Gouverneurs des Places frontiéres fiſſent des levées, & lui envoyaſſent des renforts dans tous les lieux qu'il choiſiroit pour camper; en ſorte que ſe voyant toûjours des troupes fraîches & ſon armée groſſie de la moitié, il réſolut de contraindre Haſdy à terminer la guerre par une bataille déciſive.

Cet Uſurpateur jugeant bien qu'il ne pourroit toûjours l'éviter,

s'y prépara; mais pour s'en rendre le ſort avantageux de quelque côté que tournât la Victoire, il fit ſecretement partir des Ambaſſadeurs pour Gomron, chargés d'un plein pouvoir pour traiter de la paix, propoſant de me reſtituer mes Etats, à condition qn'il ſeroit mon Epoux. Ces Ambaſſadeurs arrivérent à la Cour de Kazac ſous des noms ſuppoſés, & trouvérent moyen d'en faire avertir le Roi, ſans que perſonne pénétrât leur deſſein. Ce Monarque leur ayant donné une audience ſecrete, écouta leurs propoſitions; & pour mon malheur les goûta de telle ſorte, qu'il leur donna ſa parole d'y faire conſentir ſon Conſeil. La choſe ne fut pas menée loin; il l'aſſembla dès le lendemain: & comme cette guerre avoit duré quatre ans depuis ſon commencement avec Mamet, & que chacun avoit un interêt particulier joint à celui de l'Etat pour en voir la fin, tous les Grands du Royaume approuvérent les demandes de Haſdy, & dirent au Roi qu'il ne faloit pas tarder à ſigner

cette

cette paix ; que ce Conquérant en perdant une bataille, n'en ſeroit pas moins en état de revenir fondre ſur le Royaume de Gomron ; & que Sydamek en la perdant, ne pourroit jamais s'en relever. Enfin, Seigneur, ni la vengeance d'un Frere, ni les ſermens d'une alliance ſi ſaintement jurée ne purent triompher dans le cœur de Kazac de la terreur que lui cauſoit le ſeul nom de Haſdy : la paix fut concluë & ſignée le même jour, ſans que j'en euſſe aucune connoiſſance, ni le moindre ſoupçon. Mais ce qu'il y eut pour moi de plus affreux, fut que tandis que le Roi mon Oncle me ſacrifioit ſecretement à ſa crainte, ainſi qu'à ſon interêt, le Prince Sidamek, impatient de vaincre ayant enfin forcé l'Uſurpateur au combat, avoit taillé ſon armée en pieces, l'avoit bleſſé lui-même, contraint de fuir dans la ville de Jaſques, dont il alloit former le ſiege, lorſqu'il reçut ordre du Roi ſon pere de poſer les armes, & que j'appris

dans

dans le même jour ſa victoire & mon infortune.

J'ignore de quelle ſorte Sydamek prit cette horrible nouvelle; mais je n'oublierai jamais la maniere dont elle me fut annoncée. Le Roi de Gomron entra dans mon Appartement; & m'abordant d'un air qui marquoit une extrême ſatisfaction : Ma Fille, me dit-il, j'ai voulu vous apprendre moi-même que vous allez être paiſible Souverain de Jaſques ; la valeur de Sydamek vous y va faire rentrer en triomphe:il a vaincu Haſdy, & l'a forcé de demander la paix. Tranſporté de joie à ce diſcours, je lui pris les mains; & les preſſant tendrement : Seigneur, lui répondis-je, le Prince m'eſt trop cher, pour ne pas prendre part à ſa gloire: j'y ſuis d'autant plus ſenſible, qu'elle me met en ſituation de n'être pas tout à fait indigne de lui, & que cette grande victoire va bientôt le rapprocher de moi. Ma chere Fulnie, interrompit-il lorſque je voulus vous unir à mon Fils, je ne regardois que mon interêt; mais

mais aujourd'hui que Hafdy vous a ravi vos Etats, je dois tout facrifier pour les vôtres, fans avoir égard aux avantages de cette Couronne, qui doit tomber à Sydamek. Je viens d'accorder la paix au redoutable Hafdy; & c'eft en l'époufant que vous rentrerez dans Jafques. Votre gloire, & non la mienne, me fait voir avec joie que c'eft avec les lauriers de la Victoire, dont vous ferez couronnée, que vos Sujets vont vous revoir. Ainfi, ma chere Fulnie, reconnoiffez la générofité de mon procedé, en maintenant toûjours une parfaite union entre votre Epoux & moi; & vous préparez à partir dès demain avec les Ambaffadeurs du Prince de Jafques. Je n'entendis qu'à peine ces dernieres paroles: faifie d'effrois, pénétrée du plus cruel defefpoir, mes fens m'abandonnérent, & je tombai fans mouvement entre les bras d'Ofirie, qui feule étoit préfente à cette funefte converfation.

On dit que le Roi de Gomron parut vivement touché de me voir en

en cet état, & qu'il dit même quelques mots qui témoignoient qu'il ne m'y auroit pas exposée, s'il m'avoit cruë si fort attachée à Sydamek. Il ordonna qu'on prît soin de moi; mais tout cela ne l'empêcha pas de faire tout préparer pour mon départ. Osirie & mes autres Femmes, avec le secours des Medecins, me tourmentérent par tant de remédes qu'on me fit reprendre mes esprits; mais ce ne fut que pour repandre un torrent de larmes. Cependant voulant tenter un derniere effort, je demandai à voir le Roi: ce Monarque, ou trop cruel ou trop tendre, le refusa, & me fit dire qu'il falloit partir; & que je n'avois qu'à choisir entre mes Femmes celle que je voulois enmener, ne m'étant pas permis d'en prendre plusieurs, Hasdy s'étant reservé de m'en donner de sa main. Ce trait d'inhumanité combla mon desespoir; je perdis presque la raison, & je nommai Osirie sans sçavoir ce que je disois, ni ce que je faisois.

Cette Fille passa le jour & toute la nuit à trouver des raisons pour

adoucir

adoucir mon malheur ; & voyant que je ne l'écoutois qu'avec des transſports qui lui faiſoient craindre pour mes jours : Au nom des Dieux, Madame me dit-elle avec une aſſûrance qui m'étonna, calmez votre douleur : je vous promets d'empêcher que vous ne ſoyez livrée à l'objet de votre haine ; mais pour y réüſſir il faut vous contraindre & quitter Gomron. Ne me demandez point mon ſecret, je ne puis vous le decouvrir ici, contentez-vous ſeulement du ſerment que je fais que vous n'épouſerez point Haſdy, ou que je perdrai la vie. Ce diſcours me parut ſi peu ſenſé que je ne daignai pas y repondre ; je levai les yeux au Ciel, & continuai de me deſeſpérer. Le jour fatal à mon repos n'eut pas plûtôt éclairé Gomron, qu'on vint m'arracher de mon Appartement : j'en ſortis envelopée de mon voile, n'étant pas permis aux Ambaſſadeurs de me voir à viſage découvert, non plus qu'à tous les autres hommes. Oſirie étoit cachée avec le même ſoin, & m'aidoit à mar-

marcher, ou pour mieux dire me traînoit après elle. On me fit monter dans un Palanquin fermé de tous côtés : il y en avoit trois autres, un pour Ofirie, & deux pour les Femmes qui devoient m'accompagner jufqu'à Mina, forteresse du Mogoftan, d'où j'avois ordre de les renvoyer. Les Ambaffadeurs étoient à cheval autour de mon Palanquin avec une nombreufe fuite. Ce fut dans cet équipage, & prefque mourant, que je quittai le Royaume de Gomron : mon plus grand défefpoir étoit d'ignorer ce que faifoit Sydamek, & fi on l'avoit inftruit de ce terrible évenement. Je m'apperçûs qu'on me faifoit marcher à grandes journées vers Mina, & qu'il paroiffoit qu'on craignoit quelque mauvaife rencontre ; mais quoique cela me fatiguât beaucoup, j'avois un fi grand defir de mourir, que j'aurois fouhaité qu'on m'eût encore moins ménagée.

J'arrivai à Mina, dont le Gouverneur me reçut avec des honneurs où je ne fus point fenfible :

com-

comme j'y devois séjourner pour me repoſer, on me donna un Appartement ſéparé de tout commerce, où la ſeule Oſirie avoit la permiſſion d'entrer, les autres Femmes ne paſſant pas la prémiere Anti-Chambre, & ne recevant mes ordres que par ſa voix. Cette Fille ne m'avoit pas dit un mot dans tout le cours de mon voyage, & garda le même ſilence les trois prémiers jours de mon arrivée à cette Forteresſe: je m'imaginai qu'ayant de la confuſion de ce qu'elle m'avoit avancé ſans aucun fondement, elle n'oſoit me parler dans la crainte que je lui reprochaſſe de m'avoir donné une fauſſe eſperance; & comme je ne m'en étois pas flatée, & qu'abſorbée dans ma douleur, il m'étoit indifférent qu'on m'entretînt, ou non, je ne la contraignis point à m'expliquer ce qui la faiſoit agir de cette maniére; mais le quatriéme jour s'étant renduë près de moi de meilleure heure qu'à l'ordinaire: Madame, me dit-elle, voici l'inſtant où je vais accomplir ma promeſſe. Nous devons partir demain,

Hafdy s'avance au-devant de vous ; déterminez-vous ; voyez fi vous êtes refoluë à ne le point époufer, & fi vous êtes prête à prendre le parti que je vais vous offrir. Ofirie, lui répondis-je, arme ma main d'un poignard, & tu verras fi la mort ne m'eft pas mille fois plus douce, que le fort qu'on me prépare. Hé bien, interrompit-elle devenez-donc Ofirie, & fouffrez que je devienne la Princeffe de Jafques ; prenez mes habits d'Efclave, & me donnez les vôtres ; que cette reffemblance qui fit autrefois votre peine, vous en tire aujourd'hui ; faites partir vos Femmes, & me laiffez le foin du refte.

Il eft impoffible, Seigneur, que je puiffe vous exprimer la joye que ce difcours fit naître dans mon cœur : le plaifir d'échaper à mon malheur, de me conferver à Sydamek, de facrifier pour lui mon Rang & mes Etats, s'empara tellement de mon ame, que fans pénétrer plus avant dans les conféquences d'une pareille entreprife j'embraffai Ofirie ; & lui donnant tous les noms

noms que la plus vive reconnoiſſance peut inſpirer, je la conjurai avec empreſſement d'exécuter ſon heureux projet, & fis des vœux ardens & ſinceres pour ſa félicité, ſans ſonger un moment que ſon ambition avoit autant de part à ſon deſſein, que l'envie de me rendre un grand ſervice. Charmée de me voir une ſemblable, réſolution, elle fut annoncer aux autres Femmes qu'elles pouvoient retourner à Gomron, puiſque Haſdy venoit au-devant de moi avec celles qu'il m'avoit deſtinées. Elles obéïrent dès le même jour : & lorſqu'elles furent parties, Oſirie me fit faire l'échange de nos habits ; & prenant ma place, fit avertir les Ambaſſadeurs qu'elle avoit à leur parler. Ils vinrent ; & cette adroite Fille imitant ma voix, & ma triſteſſe, les recevant avec grace : Dignes Sujet du grand Haſdy, leur dit-elle, l'Eſclave que vous voyez avec moi, m'eſt ſi fort attachée, qu'elle hazarde ſa vie pour me ſuivre ; cependant elle eſt veritablement malade, & je crains qu'elle ne ſuc-

ſuccombe dans un ſi long Voyage: ainſi permettez-lui de reſter à Mina juſqu'au parfait retabliſſement de ſa ſanté ; quand elle en ſera certaine, elle viendra me joindre à Jaſques, & je vous aurai obligation de votre complaiſance.

Les Ambaſſadeurs ſe trouvant honnorés, que celle qui devoit leur commander, exigeât de leur obéïſſance un ſervice de ſi peu d'importance, ſe proſternérent à ſes pieds, & la ſuppliérent d'agir en Souveraine; que non ſeulement l'Eſclave pouvoit reſter à Mina tant qu'elle jugeroit à propos, mais qu'elle étoit encore la maîtreſſe de choiſir tel ſéjour qu'elle voudroit pour ſe retablir. La feinte Princeſſe les remercia, & leur témoigna qu'elle ſeroit prête à partir quand ils le croiroient néceſſaire, étant entiérement remiſe de ſa fatigue. Ils lui répondirent, qu'elle ſe mettroit en chemin le lendemain, afin de pouvoir arriver ſans fatigue le jour ſuivant à l'endroit où ſe devoit faire ſa premiere entrevûë avec Haſdy. Après cela les ayant congediés, elle

elle me dit qu'elle prendroit de ſi juſtes meſures avec le Gouverneur de la Fortereſſe, que je ſerois libre de porter mes pas où je voudrois; mais qu'elle me conſeilloit de ne faire avertir Sydamek, que lorſque ſon hymen avec Haſdy ſeroit bien cimenté, puiſqu'en me déclarant plûtôt, je courrois riſque de retomber dans le malheur que je voulois éviter, & de lui faire perdre la vie. Je lui promis tout ce qu'elle exigea de moi, & l'aſſûrai que j'étois ſi contente de ſon zéle, & de l'éclatante marque qu'elle me donnoit de ſon affection, que je ne la troublerois jamais dans la poſſeſſion de la Principauté de Jaſques, tant j'étois perſuadée que le ſacrifice que je faiſois de mes Etats à mon amour & à ma fidelité, étoit encore moins grand, que celui qu'elle paroiſſoit me faire. Le Gouverneur vint pour recevoir mes ordres. Oſirie continuant ſon perſonnage, parla pour moi; & comme elle vouloit, me dit-elle, qu'il me crût malade, elle empêcha que je fût témoin de ſa con-

versation : j'ignore ce qu'ils se dirent ; mais après un assez long entretient, elle me rejoignit, & m'assûra d'un air très-satisfait, que son stratagême avoit toute la réüssite que je pouvois desirer. Comme je n'envisageois point de destin plus cruel que celui d'épouser Hasdy, & que je comptois que Sydamek devoit me tenir lieu de toutes choses au monde, je ne m'informai & ne m'embarrassai de rien; je passai la nuit dans la douce espérance de revoir bientôt le Prince de Gomron, & de m'unir à lui pour jamais, malgré l'inhumanité du Roi son Pere.

L'heure du départ s'étant fait entendre, les Ambassadeurs vinrent prendre la fausse Fulnie, qui m'embrassa, & me dit adieu d'un air qui eût dû m'ouvrir les yeux, si je ne les eusse pas eu aveuglés par l'amour & la confiance. Elle ne fut pas à quelques milles de la Forteresse de Mina, que le Gouverneur, suivi d'un Turc & de deux Femmes, entra dans ma Chambre. Osirie, me dit-il, je suis fâché

fâché de la commiſſion dont la Princeſſe m'a chargé ; mais après les mécontentemens que vous lui avez donnés, vous n'en pouviez pas attendre un traitement plus favorable : & c'eſt pour vous épargner une plus grande punition, qui vous ſeroit immanquable à Jaſques ou à Gomron, qu'elle vous a venduë à ce Turc, auquel je vais vous livrer, & qui va vous conduire dans ſon Païs. Il étoit néceſſaire, Seigneur, que j'euſſe déjà paſſé par pluſieurs degrés d'infortunes, pour ſoûtenir ce dernier coup avec fermeté ; mais l'indignation qu'il m'inſpira fut ſi grande, qu'elle me ſervit de courage. Cependant voulant tirer cet homme de ſon erreur. Celle qui vous a donné cet ordre, lui dis-je, vous a trompé ; & ſi vous me connoiſſiez vous frémiriez d'horreur d'une pareille action : donnez-moi un inſtant d'audience particuliére, & vous ne douterez point de cette vérité.

Je ſçais tout ce que vous avez à me dire, me répondit-il avec mé-

pris, je n'ignore point votre ambition, & qu'il ne tient pas à vous de trahir Fulnie, & d'être la Princeſſe de Jaſques : je ſçais encore que vous avez des intelligences ſecrettes avec Haſdy, ainſi n'attendez de ma part aucune grace. A ces mots, me prenant aſſez rudement par le bras, il me mit entre les mains du Turc, & des deux Femmes qui l'accompagnoient. Ces gens craignant que je ne leur échapaſſe, & par conſéquent de perdre la ſomme que je leur avois couté, me liérent ; & m'ayant conduite à leur Caravanne, où pour ma conſolation, je trouvai beaucoup de Femmes, ils me firent partir avec elles. Je ne crois pas devoir vous repréſenter le funeſte état de mon ame en cette occaſion : vous pouvez bien de vous-même vous imaginer ce que penſoit une Princeſſe élevée avec delicateſſe, deſtinée à porter des Couronnes ; & qui ſe voyoit alors trahie, perſécutée, errante, venduë comme Eſclave, traitée indignement, & qui, pour comble d'infor-

fortune, emportoit dans ſon cœur la plus vive de toutes les paſſions pour un Prince qu'elle n'eſpéroit revoir de ſa vie.

Cependant malgré la confuſion de mes penſées, & le nombre de mes malheurs, je ne répandis pas une larme; & me livrant à mon infortune, je remplis ſans murmure les devoirs de mon ſervile emploi. Ma Patronne étant d'un caractére aſſez doux, je n'eus pas beaucoup à ſouffrir avec elle. La Caravanne alloit à Bagdet ſur le Tigre, pour y prendre quelques denrées dont elle avoit beſoin, y faire des Eſclaves, & tâcher d'en vendre. Le Voyage fut long & pénible; mais enfin nous arrivâmes à Bagdet. Quoique le Turc qui m'avoit acheté pour ſa Femme, fût informé qu'elle étoit contente de moi, l'envie de ravoir ſon argent, l'obligea de me mettre en vente dans cette Ville, pour tenter d'en avoir ſon prix ou davantage; ainſi il me conduiſit, avec les autres Eſclaves, dans une grande Place deſtinée à ce lâche trafic.

Nous y étions toutes voilées, & lorſque quelqu'un s'approchoit, pour nous marchander, on nous faiſoit lever nos voiles. Mon bonheur voulut qu'un Seigneur de la ville de Bagdet, paſſant par cette Place, jetta les yeux ſur moi au moment qu'un autre s'étoit avancé pour voir ſi je lui convenois. Ma phyſionomie lui plut, il s'approcha, me regarda beaucoup, & demandant au Turc ce qu'il vouloit pour moi, il le lui donna ſans héſiter; & me prenant par la main, me conduiſit chez lui. Tout cela me paroiſſoit ſi cruel pour moi, & je me croyois ſi bien perduë ſans reſſource, que je ne daignois ſeulement pas prononcer un mot; mais lorſque je fus entrée dans cette Maiſon, & que le Maître m'eût préſentée à ſa Femme & à ſa Fille, l'ordre que j'y vis regner, la douce majeſté de la Mere, & la ſurprenante beauté de la Fille, firent naître dans mon cœur une tranquillité que je croyois ne plus goûter. Maany, dit ce Seigneur en abordant cette charmante perſonne, voilà

voilà un beau ſujet d'exercer votre piété : cette Eſclave ne me paroît pas née pour porter des chaînes ; ſçachez qui elle eſt ; ſecourez-la ; donnez-lui vos conſeils, & lui rendez la liberté. A ces mots la Mere & la Fille s'étant avancées vers moi, m'embraſſérent avec tant de tendreſſe, que les larmes que j'avois ſi long-tems retenuës, ſortirent avec une abondance prodigieuſe, & des ſanglots ſi frequents, qu'elles ne pûrent s'empêcher d'en répandre.

Alors l'admirable Maany redoublant ſes careſſes : Belle Etrangére, me dit-elle en langue Perſane, conſolez-vous ; vous n'êtes point ici parmi des Barbares ; nous ſommes Chrétiens ; le Seigneur Giverida mon Pere ne vous a achetée que pour vous délivrer : vous êtes libre, & je ne vous retiendrai que le tems qui vous ſera néceſſaire pour m'inſtruire du malheur qui vous a fait tomber dans cet état, & vous mettre en ſituation de vous rendre où vous voulez aller.

Saiſie de joye, & d'étonnement

à ces paroles, je fus long-tems ſans pouvoir y répondre. Enfin faiſant un effort ſur moi-même, je lui rendis mille graces de ſes bontés : & pour lui perſuader que je n'en étois pas indigne, je n'héſitai point à m'en faire connoître par le récit de mes funeſtes avantures. Giverida, ſon Epouſe, & la belle Maany leur Fille, m'écoûtérent avec attention, en accompagnant ſouvent mon diſcours de leurs pleurs : & lorſque j'eus ceſſé de parler, ils m'aſſûrérent tous trois qu'ils n'épargneroient rien pour faire en ſorte que je fuſſe conduite à Gomron en toute ſûreté ; & me traitant avec des reſpects dont j'étois confuſe, ils me donnérent un Appartement, & des Femmes pour me ſervir, en attendant que Giverida eût trouvé des gens à qui il pût me confier. Je puis dire que le tems que j'ai paſſé dans cette charmante Famille, ſera toûjours le plus doux de ma vie. Maany, qui ſignifie dans la langue du Païs, penſée ſpirituelle, n'a que ſeize à dix-ſept ans :

à cet âge elle ſurpaſſe en ſcience, en éloquence, & en eſprit, les plus grand Philoſophes de ce tems, comme elle efface par ſa rare beauté toutes celles qui peuvent prétendre à plaire. Elle m'apprit que ſa Famille étoit de Mardin, Capitale de la Meſopotamie; mais que la révolte des Curdes contre le Grand-Seigneur, avoit obligé ſon Pere & ſa Mere de ſe venir établir à Bagdet, qu'elle n'avoit que quatre ans; que le nom de Giverida étoit celui de ſa Famille; Maany, celui qu'on lui avoit donné au berceau, auquel on ajoûtoit ſouvent le mot de Sitty, qui eſt chez eux un titre d'honneur qu'on donne aux Perſonnes de qualité. Enfin, Seigneur, cette incomparable Fille m'inſpira tant d'eſtime, d'amitié, & d'admiration, que ſans la fatale tendreſſe qui m'entraîne toûjours vers Sydamek, je crois que je ne l'aurois jamais quittée. Mais après deux mois de ſéjour dans ſa Maiſon, le Seigneur Giverida ayant decouvert que pluſieurs Marchands

Chrétiens alloient enſemble trafiquer dans différentes Provinces de Perſe, & que quelques-uns avoient deſſein de ſe rendre dans le Mogoſtan, il leur parla pour moi, & les engagea ſi bien à ſe charger de me conduire, que je ne penſe pas qu'on puiſſe faire un tel Voyage avec tant d'agrément.

Je me ſéparai de Sitty Maany avec le dernier chagrin, & d'autant plus touchée, que je n'étois pas en état d'agir en Princeſſe, pour lui prouver ma reconnoiſſance; mais ces généreux Chrétiens ne voulurent ſeulement pas que je leur parlaſſe en ces termes; & non contents de m'avoir achetée une ſomme aſſez conſidérable, & de m'avoir donné chez eux un doux azile, & tout ce qui pouvoit m'être néceſſaire; ils firent encore la dépenſe de mon Voyage. Ils m'embraſſérent tous trois, comme leur Fille & leur Sœur, en me conjurant de leur donner de mes nouvelles, & d'être favorable à ceux de leur Religion, quand je regnerois à Gomron. Cette priére me fit

fit ſoupirer; mais je le leur promis. Je partis de la ſorte avec les Marchands: & ſans vous ennuyer du récit de mon Voyage, il ſuffit de vous dire, qu'il fut ſans accident, & que je me reſſentis tout le tems qu'il dura, des bontés de Giverida par les ſoins & les attentions de mes Conducteurs. Sur les frontiéres de Perſe leur troupe ſe ſépara; l'une prit la route d'Iſpahan, & l'autre celle du Mogoſtan: cette derniere me mena juſques dans la ville de Gomron, où je reſtai cachée pluſieurs jours, pour m'informer de Sydamek. J'appris qu'il étoit ſorti de ce Royaume auſſi-tôt après ſon retour de l'Armée & qu'on ignoroit dans quel Païs il avoit porté ſes pas; que le Roi de Gomron conſervoit une parfaite intelligence avec Haſdy, & qu'il paroiſſoit être très-irrité contre le Prince ſon Fils.

Ces nouvelles m'affligérent extrêmement, voyant bien qu'il ne m'étoit pas poſſible de me faire connoître au Roi, sans riſquer encore d'être renvoyée au cruel Haſ-

dy. Ainſi réſoluë de pouſſer mon malheur auſſi loin qu'il pourroit aller, & commençant à me faire à la fatigue, je priai un de mes Conducteurs, qui devoit partir pour Ormus, de m'emmener avec lui, me figurant que Sydamek auroit pû s'y rendre préférablement à tout autre endroit; me ſouvenant qu'il m'avoit ſouvent dit autrefois, que s'il voyageoit jamais, il commenceroit par cette Ville, que les Portugais avoient renduë fameuſe, par les différents aſſauts qu'ils lui avoient donnés. Le Marchand Chrétien m'accorda ma demande: il y a très-peu de jours que nous y ſommes arrivés; & comme il eſt dangereux aux Femmes libres, d'aller par la Ville, ſur-tout quand elles ſont Etrangéres, j'ai repris l'habit d'Eſclave, & pour être à portée de ſçavoir des nouvelles certaines, le Correſpondant de mon Conducteur, qui connoit particuliérement celle qui prend ſoin des jeunes Eſclaves de la Gouvernante d'Ormus, la pria de me retirer dans le Palais, juſqu'à ce qu'il me

me fît partir pour Iſpahan, feignant qu'il m'avoit achetée pour la Reine de Perſe, en lui recommandant de me laiſſer la liberté de ſortir quand je le ſouhaiterois. Cette Femme charmée de rendre ce ſervice à un homme à qui elle avoit pluſieurs obligations, me reçut avec joye.

Elle m'a fait voir ſans être vûë, toute la Cour du Gouverneur, & les Dames qui s'aſſemblent chez la Gouvernante. Elle me parla beaucoup de vous, Seigneur, & me dit que vous êtiez Européen, & Chrétien; que le Gouverneur avoit pris pour vous une grande eſtime, ainſi que pour un autre jeune Etranger du Royaume de Gomron, nommé Kazamir. Ce diſcours me donna un deſir extrême de vous voir l'un & l'autre, n'ayant jamais entendu parler à Gomron de ce Kazamir. Mon cœur même me donna quelque ſoupçon de la vérité; & n'étant à Ormus, que pour y chercher Sydamek, je ne voulus pas négliger de ſçavoir quel étoit cet Etranger.

Je fis connoître ma curiosité à cette Esclave, qui me promit de la satisfaire en un même jour, parce que vous étiez liés, Kazamir & vous, d'une si parfaite amitié, qu'on ne vous voyoit jamais l'un sans l'autre.

En effet, dès le lendemain m'ayant mêlée dans le grand nombre des Femmes, & des Esclaves de la Gouvernante, elle me plaça de façon, que je pouvois tout voir sans qu'on s'en apperçût. Vous fûtes le prémier qui s'offrit à mes regards. Je lui demandai qui vous étiez : c'est, me dit-elle, Della Vallé, ce Chrétien dont je vous ai parlé ; mais regardez bien, continua-t-elle, Kazamir y doit être aussi. En effet à peine achevoit-elle de m'instruire, que celui dont elle parloit, s'étant levé pour saluer quelqu'un, & se trouvant par cette action entiérement tourné de mon côté, me fit voir dans l'inconnu Kazamir, ce Prince si tendrement aimé ; enfin ce Sydamek, unique objet de mes pensées, & la seule cause de tous mes malheurs.

J'eus

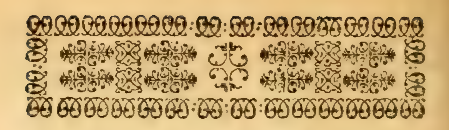
J'eus befoin de toute ma prudence, pour ne pas éclater à cette vûë; mais me répresentant le péril que je courois, & celui que je ferois courir au Prince de Gomron, je me retins; & feignant d'en avoir affez vû, je me retirai promptement, pour rêver en liberté aux moyens que je pourrois trouver, pour me faire connoître à Sydamek. Mais après bien des réflexions, je n'en jugeai point de meilleur, que d'avoir recours à vous, Seigneur, m'imaginant qu'étant fi fort uni avec Sydamek, vous ne pouviez ignorer notre amour; & qu'il me feroit moins affligeant de me découvrir à vous, que de m'expofer d'abord aux yeux d'un Prince, qui m'a peut-être bannie de fon fouvenir; que vous m'inftruiriez de fes fentimens, & que je réglerois fur eux mes deffeins & ma conduite. Dans cette idée, j'ai paffé plufieurs jours à chercher l'occafion de vous trouver fans Kazamir, fans l'avoir pû rencontrer qu'aujourd'hui. Je me promenois avec la Gouvernante

des

des Efclaves, à laquelle je témoignois l'envie que j'avois de vous parler, lorfqu'elle vous a vû tourner dans l'allée qui joignit la nôtre ; & vous ayant nommé affez haut, vous l'avez entendu, Seigneur, & vous nous avez obligeamment abordé. J'ai faifi ce moment ; & vous parlant en Italien, pour que l'Efclave ne m'entedît pas, je vous ai demandé cette fecrette entrevûë. Je n'ai pas laiffé d'être furprife, que Kazamir ne vous fût point connu; mais ayant pris mon parti, & la haute opinion que Maany m'a donné des Chrétiens, m'ayant déterminée à vous ouvrir mon cœur, je n'ai rien changé à mon deffein, & me fuis renduë ici pour vous conjurer de voir Sydamek; de fçavoir fi fon cœur m'eft fidele, & fi je puis encore compter fur lui; afin que fi par une fatale continuité d'infortune, ce Prince a brifé les nœuds qui devoient nous lier éternellement, j'aille finir mes jours avec la charmante Maany ; m'important peu, après le changement de Sydamek, d'être Efclave,

clave, ou Princeſſe: & je me ſuis flatée dans ce malheur, que puiſque vous ne voyagez, que pour votre plaiſir, je pourrois vous engager à me remener à Bagdet, où votre curioſité devroit vous conduire, pour être du nombre des admirateurs de Sitty Maany Giverida, qui par ſa beauté, ſa ſcience, & ſa vertu, mérite d'attirer celle de toute la Terre.





SUITE DE L'HISTOIRE DE FULNIE ET DE SYDAMEK.

LXII. NOUVELLE.

LA belle Princesse de Jasques cessa de parler ; & Della Vallé vivement touché de ses malheurs, lassûra qu'il n'avoit pas besoin de l'exemple de cette Maani, de laquelle elle faisoit un si grand éloge, pour être disposé à la servir ; que non seulement il étoit prêt à la conduire en quelque lieu que ce fût ; mais encore d'exposer sa vie & d'employer ce qu'il avoit de fortu-

fortune, pour lui prouver combien il se trouvoit honoré de sa confiance. Cependant, Madame, continua-t-il, j'ose espérer que vos courses se termineront au Voyage de Gomron, & que le Prince Sydamek couronnera vos peines & votre constance par une heureux hymen. Je ne m'étonne plus de l'air dont il s'est expliqué tantôt, puisqu'il parloit de lui-même ; & que j'ai pris pour haine & pour jalousie, ce qui n'est qu'un effet de sa modestie. J'ignore quelle raison l'a porté à ne me pas découvrir son secret; mais à présent que j'en suis instruit, je puis vous protester que je n'ai rien vû dans sa conduite qui soit capable de vous le faire croire infidele : & sans doute la profonde tristesse dans laquelle il est enseveli, ne vient que de la perte qu'il croit avoir faite. Il est tems de vous tirer l'une & l'autre d'un état si douloureux ; & je ne veux pas que la nuit s'écoule, sans avoir au moins adouci vos maux par quelque rayon d'espérance.

Alors

Alors le généreux Romain craignant encore pour elle dans un Palais soûmis aux ordres du Gouverneur, lui conseilla d'accepter un azile dans sa maison : étant ordinaire dans ces Climats de voir des Etrangers garder des femmes chez eux, quand elles ne sont pas nées sujettes du Prince qui y regne ; lui proposant de la faire passer parmi ses gens pour une Chrétienne, qu'il vouloit tirer d'esclavage. La triste Fulnie, qui n'étoit pas sans inquiétude de la vie errante & mystérieuse qu'elle étoit forcée de mener, & jugeant qu'elle seroit plus à portée chez Della Vallé de voir Sydamek sans aucun risque, se rendit sans beaucoup d'efforts à ses prieres.

Comme il avoit amené d'Italie deux hommes qui possedoient toute sa confiance, & qu'ils se faisoient servir par des femmes & des esclaves, que les gens du Pays louoient aux Etrangers qui pouvoient en avoir affaire, il n'étoit pas embarrassé de donner à la Princesse de Jasques toutes les aisances dont elle auroit besoin. Il lui

ceda

ceda ſon Appartement, quoiqu'elle fît difficulté de l'accepter : & lorſqu'il eût donné ſes ordres pour que rien ne lui manquât, ne voulant pas tarder à lui rendre les ſervices qu'elle eſpéroit de lui, il la quitta pour ſe rendre chez Kazamir. On ne l'eut pas plûtôt annoncé, qu'on le fit entrer dans ſon Cabinet. Ce jeune Prince fut au devant de lui, & l'embraſſant avec tendreſſe: Mon cher Della Vallé lui dit-il, vous me donnez une preuve de votre amitié qui me rend d'une étrange confuſion de ce que j'ai fait aujourd'hui. Je vois que ſans doute étonné & même inquiêt de ne me point voir arriver chez vous, vous ne venez que pour vous inſtruire de ce qui peut m'en avoir détourné; mais de grace pardonnez cette faute à un homme, qui dans de certains momens ne ſe connoît pas ſoi-même.

Il eſt vrai, Seigneur, lui répondit le Romain, que j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé quelque accident; mais ce n'eſt point pour vous reprocher cet oubli que je m'offre

à vos yeux : j'ai de plus grands ſujets de me plaindre de votre confiance ; & ſi j'excuſe facilement le peu d'attention que vous m'avez marqué dans ce jour, je ne me ſens pas la même diſpoſition à pardonner à Kazamir de m'avoir caché ſi long-tems l'illuſtre Sydamek. L'Amant de Fulnie parut ſurpris de ce diſcours ; & reculant quelques pas : Seroit-il poſſible, mon cher Della Vallé, s'écria-t-il que vous connuſſiez ce malheureux Prince ? Ouy, Seigneur, reprit-il ; & je ſçais encore mieux que lui toutes ſes infortunes. Je le plains, je l'admire ; & malgré ſon injuſte défiance, je ne viens que pour le conſoler, & lui rendre ce qu'il a de plus cher, s'il eſt vrai que Fulnie ſoit encore maîtreſſe de ſon cœur.

Si Fulnie m'eſt encore chere, interompit-il avec tranſport ? Ha ! plûtôt mourir mille fois que ceſſer de l'adorer. Mais, mon cher Della Vallé, tirez-moi du trouble où me jettent vos paroles : comment avez-vous ſçu qui je ſuis, & par qui

qui mon amour vous eſt-il connu? Ne croyez pas que je vous en euſſe fait un myſtére, ſi j'euſſe pû me perſuader que vous ſeriez ſenſible à mes tourmens : votre ſageſſe & votre éloignement pour cette paſſion, m'ont ſeuls impoſé ſilence : j'ai craint votre rigidité ; & que loin de trouver en vous un Confident tendre & compatiſſant vous ne fuſſiez un Cenſeur ſévére de mes penſées les plus ſecretes.

Quoique je ne ſois pas ſoûmis à l'Amour, lui répondit Della Vallé en ſoûriant, & que je croie qu'il vaut mieux ne jamais aimer, que de donner trop d'empire à cette paſſion, je ne ſuis pas ennemi de ceux qui la reſſentent ; mais, Seigneur, je ne veux pas employer un tems qui vous eſt précieux, à vous prouver que je ſuis bien moins rigide, que vous ne vous l'êtes imaginé: mon zele vous le fera connoître mieux que mes diſcours ; & je ne dois pas retarder à diſſiper votre mélancholie, en vous apprenant qu'une Eſclave de la Princeſſe de Jaſques vous attend chez moi, pour

pour vous dire des choſes de la derniere importance. Della Vallé, qui ne prenoit ce détour, que pour ménager la joie du Prince, dont il craignoit que l'excès ne lui fût préjudiciable après une ſi longue mélancholie, fut extrêmement ſurpris de le voir pâlir; mais Sydamek ne lui donnant pas le tems de continuer : Et quelle eſt cette Eſclave, lui dit-il; comment la nomme-t-on? Oſirie, reprit le Romain : c'eſt ſous ce nom qu'elle s'eſt fait connoître à moi. Quoi donc, interrompit le Prince de Gomron la perfide Oſirie eſt dans Ormus? Oſirie oſe me perſécuter juſqu'icy : mais qu'y vient-elle faire; Haſdy l'a-t-il chaſſée de ſon Palais; l'a-t-on bannie de Jaſques?

Ces paroles faiſant comprendre à Della Vallé que Sydamek étoit inſtruit de la trahiſon de cette femme, n'héſita plus à le tirer d'erreur. Je vois bien, Seigneur, lui dit-il, qu'il faut prendre autant de precautions pour calmer votre colére, que pour modérer votre joie. Mais, continua-t-il, diſſipez le trou-

trouble que vous cauſe la premiere, pour vous préparer à recevoir la ſeconde ſans altération : ce n'eſt point Oſirie qui vous attend chez moi, c'eſt Fulnie, c'eſt l'admirable Princeſſe de Jaſques elle-même, qui demande à vous voir.

O Ciel ! qu'entends-je, s'écria l'amoureux Sydamek, ma Princeſſe eſt vivante ? l'adorable Fulnie eſt en ces lieux ? Cher Chrétien, ajouta-t-il en l'embraſſant d'un air tranſporté, venez, conduiſez-moi promptement à ſes pieds ; que j'y meure de joie & d'amour, puiſque je n'ai pu perdre la vie en perdant l'eſpoir de la revoir jamais. Allons, Seigneur, reprit Della Vallé ; mais ne vous réüniſſez que pour vivre heureux & ſatisfaits : quittez les idées funeſtes dont vous êtes préoccupé, & méritez par plus de fermeté le bonheur que le Ciel vous envoie. Voilà les foibleſſes que je condamne, & les tranſports que je veux cenſurer, puiſqu'elles empoiſonnent toûjours les plus doux momens de ceux qui s'y abandonnent.

Hà ! cher Ami, repartit le Prin-
 ce,

ce, qu'il eſt aiſe de parler de la ſorte, quand on ne connoît point l'Amour. Attendez pour me donner de ſemblables léçons, que cette paſſion vous ait ſoûmis ; & vous jugerez par vous-même, s'il eſt quelque courage qui puiſſe réſiſter aux différents aſſauts qu'elle ſçait nous livrer. Ce fut en s'entretenant ainſi, qu'ils ſortirent & ſe rendirent chez Della Vallé, qui faiſant avertir Fulnie de ſon retour, lui fit demander la permiſſion de la voir avec un de ſes amis ; ne doutant pas que cette priére ne la préparât à la vûë de Sydamek. En effet cette tendre & fidelle Princeſſe, perſuadée que c'étoit luï-même, ordonnant qu'on les fît entrer, ſe ſentit agitée de tant de mouvemens à la fois, qu'elle n'eut pas la force de ſe lever du ſopha ſur lequel elle étoit aſſiſe, lorſqu'elle le vit entrer. L'amoureux Prince courut ſe jetter à ſes pieds ; & ſaiſi de joie, d'amour & d'étonnement, ne put jamais prononcer que : Ma chere Princeſſe, eſt-ce vous que je vois ? La belle Ful-
nie

nie, qui n'étoit pas moins troublée que lui, ne répondoit auſſi que par des mots entrecoupés de larmes & de ſoupirs. O ! mon cher Sydamek, lui dit-elle en preſſant ſa tête dans ſes bras, tous mes maux ſont effacés, puiſque vous m'aimez encore.

Cette converſation n'eût de long-tems changé de face, ſi Della Vallé ne ſe fût approché, pour leur faire entendre qu'ils devoient employer des momens ſi précieux à des choſes plus eſſentielles, en s'inſtruiſant réciproquement de leurs Avantures, afin de prendre de juſtes meſures pour aſſûrer leur bonheur. Ces parfaits Amans reconnoiſſant qu'il avoit raiſon, firent tréve à leurs tranſports; & Fulnie ayant obligé le Prince & Della Vallé à ſe placer près d'elle, elle fit à Sydamek un récit abregé de ce qu'elle avoit déjà conté au jeune Romain, pendant lequel le Prince de Gomron témoigna par les divers changemens de ſon viſage l'intérêt vif & preſſant, que ſon cœur y prenoit. Mais lorſque

la Princeſſe eut finie, ſe remettant à ſes genoux : Tout mon ſang répandu pour vous, adorable Fulnie, s'écria-t-il, n'eſt pas ſuffiſant pour me rendre digne de tant de marques de tendreſſe ; & quoiqne mon amour ſoit extrême, je voudrois qu'il pût augmenter encore, pour rendre ma reconnoiſſance auſſi parfaite que lui. La jeune Princeſſe l'aſſûra qu'elle n'en deſiroit point d'autres marques, que celle de voir ſa conſtance égaler la ſienne ; & le conjura de lui dire à ſon tour, ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation, & quel deſſein l'avoit amené dans la ville d'Ormus. Sydamek qui, par le récit qu'elle venoit de faire, jugeoit qu'elle n'avoit pas eu beaucoup de repos depuis ſon arrivée, la ſupplia de mettre des bornes à ſa curioſité juſqu'au lendemain, la nuit étant déja trop avancée, pour entreprendre une ſi longue narration, qui, par les objets qu'elle rappelleroit à ſon imagination, ne manqueroit pas de troubler les momens qu'elle devoit donner au ſom-

ſommeil. Elle eut quelque peine à goûter ce retardement ; mais Della Vallé s'étant joint à Sydamek, en lui faiſant connoître qu'indépendamment de ſa tranquillité, une ſi longue viſite à une heure indûë pourroit donner de dangereux ſoupçons ; que ſi le Gouverneur d'Ormus venoit à pénétrer leur ſecret, il ſe feroit honneur d'en inſtruire le Roi ſon Maître, & de les arrêter en attendant ſes ordres ; qu'ils n'ignoroient pas que la politique des Princes étoit d'une grande étenduë ; que Cha-Abas auroit peut-être quelque deſſein de s'attirer Haſdy, afin de tenir en reſpect les autres Souverains du Mogoſtan, dont la puiſſance lui faiſoit ombrage ; & que pour y parvenir, il ne manqueroit pas une ſi belle occaſion.

Des raiſons ſi plauſibles obligérent Fulnie de ſe rendre : & quelque plaiſir que Sydamek & cette Princeſſe ſentiſſent à s'entretenir, ils le ſacrifiérent ſans héſiter à la ſûreté l'un de l'autre. Le Prince de Gomron, que cette Avanture

attachoit encore davantage à Della Vallé, lui rendit mille graces du tendre intérêt qu'il prenoit à son sort, & tous trois se séparérent avec promesse de se rejoindre le lendemain.

Cette nuit fut une des plus douces que ces deux Amans eussent passées depuis long-tems. Le jeune Romain n'oublia rien pour que la Princesse de Jasques fut servie avec soin : & quoiqu'une secrette inquiétude commençât à le troubler, il n'en fut ni moins ardent, ni moins attentif aux affaires de Sydamek. En effet, le Portrait que Fulnie avoit fait de Sity Maany, lui revenoit sans cesse dans l'esprit ; & cet objet merveilleux pousuivit son imagination avec tant d'acharnement, que se figurant que la curiosité naturelle à tous les hommes, en étoit la cause, il projetta de se délivrer de cette espéce de persécution, en se rendant à Bagdet aussitôt qu'il auroit rempli ce que son amitié pour Sydamek exigeoit de lui, afin de juger par lui-même, s'il étoit possible qu'il y eût au monde une

une Fille auſſi parfaite, que le vouloit perſuader Fulnie. Cette réſolution l'ayant une peu calmé, il ne ſongea plus qu'au Prince de Gomron; & le Soleil fit à peine briller ſes rayons, qu'il ſe mit en état de le recevoir, ne doutant pas que l'Amour ne le ramenât promptement auprès de la belle Princeſſe de Jaſques.

Il ne ſe trompa point: Sydamek, plus amoureux que jamais, ſe rendit chez ce fidele Ami, longtems devant le réveil de Fulnie; mais ſatisfait d'être dans la même maiſon, & ſûr de la revoir, il en attendit le moment en s'entretenant avec Della Vallé de ſes malheurs, & des deſſeins qu'il avoit formés pour les terminer. Le jeune Romain les approuva, & lui donna de ſages inſtructions pour y parvenir, en l'aſſûrant qu'il ne le quitteroit point, qu'il ne l'eût remené à Gomron avec la Princeſſe. Sydamek charmé de cette promeſſe, l'en remercia, & le conjura de la lui tenir. Ils étoient dans ces mutuelles proteſtations d'amitié,

tié, lorſque Fulnie leur fit dire qu'elle étoit viſible : ils furent auſſitôt à ſon Appartement. Les deux Amans recommencérent en ſe voyant, leurs larmes, leurs ſoupirs & leurs tranſports : & Della Vallé, de qui l'indifférence s'évanoüiſſoit inſenſiblement, ſans même qu'il s'en apperçût, touché d'une ardeur ſi conſtante & ſi pure, y prit encore plus de part, que la veille. Enfin lorſqu'ils eurent aſſez donné de tems aux témoignages de leur tendreſſe, Fulnie ayant preſſé Sydamek de l'inſtruire de ce qui lui étoit arrivé, il prit la parole, & la lui adreſſant : Il eſt très-certain, lui dit-il, ô ma chere Princeſſe ! que ſi j'euſſe appris auſſitôt que vous le traité de Paix du Roi mon Pere avec Haſdy, je n'aurois pas aujourd'hui le bonheur de vous voir, & que la mort m'en auroit ſéparé pour jamais : mais cette nouvelle fut accompagnée d'un tel mêlange d'eſpérance & de douleur, que la premiere ſuſpendant les effets de l'autre, m'empêcha de ſuccomber au coup ter-

terrible qui me fut porté. J'avois entiérement défait l'Armée d'Hafdy, & je l'avois forcé de s'enfermer dans Jafques, dont je me préparois de faire le Siege, lorfque je reçus ordre du Roi de Gomron, d'arrêter mes progrès, & de me rendre auprès de lui pour y recevoir le prix de mes travaux.

Ce commandement m'étonna; mais le doux efpoir, dont il étoit fuivi, ne me permettant pas d'en retarder l'effet, je fis retirer mes Troupes des environs de Jafques: & fans me défaifir des Places que ma victoire m'avoit foûmifes, je laiffai une entiére liberté aux Habitans de la Ville, d'aller & venir fans crainte. Je difperfai mon Armée dans les Places conquifes; & je me préparois à partir lorfque je reçus une Lettre d'Ofirie, à peu près en ces termes:



LETTRE.

LA Princesse est si fort obsédée, Seigneur, qu'elle est contrainte de servir de ma main, pour vous prier de ne point vous allarmer de la Paix dont on croit la rendre la Victime. Elle vous jure par ce que nous avons de plus saint, qu'elle n'épousera jamais Hasdy; & vous ordonne de ne point quitter l'Armée, que vous n'ayez de ses nouvelles.

L'Esclave OSIRIE.

Je ne puis vous exprimer l'état où ces paroles me mirent: j'ignorois absolument qu'on parlât de Paix: je sçavois encore moins qu'on eût imaginé de vous faire épouser Hasdy: cependant je voyois que vous me faisiez écrire, comme si j'en étois

étois inftruit. Je fus long-tems fans pouvoir prendre aucune réfolution. D'un côté vos ordres me retenoient : de l'autre ma rage & ma jaloufie me prefcrivoient de partir, & d'empêcher moi - même ce funefte complot. Je l'avoüerai, Madame, ces derniers mouvemens prévaleurent fur mon obéïffance ; & j'allois abandonner l'Armée, & voler à Gomron ; lorfqu'un de mes Lieutenans, qui par fa valeur, fon zele, & fon attachement pour moi, s'eft attiré mon eftime & ma confiance, entra dans ma Tente, & s'offrit à mes yeux avec un vifage fi trifte, que me doutant d'un partie de mon malheur, je m'écriai en le regardant : Ah ! Taxis, je fuis perdu : la Paix eft faite. Ce peu de mots lui faifant croire que le Roi m'avoit tout mandé : Votre Armée, Seigneur, me dit-il, eft dans la derniére conflernation de cette nouvelle ; mais elle n'égale point la mienne, puifqu'elle ignore le fecret de votre cœur ; & que me l'ayant confié, je vois encore mieux

 qu'el-

qu'elle ce qu'un pareil Traité lui va coûter. Quoi! Taxis, interrompis-je en changeant de couleur, le Roi mon Pere a-t-il mandé ses résolutions à mon Armée, sans me les faire sçavoir? Ce fidele Sujet étonné de ma question, & concevant par-là que je n'étois instruit de rien, voulut chercher des détours pour réparer sa faute; mais n'étant plus en situation de me laisser abuser, je le pressai de telle sorte en lui montrant la Lettre d'Osirie, qu'il ne put se deffendre de me dire la vérité. Il m'apprit donc que le Roi venoit de dépêcher un Courier au plus ancien de ses Généraux, par lequel il lui mandoit que la Paix étoit signée; que la Princesse Fulnie en étoit le lien, & qu'elle étoit partie depuis quinze jours avec les Ambassadeurs de Hasdy, pour se rendre à Jasques, où son hymen avec ce Prince devoit se célébrer; que le Roi mon Pere ordonnoit à ce Général de faire sortir ses Troupes de toutes les Places de Hasdy, & de les distribuer

ſtrîbuer ſur les frontiéres de Gomron : ajoûtant qu'il lui donnoit ces ordres, comptant que j'étois déja parti pour la Cour. Je vous avouë, Madame, continua Sydamek, que j'eus beſoin de tout mon courage, pour ne pas expirer en apprenant ce terrible revers. Je ne ſçais ſi la contradiction que je trouvois dans les ordres du Roi, & ce que vous me faiſiez écrire, me ſoûtint, ou ſi le Ciel qui ſçavoit ce que vous deviez faire pour vous conſerver à mon amour, prit ſoin de mes jours en ce moment ; mais je me ſentis une telle incrédulité ſur l'article, de votre hymen, que tout ce qui s'en dit publiquement dans mon Camp, ne put m'y faire ajoûter foi : & jugeant que puiſque vous étiez partie, il valoit mieux vous obéïr, & me tenir à portée de recevoir de nos nouvelles, je reſolus de ne point quitter les environs de Jaſques : & profitant du mécontentement des Troupes, qui s'étoient flatées de pouſſer plus loin leur victoire, & qui ne pouvoient approuver que leur Roi eût

fait la Paix avec l'Ufurpateur du Prince fon Frere, je leur deffendis de fe féparer, qu'elles n'en euffent un ordre figné de ma main. J'eus la fatisfaction de voir que depuis le plus grand Officier, jufqu'au plus fimple Soldat, il n'y en eut aucun qui ne fe fît une loi de m'obéïr: & je puis dire que fi j'avois voulu me venger de la cruauté du Roi mon Pere, & conduire l'Armée jufques aux portes de fon Palais, elle m'auroit été foûmife.

Mais bien loin de fonger à me revolter contre lui, ce ne fut d'abord que pour fes propres intérêts, que j'empêchai les Troupes de fuivre fitôt fes Commandemens, m'imaginant que cette Paix cachoit peut-être quelque ftratagême dont il ne manqueroit pas à m'inftruire; comptant bien qu'il pouvoit fe repofer fur moi des moyens de la rompre. Enfin lorfque mes ordres furent donnés, ne pouvant vivre dans l'incertitude où j'étois, je me mis à la tête de trois cens hommes d'élite, commandez par Taxis, & m'avançai le plus diligem-

ment

ment qu'il me fut poſſible vers la Fortereſſe de Mina, où je ſçavois qu'il falloit que vous paſſaſſiez de néceſſité pour venir à Jaſques, mais malgré mes ſoins, je ne pus arriver à cette Fortereſſe, que le lendemain que vous en étiez partie, à ce que me dit le Gouverneur. Je ne pouvois comprendre quel chemin vous aviez pris, puiſque je ne vous avois point rencontrée: cependant troublé de ce contre-tems, je m'informai de cet homme s'il vous avoit vû; ſi vous aviez paru contente, & ſi vous aviez Oſirie avec vous: il me répondit, qu'il avoit eu l'honneur de vous baiſer la main; qu'autant qu'il en avoit pû juger vous étiez très-ſatisfaite de retourner dans vos Etats; & que pour Oſirie, vous aviez eu de ſi grands ſujets de vous en plaindre, que vous vous en étiez défaite. Ce diſcours fut un coup de foudre pour moi: je crus que cette Fille ne vous étoit devenuë ſuſpecte, que parce qu'elle avoit peut-être deſapprouvé votre changement; qu'elle m'avoit ſans doute écrit

écrit ſans votre aveu ; & qu'elle ne s'étoit ſervie de votre nom, que pour avoir un prétexte pour m'apprendre ce qui ſe paſſoit. Je ne le cache point, toute ma fureur alors ſe tourna contre vous, adorable Fulnie ; & ne voulant pas manquer l'occaſion de vour reprocher votre infidélité, comme j'avois fait celle d'arrêter votre départ, je laiſſai à Mina les Troupes que j'avois amenées ; & ſans autre ſuite que Taxis, je repris promptement la route de Jaſques dans le funeſte deſſein de chercher à vous voir, d'attaquer Haſdy, & lui percer le cœur, & d'expirer moi-même à vos pieds.

Mon deſeſpoir me fit faire une telle diligence, que j'arrivai à Jaſques la nuit du même jour que vous y étiez entrée. Je me déguiſai en Matelot, & fis prendre le même habit à Taxis, qui ne voulut jamais que j'entraſſe ſeul dans la Ville, où nous pénétrâmes d'autant plus aiſément, que les Habitans enyvrés de joye & de plaiſir du retour de leur Princeſſe, le célé-

lébroient avec des transports qui les empêchoient de songer à nous examiner. Les feux & les illuminations éclairoient toute la Ville, l'air retentissoit du nom de Fulnie, & jamais nuit ne fut plus brillante, & cependant plus obscure & plus affreuse pour moi. J'appris qu'Hasdy brulant d'amour & d'impatience, avoit annoncé son hymen pour le lendemain, & qu'on passoit cette nuit à tout préparer dans le Temple destiné à cette Cérémonie. Alors je me resolus d'en faire le théatre de ma vengeance & de ma mort : & sans vouloir prendre un moment de repos, me mêlant parmi ceux que la curiosité conduisoit en ce lieu, j'y restai jusqu'au moment fatal qui devoit vous délivrer à la fois de Hasdy & de Sydamek. Votre presence fut annoncée au Peuple par le son de mille instrumens ; je vous vis descendre de votre Palanquin, le visage voilé, surperbement parée, & toute couverte de pierreries. Cependant cet aspect qui devoit animer ma fureur, ne fit rien sentir à mon

cœur :

cœur : une eſpéce d'indifférence vint me ſaiſir ; je vous ſuivis avec la foule ſans preſque me ſouvenir à quel deſſein j'étois entré.

Un moment de réflexion ſur moi-même me fit croire que cet oubli n'étoit qu'un effet de l'indignation que m'inſpiroit votre procedé. Haſdy parut enſuite : ſa vûë me tira de ma tiédeur ; & reprenant ma premiere réſolution, je fis mes efforts pour fendre la preſſe, & joindre mon Rival ; mais la foule étoit ſi grande, & le reſpect du lieu ſi mal obſervé, que je fus près d'une heure ſans pouvoir avancer, & que je n'arrivai où je voulois être, qu'au moment que la Loi permet aux femmes de lever leurs voiles, qui eſt lorſquelles donnent la main à celui qui les épouſe. Je me trouvai juſtement en face de celle que je prenois pour vous : & par un mouvement dont je ne fus pas le maître, je levai les yeux ſur elle, comme pour puiſer dans les ſiens, l'aveugle fureur qui m'étoit néceſſaire pour me forcer à poignarder Haſdy. Mais, ô Ciel ! qu'el-

quelle fut ma ſurpriſe en reconoiſſans Oſirie, où je croyois trouver Fulnie. Je crus rêver, & que mes ſens troublés m'offroient en ſonge tous les objets qui m'entouroient: le Temple, Haſdy, Oſirie, & le monde qui les environnoit, me parurent une illuſion.

Plus je la regardois, & moins j'ajoutois de foi à cette vérité: cependant mes ſens interdit ayant ramené la tranquillité dans mon ame, je vis achever toute cette Cérémonie, & lier pour jamais Haſdy avec Oſirie: avec le même étonnement je les vis ſortir du Temple & monter enſemble dans un Char ſans pouvoir encore en revenir; mais cette nouvelle Princeſſe ayant parlé aſſez diſtinctement à quelqu'un qui s'éloignoit d'elle, ſa voix acheva de me perſuader de la réalité de cette Avanture. Je vis que je ne me trompois point; & le nom de Fulnie qu'on répétoit ſans ceſſe à mes côtés, m'aſſûrant entiérement qu'on la prenoit pour vous, je revins à moi-même: & ne pouvant douter que ce

ce ne fût là un trait de votre tendresse, & que votre fidelité ne vous eût inspiré cet heureux stratagême: je me trouvai si criminel d'avoir osé vous accuser, & l'action que j'avois eu dessein de faire en poignardant Hasdy, me parut si noire, & si peu digne d'un grand Prince, que je pensai tourner sur moi toute la fureur que vous m'aviez fait naître quelques momens auparavant.

Le fidele Taxis, qui m'examinoit avec attention, s'appercevant de mes mouvemens aux changemens de mon visage, s'approcha de moi, & me prenant par le bras avec assez de violence : Retirons-nous, Seigneur, me dit-il; ce n'est pas ici ni dans cet état que vous devez vous faire connoître. Ces mots ayant rappellé ma raison : Hà! Taxis, lui dis-je en faisant ce qu'il vouloit, que je suis coupable, & que ma Princesse est admirable. Comme il m'avoit vû dans des pensées bien différentes, il fut surpris de mon changement, & me pria de lui dire ce qui me l'avoit pro-

procuré. J'étois trop rempli de cette avanture, pour la renfermer dans mon ſein ; & j'avois trop de confiance en lui, pour la lui cacher ; & lorſque nous fûmes en lieu où nous pouvions parler ſans crainte, je l'inſtruiſis de tout ce que je venois de voir, & de l'éclatante preuve que vous me donniez de votre fidélité : Car enfin, mon cher Taxis, lui dis-je enſuite, il n'y a point de doute que l'adorable Fulnie de concert avec Oſirie n'ait profité de la reſſemblance de cette Fille, pour éviter le ſort qu'on lui préparoit, & tromper Haſdy & le Roi mon Pere. Ainſi il ne me reſte plus qu'à ſçavoir quel eſt l'azile de ma Princeſſe : puiſqu'il eſt certain qu'il faut que ce ſoit elle qu'Oſirie a fait partir de Mina ſous ſon nom : cette Fille en doit être inſtruite, & s'eſt peut-être chargée de me le faire ſçavoir ; & de quelque façon que ce ſoit, je dois tout employer pour entretenir Oſirie. Taxis ne trouva pas cette entrevûë auſſi facile, que je me l'imaginois : La nouvelle Princeſſe, me

dit-il, ne ſera pas moins obſervée, que ſi elle étoit veritablement Fulnie, puiſque perſonne ne la connoît; & la crainte qu'on ne découvre cette intrigue & de perdre ſa grandeur, la forcera de contribuer elle-même à la rigidité que nous obſervons tous avec nos femmes.

Ce raiſonnement me parut ſenſé; mais voulant abſolument voir Oſirie, j'imaginai que puiſque la paix étoit ſi bien cimentée, je pouvois paroître à la Cour de Haſdy ſans aucun déguiſement; qu'il ſeroit même flaté de cette démarche; & que n'ignorant pas la proximité du ſang qui me lioit à la Princeſſe, il me donneroit lui-même l'occaſion de la voir; & quelque choſe que Taxis me pût dire pour me détourner de ce deſſein, je réſolus d'en hâter l'exécution. En effet je repris dès le même jour le chemin de mon Camp; & m'étant mis en état de paroître en Prince de Gomron, je me fis accompagner des principaux de mon armée, & me rendis à Jaſques, où m'étant fait con-

connoître au Gouverneur, je le priai d'annoncer mon arrivée à ſon Maître. Ce que j'avois prévû, ſe trouva juſte : Haſdy charmé de cette eſpéce d'hommage, me reçût avec des honneurs inoüis. Comme il eſt vieux & caſſé, & qu'il étoit même encore incommodé de la bleſſure, qu'il avoit reçûë dans le dernier combat, il s'excuſa de ce qu'il ne pouvoit m'accompagner chez la Princeſſe, & m'y fit conduire. J'ignore ce qui ſe paſſa dans le cœur de cette méchante Femme, lorſqu'on fut m'annoncer; mais à peine fus-je entré dans ſon Appartement, qu'elle paſſa ſeule dans ſon Cabinet, & me fit ſigne de l'y ſuivre. Elle ferma la porte elle-même, & me regardant avec une audace extrême : Sydamek, me dit-elle, tu t'és trompé, ſi tu m'as crue Fulnie. Je me ſuis vengée de tes mépris & des ſiens : de toi, en t'en ſéparant pour jamais ; & d'elle, en lui raviſſant ſon rang & ſes Etats. Je lis ta fureur dans tes yeux, continua-t-elle ; mais je n'en crains point les effets. Mes meſures ſont

bien prises : si tu parles, si tu dévoiles ce mystére, ta Princesse en sera la premiere victime ; & j'aurai du moins la consolation de voir sa mort avant que tu causes la mienne. Perfide! m'écriai-je, à quel dessein m'as-tu donc écrit ; & pourquoi m'arrêter en ces lieux? Pour t'empêcher de t'opposer à ma vengeance, reprit-elle ; mais enfin je n'ai point de compte à te rendre. Sors de Jasquês, ou tremble pour Fulnie.

Ce discours me faisant croire que vous étiez en sa puissance, je m'adoucis ; & cherchant à la toucher par mes soûmissions, je me contraignis pour lui protester que je ne venois point mettre obstacle à sa grandeur, & que je serois le premier à l'y maintenir, s'il en étoit besoin ; que je la conjurois seulement de me rendre Fulnie ; & que j'étois prêt à lui donner toutes les assûrances qu'elle voudroit exiger de moi, que je ne découvrirois jamais sa tromperie.

Elle rêva un moment ; ensuite dequoi me regardant avec moins de

de colere : Quoi, me dit-elle, vous ne pouvez donc oublier Fulnie ? Je l'adore, lui repartis-je ; & mon amour me ſuivra au tombeau. Hébien ! interrompit-elle, demain vous ſerez content. A ces mots rentrant dans ſon Appartement, & me forçant d'en faire autant, elle ſe mit au milieu de ſes Femmes, & m'ôta par ce moyen toutes les occaſions de lui parler en ſecret ; ce qui m'en fit ſortir de très-bonne heure. Je me retirai chez moi l'eſprit & le cœur remplis de mille penſées différentes : je ne pouvois douter qu'Oſirie ne fût coupable d'une indigne trahiſon, & qu'elle n'eût profité de votre confiance pour vous perdre & s'élever ſur vos ruines ; mais ignorant ce que vous étiez devenuë, & la croyant maîtreſſe de votre ſort, je ne ſçavois quel parti prendre ; & j'attendois Taxis pour lui confier mes inquiétudes, lorſque je le vis entrer d'un air à me faire juger qu'il avoit d'étranges nouvelles à me dire ; mais ſans me laiſſer le tems de le queſtionner : Seigneur, me dit-il, il

faut promptement ſortir de Jaſques: vous êtes perdu, ſi vous y reſtez. Le traître Haſdy a donné ſes ordres pour vous faire arrêter: un Soldat Perſan qui a ſervi autrefois ſous moi & qui m'a reconnu, vient de m'en avertir. Comme il eſt de de la Garde du Prince, ſon Commandant l'a mis du nombre de ceux qui cette nuit doivent vous enlever. Je fus moins ſurpris de cette nouvelle, qu'indigné du complot. Je vis aiſément d'où partoit une telle ſupercherie, je commençois trop bien à connoître Oſirie pour m'y tromper; cependant prévenu qu'elle vous retenoit captive dans Jaſques, je me réſolus de mourir, plûtôt que d'en ſortir: & prenant mon parti ſur le champ, je fis raſſembler près de moi tous ceux qui m'avoient ſuivi, dans le deſſein de me deffendre d'une maniere à faire trembler Haſdy & ſa perfide Epouſe; de mettre tout en combuſtion dans la Ville; & d'y publier à haute voix la trahiſon de cette Femme.

Ayant mis toutes choſes en état

de

de remplir ce projet, j'attendois le moment de le faire éclater, lorſqu'on vint m'avertir qu'une Femme demandoit à me parler. Ne voulant rien négliger, j'ordonnai qu'on l'amenât. Elle ne fut pas plûtôt devant moi, que levant ſon voile, elle me fit voir en elle une perſonne d'un âge avancé, grave & majeſtueuſe. Seigneur, me dit-elle, mes traits ne vous ſont pas connus; cependant c'eſt de mon lait que vous avez été nourri. Je me nomme Azanette, & je ſuis ſœur du Gouverneur de Mina. Vous n'aviez que deux ans quand la Reine votre Mere me choiſit pour m'envoyer auprès de la Princeſſe de Jaſques, pour nourrir la Fille qu'elle venoit de mettre au jour: ainſi, Seigneur, j'ai la gloire d'avoir donné mon ſein aux deux plus parfaites Créatures de l'Aſie.

J'avois ſi ſouvent entendu le nom d'Azanette, & je me ſouvenois trop bien de vous avoir vûe vivement touchée d'en être ſéparée, pour ne la pas rappeller à ma mémoire. Charmée de voir une per-

ſonne qui vous avoit été ſi chere, & que je devois regarder comme votre Mere & la mienne, je l'embraſſai avec tendreſſe ; & la regardant triſtement : Hé ! comment, ô ſage Azanette, lui dis-je, avez-vous pû recevoir une perfide Eſclave à la place de votre admirable Princeſſe ? Seigneur, me répondit-elle, j'ai des choſes importante à vous apprendre ; mais il faut auparavant que vous ſortiez de cette Ville, où vous n'êtes pas en ſûreté. Laiſſez-moi vous conduire à quelques milles d'ici dans une maiſon qui m'appartient, & là je vous inſtruirai ſans crainte de ce qu'il faut que vous ſçachiez pour votre repos & celui de Fulnie. Non, non, interrompis-je, n'eſpérez pas que je fuie, & laiſſe ma Princeſſe au pouvoir de ſon Ennemie.

Vous êtes dans l'erreur, reprit-elle ; la véritable Princeſſe de Jaſques n'eſt point en ces lieux : ſon ſort ne dépend plus de celle qui ſous ſon nom uſurpe ſes droits & ſon rang ; fiez-vous à moi. Si le cruel

ruel Hafdy vous faifoit arrêter, vous perdriez pour jamais avec la liberté, l'efpoir de revoir Fulnie, à qui votre fecours eft peut-être bien néceffaire. Taxis fe joignant alors aux raifons d'Azanette, fe jetta à mes pieds, & me conjura fi fortement de fuivre fes confeils, puifqu'ils me feroient retrouver ma Princeffe, & que je courois rifque de tout perdre en ne voulant pas m'y rendre, que je me vis contraint de leur obéïr. Le tems commençoit à preffer, & la nuit à paroître : je pris l'habit d'un de mes Efclaves, & Taxis un autre. Azanette fortit la premiere; & nous la fuivîmes, comme fi nous avions été de fes gens. Les miens eurent ordre de fe difperfer dans la Ville, & d'en fortir par différents endroits pour fe rendre au Camp, où je promis de les aller joindre. Azanette, Taxis & moi gagnâmes la campagne; & nous étant fait donner des Chevaux à la premiere habitation que nous trouvâmes, nous arrivâmes fans accident dans une efpece de defert, où cette Dame avoit un

Château, que la Nature a si bien fortifié par les montagnes & les précipices dont il est entouré, qu'il n'est point de forteresse qui lui soit comparable. Elle y avoit tout son monde, dont le nombre étoit considérable, & nous y fûmes reçûs avec une joie extrême; mais l'impatience où j'étois d'apprendre votre destinée ne me permit pas d'y faire une grande attention. Azanette ne me laissa pas languir davantage, & m'ayant conduit avec Taxis dans l'Appartement qu'elle vouloit que j'occupasse: Il faut que vous sçachiez, Seigneur, me dit-elle, qu'il n'est point d'endroit dans toute l'Asie où l'on fasse tant d'honneurs aux Nourrisses des Princes Souverains qu'à Jasques; & ce fut pour m'en faire joüir tout le tems de ma vie, que la Reine votre Mere m'envoya à celle de Fulnie que je nourris avec le même succès que vous, & que je ne quittai que lorsqu'elle partit pour Gomron. Le Prince Mamet son Pere m'avoit confié le secret de ce Voyage; & comme je devois accompagner

la

la Princeſſe, il m'avoit chargée du ſoin de lui inſpirer pour vous la tendreſſe qu'il ſouhaitoit qu'elle eût pour être heureuſe; mais mon malheur voulut que je tombaſſe malade très-dangereuſement au moment de ſon départ.

Ainſi il fallut malgré moi demeurer à Jaſques. Je fus long-tems à me rétablir, eſpérant toûjours me rendre à Gomron. Pendant cet intervalle, Mamet inſtruit par le Roi ſon Frere que ſes vœux & les ſiens étoient entierement accomplis par l'amour que vous aviez pris l'un pour l'autre, & n'ayant plus que moi de femme de confiance dans ſon Palais, il me pria avec tant d'inſtances de ne le point quitter, que ſçachant la Princeſſe parfaitement contente, je ne fis nulle difficulté d'avoir cette complaiſance, d'autant plus que mon Epoux, qui m'avoit ſuivie, avoit une des premieres Charges auprès de ſa Perſonne. Je vivois de la ſorte comblée de biens & d'honneurs, & recevant ſouvent des lettres de la Princeſſe, quand Mamet vit ſes Etats attaqués

par Hafdy. Vous êtes trop bien inftruit de cette guerre, Seigneur, me dit-elle, pour vous en répéter les circonftances: Mamet y perdit la vie; Hafdy entra triomphant dans Jafques, & par les cruautés qu'il y exerça, & le fang qu'il y fit répandre, y fit fi bien exécuter fes ordres, qu'il ne fut permis à perfonne d'en fortir. Il s'empara du Palais; & voulut que toutes les Femmes dont Mamet compofoit fa Cour, y reftaffent. Ayant appris mon nom, ma qualité, & le rang que je tenois, il me fit mille honneurs, & me dit qu'il m'accorderoit tout ce que je demanderois, excepté la liberté. Je me vis donc captive au milieu d'une Cour de gens durs & barbares, ce Prince n'étant jamais entouré que des Guerriers de fon armée. Je ne fçais s'il n'avoit pas déjà quelque deffein de traiter l'alliance de la Princeffe, quand il réfolut de marcher vers les frontiéres de Gomron; mais lorfqu'il partit, il me dit qu'il efpéroit me faire bientôt revoir Fulnie

Votre

Votre valeur, Seigneur, arrêta ſes progrès ; & la perte de la derniere bataille nous donnoit déjà l'eſpoir de ſecoüer le joug de cet Uſurpateur, lorſque le lendemain de ſa fuite dans Jaſques il fit publier la paix avec le Roi votre Pere, & ſon mariage avec la Princeſſe. Je ne doutai point de votre douleur & de la ſienne; & lorſque j'appris qu'elle étoit partie de Gomron, je demandai à notre nouveau Prince d'être du nombre de celles qui devoient aller au devant d'elle. Je l'obtins; & je fus nommée pour être à la tête de vingt autres deſtinées à la ſervir. Haſdy s'étoit informé avec tant d'exactitude de cette Princeſſe, que ſur le portrait que j'en faiſois moi-même, l'impatience le prit de la voir, & qu'il partit avec nous pour la joindre ſur le chemin de Mina. Comme il avoit une nombreuſe ſuite, & que la route ordinaire, quoique plus courte, eſt remplie de forêts & de montagnes difficiles à paſſer, nous ne prîmes une plus longue; mais plus aiſée. Nous arrivâmes à quel-

ques milles de Mina dans un Bourg où ſe devoit faire l'entrevûë. La Princeſſe n'y arriva que le lendemain. On avoit orné dans la plus belle maiſon du lieu une chambre pour la recevoir : nous nous y rendîmes toutes à l'heure où l'on ſçavoit qu'elle devoit paroître. Haſdy nous y rangea en haye : les hommes étoient au dehors, ne leur étant pas permis de voir la Princeſſe qu'à la cérémonie de ſon mariage ; Elle vint enfin, conduite par les Ambaſſadeurs de Haſdy, qui ſe retirérent auſſitôt qu'elle fut entrée dans la chambre. Elle leva ſon voile, & ſe jetta aux pieds du Prince, qui la releva avec empreſſement, & parut charmé de ſa beauté. Mais tandis qu'ils ſe parloient, mes yeux cherchoient la Princeſſe de tous côtés, ne reconnoiſſant point dans celle-là cette Fulnie que j'avois nourrie, & qui ne m'étoit jamais ſortie de l'eſprit. J'y trouvois bien une extrême reſſemblance ; mais il me paroiſſoit que la Fille de Mamet devoit être encore plus belle ; & quoiqu'elle n'eût que dix à on-

ze ans lorſqu'elle étoit partie de Jaſques, l'eſpace de cinq ans ne me paroiſſoit pas aſſez conſidérable, pour me la rendre méconnoiſſable. Nous nous mîmes toutes à ſes genoux pour lui baiſer la main; & ce fut alors que je ne doutai plus que cette Princeſſe n'étoit pas la mienne: Fulnie ayant les mains d'une beauté ſi parfaite, qu'il eſt impoſſible d'en voir de ſemblables, & celle-cy les ayant très-laides.

Je me contraignis cependant, & m'en fis connoître pour ſa Nourriſſe; mais elle me parla de maniere à me prouver qu'elle ignoroit les principales actions de l'enfance de celle dont elle uſurpoit la puiſſance. Elle ſoutint ſon perſonnage avec une hardieſſe qui m'étonna, & ne nous fit qu'un accueil aſſez fier. Elle paſſa la chaleur du jour dans cette maiſon, & ſur le ſoir un Eſclave du Gouverneur de Mina ayant joint le cortége, me donna une lettre de ſa part, dans laquelle il me donnoit avis de ménager la faveur de la Princeſſe de

Jaſ-

Jasques, dont le caractère lui paroissoit fourbe & cruel ; qu'elle s'étoit défaite d'une de ses Femmes d'une façon toute nouvelle, en la vendant elle-même à un Turc, auquel il avoit ordre de la livrer ; ce qu'il alloit exécuter ponctuelement, dans la crainte d'être perdu, s'il y manquoit.

Ce peu de mots me donna beaucoup à penser ; & j'arrivai à Jasques dans une inquiétude mortelle. Je fus de même les jours suivans ; & je ne sçavois quel parti prendre, lorsque je sçus votre arrivée à cette Cour. Alors jugeant bien que vous reconnoîtriez encore mieux que moi si cette Princesse étoit Fulnie, je formai le dessein d'être témoin de votre entrevuë & de vos discours. On vint vous annoncer ; & la voyant entrer dans son Cabinet, je sortis ; & m'étant rendu par un escalier secret dans une Chambre d'où je pouvois tous entendre, je n'ai perdu aucune de vos paroles : & celles de cette méchante Femme m'ayant instruite de sa vengeance, je n'ai point douté que celle

que

que mon Frere à livrée au Turc par ſon ordre, ne fût la Princeſſe elle-même, & que la Femme de Haſdy, ne fut l'Eſclave Oſirie. Outré de deſeſpoir du ſort funeſte de Fulnie, & remplie d'horreur de l'action barbare de ſon Ennemie, je me ſuis retirée, réſoluë de vous voir & de conſulter avec vous ce qu'il étoit néceſſaire de faire pour tirer la Princeſſe d'eſclavage, & découvrir cette affreuſe trahiſon.

Mais lorſque vous êtes ſorti de l'Appartement d'Oſirie, me commandant de la ſuivre à celui d'Haſdy, je ne puis vous exprimer l'excès de ma ſurpriſe, en lui entendant dire à ce Prince que vous étiez un impoſteur qui vouliez paſſer pour le Prince Sydamek; qu'elle ne vous connoiſſoit point; & qu'étant ſans doute venu à Jaſques pour quelque mauvais deſſein, elle le conjuroit de vous faire arrêter. Haſdy qui ne fait conſiſter la gloire de commander aux autres, que dans le plaiſir de ſe rendre maître de leurs biens, & de leurs vies, a donné d'abord ſes ordres pour qu'on

qu'on vînt vous prendre cette nuit. Je n'ai point perdu de tems, & sitôt que je me suis vûë en liberté de sortir, je me suis échapée du Palais pour vous en avertir, & vous assûrer que Fulnie n'est point à Jasques; que ce n'est point en ce Païs que vous la devez chercher, & que le plus sûr pour vous est d'aller à Mina; de parler au Gouverneur; & de l'obliger en lui montrant la Lettre qu'il m'a écrite, de vous dire tout ce qui s'est passé au sujet de cette Esclave prétenduë; en quelles mains il l'a remise, & dans quel lieu elle peut avoir été conduite. Voilà, Seigneur, continua Azanette, ce que j'avois à vous apprendre, en vous suppliant de pardonner à mon Frere l'obéïssance qu'il a marquée aux ordres d'une Femme, qu'il n'a connuë que comme une Princesse à laquelle il ne devoit rien refuser.

La sage Azanette finit son récit de la sorte; mais ma douleur fut si vive, que je ne fus de long-tems en état de lui répondre. Il est inutile de vous en représenter les effets;

fets; je me flate que vous rendez affez de juftice à mon amour, pour en juger vous-même. Mon premier mouvement fut de raffembler mon Armée; de fondre fur la ville de Jafques, & d'y mettre tout à feu & à fang: mais refléchiffant que cette expédition ne me rendroit pas plus fçavant fur votre fort, & que je rendrois le Roi mon Pere la victime de ma fureur fans que cela pût me fervir pour vous trouver, je pris le parti que me confeilloit Azanette, refolu de vous chercher aux deux bouts de la terre, ou de terminer ma vie dans cette recherche. Il fut donc conclu que je partirois pour Mina dès le point du jour; que Taxis iroit porter mes ordres à l'Armée, pour qu'elle reprît la route de Gomron; qu'il me viendroit joindre enfuite; & qu'Azanette retourneroit à Jafques auprès de la fauffe Princeffe; qu'elle y attendroit de mes nouvelles, pour faire connoître au Peuple fa véritable naiffance & fa trahifon, bien perfuadée qu'on ne feroit nulle difficulté de la croire,

étant

étant en grande confidération dans cette Ville, & parmi les Femmes du Palais.

Tous ces projets furent exécutés avant l'aurore : Azanette reprit le chemin de la Ville ; Taxis, celui de l'Armée ; & je partis pour Mina, muni de la Lettre du Gouverneur, & de quelques mots que fa Sœur y avoit ajoûtés, pour l'obliger à me parler fans crainte. J'y arrivai fans accident, & fis voir à cet homme l'écrit dont je m'étois chargé, fans lui rien dire encore qui vous regardât, ne lui demandant ce qu'il avoit fait de vous, que fous le nom d'Ofirie. Alors m'inftruifant plus amplement que la derniere fois, il m'apprit que la Princeffe de Jafques lui avoit demandé fi on ne trouveroit point quelque Marchand d'Efclaves dans le Païs, qu'il lui en avoit fait venir un, avec lequel elle avoit fait fon marché ; & que le lendemain, elle l'avoit pris en particulier pour lui dire que l'Efclave Ofirie, qu'elle avoit avec elle, étant une Fille dangereufe, dont l'ambition & la jaloufie lui avoient

avoient déja donné mille chagrins à Gomron ; & convainçuë d'avoir eu dessein de profiter d'une espece de ressemblance avec elle, pour se mettre à sa place, elle avoit resolu de l'envoyer si loin, qu'elle fût hors d'état de lui nuire ; qu'elle méritoit la mort, mais que ne voulant pas porter si loin sa vengeance, elle se contentoit de l'avoir venduë au Marchand Turc qu'il lui avoit fait connoître, & qu'elle lui ordonnoit de la lui livrer aussi-tôt qu'elle seroit partie de Mina, en l'asiûrant qu'il rendroit un grand service au Roi de Gomron, & qu'elle auroit soin de lui en faire avoir la récompense.

Il me rapporta ensuite de quelle sorte il vous avoit mise entre les mains de ce Turc, & les paroles que vous lui aviez dites. Malheureux, m'écriai-je en l'interrompant, ne devois-tu pas écouter cette belle Infortunée, & sçavoir par toi même, la vérité du rapport de son Ennemie ? Cruel, dans quel desert iras-tu te cacher, & quelle punition ne merites-tu pas, pour avoir

avoir contribué à la perte de la Princesse Fulnie, & suivi les ordres de sa perfide Esclave, sans en approfondir les motifs ? Ces mots le glacérent d'effroi ; & tombant à mes genoux : Ah : Seigneur, me dit-il, que m'apprenez-vous ; seroit-il possible que j'eusse été trompé ? Je l'en assûrai, en lui contant ce que je sçavois de cette horible Avanture. Le desespoir de cet homme fut bientôt égal au mien ; il voulut se tuer ; & si je n'eusse pas employé sur lui toute mon autorité, il se seroit poignardé à mes yeux.

Enfin l'ayant calmé, je lui dis qu'il falloit vivre pour vous chercher, & fouiller tous les coins de l'Asie, pour découvrir votre retraite. Il me dit alors qu'il croyoit que le Marchand Turc avoit pris la route de Bagdet. Il ne m'en fallut pas davantage pour m'y faire aller : & Taxis m'étant venu joindre, je partis avec le Gouverneur de Mina & ce fidele Compagnon de ma fortune. Nous nous rendîmes d'abord à Gomron, pour instruire

ſtruire le Roi mon Pere de cet étrange évenement ; mais ce Monarque irrité du retardement que j'avois apporté à ſes volontés, ne voulut jamais ni me voir ni m'entendre ; & me fit dire de me rendre au Fort, pour y être priſonnier, juſqu'à ce qu'il en ordonnât autrement. Mais bien loin d'obéïr à cet injuſte commandement, je quittai Gomron dès la même nuit, avec mes deux Confidens ; & bien munis de tout ce qui pouvoit fournir à la dépenſe d'un long & pénible voyage nous nous embarquâmes pour Bagdet. Nous y arrivâmes à bon port ; mais tous nos ſoins pour vous y trouver, furent ſuperflus. Il n'y eut aucune Eſclave que je ne me fis montrer ; point de Turc, à qui je ne vous demandaſſe, en vous dépeignant, ſans qu'on pût me dire autre choſe ; ſinon, que il y avoit eu un Marchand d'Eſclaves, qui, après avoir ſéjourné peu de tems dans la Ville, avoit pris le chemin de Mardin, Capitale de la Meſopotamie. Je reſolus d'y aller : mais craignant de vous

vous chercher d'un côté, tandis que vous feriez d'un autre, je me féparai du Gouverneur de Mina, & de Taxis, leur ordonnant de prendre différentes Provinces; de ne rien négliger pour ne vous pas manquer, & de me rejoindre dans la ville d'Ormus, où je me rendrois tôt ou tard.

Le mouvement que me donnoit ma recherche occupant mon cœur & mon efprit, me figurant toûjours que j'aurois la joye de vous découvrir, mit une efpece de tréve à ma douleur; mais ayant parcouru la Mefopotamie fans aucun fuccès, mon defefpoir reprit de nouvelles forces, & je partis pour Ormus dans un état digne de compaffion. Comme je voulois être remarqué dans cette Ville, afin de m'y faire confidérer, de façon que je ne puffe rien ignorer de ce qui fe paffoit à Gomron, ainfi qu'à Jafques, j'y parus avec affez d'éclat, par le nombre des Efclaves que je m'étois donné, & la magnificence de mes habits; mais je déguifai mon nom & ma naiffance. Mon deffein

réüffit

réüſſit de ce côté : le Gouverneur d'Ormus me fit un accueil obligeant, & me traita avec la conſidération qu'on doit avoir pour les Etrangers. Quelques jours après mon arrivée, je fis connoiſſance avec les généreux Della Vallé; ſon eſprit, ſa ſcience, & les charmes de ſa converſation me firent prendre une tendre amitié pour lui : il me parut qu'il en avoit une pareille pour moi, & nous ne nous quittâmes plus. Comme j'avois pubié que je voulois aller chercher la guerre à Taurus, & qu'il me dit qu'il vouloit s'y rendre auſſi, je le priai de ne point partir ſans moi : quoique ce ne fut pas ma véritable intention, n'en ayant point d'autre que celle de lui découvrir mes malheurs, & de l'engager à parcourir la Terre avec moi, lorſque mes deux hommes m'auroient rejoint. Je les attendois de jour en jour, & je me flatois que leur retardement étoit une preuve qu'ils avoient peut-être été plus heureux que moi ; & qu'ils n'étoient ſi longtems à leur voyage, que pour vous

ménager lorſque ce cher Ami m'a rendu la vie par l'étonnant nouvelle de votre arrivé en ces lieux.

Le Prince de Gomron ſe tut, & la belle & tendre Fulnie le récompenſa dignement de toutes ſes inquiétudes, & de ſes peines, par les touchantes marques qu'elle lui donna de ſa reconnoiſſance. Enſuite ayant tenu conſeil avec Della Vallé, ils conclurent, que ſi Taxis & le Gouverneur de Mina n'arrivoient pas dans le courant du mois, ils partiroient tous trois pour Gomron, où la Princeſſe ſe feroit reconnoître au Roi, & l'engageroit à prendre ſa vengeance contre Oſirie, en permettant à Sydamek de raſſembler l'Armée, & d'aller attaquer Haſdy juſques dans ſa Ville Capitale. Mais comme les malheurs ont leurs, périodes, & qu'un bonheur ne vient preſque jamais ſeul; trois jours après cette réſolution, Sydamek eut la joye de revoir Taxis. Ce fidele Sujet n'eut pas plûtôt demandé l'Etranger Kazamir, nom que le Prince avoit pris dans toutes ſes courſes, que chacun

cun s'empressa de la conduire à son Palais. La satisfaction de Sydamek fut extrême; & celle de son Confident ne fut pas moins grande, en le trouvant plus content que lorsqu'il s'en étoit séparé; & jugeant que dans la situation des choses, les nouvelles qu'il lui apportoit finiroient entiérement ses malheurs. Il le pria de lui donner une audience secret; mais le jeune Prince qui vouloit tout partager avec Fulnie & Della Vallé, le conduisit chez ce jeune Romain; & s'étant rendus dans l'Appartement de la Princesse, lui commanda de faire son récit en leur présence; & s'adressant au Prince: Le Frere d'Azanette & moi, Seigneur, lui-il, nous étant rejoins après d'inutiles recherches, nous prîmes la resolution de retourner à Jasques, & de passer encore à Gomron, nous imaginant que la Princesse auroit peut-être trouvé le moyen de se racheter, & s'y seroit indubitablement rendu ë. Notre espoir ne fut point trompé: comme nous attaquions indiffé-

remment tous les Marchands & les Négocians, nous apprîmes d'un Marchand Chrétien, qu'un de ses Correspondant étoit parti de Gomron pour Ormus, avec une jeune Esclave telle que nous dépeignions la Princesse; que nous l'y trouverions certainement, si nous voulions y aller, & nous donna des marques si fortes que c'étoit ce que nous cherchions, que nous ne doutames point que ce fût elle, Nous consultames alors sur ce que nous devions faire : & persuadés que puisque vous seriez à Ormus, vous ne tarderiez pas à trouver la Princesse, nous résolûmes d'aller à Jasques apprendre cette nouvelle à la sage Azanette, pour qu'elle écrivît elle même au Roi votre Pere, toute cette étrange Avanture, en lui certifiant la vérité de la trahison d'Osirie, & qu'elle nous chargeât de la Lettre.

Notre projet fut exécuté aussitôt que resolu. Nous arrivâmes au Château de cette Dame, & la fîmes avertir de notre retour, elle s'y rendit; mais elle nous apprit

que

que tous avoit changé de face depuis votre départ, & que la ville de Jafques étoit dans une affreufe confufion ; que le Prince Hafdy dégoûté de fon Epoufe, dont l'orgüeil & la fierté étoient infupportables, étoit devenu amoureux d'une de fes Efclaves ; que la fauffe Fulnie s'en étoit apperçûë ; & qu'animée de rage & de jaloufie, elle avoit empoifonné cette Fille, & celle qui conduifoit cette intrigue ; que cet attentat avoit mis Hafdy dans un tel défefpoir, qu'il en étoit devenu furieux ; & que dans fes tranfports ayant poignardé ceux qui cherchoient à l'adoucir, il s'étoit attiré la haine du Peuple & des Grands ; & qu'Ofirie profitant de l'averfion publique, l'avoit fait charger de chaînes ; & le tenant enfermé dans une Tour du Palais, avoit pris les rennes du Gouvernement ; mais que cruelle & fanguinaire, elle s'étoit fait autant d'ennemis que la Ville avoit d'Habitans, ayant fait mourir dans les fupplices la plûpart des Seigneurs qui regrettoient Mamet :

 que

que pour elle, saisissant une si belle occasion de venger la Princesse, elle s'étoit retirée du Palais, avoit fait assembler les Mécontens, & leur ayant déclaré le secret d'Osirie, elle les avoient engagés à prendre les armes contre cette Usurpatrice ; que deux partis partageoient la Veillé, l'un composé des créatures d'Hasdy & d'Osirie, & l'autre de ceux à qui le sang des légitimes Souverains étoit encore cher, mais qu'il leur manquoit un Chef, pour les rendre suppérieurs à leurs ennemis ; qu'elle avoit dépêché la veille de notre arrivée un Courrier au Roi de Gomron, pour l'instruire de ce qui se passoit, & le conjurer de leur envoier du secours.

Elle nous chargea encore d'une Lettre mieux circonstanciée ; mais je jugeai à propos de laisser son Frere à Jasques, pour qu'il se joignît aux Mécontens aves quelques troupes que je lui promis de lui envoyer de Mina, où nous les avions aissées : & reprenant seul le chemin de Gomron, je fis partir trois cens hommes pour Jasques, & me ren-

rendis à la Cour, où je trouvai le Roi auſſi touché que ſurpris des malheurs de la Princeſſe ſa Niéce, & dans la derniere douleur de ne ſçavoir où vous étiez l'un & l'autre. Ce moment me paroiſſant favorable, je lui dis le lieu où jeſpérois vous trouver, & l'aſſûrai de vous ramener plus ſoûmis que jamais à ſes ordres, ſi ſa Majeſté vouloit reprendre les ſentimens de Pere pour un Fils auſſi grand & ſi digne de ſa tendreſſe.

Le Monarque m'embraſſa les larmes aux yeux, & m'ayant donné un de ſes vaiſſeaux, m'a fait promptement partir pour Ormus. Ma navigation ayant eu le vent favorable, je ſuis arrivé ſans accident au Port d'Ormus; ayant fait arborer l'Etandart de Perſe, pour n'avoir point de compte à rendre au Gouverneur. A ces mots Taxis préſenta au Prince ſes Lettres de créance,& l'ordre du Roi ſon Pere, pour preſſer ſon départ. Ils eſt difficile d'exprimer la joye de Sydamek & de Fulnie en apprenant cet heureux changement. Della Vallé fit

éclater la ſienne par les plus tendres ſollicitations ; & pour être libres de s'embarquer des le lendemain, ils furent le même jour prendre congé du Gouverneur d'Ormus, qui n'apprit qu'avec chagrin qu'ils vouloient partir ; mais enfin ils ſe ſéparérent, très-charmés les uns des autres ; & le reſte du jour ayant été employé aux préparatifs du Voyage, ils quittérent Ormus & firent voile à Gomron.

Ils y furent reçus avec des tranſports, & des acclamations extraordinaires : le Roi Kazak vint lui-même environné de toute ſa Cour les prendre à leur débarquement, pour rendre ſon Peuple témoin de ſa réconciliaton avec ſon illuſtre Fils, & de la ſatisfaction qu'il avoit de revoir Fulnie : il les tint long-tems dans ſes bras l'un & l'autre, en baignant leurs viſages de ſes larmes. Les deux Amants ne parurent pas moins ſenſibles à ſa vûë, & jamais ſpectacle ne fut plus tendre & plus touchant. Sydamek préſenta Della Vallé au Roi ſon Pere, comeme un Etranger auquel il avoit obli-

obligation, & qui lui étoit extrêmement cher. Le Romain étoit fait d'un air à s'attier les cœurs de tous ceux qui le voyoient ; & le Monarque en ressentant l'effet comme le Prince son Fils, lui fit des honneurs infinis. Toute cette brillante Cour se rendit au Palais comme en triomphe, le Roi de Gomron ayant voulu que la Princesse de Jasques entrât dans la Ville sans voile, afin de la faire voir au Peuple, qui, frappé de cette beauté merveilleuse, ne pouvoit se lasser de l'admirer, & de lui donner mille bénédictions.

Toutes les Dames du Palais vinrent au-devant d'elle, & lui firent connoître combien elle en étoit aimé, par les transports de joye qu'elles firent éclater. Le Roi de Gomron cependant les ayant conduits dans son Cabinet, où tous les Grands du Royaume étoient assemblés, on y tint Conseil ; & toutes les voix s'étant réûnies pour conlure que Sydamek devoit partir à la tête de l'armée pour attaquer Jasques, on ne songea plus qu'à la guerre. Kazak qui s'atten-

doit au retour du Prince, avoit donné de si bons ordres, qu'il apprit en arrivant que les troupes l'attendoient sous les remparts de Mina. Ce jeune Guerrier avoit une telle impatience de venger sa Princesse, qu'il ne prit que deux jours de repos à Gomron; & fut joindre l'armée, suivi de Della Vallé & du fidele Taxis: le jeune Romain ne voulant pas manquer cette occasion de pouvoir signaler sa valeur, ainsi que son amitié.

Après que Sydamek eût fait une revûë exacte de ses troupes, il se mit en marche, & parvint à la vûë de Jasques sans avoir trouvé la moindre opposition sur les frontiéres, au contraire les peuples lui livroient le passage avec empressement, & venoient d'eux-mêmes apporter à l'armée les munitions dont elle pouvoit avoir besoin. Cette facilité le surprit, & lui fit dire à Della Vallé, qu'il ne croyoit pas acquerir beaucoup de gloire dans les combats qu'il auroit à rendre. Mais en approchant de Jasques, il apprit que cette Ville

étoit entournée d'une armée de Baluches, qu'Osirie avoit appellés à son secours; & que les Habitans soutenus de quelques troupes arrivées de Mina, avoient fermé leurs portes, & s'étoient fortifiés de maniere qu'ils avoient déjà soutenu avec courage différentes attaques, malgré même le partie d'Osirie qui s'étoit rendu maître du Palais pour garder cette fausse Princesse.

Ces nouvelles ayant fait juger au Prince de Gomron qu'il falloit vaincre les Baluches, avant que de songer à pénétrer dans la Ville, il s'y prépara: & s'étant avancé en bon ordre, presenta la bataillé à l'Ennemi. L'armée des Baluches étant beaucoup plus forte, ils l'acceptérent sans balancer, se flatant de la victoire, & de forcer la Ville à se rendre lorsqu'elle n'auroit plus de secours à pouvoir espérer.

Quoique cette bataille ait été des plus mémorables, je n'en entreprendrai point le détail, pour ne pas ralentir la curiosité que donne le sort de mon Héros; & je me contenterai de dire que Syda-

mek eut beſoin de toute ſa valeur, & du courage qu'il inſpiroit aux ſiens contre des Ennemis renommés par toute l'Aſie pour leur intrépidité; mais ce Prince fit des actions ſi prodigieuſes, & Della Vallé le ſeconda ſi vaillamment, que leurs troupes voulant les imiter, parurent invincibles; & que les Baluches ayant quelque tems diſputé la victoire, furent enfin taillés en pieces: ces hommes féroces & barbares aimant mieux ſe faire maſſacrer ou ſe tuer eux-mêmes, que de fuir ou d'avoir recours à la clemence du Vainqueur: & de plus de cinquante mille hommes, il n'en reſta pas un de vivant ſur le champ de bataille; quoique l'armée de Sydamek ne fût que de vingt mille combattans.

Ceux de la Ville voyant la victoire aſſûrée au Prince, firent ouvrir leurs portes aux Vainqueurs, qui s'emparérent de la Ville & du Port, que le Gouverneur de Mina avoit fait fermer de tous côtés par de groſſes chaînes de fer, pour empêcher qu'on ne vînt l'attaquer

par

par mer. Toute cette armée s'étant repanduë dans les principaux quartiers de la Ville, le parti d'Osirie redoutant la juste punition de sa révolte, abandonna le Palais, & se soûmit à Sydamek, qui suivi du vaillant Della Vallé & de quelques troupes, s'en rendit le maître. Le jeune Romain posa lui-même une garde à l'Appartemenr des Femmes, pour qu'on ne leur fît aucune insulte ; & le Prince de Gomron fut à celui d'Osirie, qu'il trouva dans le plus affreux desespoir, & voulant à tout moment attenter sur sa vie. Sydamek trop généreux pour insulter à son malheur, ne lui fit aucun reproche, se proposant de laisser à Fulnie la disposition de son sort ; mais il la fit garder à vûë, de même que l'Usurpateur Hasdy, dont la raison étoit entierement perduë.

Azanette à laquelle on etoit redevable d'une partie de ce grand évenement, vint alors s'offrir à Sydamek avec les principaux de la Ville, pour le supplier de faire grace aux Rebelles, & de donner au peu-

peuple la ſatisfaction de revoir ſa véritable Souveraine. Le Prince & Della Vallé la comblérent de loüanges & d'amities ; & Sydamek reçut les Habitans Jaſques avec tant de bonté & de magnanimité, qu'ils prirent autant d'amour pour lui, qu'il leur avoit donné d'admiration par ſa valeur. Comme il falloit de néceſſité que la Princeſſe vint mettre elle-même l'ordre & la tranquillité dans ſes Etats, Della Vallé voulut être chargé de cette ambaſſade, avec un des plus grands Seigneurs de la Cour. Ainſi tandis que le Prince mettoit tout en état de la recevoir, les deux Ambaſſadeurs partirent & ſe rendirent à Gomron, où la victoire de Sydamek étoit déja publique & célébrée avec éclât. Le Roi de Gomron & la Princeſſe Fulnie firent de grands honneurs à Della Vallé & au Seigneur de Jaſques, qui ne voulant pas retarder la joie de cette Ville, la ſuppliérent de hâter ſon départ : ce qu'elle fit avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'elle alloit y trouver ce qu'elle avoit de plus

cher.

cher. Le Roi de Gomron la fit accompagner des Grands de ſa Cour & des Dames les plus conſidérables. Jamais voyage ne ſe fit plus agréablement; Sydamek ayant eu ſoin de lui faire trouver chaque jour ſur ſa route de nouveaux agrémens. Della Vallé ne contribua pas peu à les augmenter; les charmes de ſa converſation lui faiſant paſſer le tems de maniere qu'elle crut n'avoir fait qu'un pas de Gomron à Jaſques.

La joie du peuple de cette Ville à la vûë de ſa Princeſſe ne ſe peut décrire, ni l'éclatante reception que lui fit Sydamek. La vertueuſe Azanette fut la premiere qui vint embraſſer ſes genoux: & reconnoiſſant en elle celle qu'elle avoit ſi tendrement nourrie, ne ceſſoit point de faire remarquer au peuple la différence de cette admirable beauté à celle d'Oſirie. Fulnie de ſon côté lui fit bien voir par ſes touchantes careſſes, qu'elle ne l'avoit pas oubliée, & qu'elle la regardoit toûjours comme ſa Mere.

L'en-

L'entrée de cette Princeſſe fut des plus ſuperbes ; Sydamek n'ayant rien épargné pour y faire éclater ſes ſoins & ſon amour. Enfin lorſque l'on eut paſſé quelques jours dans les jeux & les plaiſirs, Fulnie ſe fit amener Oſirie dans le deſſein d'augmenter ſa confuſion par ſa clémence ; mais cette audacieuſe Femme parut devant elle avec tant d'arrogance , & ſoutint ſa lâche trahiſon avec une telle témérité, que cette Princeſſe ne pût être entierement maîtreſſe de ſon ſort , les Grands du Royaume l'ayant contrainte à la punir ; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle obtint qu'on lui laiſſeroit la vie , & ne ſouffriroit qu'une priſon perpétuelle ; mais elle ne fut pas longue : le deſeſpoir de cette Femme en abregea le tems ; & malgré l'attention qu'on avoit à la garder, elle trouva moyen de s'empoiſonner quelques jours après ſa condamnation. Sa mort ne fit de chagrin qu'à la Princeſſe , qui par la bonté de ſon cœur fut extrêmement ſenſible au

deſtin

deſtin de cette malheureuſe, dont l'ambition & la jalouſie cauſoient la perte.

Pour Haſdy ſuffiſamment puni de ſes cruautés & de ſon uſurpation par la perte de ſa raiſon, on le laiſſa dans la Tour du Palais enchaîné & bien garde ; & lorſque tout fut tranquille, Fulnie & Sydamek ſongérent à reprendre le chemin de Gomron, pour s'y lier des nœuds d'un deux hymen : & voulant laiſſer au peuple de Jaſques des marques éclatantes du ſoin qu'ils prenoient d'aſſûrer leur bonheur, & témoigner en même tems à Della Vallé leur eſtime & leur reconnoiſſance, étant redevables à ſa valeur, à ſa prudence & à ſes conſeils de la réüſſite de leurs deſſeins, ils le conjurérent d'accepter la Principauté de Jaſques. Quoique cette propoſition flatât extrêmement le jeune Romain, par la preuve qu'elle lui donnoit de la grandeur des ſentimens de Fulnie & de Sydamek, il la refuſa ſans balancer, en accompagnant ſon refus de tout

ce

ce qui pouvoit les assûrer de sa gratitude; mais il leur fit si bien comprendre que sa Religion & sa façon de penser étoient incompatibles avec cette Souveraineté, & qu'il n'avoit pas quitté sa patrie pour ne la revoir jamais, qu'ils furent obligés de se rendre à ses raisons; & ne pouvant les vaincre, ils nommérent pour Vice-Roi de Jasques l'ancien Gouverneur de Mina, frere d'Azanette, qui par la conduite qu'il avoit tenuë dans cette grande affaire, avoit suffisamment effacé le crime que son ignorance lui avoit fait commettre. Toutes choses ayant été reglées au dedans & au dehors de la Ville, Sydamek, Fulnie, Della Vallé, la sage Azanette & toute leur suite, retournérent à Gomron, non sans larmes de la part des Habitans de Jasques. Le Roi Kazak les vint recevoir à la forteresse de Mina, & fit avec eux le reste du voyage. La ville de Gomron retentit de mille cris d'allegresse à leur arrivée; & quelques

jours après elle fut encore augmentée par la pompeuse cérémonie du Mariage du Prince & de la Princesse, dont la satisfaction eût été sans aucun mêlange, s'ils eussent pû ne se jamais séparer de Della Vallé; mais ce généreux Romain ne les vit pas plûtôt au comble de leur bonheur, qu'il les pria de lui laisser continuer ses Voyages.

Le Roi de Gomron fit tous ses efforts pour le retenir, & la douce habitude que Sydamek & Fulnie s'étoient faite de vivre avec lui, leur rendant cette séparation des plus rudes, ils n'épargnérent rien pour l'empêcher. Della Vallé ne fut point insensible à tant de marques d'estime & d'amitité; il fut même vivement touchée de les quitter; mais quelque chose de plus fort que lui le forçant à partir, il lui fut impossible d'y résister. Jamais Amis ne se séparérent avec plus de douleur: Sydamek lui fit présent d'un sabre garni de diamans, & Fulnie le força d'accepter une boët-

boëtte faite d'une ſeule perle d'un prix immenſe. Enfin comblé d'honneurs & d'amitiés, il leur dit adieu, en leur promettant de leur donner de ſes nouvelles le plûtôt qu'il le pourroit; & partit de Gomron, rempli d'eſtime & d'admiration pour ces illuſtres Princes.

Fin du Tome XI.



LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame DE GOMEZ.

TOME DOUZIEME.



A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.
M. DCC. XXXVI.

TABLE

DES

NOUVELLES

Contenuës dans ce Volume.

AP-



APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce* 23. *Août* 1734.

JOLLY.



SUITE DE L'ILLUSTRE VOYAGEUR.

LXIII. NOUVELLE.

Les mouvemens que Della Vallé s'étoit donnés pour le Prince de Gomron ; & le desir qu'il avoit eu de le voir heureux, l'avoient occupé de maniére qu'il ne s'étoit point apperçû du changement qui s'tétoit fait dans son cœur : mais lorsque Sydamek voulut l'engager à rester avec lui, le desir de chercher la sçavante Maany se ranima de telle sorte, que quand il n'auroit point eu d'autre raison pour le refuser, celle-

là ſeule l'y auroit contraint; & ce ne fut que dans l'intention de ſe rendre à Bagdet, qu'il ſortit du Mogoſtan. Il prit ſa route vers les frontiéres de la Perſe; & comme ſon impatience ne lui p: emettoit pas de faire de grandes obſervations, ni de longs ſéjours dans les lieux par où il paſſoit, remettant ſes remarques à ſon retour, il côtoyoit déjà les bords de l'Euphrate pour entre dans le Diarbek, lorſqu'un jour en traverſant un bois, où ſon deſſein étoit de faire alte, pour donner quelques heures de repos à ſes gens, il entendit un bruit ſortir du fond du bois, ſemblable à celui que font des hommes qui ſe battent avec fureur. Il n'en falut pas davantage pour l'obliger à picquer de ce côté; deux de ſes gens le ſuivirent, & virent avec lui quatre Turcs à cheval qui combattoient deux contre deux avec une telle animoſité, que la terre en paroiſſoit ébranlée. Mais à quelque diſtance d'eux, ſpectacle encore plus intéreſſant, s'offrit aux veux de Della Vallé: c'étoient deux

deux autres Turcs à pied, qui retenoient une Femme, qui cherchoit à fuir leur violence, & qui leur resistoit avec un courage admirable.

Le jeune Romain ne balança point à courir de ce côté, pour tirer cette Infortune des mains de ces Barbares; & fondant sur eux, avec impétuosité le pistolet à la main secondé de ses deux hommes, il leur fit lâcher leur proye en les obligeant à se deffendre; mais ce combat ne fut pas long, Della Vallé en tua un dans l'instant, & l'autre prit la fuite vers ceux qui se battoient. Celle qu'il venoit de délivrer si promptement, se préparoit à faire éclater sa reconnoissance, lorsqu'elle en fut empêchée par les quater Combattans, qui s'étant réunis pour tourner toute leur fureur contre celui qui vouloit la leur ravir, vinrent attaquer Della Vallé: mais le brave Romain leur fit bientôt connoître la force de son bras; & par le trépas du premier qui s'avança sur lui, ayant rendu la partie plus égale, il fit tête aux trois autres, dont malgré la valeur feroce, il

diminua encore le nombre en faiſant voler la tête du ſecond. Ses gens animés par ſon exemple, ne tardérent pas à ſe défaire des deux derniers. Della Vallé ne ſe voyant plus d'adverſaires, & ne jugeant pas que cet endroit fut trop ſûr pour l'inconnuë, mit pied à terre, & s'étant approché d'elle pour lui demander dans quel lieu elle vouloit être conduite, il fut ſi fort ébloüi de l'éclat de ſon viſage, qu'il n'avoit pas eu le tems de regarder, qu'il ne put prononcer une ſeule parole; & reſtant immobile d'étonnement & d'admiration, les yeux attachés ſur ce charmant objet il donna tout le tems à l'Amour de le perçer du plus vif de ſes traits.

La belle Inconnuë à qui ce trouble fit craindre que ſon Libérateur ne tombât dans le même deſordre que ſes Raviſſeurs, rougit & pâlit preſque à la fois; & n'oſant preſque lever les yeux ſur lui, Seigneur, lui dit-elle en langue Perſane, le croyant de cette Nation, parce qu'il étoit habillé à l'uſage de ce Pais, l'action que vous

vous venez de faire me donne lieu de croire que je n'ai plus rien à redouter, & que je puis me mettre ſous votre protection. Ces paroles ayant obligé le jeune Romain de ſortir de ſon extaſe : Je n'oſe me flater, Madame, lui répondit-il dans le même langage, d'être encore aſſez heureux pour vous être utile ; mais je puis vous proteſter, que mon bras, mon ſang, & ma vie vous ſont entierement dévoüés ; & qu'en quelque lieu que vous permettiez que je vous accompagne, mon profond reſpect & mon obéïſſance vous feront une preuve de l'ardeur de mon zéle. Je ne ſçais, reprit elle en le regardant obligeamment, ce qui m'engage à me fier à vous ; mais je me croirois véritablement malheureuſe ſi votre phyſionomie me trompois : cependant, continua-t-elle, faites moi la grace de fortifier l'opinion qu'elle me donne en m'apprenant à qui je dois en ce moment l'honneur & la liberté. Je ſouhaite, lui répondit-il, que l'éclairciſſement que vous deſirez, ne détruiſe point

une prévention ſi favorable ; & quoique je ſois ici dans un Païs où mes pareils ſoient peu conſidérés, je ne balancerai point à vous avoüer que je ſuis Européen, & que je profeſſe la Religion Chrétienne ; l'Italie eſt ma patrie ; Rome le lieu de ma naiſſance, & mon nom Della Vallé ; l'envie de voyager m'en a fait ſortir. Mon deſſein étoit d'aller en Perſe ; quelques affaire m'ont attiré & retenu dans le Mogoſtan ; un deſir curieux me conduiſoit à Bagdet ; mais je n'ai plus d'autres penſées que celle de vous obéïr.

Tandis qu'il parloit de la ſorte, la belle Inconnuë n'ôta pas les yeux de deſſus lui ; & lorsqu'il eut ceſſé, les ayant baiſſés, comme pour refléchir à ce qu'elle devoit faire, elle rêva un inſtant ; mais paroiſſant ſe déterminer : Le Ciel me favoriſe, lui répondit-elle d'une maniére ſinguliere, puisqu'il me fait tomber entre les mains d'un homme de ma Religion. Je ſuis Chrétienne, Seigneur, & je cours de ſi grands riſques dans le Diarbek

bek ma patrie, que j'ofe vous conjurer de me mener en Perfe avec vous : puifque la feule curiofité guide vos pas, & que vous trouverez bien mieux à la fatisfaire dans l'étenduë & la magnificence de ce vafte Empire, que dans la ville de Bagdet, qui n'a rien d'affez remarquable pour vous attirer.

Della Vallé commençoit à devenir trop amoureux pour négliger ou refufer une fi douce occafion de ne point quitter cette charmante Inconnuë ; & lifant dans fes regards la crainte qu'elle avoit de refter trop long-tems en ce lieu, il profita des chevaux de ceux qu'il venoit de vincre ; & la faifant monter fur celui des quatre qui lui parut le plus digne d'une fi belle charge, il ordonna à fes deux hommes de mener les autres en main ; & tous enfemble regagnérent l'endroit du Bois où le refte de fon équipage l'attendoit. Della Vallé, qui ne pouvoit ôter les yeux de deffus elle, eut encore un nouveau fujet d'admiration en lui voyant manier fon Courfier avec une adref-

ſe ſurprenante ; & la grace qu'elle faiſoit éclater ſur ce fier animal, augmentoit ſa beauté de telle ſorte, qu'il étoit impoſſible de la regarder ſans en être enchanté. Le jeune Romain marchoit à ſes côtés ; & quoiqu'il eût un extrême deſir de ſçavoir qui elle étoit, & par quelle avanture elle s'étoit trouvée ſeule au milieu des Turcs qu'il venoit de combattre, il mit des bornes à ſa curioſité juſqu'à ce qu'ils fuſſent en lieu de ſûreté. Il n'eut pas plûtôt joint ſon équipage, que rebrouſſant chemin & quittant les bords de l'Euphrate, ils s'avancérent ſur les frontiéres de Perſe, où trouvant nombre de Caravanrerails ou Maiſons deſtinées à la commodité des Voyageurs, ils ralentirent leur courſe ; Della Vallé voulant ménager l'Inconnuë, & ſe donner le tems d'être inſtruit de ce qui la touchoit. Cette belle Perſonne avoit paru d'une ſi grande inquietude juſqu'au moment qu'elle avoit perdu le Diarbek de vûë, qu'elle n'avoit voulu prendre aucun repos : mais dès qu'elle ſe vit
ſur

ſur les terres du Roi de Perſe, devenuë plus tranquille, elle ne s'oppoſa point aux ſoins que ſon Conducteur prenoit, pour l'empêcher de ſuccomber à la fatigue du Voyage.

Ce fut dans un de ces lieux d'entrepôts que Della Vallé ne pouvant plus réſiſter à l'envie de connoître celle qui l'avoit enfin réduit ſous les loix de l'Amour, la conjura de ſatisfaire ſa curioſité. Comme elle s'attendoit à cette demande, & qu'elle avoit eu tout le tems de ſe préparer à ce qu'elle devoit répondre, elle ne balança point. Je ſuis née de parens Chrétiens, lui dit-elle, & nous ſuivons l'uſage Chaldéen; ma Famille s'eſt établie à Bagdet depuis nombre d'années; & comme elle avoit deſſein de paſſer en Perſe, pour éviter la perſécution des Turcs, elle me fit apprendre la Langue Perſane dès mon bas âge: mais la mort m'ayant enlevé mon Pere il y a près de ſix mois, & ne me voyant qu'avec quelques Parens, qui n'ont pas la même autorité dans Bagdet, qu'avoit ce Chef de

ma Famille, & craignant toûjours d'être envelopée dans l'horrible Tribut que les Turcs exigent des Peuples, pour augmenter le nombre des Victimes dont on remplit le Serrail du Grand Seigneur, je me suis resoluë d'exécuter moi seul le dessein qu'avoit eu mon Pere, en me rendant en Perse, où je sçais qu'on professe librement la Religion Chrétienne, Cha-Abas ayant même permis aux Arméniens Catholiques Romains, de s'établir dans son Empire, & d'y bâtir une Eglise.

Ma Famille s'est quelque-tems opposée à cette entreprise à cause de ma jeunesse; mais l'ayant enfin resoluë à me laisser satisfaire, je suis partie vêtuë à la Turc pour éviter d'en être prise, & suivie de deux Filles Esclaves & de deux anciens domestiques de mon Pere, déguisés comme moi. J'étois déja parvenuë sans aucune mauvaise rencontre jusques à près de deux milles du Bois où vous m'avez trouvée; & m'étois arrêtée dans une Maison de passage pour y prendre

dre quelque repos, lorſqu'à mon réveil je me ſuis vûë environnée de ſix Turcs, & ſans aucun de mes gens Je n'ai point douté que ces ames mercenaires ne m'euſſent venduë, & n'ayant de ſecours à pouvoir eſpérer, que de mon courage & de mon adreſſe, je n'ai fait d'abord qu'une foible réſiſtance, en demandans à ces Barbares ce qu'ils vouloient de moi. Ils me répondirent avec aſſez de reſpect, que ſuivant les ordres qu'ils avoient du Bacha de la Surie, de chercher dans toutes les Provinces quelque rare beauté pour le Serrail de ſa Hauteſſe, ils les avoient parcouruës ſans ſuccès; qu'étant entrés dans cette Maiſon pour y rafraîchir leurs chevaux, ils m'y avoient vû arriver; que le vent ayant levé mon voile, ils m'avoient trouvée ſi digne du Grand-Seigneur, qu'ils avoient reſolu de m'enlever de force, ſi ce ne pouvoit être de bonne volonté; qu'ils s'étoient adreſſés à ceux qui me conduiſoient, & qu'ayant fait briller à leurs yeux l'or & les pierre-

ries, ils les avoient introduits dans ma chambre, & s'étoient enfuis pour éviter ma colere, & se rendre en Surie sous la protection du Bacha.

Ce discours me fit frémier d'horreur; mais jugeant que ma résistance en ce lieu seroit inutile, & les porteroit peut-être à des extrêmités plus terribles, je feignis de me soûmettre à mon malheurs; & leur promis de les suivre sans peine, à condition qu'ils auroient pour moi le respect dû à une personne destinée à sa Hautesse. Charmés de ma douceur, ils m'assûrérent de leur soûmission; & l'un d'entr'eux m'ayant prise en croupe, ils se sont mis en chemin: quatre comme vous avez vû, étoient à cheval, & les deux autres à pied, n'étant préposés que pour les servir & garder leurs chevaux, lorsqu'ils mettoient pied à terre. Cependant outrée de douleur, je rêvois aux moyens de sortir de cet abîme, & je faisois au Ciel des vœux ardens pour qu'il m'en traçât la voye, lorsqu'ils ont été exaucés

cés au moment que je l'efpérois le moins. Le Turc qui me tenoit derriere lui, épris d'un fol Amour, & jugeant plus à propos de me garder, que de me donner au Grand-Seigneur, a fait avancer près de lui un des trois autres, & lui ayant parlé affez long-tems bas, mais de façon pourtant que je ne perdois rien de ce qu'il difoit, il l'a fait confentir à fe ranger de fon parti, en cas que fes Camarades s'oppofaffent au deffein qu'il avoit formé de me fouftraire au fort qu'on me préparoit, croyant m'en faire un beaucoup plus heureux en m'époufant.

Mais pour moi prévoyant que ce projet alloit caufer de la diffention entre mes Raviffeurs, & que leur querelle pourroit me donner la facilité de fuir, je me fuis mife à faire des cris terribles. Les deux autre Turcs fe font approchés pour fçavoir ce que j'avois; & les ayant promptement informés du complot de leurs Compagnons, la fureur les a d'abord tranfportés; & mettant le fabre à la main,ils m'ont à

peine laiſſé le tems de me jetter à terre, pour me garantir des coups qu'ils portoient à mon Conducteur, qui s'étant mis en défenſe avec ſon Ami, a formé le combat que vous avez vû. Alors profitant de cet heureux moment, j'ai pris la fuite d'une courſe aſſez legere, pour me faire eſpérer que je ſortirois du Bois, & gagnerois la prémiere habitations pour m'y cacher, avant qu'ils puſſent ſçavoir de quel côté j'aurois conduit mes pas, quand leurs deux Valets, Turcs & Barbares comme eux, ſe rencontrant dans mon chemin, m'ont barré le paſſage, & vouloient me contraindre à retourner ſur le lieu du combat, lorſque la Providence vous a conduit à mon ſecours. Mais, Seigneur, ajoûra t-elle en soûriant, je m'apperçois de l'irrégulariré que j'ai miſe dans mon diſcours: Je vous ai dit mon Païs, ma Religion, & mon Avanture, ſans vous apprendre mon nom ni ma naiſſance: cependant ma Famille eſt des plus nobles & des plus anciennes de la Meſopotamie dont elle

elle eſt originaire, & ſon nom que je porte eſt Gézira. Mon projet étoit d'aller en Perſe, pour y voir les Cérémonies de l'Egliſe Romaine qu'on y pratique librement; de m'y établir, & d'y faire venir mes Parens. Voilà, Seigneur, ce que vous deſiriez de ſçavoir; & comme vous pourriez douter de ce que je ſuis, étant Etranger, voilà, lui dit-elle, en tirant de deſſous ſa robbe un aſſez grand écrein de chagrin couleur de feu, ce qui prouvera que je ne ſuis ni du peuple ni de condition ſervile: les Turcs qui m'ont enlevée n'ayant pas deſſein de me voler, ne m'ont point foüillée, & j'ai conſervé par-là tout ce que je portois avec moi. A ces mots ayant ouvert le coffret, elle fit briller aux yeux de Della Vallé un aſſez grande quantité des plus beaux diamans qu'il eût encore vûs, en le priant de s'en charger, & de les lui garder, afin qu'ils lui ſerviſſent dans l'établiſſement qu'elle vouloit ſe faire à Iſpahan.

L'amoureux Romain étoit déjà ſi prévenu en faveur de cette belle

le Fille, qu'il n'avoit pas befoin de ces richeffes pour être perfuadé de la vérité de fes paroles : il s'offença même de ce qu'elle croyoit qu'il falloit lui en donner des preuves, & l'affûra que quand elle n'auroit pas eu ce fecours, il ne l'auroit laiffé manquer de rien. Gardez vos Pierreries, lui dit-il, charmante Gézira, vous étes trop belle & trop jeune pour vous défaire de cet ornement, & je me trouverai trop heureux de contribuer à ce qui vous fera néceffaire, pour vous permettre d'avoir recours à leur valeur. Je ne refufe point vos foins, lui répondit-elle avec grace; mais je me perfuade que vous ayant déjà rendu dépofitaire de ma perfonne, vous devez l'être auffi de tout ce qui m'appartient: ainfi, Seigneur, j'ofe vous fupplier de me regarder comme votre Sœur, & que mes intérêts deviennent les vôtres.

Della Vallé la remercia tendrement de fa confiance, & fans prononcer le mot d'Amour, ne laiffa pas de lui faire entendre, qu'elle lui étoit

étoit devenuë si chere, qu'il n'étoit plus en son pouvoir de separer ses interêts des siens. La belle Gézira feignant de ne prendre ses assûrances, que comme des effets de sa générosité, y répondit avec autant d'esprit que de modestie: & quoiqu'elle lui témoignât une estime particulier; qu'elle y mêlât même de ces sortes d'attentions, dont l'Amour seul est capable, & qu'elle s'énonçât souvent d'un air passionné, elle accompagnoit toutes ces choses de tant de pudeur & de majesté, que Della Vallé étoit forcé de faire céder l'ardeur de sa flâme au respect qu'elle sçavoit lui inspirer, & de s'imposer silence dans les instans qu'il croyoit les plus favorables pour la déclarer. Cette charmante Etrangére avoit presque éteint dans son cœur le desir de connoître Maany; cette curiosité s'étoit rallentie; & lorsqu'il rappelloit à son souvenir tout ce que la Princesse de Gomron lui en avoit rapporté, ce n'étoit que pour se dire à lui-même, qu'elle n'auroit jamais donné de si grandes loüanges à la

Fille

Fille de Giverida, si la belle Gézira se fût offerte à ses regards, n'étant pas possible qu'il y eût rien au monde qui lui fût comparable. En effet, quoiqu'il soit ordinaire aux Amans de trouver ce qu'ils aiment au-dessus de tous les autres objets, l'Amour n'aveugloit pas Della Vallé sur celui dont il étoit enchanté: Gézira étoit un chef-d'œuvre de la Nature, & l'un de ces thrésors dont elle se plaît quelque-fois d'enrichir la terre, pour montrer aux humains ce qu'elle est capable de produire, & dont la rareté augmente le merveilleux. Le jeune Romain en brûlant d'amour pour Gézira, rendoit justice à sa beauté; mais cette sorte de tribut auquel il étoit obligé, presque malgré lui, devint le plus foible de ses sentimens, lorsqu'il eut reconnu combien l'ame l'emportoit sur l'éclat du corps; puisque l'admiration la plus parfaite & l'estime la plus haute, furent dans la suite les soûtiens inébranlables de sa passion, & la lui firent conserver jusqu'au tombeau.

L'Etran-

L'Etrangére de son côte étoit trop éclairée pour ne pas connoître tout le mérite de Della Vallé, & pour ignorer l'effet que ses charmes avoient produit sur son cœur, elle s'en étoit applaudie en secret; & trouvant cette conquête digne d'elle, elle avoit formé le projet de se l'assûrer dès le premier moment qu'elle l'avoit vû: mais quoiqu'elle eût pris pour lui une tendresse peu différente de la sienne, résoluë de le connoître plus parfaitement, & d'établir son pouvoir sur lui par un fond d'estime qui rendît sa passion exempte des foiblesses d'un amour ordinaire, elle se maintint dans de si justes bornes, qu'à mesure que ses charmes faisoient croître sa flâme, elle sçavoit aussi augmenter son respect & sa discretion. Le nom de cet illustre Voyageur ne lui étoit pas inconnu, des conjectures qu'elle ne vouloit pas encore mettre au jour, l'avoient fait parvenir jusqu'à elle; & c'est ce qui l'avoit déterminée, ainsi que sa reconnoissance, à lui confier sa conduite.

Ce

Ce fut avec ces ſentimens l'un pour l'autre qu'ils arrivérent dans la ſuperbe ville d'Iſpahan, Capitale de l'Empire de Perſe, & le ſéjour ordinaire de ſes Rois. Cha-Abas qui regnoit alors, y faiſoit briller par-tout des marques de ſa magnificence, & y attiroit les Etrangers de toutes les parties du Monde, par le Commerce qu'il y faiſoit fleurir. Le premier ſoin de notre Voyageur fut de s'aſſûrer d'un Palais pour la belle Gézira & pour lui: il en trouva un ſi bien diſpoſé pour être enſemble & ſéparément, qu'il le loüa tout ce qu'on lui demanda. Deux corps de logis entourés de Jardins, le compoſoient; Gézira prit le plus reculé, & Della Vallé occupa l'autre. Il lui donna pour la ſervir ſix jeunes Eſclaves, & pluſieurs bas domeſtiques: il augmenta auſſi le nombre des ſiens, & n'épargna rien pour paroître avec éclat à la Cour du Roi de Perſe. Lorſqu'il eut réglé ce qui concernoit ſa maiſon, il ſe rendit à l'Egliſe des Arméniens Catholiques Romains, dont le

le Pafteur le reçut avec confidération, & s'offrit de le préfenter au Roi, ayant l'honneur d'être fon Géographe.

Della Vallé y confentit, & quelques jours après il s'acquita de fa promeffe. Cha-Abas fit un accueil des plus obligeants au jeune Romain; & charmé qu'il eût quitté fa Patrie dans le feul deffein de venir admirer fes Etats, & la forme de fon Gouvernement, il ordonna qu'on eût pour lui des attentions particulieres. Ce Prince qui joignoit à mille belles qualités, un amour extrême pour les Sciences, ne fut pas long-tems fans prendre une grande eftime pour Della Vallé. Il l'avoit déja prévenu en fa faveur par les agrémens de fa perfonne; mais lorfqu'il eut connu ceux de fon efprit, & la profondeur de fon génie, il ne fongea plus qu'aux moyens de l'arrêter à fa Cour; ce qui ne lui fut pas difficile, le fçavant Romain trouvant dans ce Monarque des vertus dignes de tout fon attachement. Il n'abufa point cependant de fa faveur, & trouva

trouva l'art de poſſéder la confiance du Prince & l'amitié des Courtiſans ; n'employant ſon pouvoir que pour faire du bien aux malheureux, & répandre des graces ſur ceux qui le méritoient.

Tandis qu'il faiſoit l'ornement & l'admiration de cette Cour, Gézira ne s'occupoit qu'à des œuvres de piété : tendre, genéreuſe, & compatiſſante, elle paſſoit tous ſes momens à ſoulager ceux qu'on lui diſoit être en néceſſité, parmi les Voyageurs Chrétiens, ou dans le nombre des Mahométans qui s'étoient convertis, & qui n'avoient pas dequoi ſubſiſter. Elle fit elle-même pluſieurs converſions ; & s'étant attachée à l'inſtruction de ſes Eſclaves, elle les éclaira ſi parfaitement des lumieres de la Foi, qu'elle les conduiſit elle-même au Baptême : mais elle ne ſe communiquoit qu'à ceux qui pouvoient avoir beſoin de ſes générofités ou de ſes inſtructions, ne donnant l'entrée de ſon Appartement qu'au ſeul Della Vallé, & ne ſortant jamais qu'envelo-

pée

pée d'un voile épais pour ſe rendre au Temple des Catholiques Romains, pour y faire ſes Priéres, ou s'entretenir avec leur Paſteur, dont elle eſtimoit le zéle & la charité. Cette conduite faiſant juger à l'amoureux Romain, qu'il ne pourroit déclarer ſa flâme ſans offrir ſa foi, le jetta d'abord dans une eſpéce d'embarras.

Toute ſa faveur auprès du Roi de Perſe, ne l'avoit pû ſouſtraire de ſon amour; mais quoiqu'il fût extrême, la crainte d'un engagement éternel, s'étant jointe au reſpect que lui inſpiroit Gézira, l'empêchérent de ſe déclarer. Il la trouvoit trop vertueuſe pour ne lui pas parler d'hymen en lui découvrant ſa paſſion, & ne ſe ſentoit pas aſſez de réſolution, pour ſe charger de tant de chaînes à la fois. Une autre raiſon encore le retenoit. Comme il n'étoit pas le ſeul Voyageur qui fût à Iſpahan, & que cette Ville étoit remplie de gens de toutes Nations, il y avoit vû des Etrangers, qui s'étant arrêtés dans la Turquie d'Aſie, en avoient viſité

les

les Provinces ; & qui, en parlant du Diarbek, publioient hautement qu'elle possedoit une merveille dans l'incomparable Sitty Maany Giverida, digne de l'admiration de toute la Terre. Ces loüanges répétées sans cesse étoient même parvenuës jusques à Cha-Abas, qui, sans la connoitre que sur le rapport d'autrui, en faisoit une estime particuliére ; & disoit souvent à Della Vallé, qu'il ne comprenoit pas que sçavant comme il étoit, sa curiosité ne l'eût point conduit à voir cette surprenante Fille. Le Romain, qui n'osoit découvrir l'Avanture qui l'avoit forcé de rompre son projet, se sentoit animé d'un nouveau desir de le reprendre, en entendant parler de la sorte : mais il ne jettoit pas plutôt les yeux sur Gézira, qu'il n'avoit plus la force de partir. Cependant l'amour qu'il avoit pour elle, l'ayant rendu plus sçavant sur les mouvemens du cœur, il fit plusieurs secretes réflexions sur ceux que lui donnoient la réputation de Maany & la vûë de Gézira ; & connut avec autant

de ſurpriſe que de douler, qu'il s'en falloit bien peu qu'elles ne tinſſent une place égale dans ſon ame.

Cette découverte le troubla; & confus d'être tombé dans un égarement, qu'il n'eût pas pardonné à d'autres, il cherchoit à rappeller ſa raiſon par toutes celles qu'il en croyoit capables: Quels charmes, diſoit-il en lui-même, peut avoir Maany, pour m'obliger à quitter pour elle l'objet le plus parfait? Gézira n'a-t-elle pas en partage la beauté, l'eſprit, l'éloquence, & la délicateſſe des expreſſions: où puis-je trouver plus de vertu, d'agrémens, & de ſolidité? Quelques ſciences de plus doivent-elles l'emporter ſur tant d'attraits? Et qu'eſt-ce enfin que la veritable ſcience d'une femme? Sçavoir ſe faire aimer; s'en rendre digne par la beauté de ſon caractére, & former ſon ame à la ſageſſe: voilà tout ce qu'elles doivent ſçavoir. Maany il eſt vrai, ſçait toutes les Langues; toutes les parties de la Philoſophie lui ſont familiers; ſa lecture

eſt immenſe ; ſa mémoire incompréhenſible : & que m'importe, reprenoit-il, en quelle Langue Gézira s'exprime, il n'en faut qu'une pour dire je vous aime ; & ſi jamais je puis lui faire prononcer ces mots, celle qu'elle parle me ſera toujours plus chere, que toutes celles que je ſçais. Je ne lui demande point d'autre Philoſophie, que de ſe plaire avec moi, ni de memoire que pour ne m'oublier jamais.

C'eſt ainſi que Della Vallé cherchoit à détruire les progrès que faiſoit ſur lui un objet qu'il ne voyoit point, par les qualités de celui qui lui étoit préſent. Mais malgré ſes efforts, Maany revenoit toûjours à ſa penſée ; & l'envie de la voir, & la crainte d'abandonner Gézira, le mirent dans une telle irréſolution, qu'il en perdit le ſommeil, & devint d'une ſi grande mélancholie, que la belle Gézira s'en allarma : & s'imaginant que le ſilence qu'il impoſoit à ſa paſſion, pouvoit en être la cauſe, elle mit en uſage tous les ſoins & toutes les

com-

complaiſances que lui permettoit ſa vertu, pour le tirer de cet état. Il s'apperçut de ſon inquiétude ; & ne doutant point qu'elle ne partît d'un fond d'amitié, il reſolut de terminer la peine qu'il ſouffroit, en lui confiant le trouble dont il étoit agité : mais ne pouvant gagner ſur lui de lui découvrir ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur à l'égard de Maany, ſans lui faire connoîttre en même-tems l'amour qu'elle lui avoit fait naître, il voulut ſçavoir ſes ſentimens, afin d'agir ſelon qu'il les trouveroit plus ou moins favorables : ſe flatant s'il en étoit aimé, que les douceurs de cette tendreſſe réciproque lui feroient entierement oublier Maany; ou, que s'il voyoit au contraire qu'elle n'eût aucun panchant pour lui, qu'il chercheroit à ſatisfaire ſa paſſion en ſatisfaiſant le deſir qu'il avoit de ſe rendre à Bagdet. Content de ce deſſein, il ne ſongea plus qu'à ſaiſir l'occaſion de l'exécuter : il ne l'attendit pas l'ong tems, la belle Gézira la lui fournit dès le même jour. Vivement touchée de ſa ſituation,

& voulant en ſçavoir le motif, il ne ſe fut pas plûtôt rendu dans ſon Apartement à ſon heure ordinaire, qu'après les premieres civilités, le regardant attentivement: Seigneur, lui dit-elle, les obligations que je vous ai, & ma reconnoiſſance, ne me permettent pas de garder un plus long ſilence ſur la triſteſſe dont vous êtes accablé: peut être en ſuis-je l'innocente cauſe, & que vous craignez de me l'apprendre. Enfin, Seigneur, continua-t-elle en rougiſſant, peut-être n'êtes vous plus dans l'intention de m'avoir dans votre Palais; que ma préſence vous gêne; & que les ſoins généreux que vous prenez de moi vous deviennent à charge: mais j'oſe vous dire que vous me connoiſſez bien peu, ſi vous apprehendez de me le déclarer. Non que je ne vous avouë que cette ſéparation ne me ſoit terrible: je me ſuis trop bien accoûtume à la douce fraternité qui s'eſt établie entre nous, pour la quitter ſans regret. J'ai même fait partir un homme pour Bagdet, afin d'inſtruire ma Famille de mes

Avan-

Avantures & de vos bontés ; & je lui mande de me venir trouver, pour en être témoins, & partager mon bonheur. Mais, Seigneur, votre repos doit l'emporter ſur le mien, & je ſuis prête à vous le ſacrifier.

Oh ! Gézira, s'écria Della Vallé, que vous ſçavez peu le pouvoir que vous avez ſur moi, ſi vous pouvez penſer que je puiſſe me ſéparer de vous : car enfin il eſt tems de vous découvrir mon cœur, & de vous faire connoître de quelle maniere vous y regnez. Je vous adore, charmante Gézira, vous vous êtes emparée de toutes les facultés de mon ame du premier moment que je vous ai vûë ; vous m'avez fait oublier tous mes projets; vous avez rompu tous mes deſſeins, & je n'ai plus ſongé qu'à vous ſuivre. Ne vous allarmez pas de cet aveu, ajoûta-t il en la voyant changer de couleur, mon reſpect égale mon amour; & j'ai des choſes encore plus ſurprenantes à vous apprendre. J'aimois ſans le ſçavoir, & ſans l'avoir jamais vûë, une perſonne de Bag-

det, avant que de vous avoir rencontrée : la réputation de Sitty Maany Giverida me conduiſoit dans le Diarbek, lorſque vous m'en avez détourné. Votre beauté miraculeuſe, votre rare vertu, votre douceur, & les charmes de votre eſprit, l'avoient entiérement bannie de mon ſouvenir; & je me préparois à vous offrir mon cœur & ma foi, lorſque par une fatalité que je ne puis comprendre, le deſir de voir cette Maany eſt revenu me perſécuter avec plus de force que jamais; tout ſemble même conſpirer à me tourmenter; je ne vois perſonne qui ne chante ſes loüanges ; il n'eſt point ici d'Etranger qui n'en parle avec extaſe, & Cha-Abas lui-même me reproche inceſſamment mon peu de curioſité. Envain j'oppoſe vos touchant attraits à cet objet inviſible, vous l'emportez dans mon cœur, mais elle l'emporte dans mon imagination. Jugez cependant, adorable Gézira, de confiance que j'ai dans votre ſageſſe, par l'aveu que je vous fais de mes foibleſſes : je brûle de voir Maany,

Maany, & je tremble de vous quitter : je voudrois que vous me trouvassiez digne de votre tendresse; que vous n'aimassiez que moi, & ne vivre que pour vous : & cependant je me forme en secret le plus grand de tous les plaisirs, de pouvoir inspirer les mêmes sentimens à cette Fille si sçavante, si sage, & si Philosophe. Accordez-donc toutes ces contrarietés, continua-t-il en jettant à ses pieds, c'est en vous seule, ô! Gézira, que je mets mon espérance, & que je cherche ma consolation; éprouvez ma flâme; répondez à mon amour, & vous effacerez sans doute ce fatal objet de mon esprit & de mon cœur.

Il est difficile d'exprimer ce qui se passoit dans le cœur de Gézira en ce moment; & quoiqu'elle fît tous ses efforts pour en caché l'agitation, il falloit que Della Vallé fût aussi troublé qu'il l'étoit, pour ne s'en pas appercevoir. Mais cette belle personne profitant de sa préoccupation pour lui répondre: Il est vrai, Seigneur, lui dit-elle, „

que vous m'apprenez d'étonnantes choses. Je ne vous déguiserai point cependant que je m'étois flatée du bonheur de vous plaire: votre confiance mérite toute la mienne; & je vous ai trop bien étudié, pour craindre que vous abusiez de ma franchise. Je vous dirai bien plus : s'il ne falloit que vous aimer & vous en assûrer par tout ce que la pudeur peut permettre à celles de mon sexe à qui la sagesse est recommandable, pour contribuer à votre satisfaction & dissiper le trouble de votre ame, je ne balancerois pas à vous jurer une tendresse éternelle; mais, Seigneur, je prévois que vous n'en serez pas moins curieux de voir Maany: & malgré tout l'amour dont vous voulez que je croie vous avoir embrassé, je reconnois en vous un fond d'estime pour ma Rivale, que toute la mienne ne pourra détruire; & je ne sçais point d'autre expédient pour votre repos & pour le mien, que de faire venir en Perse cette Maany si fort vantée par des gens, qui sans doute se plaisent à

lui

lui donner des qualités qu'elle n'a pas. Perſonne ne peut la connoître mieux que moi : toutes deux de la même Ville, & même un peu parentes, je n'ignore rien de ce qui la regarde ; mais je puis vous proteſter qu'elle ne mérite point de troubler votre tranquillité ; & que les dons qu'elle a reçûs du Ciel, ne valent pas la peine de vous faire quitter Iſpahan. Ne croyez pas que ce diſcours ſoit un effet de ma jalouſie, mon ame eſt exempte de cette paſſion ; & quoique tout mon bonheur conſiſte à me voir maîtreſſe de votre cœur, je le céderai ſans peine à Maany, ſi vous l'en trouvez plus digne : c'eſt une preuve ſenſible du peu d'envie que je lui porte, que de l'obliger à vous venir trouver, & de vous rendre Juge entre elle & moi. Mais je vous avertis, Seigneur, que malgré toutes les qualités qu'on attribuë à la trop heureuſe Maany, elle eſt d'une fierté qui ne lui laiſſera ſouffrir aucun partage ; & ſi vous décidez en ſa faveur, il faudra que l'hy-

men accompagne votre décision.

Non, non, interrompit Della Vallé, je veux pour jamais oublier Maany, puisque Gézira m'est favorable; elle doit m'être indifférente, puisque vous ne me haïssez pas: le charmant aveu de votre tendresse détermine mon choix & rappelle ma raison. Hé! pourquoi chercher si loin un bonheur imaginaire, lorsque je puis m'en faire un réel avec un objet dont je suis enchanté? C'en est fait, ajouta-t-il, aimable Gézira, votre triomphe est assûré: laissez Maany dans Bagdet; & pour achever votre ouvrage, pardonnez mon égarent, & mettez le comble à ma félicité, en acceptant ma foi. Que les nœuds de l'Amour & de l'Hymen me lient si fortement à vous, qu'il ne me soit plus permis de m'en séparer, ni d'occuper mon cœur & mon esprit d'une autre que de vous.

Non, Seigneur, reprit Gézira, je n'aurai point à me reprocher d'avoir surpris votre suffrage: vous pourriez voir un jour Maany, & m'ac-

m'accuſer de vous l'avoir cachée. Je veux que vous jugiez vous-même ſi ſes qualités répondent à leur réputation : ma gloire & mon bonheur veulent que ce ne ſoit qu'en ſa préſence, celle de ſa famille & la mienne, que j'accepte l'honneur que vous voulez me faire ; & je vais dès aujourd'hui renvoyer à Bagdet pour obliger les uns & les autres à me ſatisfaire. Mais, lui répondit Della Vallé preſque malgré lui, êtes-vous ſûre que Maany ſe rende à vos priéres ; & ne trouvez-vous pas que ce ſoit l'outrager, de lui faire entreprendre un pareil Voyage, pour être témoin de notre félicité ? Je me charge de tout repartit Gézira en ſoûriant, Maany n'eſt pas ſi difficile que vous vous l'imaginez ; & puiſqu'il faut vous l'avoüer, continua-t-elle en le regardant tendrement, le portrait que je n'ai pû me diſpenſer de lui faire de Della Vallé en lui écrivant ce qui m'étoit arrivé, a fait naître dans ſon cœur un auſſi grand déſir de vous connoître, que vous en avez de la voir.

Della Vallé rougit à ce discours: son inquiétude le reprit ; & ne pouvant accorder les touchants regards de Gézira avec ses paroles, il en fut interdit. Cette belle personne paroissoit l'aimer, elle en convenoit même; cependant elle n'étoit point jalouse de ce qu'il sentoit pour Maany : elle vouloit lui épargner la peine de la chercher, en la faisant venir : elle ne marquoit pas en avoir une idée aussi haute, qu'il se la formoit, & malgré cela elle lui avoüoit que cette Rivale avoit envie de le voir. Ces contradictions le surprenoient autant que celles qu'il reconnoissoit dans ses propres sentimens : il eût voulu dans Gézira plus de crainte de le perdre, ou moins de tendresse ; moins de prévention contre le mérite de Maany, ou plus d'envie de l'emporter sur elle: sa complaisance & sa tranquillité le charmoient & le désespéroient à la fois. Cependant cherchant à déguiser ces différents mouvemens, il assûra Gézira qu'elle seule lui suffisoit: il la conjura de se lier à lui pour jamais,

mais, & de laiſſer à Bagdet la redoutable Giverida; mais il ne put obtenir d'elle d'accepter ſa foi ſans l'aveu de ſa famille, ni de retarder plus de quinze jour ſans écrire à Maany de venir en Perſe.

Si pendant cet intervalle, lui dit-elle, Seigneur, je vous vois reprendre votre humeur ordinaire; ſi je mapperçois que ma Rivale s'éloigne de votre penſée, & que mon peu de mérite puiſſe faire votre bonheur, je n'épargnerai rien pour le rendre parfait; mais ſi vous perſiſtez dans votre mélancholie, préparez vous à mettre Maany à la place de Gézira; & n'eſpérez pas que je cherche à l'en chaſſer. Cette belle Fille parut être ſi ferme dans ſa réſolution, que quelque choſe que lui pût dire Della Vallé, il ne put l'en faire changer. Cependant quoiqu'il fût tranſporté de joie d'avoir touché ſon cœur, il n'étoit point fâché qu'elle voulût lui faire voir Maany. Le commerce réglé qu'il avoit établi avec Sydamek & Fulnie depuis qu'il é-

toit à Ispahan, le fortifioit encore dans sa curiosité. Il leur avoit mandé son avanture, & soulageoit son inquiétude en l'épanchant dans leur sein; mais les réponses qu'il en recevoit, l'augmentoient, bien loin de la diminuer: la Princesse de Gomron lui écrivant sans cesse, que malgré le portrait qu'il lui faisoit de Gézira, il n'approchoit point encore de ce qu'étoit Maany; que la beauté pouvoit être égale, mais qu'il étoit impossible de trouver personne qui pût posséder les talens & les qualités de cette admirable Fille; & qu'elle ne lui pardonnoit point d'avoir donné son cœur à une autre.

Tout cela le mettoit dans une irrésolution sur ce qu'il devoit faire, qui redoubloit à chaque instant le trouble dont il étoit agité. Cette situation ne lui laissant pas l'entiere liberté de sa raison, il voulut se dissiper en visitant les plus belles Villes du Royaume de Perse, & surtout Tauris, que Cha-Abas venoit de reprendre sur les Turcs;

&

& comme il craignoit de laiſſer Gézira ſeule, & ne pouvoit ſe réſoudre à la quitter, il lui propoſa d'être de ſes Voyages. Elle y conſentit à condition qu'elle déguiſeroit ſon ſexe en s'habillant, en homme, afin d'éviter les embarras que donnent les ſoins qu'on doit avoir d'une femme; de pouvoir l'accompagner partout, & joüir comme lui de la liberté de voir le Païs ſans aucun riſque. Il approuva cette idée; & s'étant mis l'un & l'autre en état de l'exécuter, Della Vallé demanda au Roi de lui permettre de viſiter les Provinces de ſon Empire. Ce Monarque, charmé de ſa curioſité, lui donna congé, en le priant de lui faire part de ſes obſervations; & le fit accompagner par deux Seigneurs de ſa Cour, pour donner ordre à tous les Gouverneurs de le recevoir avec honneur. Della Vallé ſe fit ſuivre auſſi de tous ſes domeſtiques, tant Perſans qu'Italiens; & dans cet équipage ſe tranſporta dans les Provinces les plus remarquables de cet Empire. Je n'entreprendrai point

point le détail de ſon Voyage, & de ce qu'il y vit d'extraordinaire, ſes avantures avec Gézira étant la ſeule choſe à laquelle je doive m'arrêter: cette belle Fille qui le ſuivoit partout vêtuë en Perſan, & comme lui à cheval, lui donna ſouvent plus de ſujets d'admiration que les antiquités des lieux par leſquels ils paſſoient. Comme il écrivoit ſes obſervations ſur les mœurs, l'eſprit & le Gouvernement des Perſes, & qu'il lui faiſoit part de ſes remarques; il fut pluſieurs fois ſurpris des ſiennes ſur cet ouvrage, de la juſteſſe de ſes penſées, de ſes déciſions, & des conſeils qu'elle lui donnoit: & quoique dans tout cela elle affectât une grande ſimplicité, & de manquer des lumieres acquiſes par les ſciences, il lui trouvoit un génie ſi propre à les recevoir, qu'il ſe propoſa d'employer ſon tems à ſon retour à lui en donner les teintures les plus néceſſaires.

Mais ſi ſon eſprit l'étonna, la grandeur de ſon courage le mît bientôt hors de lui-même. En effet

fet après avoir terminé ſes courſes par la ville Tauris, comme il reprenoit la route d'Iſpahan, une troupe de Tartares brigands & vagabonds, tentés par la magnificence de ſon équipage, l'attaqua dans un défilé des montagnes dont Tauris eſt entouré. Della Vallé avoit trop de valeur, pour s'épouvanter de cet incident ; mais il ne put ſe deffendre de craindre pour Gézira : & quoiqu'il ſe mît d'abord en état de répouſſer ceux qui s'oppoſoient à ſon paſſage, ſon inquiétude le troubla de ſorte, que ſe tournant ſans ceſſe pour la regarder, il ne pouvoit éviter la mort que lui préparoit un de ces Brigands, dont le ſabre étoit déjà levé ſur ſa tête, ſi cette admirable Fille n'eût fait voler en l'air d'un ſeul revers du ſien le bras de ce miſérable. Ce coup ayant appris à Della Vallé qu'elle étoit auſſi vaillante que belle, le ranima de façon qu'il en devint invincible, ainſi ſecondé par cette courageuſe Perſonne, qui n'attaquoit que pour donner la mort, & de tous ceux
de

de ses gens qui portoient des armes. Il n'y eut aucun de la troupe des Tartares qui ne fut tué, blessé ou mis hors de combat. La belle Gézira y fit des choses si prodigieuses, que son illustre Amant la regardant comme un Ange armé pour sa deffense, fut prêt de joindre l'idolatrie à l'ardeur de son amour; mais cette sage Heroïne reçut ses loüanges avec tant de modestie, & lui fit si bien sentir le péril où le mettoit une erreur si contraire à la pieté d'un veritable Chrétien, que sans cesser de l'admirer, il rentra dans les bornes que lui prescrivoit la raison. Cependant il revint à Ispahan si rempli de ce qu'il lui avoit vû faire, & si pénétré de reconnoissance, qu'il en perdit enfin le souvenir de Maany: & résolu de ne se jamais séparer de Gézira, il la pressa si sérieusement de le rendre heureux, qu'elle lui fit serment de n'être jamais qu'à lui; mais qu'elle le conjuroit d'attendre sa Famille de laquelle elle avoit trouvé des lettres à son retour, qui lui marquoient qu'elle ne tarderoit pas à la joindre.

Quel-

Quelque impatience que l'amour donnât à Della Vallé, il fallut qu'elle cédât à ſon reſpect; mais mille fois plus attaché qu'avant ſon départ, il ne la quittoit preſque plus : & lorſque cette belle Fille étoit occupée à ſes œuvres de pieté, & qu'il ne pouvoit la voir, il paſſoit les momens de ſa retraite ou de ſon abſence dans ſon Appartement, s'amuſant à voir les ouvrages en broderies qu'elle faiſoit faire à ſes Eſclaves, & qu'elle travailloit elle-même, lorſque ſon tems n'étoit pas employé plus utilement. Un jour qu'il revenoit de faire ſa cour à Cha-Abas, & qu'il avoit encore entendu célébrer le nom de Maany, étant rentré dans ſon Palais dans le deſſein de ſe rendre auprès de Gézira, à laquelle il vouloit toûjours ſacrifier le plaiſir ſecret qu'il ſentoit, quand on parloit de la Fille de Giverida, paſſa dans ſon Appartement. Elle étoit ſortie; mais comme on ne lui en refuſoit jamais l'entrée, & que ſes Femmes ſçavoient qu'il aimoit à l'y attendre, elles l'y laiſſérent en

en liberré. Il n'y fut pas plûtôt ſeul, que curieux de tout ce qui lui appartenoit, il promena ſes regards ſur pluſieurs bijoux dont elle avoit deſſein d'orner un Cabinet, qui terminoit ſon Appartement, & dans lequel elle ſe retiroit à de certaines heure. Della Vallé n'y étoit jamais entré; & s'appercevant que la porte étoit entrouverte, un mouvement dont il ne fut pas le maître, le contraignit à manquer de diſcrétion, en voyant à quoi elle pouvoit s'y occuper. Il y vit d'abord un oratoire; enſuite jettânt les yeux ſur une table de jaſpe, il y apperçut quelques livres & une caſſette ouverte, dont il paroiſſoit qu'elle avoit tiré des papiers épars ſur cette table. Il en prit un, & vit avec un étonnement inconcevable que c'étoit une lettre de la Princeſſe de Gomron, où ces paroles étoient écrites.



LET-

LETTRE.

VOUS me déſeſpérez, ma chere Maany, par la cruauté que vous avez de vous cacher ſi long-tems à Della Vallé. N'avez-vous pas aſſez éprouvé ſon amour & ſon obéïſſance; & n'êtes-vous pas perſuadée à préſent qu'il eſt digne de vous, comme vous êtes ſeule digne de lui? De grace montrez-lui dans la vaillante Gézira, la ſçavante Maany; ou ne vous offenſez pas ſi je romps le ſilence que vous m'avez impoſé, en lui découvrant moi-même cet agréable myſtére. FULNIE.

L'amoureux Romain relut pluſieurs fois cette lettre, ne pouvant en croire au rapport de ſes yeux: ſaiſie de joie & de ſurpriſe il n'oſoit encore y ajouter foi, lorſqu'il trouva ſous ſa main de l'écriture même de Gézira; & voulant ſçavoir ce que c'étoit, il vit qu'elle traduiſoit en Latin un ouvrage extrê-

trêmement curieux par les faits hiſtoriques dont il étoit rempli, & par la diverſité des langues, dans leſquelles il étoit composé, Arabe, Hebreu & Chaldéen; l'auteur paroiſſant s'être diverti à montrer ſon ſçavoir par cet étonnant mêlange. Della Vallé l'avoit trouvé dans la Bibliotheque d'Iſpahan, & l'avoit demandé pour le traduire; & comme il le liſoit ſouvent en attendant Gézira, il l'avoit laiſſé dans ſon Appartement. La traduction de cette admirable Fille étant déjà aſſez avancée pour faire connoître combien elle poſſedoit ces différentes langues, & l'élégance de ſa latinité, il en fut tranſporté d'admiration; & ne pouvant la renfermer en lui-même: Grand Dieu! s'écria-t-il, il eſt donc vrai que Gézira eſt Maany, & que je tiens dans mon Palais ce miracle de la Nature. Elle entra dans le Cabinet, comme il faiſoit cette exclamation; & jugeant par ce qu'elle voyoit, qu'elle étoit découverte, elle rougit; & n'oſoit preſque avancer, lorſque Della Vallé l'apperçut. Il ne

ne lui donna pas le tems de parler; & ſe jettant à ſes pieds: Incomparable & trop cruele Maany, lui dit-il, ſi j'ai manqué de diſcrétion en entrant dans ce Cabinet, & ſi j'ai vû malgré vous que je ſuis le plus fortuné de tous les hommes, le hazard ſeul m'a rendu coupable, & mon crime eſt excuſable; mais comment puis-je vous pardonner votre défiance, & de m'avoir ſi long-tems caché le thréſor après lequel vous ſçaviez que mon cœur ſoupiroit avec tant d'ardeur.

La belle & ſçavante Maany qui s'étoit remiſe pendant ce diſcours, le força de ſe relever, & le regardant tendrement: Je voulois vous plaire, Seigneur, lui dit-elle, ſans en avoir l'obligation à la haute idée qu'une Amie paſſionnée & des loüanges exaggérées vous avoient donnée de moi. Je voulois que ma perſonne, mes ſoins & mes complaiſances, l'emportaſſent ſur ma réputation; afin que lorſque vous viendriez à me connoître entiérement, & ne trouvant pas en moi tout ce qu'on vous en avoit dit,

vous

vous ne laiſſaſſiez pas de m'aimer; & que vous ne pûſſiez rompre les nœuds, dont je ſouhaitois vous lier. Je me faiſois un plaiſir délicat & nouveau, de vous voir à la fois amoureux de ma perſonne & de mon nom: cette double chaîne, qui joignoit l'eſtime à l'amour me rendoit avec joye rivale de moi-même; & je n'attendois que l'arrivée d'une Mere qui m'eſt chere, pour vous montrer Maany, non telle qu'on vous l'a peinte; mais qui, telle qu'elle eſt, ſe trouve mille fois plus glorieuſe d'avoir excité votre curioſité, que des foibles avantages qu'elle a reçûs de la Nature. Il eſt impoſſible d'exprimer la ſatisfaction de Della Vallé dans cet inſtant: toute ſa Philoſophie ne put tenir contre l'excès de ſa joye; & la faiſant éclater par ſes tranſports, il croyoit ne pouvoir rendre aſſez de graces au Ciel, d'avoir réſervé pour lui cette admirable Femme; & ſe ſouvenant alors de ce que lui avoit dit le Prince de Gomron: O! Sydamek, s'écria-t-il, que vous aviez rai-

raiſon, de m'aſſûrer que les mouvemens de joye ou de douleur, qu'une grande paſſion excité dans nos cœurs, ne peuvent ſe faire ſentir avec modération. Car enfin, continua-t-il, il me ſemble, mon adorable Maany, que je n'ai pas aſſez de voix pour célébrer mon bonheur, ni même aſſez d'un cœur à vous offrir.

Seigneur, lui répondit-elle, ne doutez point que votre tendreſſe ne faſſe toute ma félicité. Cependant, ajoûta-t-elle en rougiſſant, ſouffrez que j'oſe vous prier d'en modérer l'ardeur. Si vous étiez le ſeul des humains qui dût aimer parfaitement, que reſteroit-il à Maany pour Della Vallé? L'Amour qui ſe partage avec l'objet aimé en devient plus épuré: exempts de crainte, de trouble, & d'inquiétude; ſûrs de ſe plaire l'un à l'autre, la raiſon reprend ſon empire, la ſageſſe ſe lie avec l'amour, & l'on parvient à ſe dire ſans honte, ce qu'il inſpire de plus touchant. L'amoureux Romain, qui vit par la délicateſſe de ce diſcours, qu'elle

appréhendoit qu'il ne portât trop loin les tranſports de ſa flâme, s'efforçant d'y mettre des bornes pour la raſſûrer: Belle Maany, lui dit-il, n'appréhendez rien de la violence de ma pàſſion, quoique vous paroiſſiez ſeule avec moi, il eſt autour de nous une garde inviſible, qui veille inceſſamment à votre gloire, & ſur toutes mes actions: la pudeur & la vertu ſont de votre côté, la parfaite eſtime & le profond reſpect ſont du mien, je ne ſortirai jamais des régles qu'ils me preſcrivent; vous m'avez accepté pour Frere, & je n'en quitterai le nom & la conduite, que lorſque vous l'aurez changé en celui d'Epoux. A ces mots lui donnant la main, il la ramena dans la chambre où ſes Filles étoient aſſemblées, en la conjurant de l'inſtruire de la vérité de ſes Avantures. Dans tout ce que je vous ai dit, Seigneur, lui repartit-elle, je ne vous ai déguiſé que mon nom, & le lieu où j'avois deſſein d'aller: & comme je ſçais que vous n'ignorez pas de quelle ſorte j'ai connu la Princeſſe de Jaſ-
ques,

ques, il ne me reſte à vous apprendre, que ce qui m'eſt arrivé depuis ſon départ de Bagdet. J'avois pris une ſi tendre amitié pour elle, que je ne m'en ſéparai point ſans douleur: j'avois même employé tout le pouvoir que la ſienne me donnoit ſur elle, pour l'obliger à quitter le Mahométiſme, & lui faire embraſſer la véritable Religion; & peut-être aurois-je eu le bonheur d'y réüſſir, ſans la paſſion qui l'entraînoit vers Sydamek, dont l'idée venoit ſans ceſſe effacer celle que je m'efforçois de lui donner: ce qui me fit connoître que cette converſion ne m'étoit pas réſervée. Elle me quitta avec regret, & me promit de me donner de ſes nouvelles, lorſqu'elle ſeroit plus tranquille. Quelques mois après ſon départ, la mort m'enleva Giverida mon Pere; & cette perte jointe au peu d'agrémens que nous trouvions, ma Mere & moi, dans Bagdet, où nous ne pouvions profeſſer ouvertement la Religion Catholique, nous fit réſoudre à venir en Perſe, où nous

ſçavions que Cha-Abas en permettoit le libre exercice : mais ma Mere ayant quelques biens à recouvrer dans la ville de Mardin, lieu de ma naiſſance, elle voulut y paſſer avant que de quitter entiérement le Diarbek.

Cependant comme elle craignoit autant de me laiſſer ſeule à Bagdet, que de me mener à Mardin, elle étoit dans l'irréſolution de ce qu'elle devoit faire, lorſque nous vîmes arriver dans notre maiſon un Envoyé de la Princeſſe Fulnie, chargé d'une ample Relation écrite de ſa main, de toutes ſes Avantures depuis notre ſéparation, & de l'écrein rempli de diamans que vous avez vû, Seigneur; ajoûtant à cette éclatante générosité, une ardente priére de me rendre à Gomron, où elle étoit alors de retour, tandis que Sydamek & vous la vengiez à Jaſques de ſa perfide Eſclave : me marquant que je vinſſe en tel équipage que je voudrois, & que l'homme qu'elle m'envoyoit nous ſerviroit de guide ; & que dans le deſir que j'avois d'aller en Perſe, je

je ne pouvois trouver une plus belle occasion, que celle d'en prendre la route avec vous, Seigneur, qui deviez vous y rendre après son hymen.

Je ne dois pas vous cacher que le portrait qu'elle me faisoit de vous dans cet écrit, & le desir qu'elle m'y témoignoit de voir ensemble les deux personnes du monde, qu'elle disoit être les plus dignes l'un de l'autre, m'en fit naître un des plus ardents de vous connoître, & que je m'en sentis encore plus disposée à faire le Voyage, que Fulnie exigeoit de mon amitié. Ma Mere extrêmement sensible à celle de cette Princesse, & trouvant par-là un moyen d'accorder son Voyage avec ma sûreté, se détermina à me faire partir, se proposant d'aller à Mardin, & de me rejoindre à Gomron, où je devois l'attendre : ainsi lorsqu'elle eut tout réglé chez elle, elle me donna deux femmes Esclaves pour me servir, & deux hommes pour m'escorter, avec celui de Gomron ; & le même matin nous quittâmes Bagdet, elle

pour paſſer à Mardin, & moi dans le Mogoſtan. Mon Voyage n'eut rien de fâcheux juſques au Caravanſerrail où je voulus me repoſer, & dans lequel mes lâches conducteurs me livrérent aux Turcs, à qui votre valeur fit mordre la pouſſiére. Cependant je ne dois pas confondre avec eux le guide que la Princeſſe m'avoit envoyé, cet homme ayant deffendu la porte de ma Chambre avec un courage qui lui coûta la vie, les Turcs l'ayant percé de mille coups mortels. Vous ſçavez le reſte, Seigneur, puiſque je vous dûs en ce jour l'honneur & la liberté : ſi mon bras eût été armé, j'aurois ſans héſiter partagé le péril où vous vous mettiez pour moi ; mais ne croyant pas avoir beſoin de ce ſecours, j'avois négligé cette Précaution. Lorſque vous m'abordâtes après votre victoire, prévenuë en votre faveur par le ſervice que vous veniez de me rendre, & trouvant dans votre perſonne de ces traits frappants, qui ſéduiſent les cœurs dès la premiere vûë, je ne pus me deffendre d'un

d'un mouvement de douleur en vous croyant Perſan, & par conſéquent d'une Religion bien différente de la mienne. Cependant voulant ſçavoir à qui j'étois redevable, je vous demandai qui vous étiez; eſpérant que vous ſeriez peut-être aſſez conſidérable à la Cour de Perſe, pour m'y protéger. Jugez, Seigneur, de ma joye, & de ma ſurpriſe, lorſque vous m'apprîtes que vous étiez Della Vallé.

Je vis avec un plaiſir extrême que la Princeſſe Fulnie ne m'avoit pas trompée dans tout ce qu'elle m'en avoit écrit; & ne me ſentant que trop diſpoſée à l'union qu'elle deſiroit je reſolus de ne vous plus quitter; mais de vous cacher mon nom & ma naiſſance, afin de mieux connoitre ce que vous penſiez de moi, & le progrès que ma réputation avoit fait ſur votre cœur, en cherchant à vous plaire ſous celui de Gézira. Vous me dîtes qu'un deſir curieux vous conduiſoit à Bagdet; mais que je venois d'en triompher, & que vous ne ſongiez plus qu'à m'ac-

compagner où je voudrois aller. Je m'imaginait ſans peine que j'étois ſeujet de ce Voyage ; & pour vous en détourner, je vous priai de me mener en Perſe, reſouë de ne vous déclarer qui j'étois, que lorſque je ſerois aſſûrée que vous feriez ſuivre le don de votre cœur, de celui de votre foi. Dès le deuxiéme jour de notre arrivée ici, je fis partir deux hommes pour Bagdet & pour Gomron ; l'un pour inſtruire ma Mere de mon Avanture, & la tirer d'inquiétude ; & l'autre pour l'apprendre à Fulnie. Mes deux Courriers s'étant exactement acquittés de leur commiſſion, Sitty Giverida me manda qu'elle ne tarderoit pas à ſe rendre près de moi, & je reçus mille tendres félicitation de la Princeſſe de Gomron, ſur le bonheur que j'avois d'être avec vous. Depuis ce moment je n'ai pas ceſſé d'avoir avec elle un commerce ſecret, dont elle n'a jamais profité, que pour me preſſer de vous faire connoître Maany ; & je viens de recevoir, en entrant dans votre Palais, une lettre

lettre de ma Mere, qui m'apprend qu'elle ſera ici avant qu'il ſoit huit jours. Voilà, Seigneur, ce que vous vouliez ſçavoir : j'ai vû croître votre amour pour Gézira, & votre eſtime pour Maany ; j'ai reconnu avec plaiſir qu'elles partageoient votre cœur, & que ce partage vous paroiſſoit un crime à mon égard. Je pouvois ſans crainte réünir vos ſentimens, en vous apprenant que l'une & l'autre n'étoient qu'une même perſonne ; & je n'attendois que la préſence de celle qui m'a donné le jour, pour vous en éclaircir ; mon devoir & ma tendreſſe pour elle ne me permettant pas de m'unir à vous, ſans qu'elle vous ait vû, ni qu'elle ſoit témoin de mon bonheur : je ſçais déjà qu'elle approuve mon choix, & que ſa volonté s'accorde avec mon cœur ; & ſans cet aveu, j'oſe vous aſſûrer que vous ignoreriez encore l'impreſſion que vous y avez faite, quelque peine que m'eût cauſé une pareille contrainte.

La belle Maany ceſſa de parler ; & Della Vallé, qui ne ſe laſſoit point

de l'entendre, lui fit encore de tendres reproches ſur ſon déguiſement, pour l'obliger à continuer un ſi doux entretien; ce qu'elle fit en s'énonçant dans des termes ſi nobles,& des expreſſions ſi délicates, qu'il en étoit enchanté. Mais ce qui le charmoit, étoit ſa modeſtie ſincére ſur ſon propre mérite, n'ignorant de rien, & croyant ne rien ſçavoir: elle ne lui auroit même jamais fait connoître toute ſa ſcience, s'il ne l'y eût forcée par ſes queſtions; & ce fut avec le dernier étonnement, qu'il vit qu'elle égaloit les plus grands Philoſophes? & que les Sept, à qui la Grece avoit donné par excellence, le titre de Sages, ne le méritoient pas plus qu'elle. Toutes les Langues dans leſquelles on à écrit, lui étoient comme naturelles; les plus ſçavans Auteurs, Arabes,Hébreux, Grecs & Latins, lui étoient connus; ſon génie étoit vif,pénétrant & profond; ſes remarques ſçavantes; ſes déciſions juſtes, & ſes penſées relevées. Elle poſſédoit toutes les parties de l'éloquence; & ſans

ſans parler comme une autre, ſes paroles n'étoient point affectées; ſage, modérée, pieuſe, généreuſe & vaillante, on peut aſſûrer que Sitty Maany Giverida, étoit une merveille digne de l'admiration de toute la Terre.

Della Vallé qui depuis ce jour lui découvroit à chaque inſtant de nouvelles qualités, en devint éperdu; & ſon amour fut bientôt égal à l'éclatant mérite de celle qui l'avoit fait naître. Mais s'il aimoit avec ardeur, il fut aimé de même; & quoique Maany entendît chanter ſon nom de tous côtés, contente de plaire à Della Vallé, elle ne voulut jamais ſe communiquer qu'à ſes Amis particuliers. Cependant l'amoureux Romain, & cette admirable Fille, voyant approcher le jour de l'arrivée de Sitty Giverida, furent au-devant d'elle à pluſieurs milles d'Iſpahan. La joye de cette tendre Mere fut inconcevable, en revoyant l'illuſtre Maany; & celle de cette belle Perſonne ne fut pas moins vive; leurs embraſſemens furent ſouvent réïtérés.

rés. Giverida témoigna sa reconnoissance à Della Vallé d'une maniere qui lui prouva qu'elle regardoit son hymen avec Maany, comme une récompense que le Ciel donnoit à sa vertu.

De pareils sentimens ne pouvoient manquer de toucher son ame; aussi y répondit-il en homme pénétre de son bonheur, & s'empara si parfaitemeut du cœur de cette Dame, qu'elle arriva dans la Capitale de Perse avec autant d'impatience de voir sa Fille unie à lui, qu'il en avoit de la posseder. Leurs desirs ne tardérent pas à s'accomplir; la cérémonie de cet heureux hymen se célébra peu de jours après dans l'Eglise des Arméniens Catholiques Romains, & jamais deux Epoux ne furent plus contents de leur sort. Cependant Della Vallé etoit trop en faveur auprès de Cha-Abas, pour qu'il pût, sans l'offenser, lui faire un mystére de son Avanture, étant persuadé d'ailleurs qu'elle ne seroit pas longtems inconnuë, & qu'il étoit à propos qu'il fût le premier à l'en instruire;

re ; ce qu'il fit dès le troisiéme jour de son mariage. Ce Monarque en eut une joye véritable, & lui marqua une telle envie de voir Maany, qu'il ne put lui refuser cette satisfaction. Quoique cette charmante Femme n'aimât pas le faste & les grandeurs, comme elle n'avoit point d'autre volonté que celle de son Epoux, elle se prépara à cette entrevûë, qui se fit avec une pompe & un éclat, qui fit voir à toute la Cour de Perse, l'amitié de Cha-Abas pour Della Vallé, & sa haute estime pour Maany.

Il ordonna lui-même le Char dans lequel il vouloit qu'elle vînt au Palais ; le fit entourer de ses Gardes ; fit ranger en haye de chaque côté des Chambres qu'elle devoit traverser, toutes les Dames de sa Cour, & fut au devant d'elle jusques à la derniere, qu'il lui donna la main pour la conduire à celle de la Reine. Ce fut là qu'elle leva son voile, & qu'elle fit briller aux yeux de cette superbe Cour, la beauté miraculeuse dont le Ciel l'avoit doüée, qui par un effet

de

de ſon divin pouvoir, denotoit à la fois l'étenduë de ſon génie & les vertus de ſon ame. Si Maany eût fait conſiſter ſa gloire dans les loüanges des hommes, elle auroit eû un juſte ſujet d'être contente d'elle-même en ce moment. Les cris d'admiration qui s'élevérent à ſa vûë; les honneurs qu'on lui rendit; les reſpects qu'on lui témoigna, & les applaudiſſemens qu'on donnoit à toutes ſes actions, auroient ſuffiſamment flaté ſon amour propre; mais toûjours ſage & modeſte, elle reçut ces eſpéces d'adorations avec la modération d'une perſonne qui ne les doit qu'à la flaterie & l'aveuglement des humains. La Reine de Perſe l'accabla de careſſes, & Cha-Abas la regarda comme le chef-d'œuvre de la Nature: il lui fit des préſens magnifiques, & prit une part ſincere au bonheur de Della Vallé. Cette premiere démarche de Maany à la Cour de Perſe, l'obligea d'en faire pluſieurs, les principales Dames d'Iſpahan voulant avoir l'avantage de la poſſéder dans leurs

leurs Palais ; & comme ſa piéte l'emportoit de beaucoup ſur ſes autres qualités, elle ne fit aucune difficulté de ſe rendre à leurs empreſſemens, dans le deſſein d'en profiter pour les tirer des ténébres où leur Religion les faiſoit vivre.

Elle eut le bonheur d'en éclairer un aſſez grand nombre, & l'on ne parloit pas moins des converſions qu'elle faiſoit, que de ſa ſcience & de ſa beauté. Della Vallé, qui ne l'enviſageoit que comme un Ange viſible que la Providence avoit voulu mettre à ſes côtes pour le guider & le ſoûtenir dans les voyes de la vertu, beniſſoit mille fois le jour le moment qui lui avoit donné cette illuſtre Compagne, qui répondoit à ſon amour par la tendreſſe & l'attachement le plus parfait. Ils avoient informé le Prince & la Princeſſe de Gomron de leur union : ils en reçûrent des félicitations dignes de leur amitié, & les plus ardentes priéres de repaſſer dans le Mogoſtan. La belle Maany qui cheriſſoit Fulnie, & qui

qui eût bien voulu la mettre du nombre de ses Proſélytes, en fit voir un ſi grand déſir à Della Vallé, que ce tendre Epoux qui formoit déjà le deſſein de retourner en Italie, & de faire briller à Rome le ſoleil dont il croyoit avoir aſſez éclairé la Perſe, ſe rendit à ſes priéres, malgré les efforts de Cha-Abas pour le retenir, & les larmes de tous les Chrétiens d'Iſpahan, qui s'imaginoient perdre en Maany leur plus ferme appui. Mais comme elle ne vouloit pas les abandonner entiérément, & qu'elle avoit fait venir à Iſpahan toute ſa Famille, qui l'avoit imitée en quittant les cérémonies Chaldéennes pour les Romaines, quoique l'Egliſe ne les condamne pas, elle la laiſſa en Perſe avec des biens aſſez conſidérables, pour continuer ce qu'elle avoit commencé: & lorſque Della Vallé eut reglé ſes affaires de façon à pouvoir partir, ils prirent congé du Roi & de la Reine, qui ne s'en ſéparérent qu'avec une peine extrême; & chargés de préſens, com-

blés

blés de loüanges & d'honneurs, ils quittérent Iſpahan avec tout leur équipage, pour prendre la route du Mogoſtan.

Leur Voyage fut heureux juſque à Mina, où Della Vallé avoit deſſein d'attendre des Vaiſſeaux pour paſſer dans l'Inde, & de-la en Europe. Les ordres de Sydamek, qui les y avoient devancés, les y firent recevoir avec des honneurs innoüis : Maany y fut traitée en Reine, & le lendemain de leur reception ; ils y virent arriver le Prince & la Princeſſe de Gomron, qui, pour ſatisfaire l'impatience qu'ils avoient de les embraſſer, venoient eux-mêmes les prendre pour les conduire dans leur Capitale. La joye de ces quatre illuſtres Amis en ſe revoyant, fut extreme ; & ce fut là que l'amitié, la reconnoiſſance, & l'admiration, mirent en uſage ce qu'elles ont de plus tendre & de plus touchant. Jamais Maany n'avoit été plus belle, & ne parut plus contente ; & jamais Della Vallé n'en

avoit été plus amoureux & plus enchanté. Mais helas ! que l'homme doit faire peu de fond ſur les choſes de la vie ; & que ſon bonheur eſt fragile, lorſqu'il conſiſte dans la poſſeſſion de la créature.

Le ſoir même de l'arrivée du Prince & de la Princeſſe, & comme ils étoient encore dans les tranſports du plaiſir de voir Della Vallé & ſa charmante Epouſe, cette belle Femme ſe trouva fort mal ; une fiévre ardente la ſaiſit, & l'on fut forcé de la mettre au lit, au moment qu'on croyoit ne devoir ſonger qu'à ſe divertir. On fit promptement appeller les plus habiles Medecins ; mais tout leur Art ne put éteindre la fiévre : & le troiſiéme jour ils annoncérent à Della Vallé, que Maany devoit mourir. Je crois avoir aſſez bien peint l'amour de cette Epoux, pour n'être pas obligée à repréſenter ſon deſeſpoir à cette affreuſe nouvelle : ce tableau eſt audeſſus de mes forces, le cœur ſeul en peut préparer les couleurs ; & j'en laiſſe le ſoin

ſoin à ceux qui craignent de perdre ce qu'ils aiment, ou qui peuvent avoir déjà ſenti de ſemblables coups. Mais ce qui mit le comble à la douleur de Della Vallé, fut de ſe voir contraint d'exhorter lui-même Maany à la mort : entouré de Mahométans, & de gens peu verſés dans nos myſtéres, lui ſeul pouvoit prendre ce triſte ſoin. La Princeſſe de Gomron avoit aſſez d'eſprit & de douceur pour le lui confier, quoiqu'elle fût d'une croyance oppoſée; mais elle ne put jamais s'y reſoudre : & Sydamek étoit trop abîmé dans le Mahométiſme, pour l'en charger. Il fallut donc que Della Vallé, percé du trait le plus cruel, penétré de la plus vive douleur, & prêt à mourir lui-même, fît ce terrible effort.

La mourante Maany, qui dans l'excès de ſon mal conſervoit tout ſon eſprit, & qui ſentoit que ſa fin approchoit, ne fut pas long-tems ſans pénétrer la cauſe des pleurs qu'elle voyoit répandre autour d'elle : le trouble de ſon Epoux, &

l'état funeste dans lequel il étoit, ne l'en instruisoient que trop. Assis au chevet de son lit, les yeux attachés sur elle, le visage pâle & défait, pousans sans cesse de profonds soupirs, & donnant à ses mains de fréquents & tendres baisers, sans pouvoir lui prononcer un seul mot, lui firent aisément juger de ce qui se passoit dans son ame. Je vois bien, mon cher Della Vallé, lui dit-elle en se panchant pour l'embrasser, que le tems est venu, qui doit nous séparer; & je sens dans mon cœur tout ce qu'il en coute au vôtre pour me l'apprendre. Oui, Seigneur, continua-t'elle en soupirant, c'est une parole bien terrible à dire à ce qu'on aime; mais qu'elle est adoucie à l'oreille de celui qui meurt, quand elle est prononcée par ce qu'il a de plus cher. O! Della Vallé, c'est en ce fatal moment où l'on connoît le genre de la tendresse qui lie deux cœurs l'un à l'autre: si vous ne m'avez aimée que pour votre propre satisfaction, si vous n'avez envisa-

ge

ge que vous dans votre amour, vous ne pouvez trop vous livrer à votre déſeſpoir, ni donner à vos ſens trop d'empire ſur la raiſon; mais ſi votre tendreſſe fut épurée, ſi vous m'avez autant aimée pour moi-même que pour vous, & que dans toutes choſes mon interêt l'ait emporté ſur le vôtre, vous ne devez pas héſiter de m'encourager à terminer mes jours avec des ſentimens dignes des vôtres: vous devez m'épargner des regrets ſur la vie, auſſi funeſte à mon ame, qu'à ma gloire.

Je crois que je vais mourir, & je m'efforce à m'y préparer; mais on ſe flate toûjours: & quelque réſigné que l'on ſoit, il eſt de cruels retours à la vie dans une femme de mon âge: De qui donc puis-je attendre la fermeté qui m'eſt néceſſaire, ſi ce n'eſt de vous; & ne devez vous pas ſonger qu'après avoir fait mon bonheur en ce monde, il eſt encore de votre devoir d'aſſûrer mon repos dans l'autre? O! Femme toute admirable, s'écria

Della Vallé baigné de pleurs, crois-tu qu'il ſoit en mon pouvoir de t'annoncer ma mort en te préparant à la tienne? Peux-tu te figurer que je ſurvive à ta perte; & qu'il me ſoit aiſé de te donner un courage, que je n'ai pas moi-même. Je t'ai ſi bien aimée pour toi ſeule, que ſi le Maître de nos deſtinées vouloit recevoir ma vie pour la tienne, je ne balancerois pas un moment à la ſacrifier. Ne t'offenſe donc point, ô! ma chere Maany, de ma douleur & de ma foibleſſe, & ſois ſatisfaite au contraire de ce que ta vertu ſoutient encore la mienne; & que n'oubliant pas ce que je ſuis, je n'abrege pas des jours, qui ne ſeront plus ſans toi que d'affreuſes nuits.

Il n'en put dire davantage, les ſanglots lui coupérent la voix; & la triſte mais pieuſe Maany ſerrant ſa tête dans ſes foibles bras, employa les reſtes de ſon éloquence à le conſoler. Sydamek, Fulnie & la plûpart des Grands de leur Cour, qui les avoient accompagnés, & qui

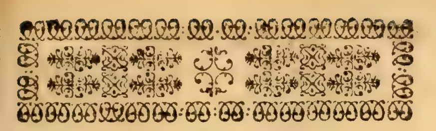
qui ſe trouvérent préſents à ce touchant ſpectacle, fondoient en larmes. Cependant Della Vallé voulant montrer à ſon Epouſe que s'il ne pouvoit avoir la fermeté qu'elle demandoit, il ſçavoit du moins ſe contraindre, arrêtant les tranſports de ſa douleur, ne ſongea plus qu'à l'entretenir dans les pieux mouvemens, dont elle donnoit de ſi belles marques: & cette Femme incomparable l'ayant prié de ſe retirer, ne s'occupa dès ce moment que des choſes céleſtes; & mourut le lendemain avec une conſtance & des ſentimens ſi Chrétiens, qu'elle en édifia juſqu'aux Mahométans qui furent témoins de ſa mort.

Le Prince & la Princeſſe de Gomron voulurent emmener Della Vallé, craignant les effets de ſon déſeſpoir; mais ſon ame s'étant munie du ſecours de la Religion, il reçut le coup en Philoſophe Chrétien: & ne prenant plus aucune part aux plaiſirs du monde, il réſolut d'aller porter dans ſa Pa-

trie ſa douleur & le corps de ſon illuſtre Epouſe. Pour cet effet l'aïant fait embaumer & mettre dans une caiſſe, il ſaiſit le premier Vaiſſeau pour s'embarquer. Sydamek & Fulnie le conduiſirent en pompe juſqu'au Port, ſans ceſſer de repandre des larmes; & s'étant dit adieu, le malheureux Della Vallé s'embarqua avec ſon lugubre équipage. La vûë du corps de Maany faiſant ſon unique conſolation, il paſſoit les jours & les nuits à le contempler; & le porta de la ſorte par toutes les Indes & dans tous ſes Voyages, l'eſpace de quatre ans, juſques à Rome, où il la mit dans la ſépulture des Seigneurs de Della Vallé dans l'Egliſe de Ste. Marie d'Aracœli, au milieu de la Chapelle de S. Paul. Cette cérémonie ſe fit avec une magnificence auſſi grande qu'elle fut triſte: le Catafalque qui étoit élevé vis-à-vis de la Chapelle, étoit environné de douze figures repréſentant toutes les Vertus & tenant chacune une couronne au deſſus du Catafalque;
&

& ſur chaques pieds d'eſtaux étoient des épitaphes dans les différentes langues que cette admirable Femmes avoit ſçûës : Chaldéen, Italien, François, Eſpagnol, Portugais, Perſan, Turc, Arménien. Latin, Grec ancien & vulgaire, & Arabe. Sur un des pieds d'eſtaux étoient écartelées les armes de Della Vallé & le chiffre de Maany, les Orientaux n'ayant que des chiffres : celui de cette merveilleuſe Perſonne étoit compoſé de lettres qui ſignifioient en langue Chaldéenne, Maany ſervante de Dieu. Quoique ces faits ſe trouvent dans quelques auteurs, j'ai crû devoir ne les pas omettre ; me flatant qu'on auroit encore plus de plaiſir à les voir dans une avanture ſuivie qu'à les chercher dans des livres ſéparés. La Meſſe du jour de ces pompeuſes funérailles fut chantée en muſique : & Della Vallé qui dans tous les ſoins qu'il prit pour cette cérémonie, s'imaginoit avoir Maany toûjours préſente, & dont la douleur étoit comme envelopée

dans les mouvemens qu'il ſe donnoit, ne jugeant perſonne capable de louër dignement ſon illuſtre Epouſe, voulut faire lui-même ſon Oraiſon funebre: ce qu'il exécuta en préſence d'un nombreux auditoire Mais ſon diſcours luy rapellant les éminentes qualités de Maany, & l'étenduë de la perte qu'il avoit faite, il ſe toucha de telle ſorte, qu'en faiſant couler les larmes de toute l'aſſemblée, les ſiennes le ſuffoquérent & le forcérent à ſortir, ſans pouvoir l'achever. On le remena chés lui auſſi vivement pénétré de cette mort, que ſi elle n'eut fait que d'arriver; & par les derniers devoirs qu'il venoit de lui rendre, ſe voyant ſéparé ſans retour de celle qui l'avoit occupé morte comme vivante, il en prit une ſi profonde mélancholie, qu'elle lui fit perdre la vie très-peu de jours après; en laiſſant à la Poſtérité d'éternels monumens de ſon amour & de ſa douleur.



LES ILLUSTRES ENNEMIS.

LXIV. NOUVELLE.

NOus avons vû par l'Histoire de Della Vallé, combien il est dangereux de mettre toute sa félicité dans la possession des choses d'ici bas, & le peu de satisfaction que nous retirons de nous attacher avec excès à ce qui n'est né que pour mourir; à des perfections, que nous ne chérissons que pour les regreter plus amérement; à des beautés, que nous n'idolâtrons que pour être mieux punis en les perdant, de les avoir idolâtrées: & nous verrons dans celle ci de quel-

le ſorte la Providence cherche à guérir nos cœurs de ces attachemens extrêmes, qui détruiſent ſouvent celui que nous lui devons; & qui, pour le moins, le rallentiſſent toûjours: & quoique ce ſoit par des routes différentes, elles ne laiſſeront pas de prouver que l'Amour & l'Amitié ne doivent jamais l'emporter ſur le premier principe, auquel ſeul il nous eſt permis de rapporter toutes nos actions.

Don Louis de Padillo, & Don Alvare de Pardo, tous deux des plus illuſtres Familles du Royaume de Grenade, & nez dans la Ville du même nom, s'étoient liés d'une tendre amitié dès leurs plus jeunes ans; & comme ils faiſoient enſemble leurs études & leurs exercices, cette union prenant de nouvelles racines à meſure qu'ils avançoient en âge, ils devinrent inſéparables.

La Nature les avoit également partagés de ſes dons; & l'on ne pouvoit guere décider lequel étoit le

le plus aimable : l'eſprit, les graces, la valeur, & la noble galanterie les rendoient les plus accomplis Cavaliers de toutes les Eſpagnes ; leurs humeurs étoient à peu près ſemblables. Don Alvare étoit cependant moins violent que Don Louis, de qui le premier mouvement étoit toûjours extrême ; mais malgré cette différence, ils ſe ſeroient peut-être aimés toute leur vie, s'ils n'avoient jamais aimé qu'eux, & ſi l'Amour ne fût venu briſer les nœuds de l'amitié. Don Loüis de Padillo & Don Alvare de Pardo touchoient à leur vint-deuxiéme année, & n'avoient encore donné nulle préférence aux Beautés dont la ville du Grenade étoit remplie ; lorſque dans un Tournois que la jeune Nobleſſe donnoit à l'honneur des Dames, ils en virent une qui, par l'éclat de ſes charmes, les aſſujettit de telle ſorte, qu'ils n'eurent plus d'yeux que pour la regarder, ni d'autre objet pour guide de leurs actions. Animés

d'une égale curiofité, ils s'informérent de fa naiffance & de fon nom aux Juges du Camp, qui leur apprirent qu'elle fe nommois Elevire de Mendoze; qu'elle n'avoit plus de Mere; & que Mendofe fon Pere après avoir été employé dans plufieurs affaires pour le Roi d'Efpagne, s'étoit retiré de la Cour, qu'il avoit choifi la ville de Grenade pour y vivre tranquillement, parce qu'il y avoit une Sœur qu'il aimoit tendrement, & qui prenoit foin d'Elevire.

Inftruits par là que cette belle perfonne étoit digne de leurs vœux, ils ne fongérent plus qu'à s'en faire remarquer: mais fe cachant mutuellement ce qui fe paffoit dans leur cœur, ils fe perfuadérent chacun en particulier, que la fimple curiofité les faifoit agir & ne firent d'abord aucune attentions aux mouvemens l'un de l'autre. La belle Elevire n'avoit que dix-neuf ans; fes traits étoient fins & délicats, & fes yeux avoient quelque chofe de fi tendre & de

fi

si vif tout ensemble, qu'il étoit difficile de refuser son cœur à leurs regards. Elle avoit été choisie entre toutes les Dames pour donner le Prix du Tournois: & Mendoze son Pere, qui l'aimoit avec excès, & qui n'avoit pas de plus grande satisfaction que celle d'entendre vanter sa beauté, avoit voulu que son Portrait fût la récompense du Vainqueur. Les deux Amis, que l'Amour venoit de blesser avec autant de force que de promptitude, n'épargnérent rien contre leurs Assaillants, pour mériter un Prix si digne de leur addresse & de leur valeur. Cependant comme leur amitié n'étoit pas encore éteinte, & qu'ils avoient obtenu de ne point combattre l'un contre l'autre, Don Louis fut le premier Tenant, & remplit toute l'Assemblée d'étonnement & d'admiration par la victoire qu'il remporta sur ses Adversaires: & lorsqu'il en eut fait assez pour mériter le Prix, les Juges du Camp lui commandérent de laisser le champ libre

bre à Don Alvare, selon qu'ils en étoient convenus: ce qui fut exécuté sans murmure. Le brave Pardo entra en lice, & défia fiérement le plus vaillant au combat. Ceux-là se flatant de réparer contre lui l'affront dont Padillo avoit couvers leurs Camarades, s'y présentérent de bonne grace; mais tous leurs efforts ne servirent qu'à rendre sa victoire plus éclatante. Non seulement il vainquit les Chevaliers qui n'avoient point combattu; mais encore ceux des vaincus qui voulurent éprouver s'ils seroient plus heureux avec Don Alvare: en sorte qu'il fut déclaré Vainqueur d'une voix unanime, & conduit par les Juges du Camp aux pieds de la jeune Mendoze pour y recevoir prix.

Don Louis l'y accompagna, s'imaginant que le Portrait que son Ami alloit recevoir, ne le toucheroit pas assez pour le lui refuser, quand il le prieroit de le lui céder. Le vieux Mendoze leur donna mille loüanges; & les regardant avec

avec amitié: Braves Chevaliers, leur dit-il en ſouriant, ſi vous euſiez combattu l'un contre l'autre, nous aurions pû décider avec ſûreté du plus vaillant; & je trouve tant d'égalité dans votre victoire, que je ſuis d'avis qu'Elevire donne un Prix à tous deux: ſon Portrait ſera pour Don Alvare de Pardo par les loix du Tourrois, & la Bague qu'elle a au doigt, ſera pour Don Louis Padillo, comme ayant été vainqueur de la moitié des Aſſaillants. Tout le monde approuva ce jugement; & les deux Amis s'étant mis à genoux devant Elevire, elle donna ſon Portrait à Don Alvare, & ſon diamant à Don Louis, en les accompagnant de toutes les graces dont elle étoit pourvûë.

Le Bal ſuivit le Tournois, & le plus ſuperbe Feſtin termina la Fête. Elevire brilla par tout, & les deux Amis l'emportérent encore ſur les autres dans la danſe, & les galanteries qu'ils inventérent pendant le repas: & chacun s'étant

rétire

retiré chez soi très-content de la journée, fut chercher les repos dans les bras du Sommeil. L'occupation que Don Louis & Don Alvare avoient eûë, les ayant empêché de se parler qu'en tumulte, ils rentrérent dans leurs Palais sans s'être rien communiqué de leurs pensées: comme ils ne logeoient point ensemble, ils ne pûrent se rejoindre que le lendemain. Cependant ils ne passérent pas la nuit avec tranquillité: Elevire vint s'offrir à leur imagination avec tous ses appas, & les força de céder au panchant qui les entraînoit vers elle. Pardo passa la nuit à contempler son Portrait, & cette vûë achevant de l'enflâmer, il connut que sans la possession de l'original, il n'y avoit plus de bonheur pour lui. Don Louis de son côté sentant la même ardeur, se résolut de ne mettre qu'un très-petit intervalle entre la naissance de sa flâme; & l'aveu qu'il en vouloit faire à Mendoze en lui demandant sa Fille: mais ne pouvant

vant ſouffrir que ſon Portrait fût entre les mains d'un autre, il forma le deſſein de porter Don Alvare à le lui donner en échange de la Bague, n'ayant nul ſoupçon que cette peinture lui fût auſſi chere qu'à lui.

Pardo, de qui le cœur étoit rempli de la même ſécurité à l'égard de ſon Ami, réſolu de tout employer pour ſe faire aimer d'Elevire & l'obtenir de ſon Pere, ne ſongeoit qu'aux moyens d'engager Don Louis à le ſervir dans ſa recherche, ſe faiſant un doux plaiſir de n'avoir que lui pour Confident de ſon amour.

Ce fut dans ces ſentimens que le jour les ſurprit l'un & l'autre; & l'heure de ſe viſiter ne ſe fit pas plûtôt entendre, que Pardo ſe préparant à ſe rendre chez Don Louis, ſe faiſoit promptement habiller, lorſqu'il le vit entrer dans ſon Appartement. Ils s'embraſſérent ſelon leur coûtume: & paſſant dans un Cabinet pour être ſans témoins: Vous m'avez prévenu, mon

mon cherDon Louis,lui dit Don Alvare; & quelque plaisir que j'aye goûte hier; il me semble que j'ai été un siécle sans vous voir, n'ayant pû vous entretenir avec liberté. Je pense de même, lui répondit-il, & je me louë de vous avoir devancé pour vous en assûrer. D'ailleurs, continua-t-il en souriant, c'est à ceux qui veulent demander des graces, à prevenir ceux dont ils croyent les obtenir; & je ne pouvois me rendre trop tôt ici, pour vous prier de m'en accorder une d'où dépend tout mon bonheur.

Il faudroit qu'elle fût bien impossible, reprit Don Alvare, pour vous la refuser. J'ai même intérêt, ajoûta-t-il avec enjoüement, à captiver votre bienveillance, ayant aussi une priére à vous faire, qui ne m'est pas moins importante que peut vous l'être celle que vous allez exiger de moi. Ainsi, mon cher Don Louis, dépêchez de m'apprendre ce que je puis faire pour vous, afin qu'en vous l'accordant sur l'heure, je vous mette en état

de

de ne me pas refuser. C'est peu de chose pour vous, repliqua Padillo, & c'est beaucoup pour moi. Comme nous ne disputons point de gloire entre-nous, continua-t-il, & que je vous céde avec joye toute celle du Tournois, qui sans doute est le seul but où vous ayez voulu prétendre, faites-moi le plaisir de prendre la Bague d'Elevire, & de me donner son Portrait. O Ciel! interrompit Don Alvare en reculant quelques pas moi, vous céder le Portrait d'Elevire? Ah! mon cher Don Louis, demandez-moi ma vie, je suis prêt à vous la sacrifier; mais n'esperez-pas que je me défasse jamais d'un bien, qui m'est mille fois plus précieux que l'air que je respire.

Quoi! réprit Padillo avec emportement, vous aimez la Fille de Mendoze? Je l'adore, lui répondit Pardo: j'allois vous en instruire, quand vous êtes entré, & vous prier d'en faire la demande pour moi. Votre priére, reprit Don Louis, n'auroit pas eu plus de suc-

cès que la mienne. Je ne ſuis pas moins amoureux que vous de la jeune Mendoze, & je vous en diſputerai la poſſeſſion juſques à mon dernier ſoûpir. Il ſortit en achevant ces mots d'un air furieux, & laiſſa Don Alvare accablé de la plus vive douleur. Accoûtumé à l'amitié de Padillo, il ſentit une peine extrême à s'en détacher; & chercha long-tems à pouvoir accorder ce qu'il croyoit devoir au nom d'Ami, avec l'Amour qui les rendoit Rivaux; mais ne trouvant point d'autre moyen que de vaincre ſa paſſion, & n'en étant plus le maître, il vit avec douleur qu'une haine éternelle alloit ſuccéder à leur union. Cependant ne voulant pas être le premier à la rompre, il ſe réſolut d'agir toûjours avec lui comme à l'ordinaire; de le laiſſer libre dans la recherche d'Elevire, & de faire de ſon côté tout ce qui lui ſeroit poſſible pour être préféré.

Comme Mendoze étoit un homme d'un grand mérite, & qu'il

s'étoit

s'étoit mis au deſſus des coûtumes rigides de ſon pays ; ſon Palais étoit ouvert à tous ceux, dont il connoiſſoit la ſageſſe, dans l'intention qu'Elevire ſe choiſit ellemême un Epoux digne d'elle ; & ſçachant que les belles qualités de Don Louis & de Don Alvare leur donnoient l'entrée dans les familles les plus réſervées, il les avoit priés le jour du Tournois de venir chez lui, & de le regarder comme leur Pere. Les deux Rivaux plus animés que jamais à profiter de cette faveur, s'y rendirent le même jour de leur converſation. Don Alvare y fut le prémier; & comme il avoit l'art de ſe mieux contraindre que Don Louis, on ne s'apperçut en nulle façon dans tout ce qu'on lui en dit d'avantageux, qu'il y eût du refroidiſſement dans ſon cœur ; & comme il étoit trop honnête homme pour vouloir détruire le mérite de ſon Rival, afin de donner plus de luſtre au ſien, il en parla luimême avec tant de marques d'eſtime

time & de confidération, qu'il augmenta beaucoup celle que Mendoze & fa charmante Fille avoient déjà prife pour lui : n'aïant pû s'empêcher malgré l'égalité qui paroiffoit entre eux, de donner en fecret la préférence à Don Alvare. Cette heureufe prévention confirmée par l'efprit & la délicateffe des fentimens qu'il fit éclater dans cette vifite, lui étant témoignée de maniére à lui faire efpérer qu'on lui feroit favorable, le rendit encore plus aimable, & quoiqu'il ne dît rien de fon amour, fes regards fçurent fi bien parler pour lui, que la belle Elevire de qui le cœur panchoit pour lui, ne put fe difpenfer d'en entendre le langage: elle étoit même affez attentive à ce qu'ils lui difoient, lorfqu'on annonça Don Louis. Mendoze le reçut comme Pardo, avec toutes les marques d'amitié qu'il en pouvoit attendre; mais la jeune Elevire par un mouvement qu'elle ne put dompter, & dont elle ignoroit la caufe, ne fentit pas à fa vûë
la

la même joie que lui avoit inſpiré celle de Don Alvare. Elle devint ſérieuſe & rêveuſe; & quoiqu'elle le ſaluât d'un air de conſidération, ce fut avec tant de froideur, que Padillo s'en apperçut: & comme il avoit déjà le cœur irrité contre ſon rival, & que ſa preſence en ce lieu ne fit qu'augmenter le chagrin qui le rongeoit, il parut lui-même ſi ſombre & ſi grave, qu'on le trouva dans ce moment tres-inférieur à Don Alvare.

Ce Cavalier, qui ne vouloit pas donner connoiſſance de leur altercation lui céda ſans affectation la place qu'il occupoit près d'Elevire, lorſqu'il étoit entré; & ſe mit à une diſtance, qui ſans l'en éloigner, ne laiſſoit pas de donner plus de liberté à Don Louis de l'entretenir. Mais bien loin d'être ſenſible à cet déférence, il la tourna en raillerie piquante; en lui faiſant entendre qu'il ne méritoit pas de la remplir, puiſqu'il la quittoit ſi facilement : ajoutant que

pour lui, il ne la céderoit qu'avec la vie. Don Alvare répondoit à cette attaque avec beaucoup de sagesse; mais d'un air à faire voir qu'il se contraig noit

Mendoze & la belle Elevier surpris du procedé de Don Louis, voulurent envain changer de conversation; il tournoit toûjours en ironie chaque chose qui pouvoit avoir rapport à Don Alvare: & poussa si loin la raillerie, que le brave Grenadin craignant d'éclater & de manquer au respect qu'il a pour Elevire, feignant de vouloir admirer les Jardins du Palais de Mendoze, y descendit avec quelqu'un de la compagnie, qui voyant son embarras, s'offrit de l'accompagner dans cette promenade. Comme il y avoit grand monde avec Elevire, & qu'elle commençoit à s'ennuyer des discours de Padillo, elle proposa la même partie à toute la compagnie, qui l'accepta avec joie: cette belle Fille espérance par là trouver moyen de se partager de façon, qu'elle se délivre-

livreroit de Don Louis ; mais charmé de cette occafion pour l'entretenir plus commodément, il lui donna la main.

Mendoze laiffant à fa Fille & à fa Sœur le foin de faire les honneurs, & voulant fçavoir la caufe de la méfintelligence qui paroiffoit entre deux hommes, qu'on lui avoit dit être unis de la plus parfaite amitié, joignit Don Alvare dans un Cabinet de jafmin, où fes pas l'avoient conduit avec le Gentilhomme qui lui tenoit compagnie ; & l'abordant d'une air affable : Brave Pardo, lui dit-il, pardonnez ma curiofité : l'eftime que vous m'avez infpirée, en eft la caufe. Je fuis à Grenade depuis fi peu de jours, que je n'y connois encore perfonne que de nom ou de réputation : la vôtre & celle de Padillo m'avoient charmé, & furtout l'étroite amitié dont on m'avoit affuré que vous étiez liés, & dont je vis hier une preuve dans l'attention que vous eûtes à ne vouloir pas mefurer vos forces l'un con-

tre l'autre, ce qui m'a donné une opinion également haute de vous deux. Mais je ne puis vous déguiſer que Don Louis me paroît d'un étrange caractére, & que ſes diſcours m'ont choqué. Je louë votre ſageſſe, & je vous en ſçais gré : cependant j'oſe vous prier de m'apprendre ſi vous n'avez point eu depuis hier quelque démêlé avec lui, & quel en eſt le motif; afin de m'employer à vous réûnir. Don Alvare qui ne s'attendoit pas à cette queſtion, fut d'abord embaraſſé pour y répondre; & quoiqu'il trouvant cette occaſion aſſez propice pour faire connoître ſes ſentimens à Mendoze, il lui parut qu'il n'étoit pas d'un Amant tendre & délicat de ſe déclarer ſi promptement, ſans avoir devancé l'aveu de ſa flâme par ſes ſoins, ſes attentions & ſes cervices; & qu'il devoit encore quelque tems de diſcrétion à ſon ancienne amitié pour Padillo. Ces conſidérations qui ſe préſentérent auſſitôt a ſon eſprit, le firent rêver un moment;

ment; mais s'étant remis : Seigneur, dit-il à Mendonze, l'honneur que vous me faites, ne me permet pas de vous cacher que Don Louis croit avoir ſujet de ſe plaindre de moi, & que je prévois que nous ne ſerons pas long-tems amis; peut-être même ne le ſommes-nous déjà plus : cependant j'oſe vous ſupplier de ne pas exiger que je vous en découvre aujourd'hui la cauſe; & de croire que ce n'eſt ni manque d'eſtime ni de confiance : mais que la ſeule raiſon qui m'en empêche, eſt de ne me pas trouver encore digne de prendre l'illuſtre Mendoze pour mon Confident.

Mendoze alloit répondre; mais il en fut détourné par l'arrivée de la compagnie, qui les réjoignit en ce moment. Il ne laiſſa pas de réfléchir ſur le diſcours de Don Alvare, & d'en penétrer une partie de la vérité. Il avoit ſurpris des regards entre les deux Rivaux, qui lui firent ſoupçonner qu'Elevire étoit peut-être le motif de leur

différents : il vit même tant de trouble dans les yeux de ſa Fille & de Don Louis, lorſqu'ils l'abordérent, qu'il jugea que ce dernier pouvoit n'avoir pas eu autant de diſcrétion que Don Alvare. Cependant n'étant pas en lieu de s'en éclaircir, il ne fit rien connoître de ce qu'il penſoit; quoique dans le fond de ſon cœur il ne fût pas ſans inquiétude. Comme le prémier coup d'œil avoit décidé en faveur de Pardon, il eût déſiré qu'Elevire n'eût ſçû plaire qu'à lui; & que Padillo ne l'eût point troublé dans l'envie qu'il avoit d'en faire ſon Gendre : cette rivalité le mettant dans la néceſſité de les refuſer tous deux, pour ne point broüiller les deux plus puiſſantes familles de Grenade par la préférence. Agité de cette idée, & la belle Elevire n'étant pas plus tranquille, la converſation devint ſi languiſſante, que chacun croyant ſa préſance importune, prit le parti de s'en aller. Don Alvare ſe retira le premier, & le reſte de la com-

compagnie en ayant fait autant peu de momens après, Don Louis fut obligé de ſuivre ſon exemple, & de quitter Dona Elevire, qui pour pluſieurs raiſons ſouhaitoit avec ardeur d'en être défaite.

En effet cet charmante Fille ſans livrer entierement ſon cœur à Don Alvare, n'avoit pu s'empêcher de le trouver infiniment plus ſage & plus aimable que ſon Ami. Les piquantes railleries de Don Louis l'avoient fortifiée dans ces ſentimens ; & la témérité qu'il venoit d'avoir en lui déclarant ſon amour, l'avoit entiérement déterminée à donner la préférence à celui qui n'avoit oſé faire parler que ſes yeux. En effet Padillo s'imaginant que Don Alvare n'avoit pas été ſi long-tems près d'elle ſans l'entretenir de ſa flâme, brulant d'impatience & de jalouſie, avoit eu l'adreſſe de ménager ſes pas de telle ſorte en l'aidant à marcher, qu'il l'avoit aſſez éloignée du reſte de la compagnie pour lui parler ſans être entendu de perſon-

ne. Alors saisissant cette occasion : Je suis bien malheureux, Madame. lui dit-il, que Don Alvare m'ait prevenu, & qu'avec l'avantage d'avoir remporté le Prix de la Valeur, il ait encore celui de vous avoir instruite le premier que l'ardent amour que l'adorable Elevire à fait naître en nos ames, vient de rompre pour jamais l'amitié qui nous unissoit.

La jeune Mendoze extrêmement surprise de la témérité de cette déclaration, le regardant avec fierté : Don Alvare, lui dit-elle, ne m'a point tenu de semblables discours ; & je ne comprends pas ce qui peut vous donner la hardiesse de m'en entretenir ? L'excès de ma passion, lui répondit-il, & le désespoir où je suis de trouver un Rival dans mon Ami. Je sçais, continua-t-il, que je précipite un aveu, je n'aurois dû faire qu'après un long-tems de soins & de services ; mais lorsque l'hymen est le but où l'on aspire, & que l'on craint un Concur-

currént, on ne ſçauroit ſe déclarer trop tôt. Don Alvare poſſede votre Portrait : il en veut à votre cœur; mais il m'arrachera la vie, ou je le priverai pour jamais de l'un & de l'autre. Elevire véritablement irritée des menaces de Don Louis : Je prends peu d'intérêt, reprit elle d'un air mépriſant, au ſort de mon Portrait; & pour mon cœur, comme il ne dépend que de la volonté d'un Pere, c'eſt contre lui ſeul que vous devez le diſputer. A ces mots l'ayant quitté, & rejoint la compagnie, elle le contraignit à ne lui plus parler; & ce fut dans ce moment que Mendoze s'apperçut de leurs ſecrets mouvemens. Il connoiſſoit trop bien le caractére de ſa charmante Fille, pour douter de ſa ſincerité lorſqu'il lui demanderoit le ſujet de ſon inquiétude; & ſûr d'être obéï, il ne fut pas plûtôt en liberté de l'entretenir ſans témoins, qu'il la pria de lui avoüer ſi Don Louis ne lui avoit rien découvert du motif de ſon démêlé avec Par-

do. La jeune Mendoze qui venoit de perdre une haine invincible pour Padillo, charmée de la pouvoir montrer toute entiere à ſon Pere, afin qu'il ne pût être favorable à ſon amour, lui fit un fidéle récit de ce qui s'étoit paſſé entre elle & lui, en le coujurant de permettre qu'elle ne parût plus à ſes yeux.

Mendoze le lui promit ; & voyant alors que la ſeule diſcrétion de Don Alvare l'avoit empêché de lui parler ouvertement, il l'en eſtima davantage ; mais il en prit encore une nouvelle réſolution de n'accorder ſa Fille à nul des deux : ne voulant point être la cauſe de leur rupture, ni s'attirer l'inimitié de la famille de celui qu'il ſeroit obligé de refuſer. Cependant comme il étoit prudent, & qu'il ne lui convenoit point de s'expliquer le premier, eſpérant même qu'un amour ſi prompt pourroit s'éteindre de même, & que les deux Rivaux redeviendroient amis, il voulut attendre qu'ils lui déclaraſſent leurs préten-

prétentions, pour leur faire connoître ses sentimens. Il ne fut pas long-tems à les renfermer : l'impatient Don Louis avoit passé la nuit dans un état si violent par l'excès de sa jalousie, qu'il résolut de s'en tirer en demandant Elevire en mariage dès le lendemain ; se flatant que sa naissance & ses grands biens obligeroient Mendoze à le préférer à Pardo, de qui la fortune n'étoit pas si brillante. En effet aussitôt qu'il crut le trouver sans témoins, il se rendit à son Palais, & le fit prier de lui donner une audience particuliere. Mendoze se doutant du sujet de cette visite, le fit passer dans son cabinet; & lorsqu'ils y furent seuls, Padillo prenant la parole : Seigneur, lui dit-il, je viens vous supplier de faire le bonheur de ma vie, en m'accordant l'admirable Elevire. Quoique par sa beauté, sa sagesse & les rares qualités de son ame, elle soit fort au dessus de tous ceux qui peuvent prétendre à son alliance; j'ose espérer que

vous ne m'en trouverez pas indigne : ma naiſſance eſt illuſtre ; & le Ciel qui m'a mis en état d'en ſoutenir l'éclat par les grands biens dont je ſuis poſſeſſeur, m'enhardit d'autant plus à vouloir être votre Gendre, que je puis offrir à la charmante Elevire, avec un cœur brûlant d'amour, tout ce qui peut flater l'ambition d'une femme.

Il eſt certain que Don Louis avoit en lui tout ce qu'il faut pour plaire, & que ſans Don Alvare, dont le parallele lui faiſoit tort, Mendoze eût héſité à le refuſer ; mais ayant trop tôt fait connoître la violence de ſon tempérament, & s'étant attiré l'averſion d'Elevire dès ſa premiere viſite, le vieux Caſtillan n'eut aucune peine à lui répondre. Ainſi s'étant déterminé ſur le champ : Seigneur, lui repliqua-t-il, je reçois avec conſidération l'honneur que vous voulez me faire, & ſi j'avois deſſein d'établir Elevire à Grenade, je croirois manquer à l'amour paternel en lui donnant un autre Epoux que le vaillant Padil-

dillo; mais, Seigneur, j'ai des raiſons importantes pour n'en pas diſpoſer ſitôt: n'étant pas encore ſûr de reſter ici. Je ſuis même obligé de faire inceſſamment un voyage à l'iſle de Minorque pour des intérêts de famille, qui regardent perſonnellement ma Fille; & je ne puis lui faire prendre aucun engagement, qu'après mon retour. D'ailleurs je l'aime; je ne la contraindrai jamais: & juſqu'à préſent je ne lui vois aucune inclination pour de ſemblables nœuds. Ainſi, Seigneur, ne trouvez point étrange ſi je vous conjure de n'y plus penſer. Quoi! s'écria Padillo, vous me refuſez Elevire? Hà! je ne vois que trop d'où part l'affront que vous me faites. Don Alvare plus heureux que moi, vous a déclaré ſon amour; & c'eſt pour me le préférer, que vous me plongez un poignard dans le ſein: mais je percerai le ſien, avant qu'il me rende témoin de ſa félicité.

Don Alvare, reprit froidement Mendoze, ne m'a rien dit ni de-

mandé ; & s'il eſt vrai qu'Elevire ait ſçu lui plaire, je dois lui tenir compte de ſa diſcrétion. Mais, Seigneur, continua t-il d'un air ſévére, je n'en dois rendre à perſonne de ma conduite ; & vous êtes encore trop jeune, pour ne pas prendre garde à la vôtre. Suivez le conſeil que je vous donne : reprenez pour Don Alvare vos premiers ſentimens : ne rendez point Elevire l'objet de vos diſcordes ; & ſi vous cherchez à l'obtenir, que ce ſoit par le ſoin que vous prendrez l'un & l'autre de ménager ſa gloire, en lui laiſſant la liberté du choix.

Il eſt aiſé de parler de la ſorte, Seigneur, reprit Don Louis en contraignant ſa fureur, lorſqu'on a déja décidé. Je prévois le ſort que vous me préparez ; mais mon Rival ne joüira pas long-tems de ſon triomphe. A ces mots l'ayant ſalué profondément, il ſortit animé de rage & de déſeſpoir. Mendoze craignant les effets de ſa jalouſie, ſe rendit chez Don Alvare

re

re au moment qu'il ſe préparoit à l'aller voir. L'amoureux Grenadin ſurpris de cette viſite, qui lui paroiſſoit tenir du cerémonial, plûtôt que de l'amitié, commençoit à lui en faire de tendres reproches; lorſque Mendoze l'interrompant en l'embraſſant: Don Alvare, lui dit-il, Padillo n'eſt pas ſi diſcret que vous; il vient de m'inſtruire de ſon amour & du vôtre: ſoyez perſuadé que je ſens toute la délicateſſe de votre procédé; & que je fais une extrême différence entre vous & Don Louis. Je viens de la lui montrer en lui refuſant ma Fille, & je ſerois au comble de la joie, ſi je pouvois vous la témoigner en vous l'accordant; mais, mon cher Don Alvare, ce ſeroit vous perdre ſans reſſource. Padillo eſt au déſeſpoir; & ſi je vous donne Elevire, vous ne pourrez éviter de meſurer vos armes contre lui. Il attaquera vos jours: il faudra vous deffendre; & la mort de l'un ou de l'autre jetteroit ma famille dans un trouble

ble & des embarras, dont il ſeroit impoſſible de la tirer. Votre famille eſt puiſſante; celle de Don Louis ne l'eſt pas moins: & nous verrions bientôt une cruelle guerre allumée entre elles, dans laquelle je ſerois obligé de prendre parti, ſoit pour venger mon Gendre, ou ſoit pour le garantir des pourſuites de ſes ennemis. Souffrez donc, mon cher Don Alvare, non que je vous refuſe Elevire, comme à Don Louis; mais que je vous prie de feindre de n'y plus penſer; de laiſſer le tems à Padillo de modérer ſa violence, & d'éteindre ſon amour: ce qui ne peut manquer d'arriver, étant ſans eſpérance. Alors ſi vous êtes encore dans les mêmes ſentimens, je vous donne aujourd'hui ma parole qu'Elevire n'aura point d'autre Epoux que Don Alvare de Pardo. Ha! Seigneur, s'écria-t-il, quel mêlange de joie & de douleur offrez-vous à mon cœur? Car enfin puiſque l'injuſte Don Louis vous a découvert un amour, que

je

je ne voulois déclarer qu'après m'être rendu digne de l'objet qui l'a fait naître, je ne dois plus vous dissimuler que je l'adore, & que le bonheur de ma vie dépend de sa possession. Cependant, Seigneur, lorsque vous m'êtes favorable, & que vous daignez approuver ma flâme, voulez-vous que je m'en rende indigne par une feinte aussi funeste à ma gloire, que cruelle à mon amour? Ne verroit-on pas en suivant cette conduite, que je ne l'aurois euë que pour éviter le combat, & qu'une lâche crainte m'auroit fait dissimuler mes véritables sentimens; & vous seroit-il permis alors de donner Elevire à un homme des honoré par ce honteux manége? J'en suis incapable, Seigneur: le respect peut me contraindre au silence avec la charmante Elevire; mais nulle considération ne peut me forcer à changer de langage avec Don Louis. Il sçait mon amour; & je ne ferai jamais rien qui puisse l'obliger à croire que mon cœur a changé.

Ce-

Cependant je ne ferai pas le premier à rompre avec lui ; j'éviterai même les occafions d'en venir à cette extrêmité : mais fi malgré mes foins, il ofe m'attaquer, je ne verrai plus en lui qu'un Rival & qu'un Ennemi contre lequel la Gloire & l'Amour m'ordonnent de me deffendre. Mais, Seigneur, continua-t-il avec tendreffe, n'êtez-vous pas le maîtres de choifir votre Gendre ? La crainte d'une frivole inimitié doit-elle l'emporter fur votre volonté ? Penfez-vous qu'en éludant mon bonheur, Padillo en devienne plus raifonnable ? Non, Seigneur, vous me rendrez malheureux, & vous ne l'en verrez ni moins injufte ni moins violent : & s'il eft vrai que je fois affez fortuné pour que vous ayez décidé en ma faveur, ne retardez pas ma félicité : c'eft l'unique moyen d'arrêter les tranfports de Don Louis, qui perdant tout efpoir en me voyant l'Epoux d'Elevire, n'ofera jamais attaquer des jours où les fiens feront attachés ; puif-

puiſqu'en m'ôtant la vie, il ne pourroit plus prétendre à ſa poſſeſſion.

Mendoze jugeant à ce diſcours, qu'il auroit autant de peine à vaincre le point d'honneur de Don Alvare, que l'impétuoſité de Don Louis, fut quelque tems à rêver ſur ce qu'il devoit faire : mais enfin s'étant déterminé, il réïtera à Pardo la parole qu'il lui venoit de donner, en le priant d'avoir ſeulement la complaiſance d'être huit jours ſans le voir, & d'éviter d'en venir aux mains avec ſon Rival; lui promettant qu'après ce terme, il auroit tout ſujet de ſe loüer de lui. Don Alvare étoit trop amoureux pour refuſer une ſi petite grace à celui dont il attendoit tout ſon bonheur, il lui jura de faire ce qu'il exigeoit de lui ; & l'ayant remercié de maniere à lui prouver l'ardeur de ſa paſſion pour Elevire, ils ſe ſéparérent avec mille marques d'eſtime & d'amitié ; Mendoze pour mettre promptement en exécution un projet qu'il avoit formé,

formé, & Don Alvare dans le doux eſpoir de ſe voir bientôt le plus heureux de tous les hommes.

Il n'en étoit pas de même de Padillo, il n'étoit ſorti de chez Mendoze que pour chercher ſon Rival, & le contraindre à ſe battre ; mais un Ami qu'il avoit rencontré l'ayant entretenu quelque-tems, & s'appercevant du trouble dont il étoit agité, l'avoit ſi fort tourmenté pour en ſçavoir la cauſe, que Don Louis qui ne demandoit qu'une occaſion pour exhaler ſa fureur, lui avoit rendu un compte exact de ſon avanture, & de l'intention dans laquelle il étoit de perdre la vie, ou de l'ôter à Don Alvare. Cet Ami ſurpris qu'une ſi longue amitié ſe terminât de cette ſorte, & jugeant de quelle conſéquence il étoit pour l'un & l'autre d'empêcher un pareil éclat, avoit ſi bien ménagé cet eſprit altier & turbulent, en lui promettant de parler à Mendoze, & de ne rien épargner pour lui faire avoir Elevire, qu'il étoit parvenu à le calmer, & l'a-

voit

voit engagé par ferment, d'attendre l'effet de fa négociation pour attaquer Pardo.

En forte que Padillo pour tenir fa parole à cet Ami, & Don Alvare pour ne pas manquer à celle qu'il avoit donnée à Mendoze, prirent autant de foin à s'éviter, qu'ils en avoient auparavant à ne fe jamais quitter. Ce changement étoit trop vifible pour que les Amis & les Parens de chaque côté ne s'en apperçuffent. Chacun prit bientôt fon parti, & dans l'efpace de trois jours la ville de Grenade fe vit partagée en deux factions, qui ne parurent pas moins dangereufes aux gens fenfés, que l'avoit autrefois été aux Maures, celle des Zégris & des Abenferages. Cependant par la fageffe & la prudence de Don Alvare, elles fe tinrent dans les bornes de la modération: cet Amant d'Elevire ayant affecté de ne parler de fon Rival qu'avec confidération, & de paroître avoir une extrême defir de fe racommoder avec lui.

L'Ami

L'Ami de Don Louis profitant de cet eſpece de calme, n'avoit rien négligé pour faire conçevoir à Mendoze l'avantage d'un parti tel que Padillo; & Mendoze rempli du deſſein qu'il avoit formé, s'étoit conduit de maniere, que ſans lui donner d'eſpoir, ni ſans le refuſer entiérement, il l'avoit engagé à lui laiſſer huit jours pour ſe déterminer, & lui rendre une réponſe poſitive: ainſi les deux Rivaux laiſſérent couler ce tems, chacun d'eux ſe flatant en ſecret, de la préférence. Ce terme ne fut pas plûtôt expiré, que Don Alvare n'ayant plus rien qui s'oppoſât à l'impatience qu'il avoit de voir Elevire, ſe rendit au Palais de Mendoze: mais quelle fut ſa douleur & ſa ſurpriſe de n'y trouver que Leonore, Sœur de cet Eſpagnol, & Tante de ſon aimable Fille, qui lui apprit qu'ils étoient partis depuis cinq jours pour l'Iſle de Minorque, dont ils ne comptoient revenir de pluſieurs années; & que Mendoze n'avoit pris ce parti, que pour l'obliger à ſe re-

reconcilier avec Don Louis; l'abſence d'Elevire étant le ſeul moyen de les guérir l'un & l'autre d'une paſſion qui n'auroit jamais eu que de fâcheuſes ſuites, puiſqu'elle eût été la ſource du malheur de l'un ou de l'autre.

Cette nouvelles fut un coup de foudre pour Don Alvare; il crut rêver, & fut long-tems ſans pouvoir ſe perſuader de la vérité: mais lorſque cette Dame la lui, eut aſſûrée, il eſt preſque impoſſible d'exprimer les divers mouvemens dont il ſe ſenti agité. Mendoze devint d'abord l'objet de ſon courroux: il l'accuſa de l'avoir trompé, & de manque de parole, & l'accabla de reproches, comme s'il eût été préſent. Enſuite honteux de ſon emportement, & croyant avoir offenſé Elevire en condamnant la conduite de ſon Pere, il en demanda pardon à Leonore; & tournant toute ſa fureur contre Don Louis, de qui la concurrence étoit cauſe de ſon malheur, il ne trouva ſa conſolation que dans la réſolution de

de s'en venger, & sortit du Palais de Mendoze en homme désespéré, malgré tout ce que lui peut dire cette Dame pour le calmer. A peine eut-il fait quelques pas pour s'en éloigner, que Don Louis s'y présenta pour y entrer; & quoiqu'il passât assez près de ce malheureux Amant, il étoit si préoccupé de ses pensées, qu'il ne l'apperçut point: Padillo le vit; mais pressé de se rendre chez Mendoze, il ne fit nulle attention au trouble de son Rival. Cependant Leonore n'eut pas plûtôt quitté Don Alvare, que craigant les mêmes fureurs de Padillo, & ne voulant pas s'y exposer, ordonna à ses gens de ne lui point faire parler, & de l'instruire du départ de Mendoze & d'Elevire. On juge aisément que Don Louis encore plus violent que Don Alvare, ne reçut pas ce compliment avec tranquillité: mille fois plus outré que lui, il ne douta point qu'il ne fût de concert avec Mendoze; qu'il n'eût sçû son dessein, & qu'il ne dût le sui-

ſuivre de près. Dans cette penſée pénétre de rage & de jalouſie, il courut ſur les pas de Don Alvare; & l'ayant joint aſſez promptement: Si vous êtes auſſi brave que perfide, lui dit-il, rendez-vous ſous les remparts de ce te Ville, où je vais vous attendre. Don Alvare ne lui répondit que d'un regard menaçant, & s'avança vers le lieu qu'il lui indiquoit. Tandis que ces deux fiers Rivaux ſe préparoient à noyer dans leur ſang leur amitié paſſée & leur haine préſente, pluſieurs de leurs amis attentifs à leurs moindres demarches, ſçachant qu'ils étoient ſortis ſeuls, & ne les voyant point reparoître, s'inquiétant de leur abſence, les cherchérent long-tems de tous côtés: mais leurs ſoins n'ayant point eu d'effet: & la crainte ayant augmenté, ils ſe réünirent les uns & les autres pour parcourir les endroits les plus écartés de la Ville, & conduiſirent enfin leurs pas ſous les remparts. Mais quelle fut leur douleur & leur étonnement, en voyant Louis de Padillo étendu ſur la terre ſans au-

cun mouvement, & presque baigné dans son sang. Les cris, les plaintes & les regrets, furent d'abord employés ; mais faisant tréve à leurs transports, ils s'approchérent du Mourant ; & lui trouvant encore quelque reste de chaleur, reprirent l'espérance, étanchérent son sang le mieux qui leur fut possible ; & s'aidant les uns & les autres, le portérent par des ruës détournées jusques dans son Palais. Et comme la rigueur des loix sur les duëls étoit aussi dangereuse pour lui, que pour celui qui l'avoit mis en cet état, & qu'il étoit question de le sauver, ils s'accordérent touts pour garder le secret, & publier qu'une troupe de bandis l'avoit attaqué ; & qu'étant accourus à son secours, ils les avoient mis en fuite.

Tous ce qui les embarrassoit étoit de n'avoir point trouvé Don Alvare, de qui l'absence pouvoit détruire ce qu'ils vouloient faire croire : mais Don Louis, à qui l'art des Chirurgiens rendit l'usage des sens, appuya si fortement lui-

même

même leurs diſcours, en aſſûrant qu'il ne connoiſſoit point ceux qui l'avoient attaqué, qu'on commença à n'en point douter; d'autant plus que la famille de Pardo ayant le même intérêt à déguiſer cette affaire, n'épargnoit ni ſoins ni peines pour prouver que Don Alvare étoit parti de Grenade le même jour que Mendoze; & chacun ſçut ſi bien ſe contraindre, qu'on parvint enfin à mettre cette avanture au nombre des hazards malheureux. Cependant Don Alvare ne parut plus; & malgré les ſecretes perquiſitions de ſes parens & de ſes amis, ils ne pûrent en ſçavoir aucunes nouvelles, quoiqu'ils feigniſſent toûjours d'en recevoir exactement tantôt d'un endroit & tantôt de l'autre, faiſant courir le bruit, que pour effacer Elevire de ſon ſouvenir, il avoit pris la réſolution de voyager.

Tandis qu'on travailloit de la ſorte au repos des deux partis, Don Louis, dont la bleſſure n'avoit rien de mortel, & que la ſeule perte du ſang avoit rendu dan-

gereuse, reprit sa santé ; & persécuté par ses amis & sa famille de prendre un engagement qui le mît à couvert de tout soupçon, il s'y détermina : mais comme l'Amour ne devoit point former les nœuds de cet hymen, il les pria de jetter eux mêmes les yeux sur celle qui pourroit lui convenir ; & quoiqu'il y eût plusieurs Maison considérables à Grenade dignes de cette alliance, ils ne trouvérent rien de plus sortable à sa naissance, ainsi qu'à sa richesse, qu'une Parente assez proche de Don Alvare : & jugeant qu'une pareille union détruiroit entiérement ce qu'on pensoit d'eux, ils agirent si puissamment, qu'ils réussirent à la former. En sorte que cinq ou six mois après la convalescence de Don Louis, il épousa solemnellement Beatrix de Pardo, qui, par le peu d'espoir qu'on avoit de revoir jamais Don Alvare, devenoit l'unique héritiere de cette Maison. L'absence d'Elevire & ce nouvel engagement ayant entiérement guéri Padillo de sa passion

ſion & de ſa haine pour ſon Rival, il fut bientôt inſtruit de l'ignorance où l'on étoit de ſon ſort, & s'empreſſa avec ardeur pour découvrir ce qu'il étoit devenu, étant certain qu'il n'avoit point été bleſſé dans le combat; mais toutes ſes recherches furent inutiles, & le regret qu'il en eut, fut encore augmenté par la nouvelle qui vint à Grenade de la mort de Mendoze, & du funeſte naufrage d'Elevire, qui, voulant après la mort de ſon Pere repaſſer de l'Iſle de Minorque en Eſpagne, avoit périe ſur les côtes de Tranger. Perſonne ne douta que Don Alvare n'eût été envelopé dans ce malheur, chacun s'étant imaginé qu'il avoit été joindre Mendoze à Minorque; & cette conjecture ſe fortifia de telle maniere dans les eſprits, que les Parens de l'un & de l'autre prirent le deuil, & que Beatrix de Pardo, épouſe de Don-Louis, fut miſe en poſſeſſion de tous les biens de cette Maiſon.

Cependant le tems qui détruit tout, ayant produit ſon effet ordi-

naire, on oublia Mendoze, Elevire & Don Alvare ; & l'on ne ſongea plus qu'à féliciter Don Louis de ce que le Ciel lui promettoit de porter bientôt le doux nom de Pere, ſon Epouſe étant enceinte. En effet, au moment preſcrit par la Nature, elle mit une fille au Jour, qui fut nommée Beatrix comme elle ; mais l'inſtant de ſa naiſſance fut celui de la mort de ſa Mere ; & la joie de Don Louis ſe vit modérée par la perte de cette Dame. Quoique l'Amour n'eût eu nulle part à leur hymen, il ne laiſſa pas d'en être vivement touché, par l'eſtime qu'elle lui avoit inſpirée. Et comme elle lui rappelloit tout ce qui lui étoit arrivé de funeſte depuis ſa rupture avec Don Alvare, & que la ville de Grenade n'offroit plus à ſes regards que des objets de triſteſſe, il ſe réſolut de la quitter, & de chercher dans le ſein de la gloire des occupation dignes de ſon courage. Pour cet effet s'étant rendu à Cadix avec tous ſes effets, emmenant avec lui ſa Fille encore au ber-

berceau, & tous ſes domeſtiques, il fit ſolliciter à la Cour d'Eſpagne avec tant de chaleur, qu'il obtint l'agrément, d'armer un Vaiſſeau pour croiſer la Mediterranée, & faire la guere aux Pirates, dont elle étoit couverte : ce qu'il fit l'eſpace de deux ans avec un tel ſuccès, qu'il devint redoutale aux plus hardis Corſaires. Mais quoiqu'accoûtumé au ſang & au carnage, ſon cœur n'en étoit pas moins tendre pour la jeune Beatrix. Cette enfant qui touchoit à ſa troiſiéme année, étoit d'une beauté ſi ſurprenante, qu'elle charmoit tous ceux qui la voyoient. Don Louis en étoit idolâtre, & ne trouvoit de douceur dans le repos qu'il étoit obligé de prendre, lorſque les ſaiſons l'empêchoit de ſe mettre en mer, que parce qu'il les paſſoit avec ſa Fille. Elle étoit élevée à Cadix, jamais il ne la quittoit ſans douleur. Cet amour paternel qu'il avoit déja vaincu pluſieurs fois pour s'en ſéparer, ſe rendit enfin ſi puiſſant dans ſon ame, qu'il triompha de ſa raiſon,

& le porta à vouloir que cette Innocente fût la compagne de ses courses sur mer. En vain ses amis & ses domestiques les plus familiers lui représentérent le danger que courroit un enfant de cet âge dans un Vaisseau de guerre; que ce que sa valeur avoit évité depuis trois ans, pouvoit arriver en un seul jour; qu'il pouvoit être vaincu ou pris; & que c'étoit livrer sa Fille dans les bras de la mort, ou pour le moins à l'esclavage. Rien ne l'en put distraire; & se confiant dans le bonheur qui l'avoit accompagné jusques-là, il fit passer dans son Vaisseau la jeune Beatrix avec sa Gouvernante & les femmes qui lui étoient les plus nécessaires, & se remit en mer, charmé de traîner après lui la seule chose qu'il regretoit quand il étoit prêt de partir. Comme les Corsaires le craignoient, il fut quelques mois sans faire aucune fâcheuse rencontre; ce qui lui faisoit souvent dire que sa Fille étoit un Talisman contre les Infidéles. Mais comme il côtoyoit le Royaume de Fez, il fut attaqué

par deux Vaiſſeaux Corſaires qui venoient de l'Iſle d'Alboran, aſſez près du Cap de Tres-Forcas : la nuit commençoit à paroître, & le Ciel étoit couvert. Cependant Don Louis s'appercevant qu'un des Vaiſſeaux ennemis étoit encore aſſez loin de l'autre pour lui laiſſer le tems de le combattre ſans déſavantage ; ſe mit en état de ſe deffendre, & de vaincre celui qui s'avançoit à force de voiles. Ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que par des conſidérations égales, ils ne ſe canonnérent point. Le Corſaire craignant les effets du canon dans un Vaiſſeau qui portoit ce qu'il avoit de plus cher, & Don Louis ayant la même crainte pour le ſien, par rapport à ſa Fille ; ainſi ne ſongeant tous deux qu'à l'abordage, ils s'accrochérent, & combattirent long-tems ſans pouvoir pénétrer dans le Vaiſſeau l'un de l'autre.

Don Louis & le Commandant du Vaiſſeau de Fez, animés du même déſir de vaincre, encouragérent ſi bien leurs ſoldats par leur

exemple, qu'ils ſembloient être autant de Heros. Enfin après deux heures de combat, Padillo parvint à ſe faire un paſſage dans le Vaiſſeau du Corſaire: & par un effet du hazard le Capitaine Turc ſauta dans le ſien, ſuivi de ſes plus braves ſoldats. Don Louis ne s'en apperçut point; & faiſant main-baſſe ſur tout ce qui ſe trouva ſous ſes pas, il força la Chambre de poupe, où ne trouvant que des femmes en pleurs avec un Enfant de trois ou quatre ans ſuperbement habillé, il le fit enlever: & revenant ſur le pont pour regagner ſon Vaiſſeau, croyant n'avoir plus d'ennemis, il vit avec étonnement que le Corſaire y faiſoit le même ravage, qu'il venoit de cauſer dans le ſien. Auſſi-tôt il y court, perce, renverſe, & tuë tout ce qui lui réſiſte, & contraint les Turcs à rentrer dans leur Navire en déſordre & pêle-mêle: & comme il vouloit pourſuivre ſa victoire, & s'en rendre le maître, un vent terrible s'étant élevé, accompagné de grêle & de tonnerre, ſépara les deux

deux Vaiſſeaux avec une telle violence, qu'ils ſe perdirent de vûë en un inſtant.

Don Louis alors jugeant qu'il n'avoit plus à ſe garantir que de la tempête, donna ſes ordres ; & faiſant allumer des falots pour examiner le déſordre que les Turcs avoient fait, il vit avec le dernier déſeſpoir la Gouvernante & les femmes de la jeune Beatrix au nombre des morts, & que les Corſaires avoient enlevé ou noyé cette belle enfant, ne la trouvant plus dans le Vaiſſeau. Il faut être Pere, & connoître toute l'étenduë de la force du ſang, pour s'imaginer quel fut l'excès de ſa douleur ; ſa raiſon s'en égara ; il prit le Ciel, la mer, & les hommes à partie ; & ne pouvant plus ſe venger contre les auteurs de ſon infortune, il demanda avec fureur l'enfant qu'il avoit enlevé, dans le deſſein de le ſacrifier aux Mânes de ſa Fille. Celui de ſes Officiers qui l'avoit le plus ſecondé dans le combat, & qui poſſédoit toute ſa confiance, s'en étoit ſaiſi, & le lui préſerra

d'abord : mais malgré toute ſa fureur, il ne put réſiſter aux charmes de cet Innocent, qui, ſans s'étonner de la férocité de ſes regards, ni du ſabre qu'il levoit ſur ſa tête, lui tendit les bras, en répétant plusieurs fois le nom de Pere. Le ton de ſa voix étoit ſi touchant, & la beauté de ſon viſage ſi merveilleuſe, que Don Louis en fut frappé : les armes lui tombérent des mains ; ſon cœur s'attendrit ; & prenant le jeune Turc dans ſes bras en le baignant de larmes : O ! cruel Enfant, lui dit-il, ne te ſuffit-il pas d'être la cauſe de ma perte, ſans vouloir encore t'emparer de mon cœur ; & peux-tu te flater d'y tenir la place de ma chere Beatrix ?

Alondés, c'étoit le nom de l'Officier que Don Louis aimoit, profitant de cet inſtant pour achever de le calmer : Seigneur, lui dit-il en ſe jettant à ſes pieds, n'irritez-pas le Ciel par la plus injuſte de toutes les vengeances ; méritez par votre pitié la confiance qu'il vous fait paroître, en vous remettant un Enfant qu'il veut ſans doute arracher

cher à l'impie Mahomet; il aura ſoin de Beatrix, puiſqu'il a permis cet échange; & ce ſeroit le contraindre à l'abandonner, ſi vous trempez vos mains dans le ſang de cet Innocent: il attendrira le cœur des Barbares en faveur de votre Fille, ſi le vôtre ſe laiſſe toucher pour celui qu'il met à ſa place, & qui ſemble par ſes tendres careſſes, vous aſſûrer de ſa reconnoiſſance. Tandis qu'Alondés parloit, Don Louis n'ôtoit pas les yeux de deſſus cet Enfant; & croyant y trouver des traits qu'il connoiſſoit, il cherchoit à s'en rappeller la mémoire, & n'y put parvenir. Cependant comme les Eſpagnols ſont extrêmement ſcrupuleux en matiere de Religion, le diſcours d'Alondé appaiſa ſa fureur: une douleur tendre & pleine de compaſſion lui ſuccéda. Hé bien, Alondés, lui dit-il, qu'il vive, qu'il ſoit élevé comme mon Fils, & prenez-en le ſoin. Mais, continua-t-il en ſoupirant, ne négligeons rien pour ſçavoir le ſort de Beatrix, & redoublons nos efforts contre les

Pira-

Pirates de cette mer, pour la venger ou pour la tirer de leurs mains.

Alondés étoit un homme âgé, d'une valeur éprouvée, & d'une vertu ſans tâche : au comble de la joie d'avoir vaincu la fureur de Padillo, il l'en remercia avec tranſports, & ſe chargea ſans balancer de l'éducation du jeune Turc. Mais comme ſi la tempête n'eût été formée que pour cauſer cette étrange avanture, en ſéparant les combattans, & qu'elle n'attendît que la réſolution de ce malheureux Pere pour décider du ſort de ceux qu'elle tourmentoit, elle ceſſa tout à coup; le Ciel s'éclaircit, la nuit devint brillante, & le vent favorable. Le triſte Padillo eût bien déſiré revoir avec le calme le Vaiſſeau qui l'avoit attaqué; mais l'orage les avoit éloignés par un trop vaſte eſpace. Celui de Don Louis ſe trouvant alors à la vûë de l'Iſle de Minorque, & celui du Corſaire ayant été pouſſé ſelon les apparences dans quelques-uns des Ports de Fez, le

le vent lui étant favorable: ainſi Don Padillo perdant l'eſpoir de le rejoindre, fut obligé de relâcher à Minorque pour reparer ſon Vaiſſeau.

Cependant Alondés ayant avec ſoin viſité l'habillement du jeune Turc, ſe flatant d'y trouver quelqu'indice ſur ſa naiſſance, qui paroiſſoit devoir être des plus relevées par la magnificence dont il étoit mis, ſa robe étant toute brodée de perles; il apperçut une petite chaîne d'or à ſon col, au bas de laquelle étoit penduë une boëte de même metal. Très-content de cette découverte, il la porta à Padillo pour en faire l'ouverture: il en chercha long-tems le ſecret; mais enfin l'ayant trouvé, il y vit le portrait d'une femme dont un voile couvroit la moitié du viſage, & ces mots écrits ſur ce qui paroiſſoit de la draperie qui lui ſervoit de vêtement: *La Sultane Alba.* Comme il étoit impoſſible de voir les traits de cette femme, Don Louis & le Guerrier Alondés n'en furent pas plus ſçavant, & ſe perſua-

ſuadérent que le Corſaire avoit enlevé cet Enfant à quelque Grand de la Porte Ottomane ; ce qui détermina Padillo à recommander à Alondés ce Portrait, & tout ce que le jeune Turc avoit ſur lui ; afin que ſi le hazard le favoriſoit au point de retrouver un jour le même Corſaire, il pût lui prouver qu'il avoit ſa Fille à la place de cet Enfant. Don Louis s'étant rafraîchi quelques jours à Minorque, ſe remit en mer ; mais il ne voulut point qu'Alondés le ſuivit : & comme il lui étoit attaché depuis long-tems ; qu'il lui devoit une partie de ſa fortune, & qu'il en avoit aſſez pour ſe paſſer de ſervir, il le pria de ne plus ſonger qu'au repos en élevant tranquillement l'Enfant qui devoit la vie à ſes ſages conſeils, & lui commanda de reprendre la route de Cadix ; de s'y établir dans ſon Palais ; de faire baptiſer le jeune Turc, & de le nommer Alphonſe. Alondés y conſentit, ſon âge ne lui permettant plus de s'expoſer aux fatigues du métier de Mars, non plus

plus qu'au caprice des mers. Ainſi le tems paroiſſant favorable, Don Louis ſe rembarqua pour regagner les côtes du Royaume de Fez, & le vieil Alondés pour ſe rendre à Cadix, Padillo lui promettant de l'y joindre auſſi-tôt que la ſaiſon le contraindroit de reprendre terre.

La navigation d'Alondés n'eut rien de fâcheux: il arriva à Cadix avec le dépôt qui lui étoit confié ſans accident; & comme Don Louis y avoit tranſporté tous ſes effets, & y avoit un très beau Palais, n'ayant laiſſé à Grenade que les biens qui ne pouvoient le ſuivre que par leur revenu, il en prit poſſeſſion, ſelon les ordres qu'il en avoit: & ſans rien déclarer de la triſte avanture de ſon Commandant, ni quel hazard l'avoit rendu maître l'Enfant dont il l'avoit chargé, il le fit baptiſer; & ſe donnant tout entier aux ſoins de ſon éducation, il eut la ſatisfaction de trouver dans le jeune Alphonſe de ſi belles diſpoſitions, qu'il en fit en très-peu d'années le Cavalier du monde

monde le plus accompli. Cependant malgré les promeſſes de Don Louis, il fut quatre ans ſans revenir à Cadix; ne quittant la mer que pour l'iſle de Minorque, & Minorque que pour courir la mer: eſpérant toûjours retrouver Beatrix. Il fit dans cet eſpace de tems des priſes conſidérables ſur les Infidéles, tant en Vaiſſeaux remplis de richeſſes, qu'en Priſonniers: Il rendit pluſieurs fois la liberté à quantité d'Eſclaves Chrétiens, & s'acquit par-tout une gloire immortelle; mais il ne put jamais découvrir ce que ſa Fille étoit devenuë: & las enfin de tant de travaux inutiles, il revint à Cadix dans le deſſein de ſe conſoler entierement de ſa perte, & d'éprouver en s'attachant au jeune Alphonſe, ſi l'adoption lui ſeroit plus heureuſe que la nature même.

Alphonſe touchoit à ſa neuviéme année lorſque Don Louis arriva à Cadix; mais ſa taille avantageuſe, ſon port noble & rempli de graces, la beauté de ſes traits, ſon eſprit & ſon adreſſe dans tous

les

les exercices du corps, le lui firent regarder comme un prodige. Alphonſe qui le croyoit ſon Pere; le reçut avec des tranſports de joie ſi tendres, qu'il ne put lui refuſer ſon cœur; & cet aimable Enfant ſçut ſi bien s'en emparer, qu'à meſure qu'il avança en âge il le contraignit inſenſiblement d'oublier Beatrix, & de ſentir pour lui un amour véritablement paternel. Cet attachement viſible à tous les yeux, perſuada bientôt ſes plus intimes amis qu'Alphonſe étoit le fruit de quelque intrigue ſecrete: & comme Don Louis ne détrompoit perſonne de cette idée, & qu'il avoit publié que ſa Fille étoit morte, n'ayant pu ſupporter la mer, on ne nommoit par-tout ce jeune Cavalier que Don Alphonſe de Padillo. Douze années s'écoulérent de la ſorte, pendant leſquelles Alphonſe devint l'objet de l'eſtime & de l'admiration de tous ceux qui le connoiſſoient. Don Louis en étoit enchanté; Alondés en étoit idolâtre, & preſſoit ſans ceſſe Padillo de le reconnoître dans les formes

mes pour ſon Fils, afin que ſon état & ſa fortune fuſſent aſſûrés en cas de malheur; mais il ne put s'y réſoudre avant qu'il eût éprouvé ſi ſon courage répondoit à ſes autres qualités, & ſi par ſa valeur il mériteroit de porter un nom ſi glorieux. Et quoique le vaillant Grenadin en eût aſſez fait pour ſe livrer aux douceurs du repos, le déſir de former lui-même Don Alphonſe, & de le rendre digne du bien qu'il vouloit lui faire, le contraignit de remonter encore ſur mer. Alphonſe, auquel Alondés avoit ſouvent conté les exploits de Padillo, & qui brûloit de l'imiter, l'affermit dans cette réſolution par l'extrême envie qu'il lui marquoit de ſe ſignaler comme lui.

L'occaſion s'en préſenta même alors auſſi favorablement qu'ils pouvoient la ſouhaiter. La Cour d'Eſpagne informée qu'une nombreuſe Flotte étoit ſortie des Ports de Fez & de Maroc, & qu'on ignoroit à quel deſſein; ordonna à tous ſes Armateurs de ſe mettre en mer, & de ſe joindre à ſes Vaiſ-
ſeaux

ſeaux pour détruire la Flotte des Infidéles. Don Louis n'héſita point à remplir ſon devoir ; il arma de nouveau, & fit Don Alphonſe ſon Lieutenant. Le vieil Alondés qui ne vouloit point quitter ſon Eleve, demanda auſſi du ſervice ; & quelques raiſons que Don Louis employât pour l'en diſpenſer, il ne put ſe réſoudre à ſe ſéparer d'Alphonſe. Ainſi tout étant prêt, ils s'embarquérent, joignirent la Flotte d'Eſpagne, & cherchérent avec elle celle de Fez. Ils ne furent pas long tems ſans la rencontrer : elle croiſoit la Mediterranée dans le deſſein d'enlever tous les Vaiſſeaux qui venoient de Malaga à Minorque. Les Armateurs Eſpagnols l'attaquérent & la vainquirent. Don Louis, à qui douze années de repos n'avoient pû rallentir le courage, y combattit avec ſa valeur ordinaire, & le jeune Alphonſe s'y diſtingua par mille actions éclatantes : il ſauva deux fois la vie à Don Louis ; ſe rendit maître de deux Vaiſſeaux ennemis, & tua de ſa main l'Amiral de
 Fez,

Fez, dont la Flotte fut entiérement défaite. Les Eſpagnols prirent ſix Vaiſſeaux, en coulerent pluſieurs a fond, & pourſuivirent le reſte autant que le vent le leur permit : mais ayant changé en faveur des fuyards, ils ſe contenterent de leur victoire, & ſe rendirent à Malaga ſelon les ordres qu'ils en avoient de la Cour.

Ce fut là que Don Louis rempli d'admiration pour le jeune Heros, dont le Ciel lui avoit fait préſent, ſe réſolut de le reconnoître pour ſon Fils. Comme les enfans naturels héritent en Eſpagne de même que les légitimes, il n'y avoit point de difficulté pour Alphonſe en le faiſant paſſer pour tel; mais la Providence en ordonna autrement, & ne donna pas le tems à Don Louis de rendre cet aimable Inconnu l'héritier de ſes biens & de ſon nom, dont par un Arrêt du Ciel, ne devoit être en poſſeſſion qu'après avoir eſſuyé bien des traverſes. Peu de jours après le débarquement de Padillo à Malaga, il

il tomba malade d'une fiévre maligne ; & quelques remédes qu'on employât pour le rappeller à la vie, il fallut qu'il ſe préparat à la quitter. Comme il avoit vêcu en Guerrier, il voulut mourir en Chrétien; & ces momens ne permettant aucune diſſimulation, il déclara à celui qui prenoit ſoin de ſa conſcience, l'avanture qui dans le même jour lui avoit fait perdre ſa Fille & donné Alphonſe, & le deſſein qu'il avoit de lui laiſſer ſon bien en le reconnoiſſant pour ſon Fils ; mais le Directeur s'y oppoſa, en lui faiſant un crime de cette diſpoſition, qui priveroit ſes véritables héritiers de leurs droits, pour mettre un Inconnu à leur place. Il lui fit même entendre que ſa Fille, dont il ignoroit le ſort, pouvoit revenir un jour, & ſe faire reconnoître ; que ce n'étoit point la premiere fois qu'on avoit vû de pareils évenemens ; & que ce ſeroit la réduire à de cruelles extrémités, que de l'obliger à diſputer ſa ſucceſſion avec un homme qui n'auriot nul égard à ſa naiſſance ; qu'il

pouvoit gratifier Alphonſe de quelque don, mais qu'il étoit obligé de déclarer qu'il ne lui appartenoit en rien, & d'inſtruire ſes Parens & le Public de la maniere dont il l'avoit eu, & dont il avoit perdu ſa Fille. Padillo fut extrêmement touché de ſe voir reduit à laiſſer Alphonſe dans ce triſte état: ſa ſituation le fit gémir; mais ſe réſignant à la volonté ſuprême, & ſe ſentant trop mal pour ne la pas exécuter promptement, il fit venir Alphonſe & le vieil Alondés. La douleur du premier étoit exceſſive: il aimoit Don Louis avec tendreſſe; il le regardoit avec admiration, lorſqu'il ſe détachoit des ſentimens de la Nature; & le croyant ſon Pere, il s'imaginoit n'être pas encore aſſez touché de ſa mort.

Don Louis lui tendit la main, & la preſſant dans la ſienne: Mon Fils, lui dit-il, c'eſt pour la derniere fois que je prononcerai un nom ſi doux; & c'eſt avec un ſenſible regret que je me vois forcé à ne vous le pas laiſſer après ma

mort.

mort. Car enfin, mon cher Alphonſe, continua t-il en ſoupirant, je ne ſuis point votre Pere, & j'ignore de qui vous tenez le jour. Alondés vous inſtruira de cette étrange Avanture : je lui commande de ne jamais vous abandonner, & de vous accompagner à Minorque, où j'ai des effets dont je puis diſpoſer. Je vous les donne : ils vous mettront en état de faire une plus haute fortune. Alors s'étant fait apporter une petite caſſette qui étoit dans ſon Cabinet, il en tira le diamant qu'il avoit reçû d'Elevire le jour du Tournois, & le mit au doigt d'Alphonſe; & lui donnant la caſſette : Vous trouverez là-dedans, lui dit-il, l'Hiſtoire de ma vie; qu'elle vous ſerve de leçon pour la vôtre. Elle renferme auſſi un Portrait, que vous aviez au col lorſque je vous enlevai, & un ordre de ma main à Don Felix de Medina, de remettre au porteur les effets que je lui ai confiés. Adieu, mon cher Alphonſe, vous méritez un ſort plus heureux, & j'oſe eſpérer que vous y parviendrez

par les vertus & les grandes qualités que le Ciel vous a données ; & c'eſt une grande conſolation pour moi de penſer que j'en aurai été la ſource. A ces mots l'ayant fait approcher, il l'embraſſa ; & malgré l'attendriſſement que cette action lui cauſoit, ſe faiſant un effort pour parler encore : Souvenez-vous l'un & l'autre, leur dit-il, ſi le hazard vouloit que vous viſſiez jamais Don Alvare de Pardo, de lui dire que je meurs ſon Ami. Je veux qu'Alphonſe lui tranſporte toute la tendreſſe qu'il avoit pour moi. Mon Fils, ajouta-t-il, Alondés vous le fera connoître, ſi le Ciel le rend à ſa Patrie. Enſuite ayant embraſſé ce vieux Guerrier, il les pria de ſe retirer, pour lui laiſſer donner ſes derniers momens au ſouverain Arbitre de deſtinées.

Il eſt impoſſible d'exprimer la douleur & la ſurpriſe d'Alphonſe, en apprenant qu'il n'étoit point Fils de Padillo ; & de prendre en lui un protecteur, & l'unique ſoutien ſur lequel il pouvoit fonder ſes eſpérances. Cependant comme

me il avoit l'ame grande & généreuſe, ſa fortune étoit ce qui le touchoit le moins ; & la ſeule reconnoiſſance le rendit ſenſible à cette mort. Alondés ne penſoit pas tout-à-fait de même : l'extrême attachement qu'il avoit pour lui, lui fit regarder le ſcrupule de Don Louis avec le dernier chagrin : & quoiqu'il le regretât véritablement, il ne pouvoit lui pardonner d'avoir fait éclater un ſecret ſi préjudiciable à l'élevation d'Alphonſe ; puiſqu'il étoit certain qu'on ne donneroit pas à un Inconnu les charges ou les emplois, qu'il auroit pu prétendre comme Fils de Padillo. Mais enfin ne voulant pas qu'il perdît ce qu'il lui avoit laiſſé, après avoir rendu les derniers devoirs à Don Louis, il preſſa ſi vivement Alphonſe de partir pour Minorque, qu'il y conſentit ; eſpérant que ce qu'il y trouveroit, lui fourniroit dequoi armer un Vaiſſeau pour lui-même, & qu'il ſe rendroit aſſez fameux pour mériter des graces de la Cour d'Eſpagne. Il avoit lu avec attention
 l'hiſ-

l'hiſtoire de Padillo écrite de ſa main, & s'étoit fait inſtruire par Alondés des circonſtances qu'il pouvoit avoir oubliées de ſa liaiſon & de ſes démêlés avec Don Alvare : & quoique la mémoire du premier lui fût très-chere, un tendre intérêt le portoit ſans ceſſe à plaindre le dernier, à s'inquieter de ſon ſort, & à déſirer avec ardeur qu'il n'eût point péri. Telles étoient les diſpoſitions de ſon cœur lorsqu'il s'embarqua pour preſſer à Minorque : il avoit tiré le Portrait de la caſſette, & ſe l'étoit attaché au bras, diſant que puiſqu'on l'avoit enlevé avec cette marque, il vouloit l'emporter juſques dans le tombeau ; laiſſant à Alondés le ſoin du reſte. Comme il partoit toûjours des Vaiſſeaux de Malaga pour les Iſles de Majorque & de Minorque, ils prirent celui qui ſe trouva le plûtôt prêt à mettre à la voile. Il étoit armé en guerre ; & le Capitaine qui connoiſſoit la valeur du jeune Alphonſe, l'obligea de prendre la qualité de Lieutenant, ne pouvant ſe réſoudre à le re-

recevoir ſur ſon Bord comme ſimple Paſſager, après les actions qu'il lui avoit vû faire. Il ne croyoit pas cependant en avoir beſoin dans un trajet de peu d'importance, d'autant plus que ce n'étoit pas encore la ſaiſon des Corſaires; & l'Equipage comptoit arriver ſans combat, lorſqu'il ſe vit trompé par la rencontre de deux gros Vaiſſeaux, qui n'eurent plutôt apperçu l'Eſpagnol, qu'ils l'entourérent & le forcérent à ſe deffendre.

Les Chrétiens ne doutérent point de leur perte; mais réſolus de vendre cherement leurs vies, ils coururent au combat avec autant d'intrépidité, que s'ils euſſent été ſupérieurs à leur ennemis. Don Alphonſe fut le premier à leur donner l'exemple; & ne croyant plus devoir ménager des jours dont il ignoroit la ſource, il ſe précipita dans le péril en lion furieux; & par ſa valeur prodigieuſe, fit un horrible carnage des Infidéles, ſauta dans le Vaiſſeau le plus avancé, ſuivi d'Alondés & de plus braves

ſoldats, paſſa tout au fil de l'épée, & s'en rendit maître. Mais tandis qu'on croyoit Victoire de ce côté, le Capitaine Eſpagnol moins heureux du ſien, ſuccomboit ſous les coups du vaillant Bacha de Tres-Forcas, qui commandoit en perſonne l'autre Vaiſſeau. Ce Turc irrité de la perte du premier, ne ſongeant qu'à la réparer en s'emparant de l'Eſpagnol; & vivement ſecondé des ſiens vins à l'abordage, accrocha le Vaiſſeau Chrétien; & portant la mort & l'effroi à quiconque oſoit lui réſiſter, bleſſa mortellement le Capitaine, mit hors de combat les plus braves Officiers, & s'en rendit le maître. Les cris du reſte des vaincus ayant inſtruit Alphonſe de ce qui ſe paſſoit, il y courut; & repaſſant ſur ſon Bord croyant être ſoutenu des ſiens, il y fut accablé par le nombre des Infidéles, & fait eſclave malgré tous ſes efforts, avec ce qui reſtoit de l'Equipage Alondés ne le vit pas plûtôt au pouvoir des ennemis, que ne voulant point le quitter, il poſa les armes & ſe rendit

dit au Bacha de Bouzême, qui avoit accompagné celui de Tres-Forcas, se flatant qu'on ne les sépareroit point; mais ses vœux ne furent pas exaucés. Comme le premier Vaisseau appartenoit au Bacha de Bouzême, il eut pour son partage la moitié de cette prise dans laquelle Alondés fut compris; & l'autre moitié étant destinée à Morgat Bacha de Tres-Forcas, Alphonse fut de ceux qui tombérent dans son lot. Les deux Bachas très contents de leur victoire, firent mettre leurs esclaves aux fers; & joignant à leurs Vaisseaux celui qu'ils venoient de prendre, ils regagnérent leurs Ports à force de voiles. Le Vaisseau Chrétien resta là Morgat, comme étant chef de l'entreprise, avec lequel il rentra triomphant dans le Port de Tres-Forcas; tandis que le Bacha de Bouzême en faisoit autant dans le sien.

Le désespoir du vieil Alondés fut extrême, en se voyant séparé d'Alphonse: en vain demanda-t il en grace qu'on lui rendit un jeune

 hom-

homme remarquable par ſa valeur, dont il ſe diſoit être le Pere, aſſûrant qu'il payeroit ſa rançon & la ſienne; on ne l'écouta pas: & lorſqu'on fut arrivé à Bouzême, ſans avoir égard à ſon âge, on le mit au nombre des eſclaves dont les travaux étoient les plus pénibles. Le ſort du brave Alphonſe ne fut pas d'abord moins rigoureux: on ne l'avoit pris que parce que ſon épée s'étoit caſſée, & qu'il étoit tombé par la multitude qui s'étoit jettée ſur lui; mais plus il avoit fait de réſiſtance, & plus les Turcs crurent devoir lui montrer de rigueur: & comme Morgat s'en fioit là-deſſus à ſes Officiers, & qu'il ne croyoit ſa priſe de nulle importance que pour la gloire, il ſe contenta de ſçavoir le nombre de ſes captifs, ſans chercher à les voir; laiſſant le ſoin de les employer ſelon leur âge & leurs forces au Turc à qui il en avoit donné l'intendance: ce qui mit Alphonſe dans la triſte néceſſité de ſubir ſon déplorable ſort, ſans avoir perſonne à qui pouvoir en demander juſtice.

SUI-



SUITE DES ILLUSTRES ENNEMIS

LXV. NOUVELLE.

Le vaillant & malheureux Alphonſe ne fut point inſenſible à la perte de ſa liberté ; mais ſçachant que ce n'eſt que dans les divers accidens de la vie qu'on peut faire éclater ſa conſtance, & que la patience eſt une vertu qui triomphe ſouvent des infortunes les plus cruelles, il ſe ſoûmit à la ſienne ſans murmurer ; & quelque douleur qu'il eût de n'avoir pas Alondés avec lui, le pénible travail qu'on lui impoſa, le conſola de ſon éloignement, perſuadé qu'il mourroit

de déſeſpoir, s'il en étoit témoin, ſe flatant que ſon grand âge le diſpenſeroit d'un pareil exercice avec le Maître que le ſort lui avoit donné. Son malheur ne lui ôta pas ſa prudence, & conſervant toute ſa raiſon dans une telle extrêmité, il eut ſoin de ſi bien cacher le portrait & la bague qu'il avoit ſur lui, que les Turcs en le dépoüillant, & lui donnant l'habit d'Eſclave, ne les pûrent appercevoir. Celui qui prenoit ſoin des Captifs de Morgat, peu touché des charmes qui brilloient dans toute ſa perſonne, l'employa d'abord aux travaux les plus rudes. Le Bacha avoit un Palais ſuperbe; & pour augmenter la beauté de la vûë de ſes Jardins, il avoit entrepris de couper une montagne couverte de rochers qui la bornoit du côté de la mer, & c'étoit à ce terrible ouvrage que les Eſclaves étoient occupés. Orcan, ainſi ſe nommoit l'Intendant de Morgat, étoit un vieux renégat, cruel, avare, intéreſſé, & qui ſembloit ne prendre de

de plaiſir qu'aux tourmens des autres; il avoit occupé cette charge ſous trois Bachas differents par l'ordre du Roi de Fez, qui le leur avoit donné ſous prétexte que c'étoit un bon ſujet, mais en effet pour lui ſervir d'eſpion auprès d'eux; le Cap de Tres-Forcas n'étant pas aſſez ſous ſes yeux, pour les empêcher d'avoir des intelligences, ou de former des brigues contre ſes intérêts.

Le Bacha Morgat en parvenant à ce Gouvernement, eût bien déſiré ſe défaire de cet homme, dont l'ame n'avoit aucun rapport à la ſienne; mais il n'en avoit pas été le maître, & de ſecretes raiſons l'obligeoient encore à le traiter avec conſidération. Il n'ignoroit point qu'il étoit extrêmement dur à ſes Eſclaves; & ne pouvant le forcer à plus de douceur, il avoit pris le parti de les lui laiſſer conduire ſans s'en mêler; il évitoit même de les voir, ayant trop d'humanité pour être témoin de leurs ſouffrances, & n'y pas mettre or-

dre; ce qui l'obligeoit à n'en faire la visite que tous les six mois, en avertissant Orcan de les y préparer, afin que cet avertissement le mît en état d'empêcher leurs plaintes, & le garantît du chagrin de ne pouvoir les soulager, ou d'en venir à de grandes extrêmités avec ce Barbare.

Cependant malgré ce ménagement, Orcan haïssoit Morgat: ce Bacha possedoit des vertus dont l'éclat l'offusquoit; & pénétrant aisément, que la seule politique l'engageoit à le considérer, & qu'il étoit impossible qu'avec tous les vices dont il étoit rempli, il fût aimé d'un homme qui n'en avoit point, il ne songeoit qu'aux moyens de le perdre, & de lui ravir une place qu'il avoit tenté plusieurs fois d'occuper; mais inutilement: le Bacha de Bouzême, favori du Roi de Fez, l'ayant fait donner à Morgat, & l'y soûtenant de tout son pouvoir. Tel étoit le caractére du Turc à qui le jeune Alphonse se vit soûmis: il fut le seul Esclave Chré-

Chrétien qu'il conserva, ayant vendu les autres à différentes personnes, ne se reservant que des Maures & des naturels du Païs, dans l'idée qu'ils le soutiendroient mieux que les Chrétiens dans la premiere occasion qu'il pourroit trouver de perdre le Bacha; mais comme Alphonse étoit grand, jeune, bien fait, & d'un air à prouver que la fatigue ne l'étonnoit point, il l'avoit gardé pour aider aux travaux de la montagne.

Aussi l'y employoit-il d'une maniere à faire croire qu'il le vouloit accabler tout d'un coup : mais le Ciel donnant des forces à cet illustre Captif, il sembloit que son courage augmentoit à mesure qu'on cherchoit à l'abattre. Cependant il étoit d'autant plus à plaindre, qu'il ne pouvoit traiter de sa rançon; n'ayant rien de lui-même à proposer pour se racheter. Alondés seul eût pu le secourir, ayant entre ses mains le billet de Padillo; mais il ignoroit son sort, & si dans son malheur il auroit conservé

fervé cette unique reffource. Ne trouvant donc point de reméde à fa funefte fituation, il crut qu'en travaillant à fe faire aimer de fon Patron, il parviendroit à le porter à moins de rigueur; qu'il lui donneroit peut-être quelque occafion de voir le Bacha; & qu'en implorant fa clémence, il changeroit fa deftinée. Mais il fut près de trois mois fans pouvoir même arracher un regard favorable du barbare Orcan. Les autres efclaves le traitoient avec une dureté prefque pareille; & fe faifoient une maligne joie de mettre fur lui toutes la force du travail, & de le charger de leurs fautes: & quoiqu'il eût un fouverain mépris pour ces ames baffes & ferviles, il ne laiffoit pas de gémir fouvent en fecret de fe voir force à fouffrir tant d'indignités.

Un jour qu'il avoit rempli fon pénible employ, il fe promenoit fur une Terraffe des Jardins du Palais en rêvant à la cruauté de fon fort, il vit tomber à fes pieds une petite boëte d'or. Il la prit: & regar-

gardant de tous côtés pour chercher d'où cela portoit, il n'apperçut personne; mais il entendit fermer une jalousie avec assez de bruit, pour lui faire croire que ce pouvoit être de là qu'elle étoit tombée. Son premier mouvement fut de parler à quelqu'un du Palais pour la rendre: mais réfléchissant sur la maniere directe dont elle étoit venuë à lui, & jugeant qu'elle pouvoit renfermer quelque mystére qui le regardoit personnellement, il changea de pensée; & s'étant retiré dans un endroit écarté, il l'ouvrit, & vit avec surprise qu'elle contenoit un billet en langue Espagnole, dans lequel ces paroles étoient écrites.

AU BEL ESCLAVE.

Jeune Chrétien, ne t'afflige point: ton sort a trouvé des cœurs sensibles. Adouci le fier Orcon, & fais en sorte de parler au Bacha. Je t'en donnerai les moyens, si tu veux te rendre au bas de la

Ter-

Terraſſe à l'heure de la troiſiéme Priére. Adieu : je ſouhaite rompre tes chaînes ; mais helas ! les miennes ſeront éternelles.

Alphonſe n'avoit jamais aimé, & ne connoiſſoit l'Amour que de nom ; & n'en avoit appris les dangereux effets, que dans l'hiſtoire de Don Louis de Padillo. Cependant ſon malheur avoit jetté dans ſon ame une certaine diſpoſition à la tendreſſe par la pitié qu'il s'inſpiroit à lui-même, qu'il ne put s'empêcher d'être émû à la lecture de ce billet. Il en peſa toutes les paroles ; elles lui parurent d'un caractére ſi paſſionné, qu'il en fut touché. La reconnoiſſance fortifia ſa ſenſibilité, & lui fit naître en même tems un extrême déſir de connoître celle qui prenoit un ſi vif intérêt à ſon ſort : & ne doutant point que les chaînes dont elle paroiſſoit ſe plaindre, ne fuſſent celles de l'Amour, & qu'il en étoit l'objet, il ſentit une eſpéce d'im-

d'impatience de les partager avec elle; & ſe réſolut de ne pas manquer au rendez-vous.

L'heure de la troiſiéme Priére étant pour lui le ſeul inſtant de liberte, parce qu'il étoit Chrétien, & que les Mahometans ſe renferment tous dans ces momens, il n'héſita point d'en profiter. En effet la nuit ne fut pas plûtôt venuë & les Turcs retirés, qu'il ſe rendit au bas de la Terraſſe. A peine y fut-il arrivé, qu'il ſe vit abordé par une vieille Eſclave, qui le prenant par la main, le conduiſit en ſilence dans une allée ſombre & détournée, où s'étant arrêtée: Chrétien, lui dit-elle en mauvais Eſpagnol, la jeune Héraïde ma maîtreſſe, Fille du Bacha Morgat, touchée des charmes de ta perſonne & de ton deſtin rigoureux, m'a commandé de te donner cette bourſe remplie d'or & de perles, non pas pour être le prix de ta rançon; mais pour te ſervir à gagner Orcan: c'eſt l'homme de l'Univers le plus intéreſſe. Tu n'as qu'à

qu'à feindre que tu les as trouvées en creusant la montagne & dans le fond des rochers, & les ménager de façon en les lui donnant, que tu puisses lui persuader que tu fais chaque jour de nouvelles découvertes : tu le verras bientôt changer en ta faveur. Alors demande-lui la permission d'être du nombre des Esclaves du Palais ; il te l'accordera immanquablement : & cet adoucissement te procurera l'avantage de voir Heraïde, de lui parler, & de prendre avec elle de nouvelles mesures pour te délivrer entierement. Mais surtout sois discret ; & n'abuse pas de ses bontés, en faisant un autre usage de ce qu'elle t'envoye.

Je suis trop pénétré de reconnoissance, lui dit-il, pour manquer aux ordres de votre généreuse Maîtresse ; & le cruel Orcan voudroit me rendre la liberté, que je la refuserois, plûtôt que de perdre l'espoir que vous me donnez de rendre Heraïde seule maîtresse de ma desti-

deſtinée. Je vous prie de l'en aſſûrer, & de lui dire qu'il n'eſt rien dont je ne ſois capable pour lui prouver que mes chaînes me ſont devenu trop cheres depuis ſa lettre, pour chercher à les briſer Mon enfant, reprit la Vieille, il n'eſt point de bel eſclavage, je le ſçai par expérience ; mais la jeuneſſe eſt inconſidérée, & ne ſuit que ſes mouvemens. Heraïde a pris de l'inclination pour toi ; tu la verras, & tu l'aimeras ſans doute ; car c'eſt la plus belle créature qui ſoit ſous le Ciel. Cependant je t'avertis de ne te pas trop livrer à ta paſſion, & de ne profiter de la ſienne, que pour te délivrer : car tu ſerois perdu pour jamais, ſi le Bacha venoit à découvrir qu'elle te favoriſe ; & je n'aurois pas conſenti à la ſervir en ceci, ſans le ſerment qu'elle ma fait de te donner les moyens de te ſauver, afin de t'éloigner d'elle, dont le rang & la Religion ne peuvent s'accorder avec toi. Ce diſcours fit ſoupirer Alphonſe ; mais il

il promit à la vieille Esclave de suivre ses conseils, quoique son cœur ne fût plus en état d'en prendre que de lui-même. Elle lui remit la bourse d'Heraïde, & lui recommanda de venir dans trois jours à la même heure l'instruire du progrès de son artifice, pour qu'elle en rendît compte à sa jeune Maîtresse. Il voulut lui faire quelques questions sur le Bacha & sa famille; mais elle lui fit entendre qu'elle ne pouvoit rien dire sur cet article, & que ce qu'il demandoit, renfermoit des mystéres, qu'il ne lui étoit pas permis de révéler; & le quitta dans l'instant. Cette conversation redoublant la curiosité d'Alphonse, il se retira dans une extrême agitation d'esprit; & n'eut point d'autre objet pendant toute la nuit que la belle Heraïde, ni d'autre impatience que celle de la voir: & pour en hâter le moment, il fut le prémier à se rendre au travail. Animé de cette espérance, la peine & la fatigue n'eurent plus rien d'affreux pour lui; l'horreur de sa situa-

ſituation ne s'offrit plus à ſa penſée ſous la même forme ; & croyant n'en pouvoir trop faire pour parvenir au but de ſes déſirs, il avança l'ouvrage de la montagne cette journée d'une maniere qui ſurprit Orcan, & le força de dire que l'Eſclave Chrétien en valoit ſix des autres.

Mais il eut encore un ſujet d'étonnement bien plus grand, lorſqu'après le travail, Alphonſe l'ayant tiré à part, & lui montrant pluſieurs pieces d'or : Seigneur, lui dit-il, il faut que l'on ait autrefois caché des richeſſes dans cet endroit, puiſque j'ai trouvé ce que tu vois. Je n'en ai rien voulu dire à mes Camarades, afin de t'en rendre le maître ; & ſelon que j'en puis juger, je crois qu'en creuſant encore plus loin, j'en trouverai davantage, la terre & le roc rendant un ſon ſous mes coups, qui ne me donne pas lieu d'en douter. Orcan charmé de cette découverte, lui dit pour la premiere fois quelques mots de douceur ; loüa ſa fidélité, & l'en couragea à continuer

en lui promettant de le récompenſer.

Le lendemain il lui préſenta une partie des perles, & le troiſiéme jour il lui remit tout le reſte du thréſor. L'avare Turc ſurpris que ce jeune homme n'eût pas gardé le ſilence ſur cette avanture, & n'en eût pas profité pour ſe racheter, le prit pour un imbécile; & crut qu'il ſuffiſoit d'adoucir ſon travail, pour le récompenſer. Pour cet effet il le diſpenſa de l'aſſiduité qu'il en avoit exigée juſqu'àlors, & lui donna deux jours entiers de repos dans la ſemaine. Alphonſe ſaiſiſſant ce moment de bonne volonté, le pria de changer ſon occupation en le mettre du nombre des Eſclaves du Palais; mais Orcan qui rouloit un grand projet dans ſon eſprit, le refuſa. Je t'y mettrai bientôt, lui dit-il; & tu ſera dans peu plus content de ton ſort. Le tems de la viſite du Bacha s'approche; je veux qu'elle ſoit faite pour t'accorder cette grace. Les paroles de cet homme étoit des arrêts auxquels

quels il ne falloit pas répliquer. Alphonſe ne répondit rien; mais vivement piqué que l'or & les perles d'Heraïde fuſſent ſi mal employées, & craignant de perdre par là l'occaſion de la voir, il réſolut de lui écrire, pour la conjurer d'abreger ſon tourment en lui permettant de ſe jetter à ſes pieds.

Rempli de cette idée, il ſe retira pour l'exécuter; & s'étant ſaiſi d'un crayon que portoit toûjours un des Eſclaves, ſous prétexte de vouloir deſſiner la façade du Palais, il écrivit en ces termes à la Fille du Bacha.

A LA GENEREUSE HERAYDE.

Mon malheur triomphe de vos bontés, Madame. Orcan eſt inflexible: & je mourray de douleur, ſi vous n'empêchez mon trépas en m'accordant de tout hazarder, pour vous aſſûrer de vive voix que vous m'avez donné de plus fortes chaînes, que celles qui me rendent Eſclave de Morgat.

Il mit ce billet dans la boëte dont cette belle Perſonne s'étoit ſervie pour le ſien ; & lorſqu'il fut en liberté de paſſer à la Terraſſe, il s'y rendit. La vieille Eſclave ne tarda pas à l'y joindre : il lui redit mot-à-mot la converſation qu'il avoit euë avec le Chef des Eſclaves ; lui témoigna le déſeſpoir où le réduiſoit la cruauté de cet homme, & la conjura de remettre la boëte d'or à Héraïde, & de lui faire ſçavoir ſa réponſe. Elle s'en chargea, & lui promit de la lui donner le lendemain au même lieu : enſuite dequoi ils ſe ſéparérent. Alphonſe ne paſſa pas cette nuit plus tranquillement que l'autre : l'Amour dont il commençoit à ſentir les traits, ne lui laiſſa prendre aucun repos. Le portrait que l'Eſclave avoit fait de la Fille du Bacha ; l'inclination qu'elle avoit priſe pour lui, la tendreſſe avec laquelle elle lui avoit écrit, & la nobleſſe dont elle avoit ſacrifié une ſomme aſſez conſidérable dans l'eſpoir de le rendre heureux, avoient fait une telle impreſſion

ſur

ſur ſon cœur, que cela ſeul ſuffiſoit pour l'enflâmer, ſans le ſecours de la beauté. Mais malgré cette ardeur naiſſante, il ne laiſſoit pas d'enviſager avec effroi une paſſion que ſa Religion rendoit criminelle, & qui ne pouvoit jamais avoir d'heureuſes ſuites, quand même il ſeroit connu du Bacha, & qu'il lui rendroit la liberté; puiſqu'il ne devoit pas eſpérer qu'on lui donnât Heraïde, qu'en embraſſant les erreurs de Mahomet; & qu'il étoit réſolu de périr mille fois, plûtôt que de tomber dans un tel abîme.

D'ailleurs l'ignorance de ſa naiſſance lui faiſoit craindre de ſe découvrir: comme toutes les apparences étoient qu'il devoit la vie à un Mahométan, il appréhendoit d'être reconnu, & qu'on ne voulût le livrer à ſes Parens, dans l'eſpoir d'en avoir une forte récompenſe. La Mignature qu'on lui avoit trouvée au col, lui perſuadoit que celle qu'elle repréſentoit, étoit ſa Mere; & le titre de Sultane ne lui laiſſoit aucun lieu de

douter qu'elle ne fût Musulmane, & liée avec un Musulman. Toutes ces réflexions l'affligeoient, & le contraignoient dans des momens à combattre le panchant qui l'entraînoit vers Heraïde; mais ses efforts cédoient bientôt au désir de la voir & de la connoître. Que sçais-je, disoit-il en lui-même, si je ne la porterai point à recevoir les lumiéres dont je suis éclairé. Le Ciel peut-être n'a permis mon esclavage, que pour me rendre l'instrument de sa conversion, & qu'elle consentira de fuïr avec moi de ces lieux. C'est de de cette sorte que secondant les tendres mouvemens de son cœur, il rallumoit plus vivement encore le feu qu'il paroissoit vouloir éteindre. Le jour le surprit dans un si doux espoir: & comme c'étoit celui qu'Orcan avoit marqué pour lui donner du relâche, il le passa tout entier à se promener dans les Jardins du Palais: il croyoit y être seul; depuis qu'il étoit Esclave il n'y avoit rencontré personne de remarque, la quantité des

tra-

travailleurs empêchant qu'on ne s'y vint promener; le Bacha, & ceux qui lui étoient attachés, ayant des Jardins particuliers contigus à leurs Appartemens, où l'on ne pouvoit les voir; persuadé qu'il y étoit en liberté, il porta ses pas dans tous les lieux dignes de sa curiosité. Un Cabinet d'une structure singuliére s'offrit à ses regards; & s'étant avancé pour y entrer & le mieux examiner, il en vit sortir deux femmes, qui, l'ayant apperçû, s'arrêtérent pour le considérer. Elles avoient le visage découvert; l'une paroissoit avoir quarante-quatre ou quarante-cinq ans, & l'autre dix-neuf ou vingt; mais toutes deux étoient si surprenantes par leur beauté, qu'Alphonse en resta comme immobile. Il sentit dans l'instant pour la plus âgée, un respect mêlé de tendresse, qui tira malgré lui des larmes de ses yeux, & la plus jeune acheva de livrer son cœur à l'Amour; & ne doutant point que cet admirable objet ne fût Heraïde, il fut prêt dans l'excès de sa joie, d'aller

ſe jetter à ſes pieds; mais rappellant ſa prudence, il ſe retint; & ne ſçachant s'il devoit avancer ou fuir, il parut dans une inquiétude qui fut remarquée de la plus âgée, qui par l'attention qu'elle avoit à le regarder, n'en fit aucune au trouble de celle qu'elle accompagnoit. Enfin cette Dame ſe déterminant tout à coup, lui fit ſigne de s'approcher: il obéït; & mettant un genou en terre lui demanda pardon de la témérité qu'il avoit euë de ſe trouver ſur ſon paſſage. La Dame entendant qu'il parloit Eſpagnol, lui répondit dans la même langue, qu'elle l'excuſoit, & qu'il n'avoit rien à craindre, le Bacha étant abſent. Enſuite elle lui demanda ſon nom, ſon païs, & quelle étoit ſa condition; mais ſes queſtions étoient accompagnées d'une ſi douce majeſté, & d'un ſi grand air de compaſſion, qu'Alphonſe en devint encore plus émû. Cependant s'efforçant pour parler, il lui dit qu'il étoit Eſpagnol, qu'il ſe nommoit Alphonſe, & ſon Pere Alondés; qu'il étoit Capitaine
de

de Vaiſſeau; qu'ils avoient eu le malheur d'être vaincus & faits Eſclaves par le Bacha de ce Cap; & que ſa plus grande douleur étoit d'ignorer le ſort de ſon Pere, dont il avoit été ſéparé dès l'inſtant de ſa captivité; que pour lui deſtiné aux travaux de la montagne, il étoit ſoûmis aux ordres d'Orcon, Chef des Eſclaves de Morgat. La Dame fit un profond ſoupir à ce diſcours, & le regardant avec douceur: Si le Bacha vous avoit vû, lui dit-elle, vous ne ſeriez pas tombé dans des mains ſi cruelle; mais tâchez de vous en faire connoître, il eſt humain, il aime les Chrétiens, peut-être obtiendrez-vous votre liberte; mais ſur tout gardez-vous de dire que vous nous avez vûës.

A ces mots l'une & l'autre ayant baiſſé leur voile, s'éloignérent promptement de lui, & le laiſſérent dans un état difficile à concevoir: il lui ſembla que leur fuite arrachoit ſes entrailles; ſon viſage ſe couvrit de pleurs; une douleur accablante le ſaiſit, & ſon cœur

fut agité des mouvemens les plus violents. Il ne sçavoit laquelle des deux il aimoit le plus, l'une & l'autre paroiſſoient l'intéreſſer également: & ſi Heraïde lui faiſoit ſentir quelque choſe de plus vif, ſa Compagne jettoit dans ſon ame un trouble que cette belle perſonne ne lui inſpiroit pas, il fut long-tems ſans pouvoir quitter ce lieu. Enfin craignant d'y être ſurpris par Orcan, il rejoignit les autres Eſclaves, & paſſa juſqu'à l'heure de ſon rendez-vous dans une confuſion de penſées, que toute ſa raiſon ne put diſſiper. Cependant l'Amour l'avoit frapé; il n'étoit plus queſtion de chercher à s'en deffendre; & ne pouvant plus faire que des réflexions affligeantes, il les bannit toutes de ſon eſprit, pour ne ſonger qu'au plaiſir d'aimer la plus belle perſonne de la terre, & d'en être aimé. Il avoit lû dans ſes regards ſa crainte & ſon inquietude; il l'avoit vû rougir & pâlit à la foi, lorſque la Dame âgée l'avoit appelle; & ne doutant point que tous ces mouvemens n'euſſent un principe

cipe favorable à ſes vœux, il crut qu'il en pouvoit plus ſans crime ſe mettre du nombre des malheureux.

Ce fut dans ces ſentimens qu'il ſe rendit ſur la Terraſſe à l'heure de la troiſiéme Priére : la vieille Eſclave y vint preſque auſſi-tôt ; & prenant Alphonſe par la main : Venez, lui dit-elle, je vais vous conduire dans le même Cabinet où vous avez vû tantôt Heraïde, elle vous y attend. L'amoureux Eſclave transporté de joie ne ſe fit pas preſſer pour la ſuivre, & la belle Heraïde s'étant avancée vers lui, il ſe jetta à ſes pieds ſans pouvoir exprimer par des paroles l'état de ſon cœur en ce moment. Alphonſe, lui dit cette belle perſonne d'un air charmant, en lui ordonnant de ſe lever, il ſeroit inutile de vous cacher que vous m'avez plû, je vous en ai fait aſſez entendre, pour ne pas chercher à diſſimuleur une inclination, que la façon dont je penſe rend trop innocente pour en rougir ; ce que vous m'avez écrit me perſuade que je

ne vous ſerois par indifférente, ſi j'étois en ſituation d'écoûter mon panchant & le vôtre; mais, Alphonſe, je ne vous laiſſerai pas le tems de vos y livrer; je veux rompre vos chaînes ſans vous en donner d'autres, & n'écoûter la tendreſſe que vous m'avez inſpirée, que pour vous rendre à votre patrie, & vous ſéparer de moi pour jamais puiſqu'il eſt impoſſible de vous faire une autre ſort. La Sultane ma Mere, que le hazard vous a fait rencontrer ce matin, a pris pour vous des ſentimens peu différents des miens; une tendre compaſſion la rend ſenſible à votre malheur; d'autres raiſons encore la portent à vous être favorable, & lorſque le Bacha mon Pere ſera de retour, elle lui demandera votre liberté; elle aura ſoin de vous procure les ſecours qui vous ſont néceſſaires pour retourner en Eſpagne, & ce n'eſt que dans le deſſein de vous y préparer, que je n'ai pû vous refuſer de me trouver ici; mais c'eſt pour la premier & la derniere fois.

fois Adieu, continua-t elle, quand vous ferez dans le fein de votre famille, donnez quelques mon mens au fouvenir de la trifte Heraïde. Quoi ! Madame, s'écria Alphonfe en la retenant par la robe, vous voulez m'abandonner? vous ne me favorifez, que pour m'annoncer la mort. Ah ! croyez-vous, incomparable Heraïde,qu'il foit en votre pouvoir de brifer mes fers ? Ce ne font plus ceux de mon efclavage qui me retiennent ici, des chaînes mille fois plus fortes m'attachent à Morgat. Je vous adore, Madame, & je ne veux point de liberté, s'il faut me priver pour jamais du bonheur de vous voir. Je fçai qu'un malheureux Efclave ne devroit pas tenir ce langage; qu'il ne peut fans crime lever les yeux jufqu'à la Fille de fon Maître; mais puifque les vôtres ont daigné s'abaiffer jufqu'à moi, fouffres qu'oubliant mon état, je vous faffe voir toute l'ardeur de ma flâme ; la reconnoiffance l'avoit fait naître,votre beau-

té l'a fortifiée. Je ne puis plus ſonger à quitter ces lieux : de quoi me ſerviroient, helas ! les bontés de la Sultane votre Mere, vous ignorez l'une & l'autre toute l'horreur de ma deſtinée. Car enfin, ajoûta-t-il emporté par l'excès de ſa paſſion, je ſuis le triſte joüet de la Fortune, ſans patrie, ſans parens ; inconnu à moi-même, je ne puis traîner qu'une vie importune, où je n'aurai pas la conſolation de vous voir : mon amour eſt ſans eſpoir, mon reſpect y mettra toûjours des bornes, & je n'en deſire point d'autre prix, que celui de mourir Eſclave de l'admirable Heraïde.

Ce diſcours ayant attendri & ſurpris la jeune Sultane : Quoi ! lui dit-elle, vous n'êtes pas Eſpagnol ? Je le ſuis, Madame reprit-il, ſi l'éducation peut être réputée pour patrie ; mais je n'y ſuis point né. Tombé en des mains étrangéres, je dois tout à leurs ſoins généreux ; mais la mort m'a ravi l'un, & l'eſclavage m'a ſeparé de l'autre :

l'autre : comme moi dans les fers je ne ſçai dans quels lieux on a conduit ſes pas. Je ſuis vivement touchée de votre infortune, répondit Heraïde en retenant ſes larmes, & ce que vous m'apprenez m'intéreſſe encore davantage à votre ſort : ſi la part que j'y prends peut vous être de quelque conſolation, Alphonſe, ſoyez certain que vous m'êtes aſſez cher, pour ne rien épargner de ce qui peut vous rendre plus heureux. Qui que vous ſoyez, votre naiſſance ne peut être qu'illuſtre ; vos ſentimens m'en aſſûrent. Je ne ſuis pas plus fortunée que vous ; & je ne m'étonne point que nos cœurs ſoient ſenſibles l'un pour l'autre, puiſque nous avons le même ſort : je ne ſuis pas ce que je parois être ; Morgat n'eſt point mon Pere ; la Sultane ne m'a point donné le jour, & j'ignore comme vous mon rang & ma patrie ; mais nos avantures demandant un tems plus long que celui qui nous reſte ; je ferai mes efforts pour vous revoir encore :

core : cependant ne vous inquiétez point, laiſſons agir la pitié de la Sultane auprès du Bacha, il eſt tendre, généreux, & j'oſe eſpérer qu'il nous ſera favorable. A ces mots elle lui tendit la main, en lui diſant adieu une ſeconde fois. Alphonſe hors de lui-même de ce qu'il venoit d'entendre, ſe remit à genoux, pour recevoir cette innocent faveur & cherchoit encore à la retenir ; mais cette belle Captive réſiſtant à ſont propre panchant,s'eloigna de lui avec une telle promptitude, qu'il n'eut ni le pouvoir de lui répondre, ni de la ſuivre ; & s'etant retiré à ſon habitation ordinaire, il repaſſa dans ſon eſprit toute ce qu'Heraïde lui avoit dit. Surpris de la conformité qui ſe trouvoit entre ſon ſort & le ſien, il reprit une nouvelle eſpérance de la porter à quiter ces barbares lieux, & reſolut de tout mettre en uſage pour avoir une libre entrée dans le Palais de Morgat, afin de joüir encore de l'entretien de la Sultane, qui par la manié-

maniére dont elle parloit Espagnol, lui avoit paru devoir être de ce Païs, & de faire en sorte de l'arracher aussi d'un séjour si contraire à la vertu.

Il n'ignoroit pas que les Turcs aimoient souvent mieux leurs Esclaves pour leurs Favorites, que les Femmes de leurs Païs; & la Sultane avoit des restes d'une si parfaite beauté, qu'il ne doutoit point qu'elle n'en eût été préférée. Mais comme il sçavoient aussi que la pluralité leur étoit permise, & qu'ils ne se piquoient pas de fidélité, il ne put se deffendre des traits de la jalousie. La jeunesse d'Heraïde, les graces dont elle étoit pourvûë, & le soin extrême que le Bacha paroissoit prendre de ne lui laisser aucune communication dans les Jardins, puisqu'il ne l'y avoit vûë que cette seule fois depuis quatre mois d'esclavage, & que la seule absence de Morgat l'avoit mise en liberté d'y venir, lui donnérent de cruels soupçons pour son amour: il en frémit; & cette idée ne lui laissant nul repos, il passa la

la nuit ſans fermer la paupiére. Fatigué du tourment que lui cauſoient ces réflexions ; & cherchant à les diſſiper par la variété des objets, il ſe leva dès la pointe du jour, & fut ſe promener aux travaux de la Montagne. Comme les roches qu'on en arrachoit y faiſoient des concavités, & qu'en creuſant ſans ceſſe, on y avoit formé une eſpéce de ſoûterrain, il lui prit envie d'y entrer. A peine eut-il fait quelque pas, qu'il crut y entendre parler ; il s'arrêta, & reconnut la voix d'Orcan. Surpris qu'il fut, à cette heure en ce lieu, & curieux de ſçavoir ce qu'ils y faiſoient, il ſe cacha derriere une pyramide de terre & de matériaux que les Eſclaves avoient conſtruite pour ſoûtenir la voûte, dans la crainte d'en être écraſés à meſure qu'ils travailloient; & donnant toute ſon attention aux paroles du Turc, il entendit qu'il diſoit à quelqu'un : Ma réſolution eſt priſe, tout eſt prêt pour l'exécuter, je ne peux plus ſouffrir ma ſervitude ; & puiſque le Roi de Fez ne veux pas récompenſer mon zele

zele & ma fidélité, je dois travailler moi-même à ma fortune. Morgat occupe une place ici qui m'étoit duë, & qu'il n'eût jamais emporté ſur moi ſans le Bacha de Boazême; j'ai fait tous mes efforts pour l'en chaſſer ſans répandre ſon ſang. Comme je le ſoupçonne de n'être pas bon Muſulman, j'en ai fait avertir le Roi, en lui découvrant que Morgat ne ſortoit jamais de ſon Palais, que pour aller voir le Bacha de Bouzême, ou pour monter ſur mer; qu'il ne frequentoit aucune Moſquée; qu'aux heures de nos Priéres je ſçavois de ſes Eſclaves qu'il s'occupoit à d'autres choſes, & qu'il n'obſervoit rien de la Loi de Mahomet. Mais tout ce que j'ai pû dire n'a ſervi qu'à rendre la faveur du Bacha de Bouzême plus éclatante en me faiſant paſſer pour un impoſteur, & m'attirer un ordre du Roi, de ne me mêler que de ſes Eſclaves que j'avois en garde, & de ne plus parler de Morgat. Ainſi, mon cher Hemet, je ne dois plus rien attendre que de moi. Morgat m'a fait le plus ſen-

ſenſible des outrages, en m'ôtant une Eſclave que j'avois en ma puiſſance ; & quoique vingt-deux années ſe ſoient écoulées depuis cette avanture, & que la paſſion que j'avois pour elle ſe ſoit éteinte, je n'ai point perdu le déſir de m'en venger.

Mais, lui répondit Hemet, êtes-vous ſûr de vos Eſclaves, & croyez-vous qu'ils obéïſſent à ce fatal commandement ? Que pourroient-ils faire pour s'en diſpenſer, répondit Orcan, ne ſuis-je pas leur maître ? Je les ai tous diſpoſés à cette entrepriſe, en faiſant paſſer le Bacha dans leur eſprit pour le plus cruel de tous les hommes, qui n'attend que la fin de leurs travaux, pour les faire mourir ; & je leur ai promis la liberté, & d'autres récompenſes, s'ils m'aidoient à m'en défaire ; ils y ont tous conſenti : & comme l'inſtant de ſa viſite eſt le plus favorable, parce qu'il vient ſeul, ou peu accompagné, je l'ai marqué pour être celui de ſa morts ; les armes des Eſclaves ſont en toutes prêtes ;

tes; je ne paroîtrai point du complot, & feindrai même de le vouloir deffendre; & par là je ferai paſſer aiſément cette affaire pour une révolte des Captifs, dont il y a aſſez d'exemples pour me faire croire.

Don Alphonſe épouvanté de l'horreur d'une pareille trahiſon, n'en voulut pas ſçavoir davantage; & craignant d'être apperçû, il ſe retira ſans bruit pour rêver aux moyens de prévenir cette affreuſe entrepriſe. Un mouvement inconnu le portoit à ſauver le Bacha, quoiqu'il le crût ſon rival; mais trop généreux pour vouloir ſa perte de cette maniére, il n'eut plus l'imagination remplie que du péril qu'il couroit, & du déſir de lengarantir. La choſe étoit difficile: faire paſſer cet avis par la bouche de la vieille Eſclave, lui paroiſſoit beaucoup riſquer; cette femme pouvoit le trahir & favoriſer Orcan: l'écrire à Heraïde, elle ne pouvoit en parler au Bacha, ſans lui donner à connoître qu'elle avoit un commerce ſecret avec un de ſes Eſ-

Efclaves, & c'étoit la mettre elle-même en danger. Dans cette perplexité il tenta un ftratagême qui ne pût commettre que lui feul ; perfuadé que s'il ne réüffiffoit pas comme il le fouhaitoit, il auroit au moins le tems d'en chercher un autre. Pour cet effet s'étant mis avec fes Camarades à l'heure de leur récréation, il prit un crayon, & traçant fur un morceau de velin des caractéres extraordinaires ; il leur parut fi fort appliqué à cet ouvrage, que curieux de fçavoir ce que c'étoit ils le lui demandérent. Alphonfe leur répondit froidement, qu'il formoit ces lignes pour apprendre le fort de fon Pere, & fi fon efclavage dureroit long-tems. Alors tous les Efclaves l'ayant entouré, le queftionnérent fur fa fcience, & le priérent de leur dire leur bonne fortune. Comme il fçavoit affez de leurs avantures depuis qu'il étoit avec eux, pour avoir deviné ce qu'ils ne difoient pas, il leur dit des chofes fi juftes à deux ou trois qui fe préfentérent, qu'ils en furent fur-

pris,

pris, & le crûrent un habile Aſtrologue : les autres voulurent auſſi ſçavoir leur ſort; mais Alphonſe leur déclara, qu'il ne leur diroit rien, s'ils ne lui faiſoient ſerment de n'en point parler à Orcan.

Ils ne balancérent pas à le ſatisfaire; la curioſité étoit trop grande, pour ne les y pas contraindre. Ils s'engagérent tous au ſecret; & le feint Aſtrologue de ſon côté leur promit non ſeulement de les inſtruire de tout ce qui leur devoit arriver, mais encore de leur apprendre ſa ſcience. Quelques-uns d'entreux avoient des intrigues ſecretes dans le Palais; Alphonſe le ſçavoit, il y en avoit vû entrer pluſieurs pendant la nuit; mais comme il ne vouloit pas qu'ils priſſent garde à ſes démarches, il avoit toûjours affecté de ne faire nulle attention aux leurs : & perſuadé qu'ils ſe dédommageroient du ſilence qu'il venoit de leur preſcrire à l'égard d'Orcan, avec leurs amis, il ſe flatoit que ſa réputation parviendroit juſqu'au Bacha; & que les Turcs étant naturellement ſuper-

perſtitieux, il ne manqueroit pas de vouloir le conſulter: & quoique cet eſpoir n'eût pour fondement qu'une eſpéce de chimére, & que ce fût un moyen bien incertain pour arrêter un aſſaſſinat. Le Ciel qui l'avoit ſans doute inſpiré à Don Alphonſe, pour le conduire à des évenemens dont il s'étoit reſervé la connoiſſance, le fit réüſſir ſelon ſes ſouhaits. Un des Eſclaves charmé du bonheur qu'il lui avoit annoncé, ne put renfermer ſa joie dans ſon cœur; il en fit part à un Afriquain de ſes amis, qui ſervoit le Chef des Eunuques du Palais. Celui là auſſi curieux de l'avenir que l'Eſclave, l'engagea à prier le Chrétien de tirer ſa nativité. L'Eſclave le promit; & s'étant excuſé à Don Alphonſe de ſon indiſcrétion ſur le mérite de l'Afriquain, & la confiance qu'il avoit en lui, il le conjura de travailler pour lui, & lui donna l'heure & le moment de ſa naiſſance. Alphonſe qui ne demandoit pas mieux, tirant adroitement de cet homme les inſtructions qui lui étoient néceſſai-

ceſſaires pour parler avec ſûreté, fit toutes les cérémonies ordinaires à ceux qui veulent en impoſer aux autres; & par le ſecours de cet Eſclave qui lui donna ce qu'il lui falloit pour écrire, il mit par article les principales choſes arrivées à l'Afriquain, & les accompagna d'un avenir merveilleux.

Cet écrit, que l'Eſclave rendit exactement, mit cet homme dans un tel étonnement, qu'il ne tarda pas à publier dans le Palais, que dans le nombre des Captifs qu'Orcan faiſoit travailler à la Montagne, il y avoit un Chrétien qui poſſédoit l'art de prédire d'une maniére ſurprenante; & bientôt de bouche en bouche le bruit en vint juſqu'au Bacha. Pendant cet intervalle, Alphonſe s'étoit rendu tous les ſoirs ſur la Terraſſe; mais inutilement, la vieille Eſclave n'y parut plus: & ne pouvant ſçavoir ce qui l'en empêchoit, ni des nouvelles d'Heraïde, il étoit dans une inquiétude mortelle, lorſque le quatriéme jour de ſon artifice, Orcan reçut un ordre de Morgat de

lui envoyer ſon Eſclave Chrétien. Le Turc parut chagrin de ce commandement; mais il fallut obéir, & remettre Alphonſe entre les mains du Chef des Eunuques, qui venoit le chercher en apportant l'ordre de Morgat, & qui le conduiſit au même inſtant dans le Cabinet du Bacha. Jamais ſurpriſe ne fut égale à celle d'Alphonſe à la vûë de Morgat, il s'attendoit à voir un Turc rude & barbare, d'une humeur farouche & ſévére, & vit au contraire un des plus beaux hommes qui ſe fuſſent encore offerts à ſes regards, d'une taille majeſtueuſe, d'un air doux, affable, noble & martial; le reſpect qu'il lui inſpira l'emportant ſur ſa fierté naturelle, il s'inclina devant lui avec plus de ſoûmiſſion qu'il n'avoit réſolu d'en marquer. L'impreſſion qu'il fit ſur le cœur de Morgat ne fut pas moins forte; & quoique près de cinq mois d'un cruel eſclavage l'euſſent extrêmement changé, il étoit encore ſi fort au-deſſus des autres hommes, qu'il en parut charmé; il lui fit ſigne

gne de se relever, & s'adressant au Chef des Eunuques, il lui dit quelques mots Turcs, ausquels il répondit de façon à faire juger à Don Alphonse, qu'il s'informoit de sa langue, & s'il sçavoit la sienne.

En effet le Bacha se tournant vers lui, lui demanda en Espanol de quelle Ville d'Espagne il étoit, depuis quand il étoit Esclave, & pourquoi il ne s'étoit pas racheté. Seigneur, lui répondit Alphonse, je suis de Cadix : quelques affaires d'intérêt avoient appellé mon Pere à Malaga, & nous obligérent d'en partir pour nous rendre à Minorque, lorsque nous eûmes le malheur de rencontrer tes Vaisseaux, & de ceder à ta rare valeur; tu fis le partage du butin avec le Bacha qui t'accompagnoit dans cette expédition; je tombai dans ton lot, & mon Pere dans l'autre; j'ignore son sort depuis ce jour, & n'ai pû l'instruire du mien : comme sa fortune est médiocre, & qu'il portoit avec lui ce qui nous auroit pû faciliter la liberté, sa perte m'a mis hors d'état de bri-

ſer mes fers. Alphonſe s'exprimoit avec tant de grace, & quelque choſe de ſi relevé accompagnoit ſes actions, que le Bacha ne pouvoit ôter les yeux de deſſus lui. Après quelqués momens de ſilence, prenant la parole : J'avois, dit-il, deffendu à Orcan d'employer aucun Eſclave Chrétien aux travaux de la Montagne, les voulant tous pour mon Palais. Je ſuis fâché de ſa déſobéïſſance par les peines qu'il t'a ſans doute fait ſouffrir. Je veux déſormais que tu ſois attaché à moi : je ferai chercher ton Pere, & jadoucirai ton ſort ; mais en attendant apprends-moi la ſource du bruit qui s'eſt répandu, que tu ſçais lire dans l'avenir ; ne m'en impoſe point, & ſois aſſûré de ma clémence.

Alphonſe mit un genou en terre, & baiſſant la voix demanda au Bacha une audience ſecrete, pour le convaincre de ſa ſcience. Morgat jugeant dans tout cela quelque myſtére, le fit relever, & le conduiſant dans l'embraſure d'une croiſée de ſon Cabinet : Jeune Chré-

Chrétien, lui dit-il, parle ſans contrainte, perſonne ici que moi n'entend l'Eſpagnol. Alors Alphonſe le regardant reſpectueuſement : Seigneur, lui dit-il, un ſecret mouvement m'a fait prendre intérêt à tes jours ſans te connoître, & ta préſence le fortifie de telle ſorte, qu'il m'eſt impoſſible de feindre avec toi. Je ne ſuis point Aſtrologue, ma Religion m'a trop bien appris que le ſouverain Arbitre des humains s'eſt reſervé la connoiſſance des évenemens de notre vie, pour m'attribuer un pouvoir qui n'eſt dû qu'à lui; mais je me ſuis ſervi de cette innocente ruſe pour m'approcher de toi, & te découvrir un complot formé par le perfide Orcan. Alors lui rapportant mot à mot ce qu'il avoit entendu, il mit le Bacha dans une ſurpriſe qu'il ne put cacher : il rougit pluſieurs fois pendant ſon diſcours, & parut prendre beaucoup ſur lui pour ne point éclater. Cependant s'étant remis de ſon premier trouble, il marqua à Don Alphonſe une vive reconnoiſſance

du ſervice qu'il lui rendoit, & l'aſſûra que ſa liberté en ſeroit bientôt le prix. L'amoureux Eſclave qui ne craignoit plus d'autres malheurs que celui de s'éloigner d'Heraïde, lui répondit, qu'il ne lui demandoit pour toute grace, que de faire chercher Alondés, ne pouvant ſe réſoudre à revoir ſa patrie ſans lui. Morgat le lui promit ; & faiſant approcher le Chef des Eſclaves du Palais : Muzaïm, lui dit-il, je vous recommande ce Chrétien, mettez-le du nombre de ceux qui ſont deſtinés à mon Appartement.

Muzaïm ne répondit que par une action ſoûmiſe ; & faiſant ſigne au jeune Inconnu de le ſuivre, il le conduiſit dans le Pavillon des Eſclaves ; le fit vêtir comme les autres, dont l'habillement étoit ſuperbe ; il lui ôta ſes fers ; & pour toute marque de ſervitude, lui mit au col un colier d'argent, d'où pendoit une petite chaîne de même métal. Enſuite il l'inſtruiſit que le principal de ſon emploi étoit de ſe trouver tous les jours au lever & au coucher du Bacha, pour le ſervir
&

& recevoir ſes ordres ; qu'il ne lui étoit pas permis de ſortir jamais du Palais, ni d'avoir aucune communication avec les Eſclaves des claſſes différentes de la ſienne : il y en a de trois ſortes, lui dit-il ; la premiere & la plus conſidérable eſt la nôtre, qui n'eſt compoſée que des Chrétiens qui n'ont pû ſe racheter, ou qui par les bontés de notre Maître, ont préféré de ſi douces chaînes à la liberté : la ſeconde n'eſt remplie que des naturels du Païs, propoſés pour ſuivre le Bacha dans ſes expéditions de mer, & l'accompagner par tout ; & la troiſiéme ſont des Maures & des Négres, deſtines aux travaux les plus rudes, ſous la diſcipline d'Orcan. Mais Morgat ne permet à pas un de la ſeconde & de la derniére, d'avoir de frequentation avec nous : les raiſons vous en ſeront bientôt connûës, puiſque vous ſerez témoin de toutes ſes actions ; il ſuffit que vous ſçachiez qu'il faut garder ici un profond ſilence ſur tout ce qui s'y paſſe, & que nous ſervons tous

notre Maître beaucoup plus par amour que par crainte ; & que vous trouverez votre ſort trop heureux, pour le vouloir changer.

Alphonſe étoit ſi fort ſurpris de ce qu'il entendoit, que Muzaïm auroit encore parlé long-tems ſans qu'il eût ſongé à l'interrompre ; mais comme il lui avoit fait ce détail en très-bon Eſpagnol ſa curioſité le forçant à rompre le ſilence : Généreux Muzaïm, lui dit-il, je ne doute point de ce que vous me dites ; mon cœur eſt déjà trop prévenu pour Morgat, & c'eſt une grande conſolation pour moi de trouver en ces lieux des Compatriotes, puiſque votre langage m'apprend que vous êtes Eſpagnol. Ce n'en ſeroit pas une preuve, lui répondit-il en ſoûriant ; puiſque le Bacha le parla encore mieux que moi ; mais je ne vous le déguiſe point, je ſuis de Grenade, un malheureux naufrage me fit perdre ma liberté ſur ces côtes ; & quoi que j'euſſe pû me racheter, étant tombé entre les mains du Bacha de Tres-Forcas, je m'y ſuis

ſuis plû de telle ſorte, qu'il me tient lieu d'Amis, de Parens, & de Patrie. Alphonſe alors lui demanda s'il avoit beaucoup de Femmes. Une ſeule, reprit-il, digne de toute ſa tendreſſe, les autres ne ſont que pour la ſervir & lui tenir compagnie; vous la verrez peut-être dès demain, Morgat ayant accoûtumé de s'y faire ſuivre par deux ou trois Eſclaves de ſa Chambre; mais il eſt deffendu d'y entrer ſans lui ſous peine de la vie.

Alphonſe auroit bien voulu pouſſer la converſation plus loin; mais il falloit ſe rendre auprès du Bacha: & Muzaïm l'ayant remis à un autre tems pour l'inſtruire encore de pluſieurs particularités, il le mena dans l'Appartement de Morgat. Ce Bacha n'étoit pas tranquille, la vûë d'Alphonſe l'avoit agité d'un trouble extraordinaire; & bien plus occupé de lui, que de la trahiſon d'Orcan, il ne ſongeoit qu'aux moyens de connoître parfaitement ce jeune homme; ce qu'il lui avoit dit de ſa naiſſance ne lui paroiſſant pas aſſez

clair,

clair, pour lui faire coire qu'il n'y déguisoit pas quelque chose : & voulant en sçavoir la vérité, il avoit dépêché dès le moment un Esclave fidele au Bacha de Bouzême, pour le prier de lui mander s'il n'avoit pas eu parmi les prisonniers de la derniere action, un Espagnol nommé Alondés, de le faire chercher, & de le lui envoyer, en cas qu'il ne se fût pas racheté. Ce Courrier venoit de partir, lorsque Don Alphonse rentra dans l'Appartement de Morgat. Ce nouvel ajustement, qui, par se magnificence relevoit encore sa bonne mine, le fit regarder de tous les autres avec admiration. Le Bacha en fut saisi; & malgré la gravité qu'il vouloit affecter, il ne put s'empêcher de lui faire mille caresses. Alphonse qui ne voyoit rien en lui de Turc, ni de Barbare, & qui sentoit qu'un mouvement invisible le portoit à l'aimer, y répondit avec transport; & l'une & l'autre s'attendrissant sans en sçavoir la cause, ils se surprirent tous deux les larmes aux yeux.

Morgat

Morgat confus de ſa foibleſſe, paſſa promptement dans ſon Cabinet, pour la cacher à tant de témoins; & Don Alphonſe faiſant un effort ſur la ſienne, ſe mêla parmi les autres Eſclaves, qui par leur accueil obligant & les marques d'eſtime qu'ils lui donnérent, ne diſſipérent ſon trouble, que pour le faire tomber dans un autre. L'union de tous ces Captifs, l'air de contentement qui regnoit ſur leurs viſages, & l'extrême reſpect qu'ils paroiſſoit avoir pour leur Maître, le mettoient dans un étonnement dont il ne revenoit point ; ne concevant pas qu'un Turc, un Mahométant pût devenir jamais aſſez cher à des Chrétiens, pour leur faire oublier les douceurs de la liberté. Cependant lorſqu'il réfléchiſſoit ſur lui-même, il ne ſe trouvoit pas moins de panchant à le ſervir, qu'ils en témoignoient ; il craignoit même qu'on ne rompît ſes chaînes: mais n'attribuant ces mouvemens qu'à l'amour extrême qu'il avoit pour Héraïde, tout ce qu'il vo-

voyoit, lui paroiſſoit un enchantement. Muzaïm jugeant que Morgat ne ſortiroit pas ſitôt de ſon Cabinet, où les affaire de ſon Gouvernement le retenoient toûjours deux ou trois heures le matin & l'après-diné, prit ce moment pour propoſer au nouvel Eſclave de lui faire voir le Palais : il y conſentit, dans l'eſpérance qu'il pourroit peut-être rencontrer la vieille Confidente d'Heraïde : mais dans tous les tours qu'on lui fit faire, il ne vit paroître aucune femme. Il admira l'ordre qui regnoit dans ce vaſte lieu, l'obéïſſance aveugle des Eſclaves pour leurs Chefs, & le peu de férocité des uns & des autres. Il faut, dit-il à Muzaïm, que Morgat ſoit d'un caractére bien différent de ceux de ſa Nation, pour avoir trouvé l'art de s'emparer des cœurs de cette ſorte ; & je ne puis vous cacher qu'il m'inſpire une eſtime extraordinaire. Quand vous le connoîtrez mieux, lui répondit-il, vous l'admirerez encore davantage. Le Bacha n'eſt pas ce qu'il paroît ; mais ce n'eſt

pas à moi à vous revéler ce mystére : il faut qu'il soit assûré du zele & de la discretion de ceux qu'il y fait entrer, lui seul est en droit de les en instuire. L'amité qu'il vous témoigne me donne lieu de croire que vous ne l'ignorerez pas long-tems ; & je vous en trouve digne, que je ferai le premier à le porter à vous honorer de sa confiance. Mais, continua-t-il en le regardant attentivement, faites-moi le plaisir de me dire si vous n'avez pas combattu à l'attaque des Vaisseaux où vous avez été fait prisonnier, si ce n'est pas vous qui vous rendîtes maître de celui du Bacha de Bouzême ?

J'ignore, lui répondit modestement Alphonse, à qui le Navire appartenoit ; mais il est vrai que je fis mes efforts pour empêcher notre défaite : & que sans la valeur de Morgat, j'aurois pu me flater d'emporter la victoire. Un homme, lui répondit Muzaïm, qui fait les actions que je vous ai vû faire en cette occasion, est né pour commander, & non pour être esclave :

clave : tant de courage & de prudence à l'âge où vous êtes, donnent de trop belles espérances sur l'avenir, pour les ensevelir dans une obscure captivité. Je ne sçai point lire comme vous dans les astres, ajoûta-t-il en soûriant; mais j'ose vous prédire le sort le plus glorieux, aussitôt que le Bacha sçaura que vous êtes ce jeune Guerrier qui lui donna tant d'admiration dans le combat. Comme ce fut Orcon qui se jetta sur vous lorsque vous tombâtes, & qu'il s'empara de vous aussitôt, Morgat vous fit chercher vainement ; ce cruel Chef des Esclaves noirs ne vous ayant point mis sur son état, sans doute dans le dessein de profiter lui seul de la rançon qu'il espéroit tirer de vous, ou du prix qu'il en tireroit en vous vendant à quelque autre, sçachant que le Bacha ne retenoit aucun Chrétien dans ses fers, que ceux qui ne vouloient absolument pas le quitter.

Ce second entretien ayant formé une espéce de liaison entre Muzaïm & Don Alphonse, il se hazarda

zarda

zarda de lui demander ſi le Bacha avoit des enfans. L'Eſclave ſoupira douloureuſement à cette queſtion, & rêva un moment; puis le regardant triſtement: Morgat eſt pere ſans l'être, lui répondit-il; de grands malheurs lui ſont arrivés, je ne puis vous les découvrir. Il a une Fille dont l'eſprit & la merveilleuſe beauté devroient l'en conſoler; mais un cruel ſouvenir trouble tous les inſtans de ſa vie, & l'admirable Heraïde n'en ſçauroit triompher. Il vouloit pourſuivre; mais on le vint appeller de la part du Bacha: & comme il avoit inſtruit Alphonſe de tous les endroits du Palais dans leſquels il pouvoit aller & venir, ſans contrevenir aux loix qui y étoient obſervées, il le laiſſa en liberté, pour ſe rendre à ſon devoir. Il ne fut pas plûtôt parti, qu'Alphonſe charmé de ce qu'il venoit d'entendre, ſe livra tout entier aux ſentimens d'eſtime & de vénération que Morgat lui inſpiroit: ſûr qu'il n'étoit point ſon rival, puiſqu'il ne regardoit Heraïde que comme ſa Fille,

& qu'il la faifoit paffer pour telle à fes plus confidens, il ne fongea qu'à s'en faire aimer de façon, qu'il pût lui découvrir fon fort, & l'y intéreffer affez, pour l'engager à la lui faire époufer; puifque n'étant ni fon Pere ni fon Amant, & chériffant les Chrétiens, il ne pourroit s'oppofer au bonheur d'un homme qui vouloit s'attacher à lui toute fa vie.

Il étoit dans cette réfolution, & fe promenoit en s'y fortifiant dans une Galerie, qui communiquoit à deux Pavillons oppofés, quand il vit ouvrir une porte d'un des côtés & fortit une femme, qu'il reconnut d'abord pour la vieille Efclave d'Heraïde. Comme elle étoit feule, & qu'il n'avoit perfonne avec lui, il courut à elle au moment qu'elle s'avançoit vers lui. Nous fçavons le changement de votre fort, lui dit-elle; il y a deux heures que j'attends le moment de vous joindre: trouvez-vous dans cette Galerie quand tous vos Camarades feront couchés, la Sultane veut vous parler, & je vous con-

conduirai dans son Appartement. Elle ne lui donna pas le tems de lui répondre ; & regagnant promptement la porte par laquelle elle étoit entrée, elle disparut comme un éclair.

Quelqu'envie qu'eût Alphonse de l'entretenir, il n'osa la retenir ; & ne doutant pas qu'Heraïde ne fût avec la Sultane à l'heure qu'on lui marquoit, son cœur ranimé par cette douce espérance, sentit une tranquillité qui lui étoit inconnuë depuis long-tems. Il lui sembla que ce Palais devenoit pour lui désormais un azile assûré contre toutes sorte d'accidens ; & qu'il n'auroit rien à désirer, s'il pouvoit y voir Alondés. Dans ces pensées ayant repris le chemin du Pavillon de Morgat, il se préparoit à joindre les autres Esclaves, quand un d'entre eux vint l'avertir que le Bacha le demandoit : il se rendit à son Appartement. Il étoit avec Muzaïm ; & ne l'eut pas plûtôt apperçu, que le faisant avancer : Brave Chrétien, lui dit-il, je n'ai rien de secret pour Muzaïm :

je viens de l'inſtruire de l'avis que tu m'as donné ; & le rapport qu'il m'a fait m'ayant appris que je vois en toi ce jeune Guerrier, dont malgré la fureur du combat j'admirois la valeur, j'ai voulu te prouver mon eſtime en te confiant l'embarras où je me trouve, pour arrêter le complot d'Orcan, & le punir de ſa lâche trahiſon.

Alors ſans lui faire de détail, il lui dit ſeulement que ce Turc étoit le ſeul homme qu'il eût à craindre dans ſon Gouvernement ; que depuis qu'il en étoit en poſſeſſion, ſes bigues l'avoient mis pluſieurs fois à deux doigts de ſa perte ; qu'il avoit tout tenté pour qu'on lui donnât un employ qui l'éloignât de Três Forcas ; mais que le Roy de Fez s'étoit contenté de lui commander de faire ſon devoir, ſans plus parler de lui, ſe figurant que cet homme lui étoit néceſſaire auprès de Bacha de ce Cap pour éclairer leur actions, & l'avertir de ce qu'ils pouvoient faire contre les intérêts de l'Etat ; & que depuis ce moment Orcan n'en avoit négligé

gé aucun de lui faire de la peine ; & que sçachant qu'il réservoit pour lui tous les Chrétiens qui tomboient en sa puissance, il s'étoit attaché à les lui soustraire autant qu'il l'avoit pu ; & que ce n'avoit été que dans cette intention qu'il l'avoit ôté du nombre des autres prisonniers, pour l'employer aux travaux de la montagne.

Il ne m'est pas permis, continua-t-il, de le déposer, sa charge ne dépendant que du Roi ; il n'est subordonné à mon commandement que pour avoir soin des Negres, des Forçats & de ce qui regarde nos Vaisseaux, à la visite desquels je suis obligé de tems en tems, sans pouvoir m'en dispenser. Alors si j'y trouve des choses contre l'ordre ou les loix, je suis le maître de l'en punir ; mais il faut que j'instruise la Cour des raisons de la punition que je lui ai imposée, qui ne peu jamais être que legere, puisque je ne suis pas en pouvoir de le chasser. Je ne puis donc me soustraire à l'obligation de ma charge, il faut que je fasse

la visite des Esclaves ; & je ne vois aucun moyen qui soit capable de me garantir du sort que le Traître me prépare, que celui de lui plonger moi-même un poignard dans le sein : mais aussi-tôt il faudra me résoudre à porter ma tête au Roi de Fez, puisque le nombre des Turcs qui m'environnent, m'ôteront toute occasion de fuir, & seront les premiers à m'arrêter.

Seigneur, lui répondit Alphonse, ce ne seroit pas assez pour le zele dont je me sens enflâmé pour toi, que de t'avoir découvert la trahison, sans t'ouvrir la voye qui peut t'en garantir. Je ne pénétre point les raisons de ménagement qui te contraignent à garder Orcan, je ne vois que celles qui t'obligent à t'en défaire ; mais, Seigneur, puisque tu n'as près de toi que des Chrétiens qui portent volontairement leurs chaînes, & que tu les trouves dignes de ton estime, pourquoi ne leur pas confier ton salut ? Arme leurs bras, Seigneur ; qu'ils t'accompagnent à cette visite, & tu verras

ras tomber ſous leurs coups Orcan & les miniſtres de ſa perfidie: nul d'entre eux, s'ils ſont véritablement Chrétiens, ne refuſera cette occaſion de combattre contre les ennemis de ſa Religion, & je ſerai le premier à leur montrer l'exemple.

Alphonſe prononça ces paroles avec tant de feu, qu'elle pénétrérent jusqu'au fond de l'ame du Bacha: il en fut émû; & ne pouvant refuſer ſa tendreſſe à ce jeune Heros, il l'embraſſa: Oui, lui dit-il, cher Alphonſe, c'eſt à toi, c'eſt aux Chrétiens, que je veux devoir les reſtes de ma vie: tu m'ouvres même par ce conſeil le ſeul chemin que je dois prendre pour quitter ces funeſtes lieux. Je vais donner mes ordres, prévenir mes Eſclaves, & nous mettre en état de fuir tous enſemble: & toi, brave Captif, pour qui je ſens des entrailles de pere, ſois aſſûré quelque ſoit mon ſort, que tu n'as pas encore long-tems à porter des chaînes. Don Alphonſe qui ne ſe ſentoit pas moins ſenſible aux a-

mitiés de Morgat, qu'il le paroiſſoit être à ſon deſtin, ne put s'empêcher d'embraſſer ſes genoux ; mais comme cet entretien attendriſſoit trop le Bacha, qu'il étoit déja tard, & qu'il avoit beaucoup de choſes à régler avec Muzaïm, il le fit retirer en lui diſant qu'il ſçauroit le lendemain ſes dernieres réſolutions. Alphonſe obéït ; & s'étant rendu dans la claſſe des Eſclaves Chrétiens, il y paſſa le reſte de la ſoirée à chercher en lui même la cauſe de la prompte amitié qu'il avoit priſe pour Morgat: ce Bacha avoit un caractére de franchiſe & de vertu gravé ſur ſon viſage, qu'il ne pouvoit accorder avec le rang qu'il lui voyoit occuper. Cependant ſes diſcours lui faiſant pénétrer qu'il n'étoit point né Turc, il fit pluſieurs queſtions à ſes Compagnons pour tirer d'eux quelques lumieres ſur tant de choſes obſcures; mais pas un ne répondit qu'avec ambiguité, diſant ſeulement que Morgat n'étoit pas un homme ordinaire, & qu'ils ſacrifieroient volontiers leurs vies

pour

pour la ſienne, s'il en étoit beſoin. Ces ſentimens étant favorables au projet d'Alphonſe, il les y maintint, & leur fit connoître qu'il ne s'étoit pas moins emparé de ſon cœur, que du leur. Les heures s'écoulérent de la ſorte, juſques à celle du ſoupé, qu'ils firent enſemble; & le tems marqué pour le repos étant venu, ils ſe retirérent dans leur chambres. C'étoient des eſpéces de cellules les unes contre les autres, qui ténoient l'eſpace d'un aſſez long Corridor, qui rendoit dans la Galerie où Don Alphonſe avoit ordre de ſe trouver.

Son impatience le rendant attentif à profiter du ſommeil de ſes Camarades, il ne fut pas plûtôt aſſûré qu'ils s'y étoient abandonnés, qu'il ſortit ſans bruit, & gagna la Galerie. Un profond ſilence regnoit dans le Palais, toutes les lumieres étoient éteintes, & ſans l'exact examen qu'Alphonſe avoit fait des lieux, il auroit eu peine à ſe conduire. Il attendit long-tems; mais enfin on ouvroit une porte, une lumiere parut, & l'Eſ-

l'Esclave s'offrit à ses regards. Elle lui fit signe de ne point parler; & l'ayant fait passer par des détours secrets, le conduisit dans l'Appartement de la Sultane. Elle étoit au lit ; Heraïde assise près d'elle, & toutes deux assez tristes. L'amoureux Esclave eût bien voulu se jetter aux pieds d'Heraïde ; mais craignant de lui déplaire, & ne sçachant pas à quel dessein on le faisoit venir, il se mit à genoux devant le lit de la Sultane ; & cette Dame le regardant obligeamment: Alphonse, lui dit-elle, je sçai qu'Heraïde vous a parlé, & si je n'avois pas été très-incommodée depuis huit jours, vous auriez eu plûtôt de nos nouvelles. Je risque beaucoup & pour vous & pour moi de vous faire entrer ici; mais je ne puis résister au désir de vous connoître. Les sentimens que vous m'avez inspirés dès votre premiere vûë ; ceux que le Bacha mon Epoux a pris pour vous ce qu'il ma conté de votre valeur, & des conseils que votre courage vous a dictés pour nous tirer de ces

ces lieux, & ſur tout ce qu'Heraïde m'a dit de l'ignorance où vous êtes de vos Parens & de votre Patrie, m'ont fait réſoudre à la démarche que je fais. Confiez-moi donc votre ſort, ajouta-t-elle tendrement; ne me cachez rien; je ſuis Chrétienne, & vous ne devez pas craindre. Elle alloit continuer, lorſque la porte de ſa Chambre s'ouvrit tout-à-coup, & fit paroître Morgat à leurs yeux. Il eſt impoſſible de dire qui des quatre fut plus ſurpris. Alphonſe qui n'avoit pas eu le tems de ſe relever, étoit encore à genoux, & ſon étonnement l'y retint: la Sultane & la jeune Heraïde ſe jettérent dans le bras l'une de l'autre en faiſant un grand cri; & le Bacha preſque immobile jettoit ſes regards tantôt ſur l'un & tantôt ſur les autres, comme s'il eût voulu puiſer dans leurs yeux les mouvemens de fureur & de jalouſie, que ſon cœur lui refuſoit. Enfin faiſant un effort ſur les différentes penſées, dont il étoit agité: Hé! quoi, s'écria-t-il avec

douleur, le ſang de Padillo vient me troubler juſqu'en ces lieux ? Hé ! vous, Madame, ajouta t-il en s'adreſſant à la Sultane, ce peut-il qu'après tant d'années de conſtance, le Fils de mon Ennemi ait eu l'art de vous plaire ? Le Pere vouloit me ravir votre cœur, & le Fils veut m'arracher l'honneur.

Ha, Seigneur, interrompit la déſolée Sultane, n'inſultez pas à l'innocence d'une Epouſe, dont vous connoiſſez trop bien l'amour & la vertu pour oſer la ſoupçonner. Je ne comprends rien au mêlange que vous faites de cet Eſclave avec Don Louis, j'ignore le ſang qui l'a fait naître, & des raiſons qui ne vous ſont pas inconnuës, ſi vous vous ſouvenez encore d'avoir été pere, m'ont forcée à vouloir m'inſtruire en ſecret de ſa naiſſance ; & c'eſt à ce ſeul deſſein que vous le trouvez ici. Alphonſe qui s'étoit remis pendant ces diſcours, & que tant d'ambiguités commençoient à laſſer, s'étant relevé, & regardant le

le Bacha avec une douce majeſté Ne croyez pas, Seigneur, lui dit-il, que mon ſilence parte de ma crainte, il n'eſt que l'effet de la ſurpriſe où me jette tout ce que j'entends. Qui peut vous avoir dit que je dois la vie à Don Louis de Padillo; d'où connoiſſez-vous ce grand homme; & quelle fatalité l'a pu rendre votre ennemi? Pardonnez, ajouta-t-il, ce déſir curieux; une idée trop flateuſe en eſt la cauſe, pour m'en repentir: & ſi j'oſois en croire mes preſſentimens, le vaillant Bacha de Tres-Forcas ne pourroit être que l'illuſtre Don Alvare de Pardo.

Oüi je le ſuis, répondit le Bacha; mais tu n'en es pas moins le Fils de Padillo. Cet Alondés, que tu faiſois paſſer pour ton Pere, vient d'arriver, & de m'apprendre ta naiſſance. Hélas! ajoûta-t-il, je ne venois ici que pour me fortifier dans le généreux deſſein de renoüer avec toi les nœuds d'une amitié que ton Pere n'avoit rompus que malgré moi; & quand je me forme un plan ſi doux, je te

trouve la nuit dans un Appartement deffendu à tous les hommes, aux pieds & favorisé de cette Infidelle. Ceſſez, Seigneur, reprit Alphonſe, de nous outrager l'un & l'autre; & ſi vous avez à punir des crimes, puniſſez ceux dont je ſuis coupable, ſans vouloir m'en imputer que je ne connois pas: & pour finir vos injuſtes ſoupçons ſur la Sultane, & votre haine pour la memoire de Don Louis, apprenez tous mes malheurs, & diſpoſez après des jours dont vous êtes le maître. Alondés vous a trompé, Don Louis n'eſt point mon Pere: le hazard ſeul m'a fait tomber entre ſes mains; une généreuſe compaſſion lui fit prendre ſoin de mon éducation; & ſi je poſſede quelques vertus, je ne les dois qu'à ſes ſages inſtructions, & qu'à l'admiration qu'il m'a toûjours inſpirée pour Don Alvare. Ses dernieres paroles en mourant ont été pour cet illuſtre Ami, en m'ordonnant, ſi je le voyois jamais, de l'aſſûrer qu'il mouroit tel, & de l'aimer comme un Pere. J'ignore

qui je ſuis ; il ne le ſçavoit pas lui-même, voilà mon malheur ; & voici mon crime : Fait Eſclave par ta valeur, mon infortune n'a pû triompher de mon orgueil ; élevé par Don Louis comme ſon Fils, j'en ai gardé les ſentimens ; & me croyant digne d'un meilleur ſort, un moment m'a fait voir Heraïde, & ce moment m'a ſoûmis à ſes loix : c'eſt elle que j'adore ; & c'eſt pour m'en approcher, que j'ai tout tenté pour avoir une entrée dans ce Palais. Ainſi que vous ſoyez Morgat ou Don Alvare, Eſpagnol ou Barbare, ma vie eſt entre vos mains ; quelque choſe de plus fort que moi me contraint à reſpecter vos Arrêts, & je les ſubirai ſans m'en plaindre.

Il n'eut pas plûtôt ceſſé de parler, que la Sultane, qui fondoit en larmes, lui demanda d'une voix entre-coupée de ſanglots, s'il ne ſçavoit pas comment Don Louis l'avoit trouvé, & s'il n'avoit pas ſur lui quelques marques qui puſſent aider à le faire connoître. Je ſuis trop agité, Madame, répondit-il,

pour vous faire ce récit: Alondés en eſt mieux inſtruit que moi, puiſqu'il étoit avec Padillo; lorſqu'il m'enleva dans un Vaiſſeau Corſaire; & voilà, dit-il en tirant la bague & le portrait qu'il avoit cachés ſous ſon habit, les ſeules choſes qui me reſtent des bontés de Don Louis, & des preuves de ma naiſſance.

Le Bacha qui gardoit un profond ſilence, quoiqu'il fût dans un trouble extrême, les prit à l'inſtant de ſes mains; & les portant à la Sultane, ils les reconnûrent auſſitôt l'un & l'autre, le diamant, pour celui qu'Elevire donna au Tournois, & le Portrait pour être le ſien, ainſi que le nom d'Alba qu'elle portoit alors; & tous deux n'eurent pas plûtôt jetté les yeux ſur cette peinture, qu'ils s'écriérent à la fois: Cher Hibraïm! mon Fils, le Ciel enfin te rend donc à nos vœux. A ces mots le Bacha ſe jettant dans les bras d'Alphonſe, & le preſſant dans les ſiens: Mon Fils, lui dit-il, ce n'eſt plus Morgat, c'eſt Don Alvare de Pardo, c'eſt ton Pere qui t'embraſſe.

Alors

Alors les mouvemens de la nature s'étant entiérement dévelopés dans leurs cœurs, & reconnoissant la cause des sentimens qu'ils s'étoient inspirés, les larmes & les plus touchantes marques de joie, de respect, de tendresse & d'admiration, furent d'abord employées; Alphonse étoit aux genoux de Don Alvare, & lui baisoit les mains, ne pouvant se lasser de répéter sans cesse : Ah! Seigneur, est il bien vrai que je sois assez heureux pour vous devoir le jour. N'en doutez point, mon Fils, lui dit la Sultane, qui ne pouvant plus retenir ses larmes, s'étoit levée pour l'embrasser ; & vous voyez dans la Sultane Alba, votre Mere Dona Elevire de Mendoze.

L'étonnement de Don Alphonse ne se peut décrire; il commençoit à croire que tout ce qu'il voyoit étoit un songe, quand Don Alvare s'appercevant de ce qui se passoit dans son cœur, ordonna qu'on fît venir Alondés. Muzaïm l'amena le moment d'après. Et ce vénérable Vieillard eut à peine jet-

jetté les yeux ſur ſon illuſtre Éleve, que nulle conſidération ne le put empêcher d'embraſſer ſes genoux. Enfin, Seigneur, continua-t-il, je ne mourrai donc point ſans avoir eu la conſolation de vous revoir; mais hélas! je n'aurai pas celle de rompre vos fers, le Bacha de Bouzême s'eſt emparé de ce qui pouvoit m'en donner le moyen. Brave & cher Alondés, lui dit Alphonſe en le relevant avec tendreſſe, beniſſons aujourd'hui l'inſtant de notre eſclavage, puiſque c'eſt lui qui me fait retrouver les Auteurs de ma naiſſance, & qui me rend un Pere dans l'illuſtre Bacha de Tres-Forcas. Mais ſage Alondés, continua-t-il ſans lui donner le tems de lui témoigner ſa ſurpriſe, il attend de vous la confirmation de mon bonheur, ne lui cachez rien des circonſtances de mon enlevement.

Alondés qui de puis ſa captivité n'avoit vû que de veritables Turcs, & qui n'avoit été qu'un inſtant avec Morgat, ſans oſer le regarder, tournant alors les yeux ſur lui

lui pour lui parler, & le Bacha s'étant placé de façon, que les lumiéres faisoient aisément distinguer les traits de son visage, il fut tellement frappé de ce qu'il voyoit, qu'il n'eut pas la force de prononcer un mot. Le Bacha qui n'avoit pas été si long-tems à le reconnoître, & qui s'étoit attaché à déguiser sa voix, quand on le lui avoit amené dans son Appartement, ne se contraignant plus, & s'avançant à lui : Ce peut-il, Alondés, lui dit-il, que les années ayant apporté un si gand changement en moi, que vous n'y reconnoissiez point Don Alvare de Pardo. Ces paroles ayant entiérement dévoilé les yeux de l'Espagnol, transporté de joie & d'étonnement, il se jetta à ses pieds; & lui prenant les mains : O Ciel ! dit-il, mes sens ne m'abusent donc point, c'est Don Alvare que je revois. Mais, Seigneur, ajoûta-t-il, padonnez si j'en ai pû douter : Hé ! comment me serois-je flaté de trouver en ces lieux barbares, & sous le Turban de Mahomet, l'illustre Chef de la Maison de Pardo ? Cher

Cher Alondés, lui répondit Don Alvare en l'embraſſant, vous ſerez bientôt inſtruit des motifs de cet étrange changement : ſoyez ſûr cependant qu'il ne conſiſte que dans le vêtement, & que j'ai conſervé l'ame & les ſentimens d'un Chrétien ſous ces trompeuſes apparences : la plus éclatante preuve que je puiſſe vous en donner, eſt de vous préſenter dans la Sultane Alba que vous voyez, cette admirable Elevire de Mendoze, qui, par l'amour qu'elle nous inſpira, nous rendit ſi fort ennemis Don Louis & moi. Quoi qu'Elevire eût été très-peu de tems à Grenade, & qu'Alondés ne l'eût vûë que rarement, elle avoit encore un ſi grand éclat, qu'il ne put la méconnoitre : il la ſalua reſpectueuſement; & ſe preparoit à demander l'éclairciſſement de tant de choſes ſurprenantes, lorſque Don Alphonſe qui venoit de profiter de ce moment pour entretenir Heraïde, à qui la joie & la crainte faiſoient également repandre des pleurs, s'avança vers eux,

&

& s'adreſſant au vieux Guerrier: Mon cher Alondés, lui dit-il, achevez ce que vous avez commencé; vous m'avez jadis ſauvé la vie, & vous pouvez d'un ſeul mot la rendre à jamais heureuſe. Un preſſentiment que je ne puis dompter, m'annonce que le récit de mon enlevement en rendant un Fils à Don Alvare, va vous faire retrouver la Fille de Padillo; ainſi ne tardez pas a ſatisfaire l'impatience de tant de perſonnes intéreſſées à cette avanture. Alondés ne put s'empecher de ſoupirer à ce diſcours; & regardant triſtement Don Alvare: Je ne doute point, Seigneur, lui dit-il, que vous ne ſoyez aſſez généreux pour ſervir de Pere au vaillant Alphonſe, il le mérite par toutes ſes rares qualités;mais je n'eſpére pas retrouver jamais ce que nous avons perdu : cependant je vais vous obéir.

Le Bacha vit bien par ce diſcours, que le vieux Guerrier n'avoit pas encore compris ce dont il étoit queſtion; mais voulant l'écoû-

coûter avant que de le mettre au fait, il ordonna qu'on eût ſoin de ne les point interrompre, & le pria de ne rien oublier des circonſtances de la vie de Padillo. Alors Alondés prenant ſon récit du jour de leur combat, l'inſtruiſit de tout ce qui s'étoit paſſé depuis le mariage de Don Louis avec Beatrix de Pardo ; de la naiſſance de la jeune Beatrix, & de la mort de ſa Mere. Enſuite lui contant la douleur où l'on avoit été à Grenade en aprenant celle de Mendoze, & le triſte naufrage d'Elevire, dans lequel on le croyoit envelopé, il lui peignit les regrets de Don Louis avec les plus vives couleurs ; & venant à la réſolution qu'il avoit priſe de quitter Grenade, & d'armer ſur mer pour le ſervice de Roi, il lui dit ſes exploits ; lui détailla les priſes qu'il avoit faites ſur les Infideles, & de quelle ſorte il avoit trouvé Alphonſe dans un Vaiſſeau Corſaire, qui venoit de l'Iſle d'Alboran ; comment par une même hazard il avoit perdu ſa Fille enlevée ou tuée par les Turcs dans

dans ſon Vaiſſeau, tandis qu'il en faiſoit autant dans le leur; il lui traça ſon déſeſpoir, & de quelle maniére il l'avoit attendri ſur le ſort du jeune Turc; les ſoins qu'il avoit pris de lui; la tendreſſe qu'il lui avoit inſpirée; l'attention qu'il avoit euë de conſerver précieuſement ce qu'on avoit trouvé ſur lui, qui pouvoit aider à ſa reconnoiſſance, comme étoient ſes habits & le portrait; & finit pas les derniéres paroles de Don Louis à l'égard de Don Alvare. Voilà, Seigneur, ajoûta-t-il, ce que vous déſiriez ſçavoir. Alphonſe doit avoir la peinture dont je parle; mais pour ſes vêtement enfantins, comme ils étoient dans un balot qui renfermoit la Caſſette de Don Louis, & que le Bacha de Bouzême, ou ſes Soldats ſe ſont emparés de tout, je ne puis les faire ſervir de preuves à mon diſcours.

Je n'en ai pas beſoin, mon cher Alondés, lui répondit Pardo, les mouvemens de la natures nous ſuffiroient, même ſans le portrait d'E-

le;

levire, pour nous faire reconnoître Alponse pour notre Fils. C'est mois, brave Guerrier; c'est mon Vaisseau que Don Louis attaqua, sans que nous sçussions l'une & l'autre qui nous étions; c'est mon Fils qu'il enleva, & c'est moi qui lui ravit sa Fille : & c'est enfin, mon cher Alphonse, ajoûta-t-il en s'adressant à lui, cette charmante Heraïde que vous voyez ici, & que vous adorez. Jamais il ne fut de joie pareille à celle de ces illustres Personnes à ces paroles. Elevire embrassoit Heraïde; Alphonse étoit à ses genoux; Don Alvare lui pressoit les mains dans les siennes; & le vieil Alondés baisoit sa robe avec transports. Enfin s'efforçant tous à mettre des bornes à leur satisfaction, après avoir rendu mille graces au Ciel de cet heureux évenement, le Bacha pria Elevire & la belle Beatrix, de prendre du repos, & de souffrir qu'il emmenât Alphonse & Alondés dans son Appartement, pour achever de les instruire de ses avan-

vantures ; & ce tendre Epouxconfus de ſa jalouſie, en témoigna un regret ſi vif à ſa vertueuſe Femme: & l'accompagna de tant de marques d'amour & d'eſtime, qu'il obtint facilement ſon pardon. Elle eût bien voulu paſſer la nuit dans un ſi doux en entretien;mais Don Alvare craignant pour ſanté, la conjura avec tant d'inſtances de ſe remettre au lit, qu'elle fut obligée d'y conſentir. La charmante Heraïde ne ſe ſépara point d'Alphonſe ſans chagrin ; mais l'eſpoir de ſe revoir bientôt en diminua la plus grande partie. Les yeux de ces tendres Amans leur firent entendre en ce moment tout ce que le reſpect d'un côté, & la pudeur de l'autre, les empêchoient de ſe dire. Elevire & Don Alvare étoit trop ſçavants dans les mouvemens du cœur pour ne s'en pas appercevoir; & par leurs careſſes ils leur prouvérent ſi bien l'approbation qu'ils donnoient à leur flâlme, qu'ils ne doutérent point de leur bonheur.

Le

Le Bacha ayant fait appeller les femmes d'Elevier, se retira avec Alphonse & le sage Alondés; & les ayant conduits dans son Cabinet, n'ayant que le fidele Muzaïm pour témoin, il commença son récit de la sorte.



HIS-



HISTOIRE DE DON ALVARE DE PARDO.

LXVI. NOUVELLE.

IL est impoſſible, mon cher Alphonſe, dit Don Alvare, de ne pas admirer ici l'ordre de la Providence, qui ne pouvant être que très-irritée de la deſunion que l'Amour avoit miſe entre Don Louis & moi, & des effets qu'elle avoit produits en nous portant à deſirer la mort l'un de l'autre, n'a voulu nous en punir, qu'en nous contraignant de nous donner mutuellement dans de notre haine, les plus grandes marques de l'amitié, en nous faiſant élever nos En-

fans ſans les connoître, avec des entrailles de Pere. Cet évenement a quelque choſe de ſi ſingulier, que nous ne ſçaurions douter qu'il n'ait été conduit par une Puiſſance ſuprême ; ce que j'ai à vous apprendre vous en convaincra. Vous avez vû, continua-t-il, par les avantures de Don Louis, toutes celles de ma jeuneſſe, & ſans vous les répéter, j'en prendrai la ſuite du jour de notre combat.

L'un & l'autre animés de douleur, de rage & de jalouſie, nous nous rendimes ſous les remparts de la ville de Grenade ; & mettant l'épée à la main, nous n'eûmes plus d'autre penſée que celle de nous ôter la vie. Je fus le plus heureux. Padillo, de qui le tempérament fougueux ne pouvoit lui laiſſer rien faire de ſang froid, s'abandonna de telle ſorte aux coups que je lui portois, qu'il s'enfonça preſque lui-même mon épée au travers du corps, & que je le vis tomber ſans nul ſentiment, avant que je cruſſe l'avoir bleſſé. Je ne doutai point qu'il ne fût mort ; & ne voulant pas

pas m'expoſer à perdre la vie ſur un échafaut par la rigueur des loix, je rentrai dans la Ville par des détours ſecrets ; & m'étant rendu chez moi, je prits ce qui m'étoit le plus néceſſaire pour fuir : & ne choiſiſſant pour Confident de mon avanture, & pour m'accompagner, qu'un ſeul de mes gens en qui j'avois une parfaite confiance, nommé Henriqués, que vous voyez ici le nom de Muzaïm, je ſortis de Grenade pendant la nuit, & pris la route de Lucéna. Nous y arrivâmes ſans accident : je m'y tins caché quelques jours, pour réflechir ſur ce que je voulois faire. Henriqués me preſſoit de ſortir entiérement des Eſpagnes ; mais mon amour pour Elevire ne me permettant par de ſuivre ce conſeil, je me rendis à Cadix, d'où nous nous embarquâmes ſur le premier Vaiſſeau pour l'Iſle de Minorque : nous étions ſi bien déguiſes, qu'il n'étoit pas poſſible de nous reconnoître. Notre navigation fut heureuſe : nous prîmes terre à Minorque, où je m'infor-

mai d'abord de Mendoze, & me rendis chez lui.

Vous devez juger quelle fut ſa ſurpriſe en me voyant dans cette Iſle preſque auſſi-tôt que lui. Il ſe doutant dans le moment d'une partie de la vérité ; & me regardant triſtement : Ah ! Don Alvare, me dit-il, vous avez tué Padillo, & ma prudence eſt devenu inutile. Je vous l'avois bien dit, Seigneur, lui repondis-je en ſoûpirant, que votre retardement ne feroit que me rendre plus malheureux. A ces mots il m'embraſſa; & lorſque je lui eut conté ſans déguiſement ce qui s'étoit paſſé entre Don Louis & moi : Je ſuis ravie, dit il, que vous n'ayez pas été l'aggreſſeur. Voyons comment la Cour prendra cette affaire, avant de rien reſoudre : il me reſte encore quelques amis, que nous employerons quand il en ſera tems. Cependant prenez ma Maiſon pour azile ; vous y ſerez mieux caché qu'en nul endroit, mon deſſein n'étant pas de voir perſonne. Je crois, continua-t-il en ſoûriant, que vous ne vous

y

y ennuyerez pas, puiſqu'Elevire aura ſoin de vous tenir compagnie. Je me jettai à ſes pieds pour lui rendre graces ; & dès ce jour m'ayant établi chez lui avec le fidele Henriqués, il me preſenta à la charmante Elevire. Ma vûë l'étonna beaucoup ; mais je crus m'appercevoir qu'elle ne lui déplaiſoit pas. En effet, Mendoze qui l'avoit inſtruite de ſes intentions, lui laiſſant la liberté de ne plus contraindre les diſpoſition favorable où ſon cœur s'étoit trouvé pour moi, ſans que je le ſçuſſe, me fit un accueil ſi plein de graces, que mon amour en prit de nouvelles forces. Cependant ne voulant point abuſer de la confiance de Mendoze, je renfermai ma paſſion dans les bornes du ſilence, ne me trouvant plus digne de cette Alliance, étant par mon malheur banni de ma patrie, & dénué de la fortune dont je joüiſſois auparavant. Mais malgré le ſoin extrême que je prenois, pour ne pas faire éclater mes feux, Elevire en qui je découvrois chaque jour de nouvelles beautés, les

rendit ſi violents, que la gêne que je m'impoſois, jointe au noir chagrin qui me tourmentoit nuit & jour, d'avoir ôté la vie à un homme que j'avois ſi parfaitement aimé, me cauſérent une mélancholie que je ne pus dompter.

Mendoze s'en apperçut; & comme, ſans me le dire, il ne négligeoit rien pour ſçavoir ce qui ſe paſſoit à Grenade, il me conſoloit avec bonté ſur ma ſituation préſente; mais il ne me parloit jamais de la promeſſe qu'il m'avoit faite avant ſon départ : & perſuadé qu'il avoit changé de ſentiment, & qu'il ne m'étoit plus poſſible de les lui rappeller, ſes ſoins complaiſances, & les touchantes marques d'eſtime que me donnoit Elevire, ne faiſoient qu'augmenter ma douleur. J'avois déjà paſſé près de trois mois dans ce triſte état, ſans que Mendoze eût voulu m'inſtruire des nouvelles qu'il recevoit ; ce qui me faiſoit croire qu'on travailloit à faire mon procès, & qu'il n'y avoit plus pour moi de retour, lorſqu'un jour m'ayant conduit

duit dans ſon Cabinet : Mon cher Pardo, me dit-il, votre triſteſſe commence à m'inquiéter : je ſçai que vous en avez de juſtes ſujets ; mais je m'étois flaté que mon amitié feroit capables de les adoucir. Vous voyez que je vous traite comme mon Fils, & que je vous donne des preuves d'une conſidération particuliere en vous laiſſant une libre entrée dans l'Appartement d'Elevire ; vous ſçavez nos uſages, ainſi vous ne devez pas douter de ma confiance par cette conduite. Cependant je vois que cette diſtinction & toute la tendreſſe que je vous témoigne, ne font rien ſur votre eſprit. De grace, Don Alvare, ajoûta-t-il en m'embraſſant, ouvrez-moi votre cœur ; par le titre de Pere que je prends avec vous, je vous inſpire quelque contrainte, donnez-moi celui d'Ami, & ne me cachez rien de ce qui trouble votre repos.

Je fus ſi touché de ce diſcours, qu'il ne fut pas en mon pouvoir de lui rien déguiſer. Signeur, lui dis-je ſans héſiter, je me croirois

le plus ingrat de tous les hommes, si je ne répondois avec sincerité à tant de bontés. Le nom de Fils dont vous m'honorez, m'est trop précieux pour en vouloir un autre ; & toute ma douleur ne vient que de ne le plus mériter. Oüi, Seigneur, je ne suis plus ce Don Alvare de Pardo qui pouvoit s'allier avec Mendoze ; je suis présentement un malheureux exilé, sans biens, sans patrie, & sans secours ; & malgré ce triste abaissement, mon cœur n'a point changé. J'adore Elevire avec autant d'ardeur, que lorsque je pouvois brûler pour elle sans l'offenser : & cet amour extrême qui m'a privé pour jamais du plus cher de mes Amis, qui m'a fait répandre son sang, qui m'a banni de mon païs, & que je force au silence pour ne pas blesser celle qui l'a fait naitre, en lui présentant un cœur qui n'est plus digne d'elle, est l'unique motif de cette sombre mélancholie dont je suis accablé : je crains même de m'informer de ce qui se passe à Grenade ; j'y crois voir mon

Arrêt prononcé, & tremble qu'une condamnation honteuſe ne m'ôte juſqu'à la conſolation de mourir à ſes pieds. Enfin, Seigneur, un homme preſcrit par les loix, & de qui la tête doit tomber ſur un échafaut, n'eſt plus digne de l'illuſtre Elevire; & cependant je ſens qu'il m'eſt impoſſible de vivre ſans l'aimer, & même ſans le lui faire connoître.

Je me trouve bien malheureux moi-même, me répondit-il en m'embraſſant, de ce que vous me rendez ſi peu de juſtice en croyant qu'une affaire d'honneur, & dont ma Fille même eſt la cauſe, ait pû me porter à changer de ſentiment. Don Alvare de Pardo, pour s'être battu contre Don Louis de Padillo, en a-t-il perdu la nobleſſe de ſon ſang, & les qualités qui me l'ont fait aimer du premier moment que je l'ai vû ? A quel deſſein vous aurois-je engagé à prendre un azile chez moi, ſi je n'avois pas toûjours penſé de même ? Connoiſſez mieux Mendoze, mon cher Don Alvare, ajoûta-t-il; & puiſ-

que vous desirez encore son alliance, & qu'Elevire peut faire votre bonheur, recevez-la de la main d'un Pere a qui son repos est trop précieux, pour le troubler en lui refusant un Epoux si digne de sa tendresse. J'avois espéré que mon départ & son absence produiroient d'autres effets ; je me suis trompé : ce que je craignois est arrivé ; mais plus vous êtes à plaindre, & plus vous m'êtes devenu cher. Ma Fille est dans des sentimens pareils aux miens ; elle aime en Don Alvare la noblesse de son ame, la grandeur de son courage, & non celle de son rang & de sa fortune. Soyez donc son Epoux : des nœuds éternels vont vous unir ; & pour vous les rendre encore plus doux, apprenez que Don Louis est vivant ; que ses Amis & les vôtres ont fait passer sa blessure, pour s'être deffendu contre une troupe de brigands ; & qu'il vient d'épouser Beatrix de Pardo votre Cousine, ces nouvelles sont certaines : & pour maintenir les esprits dans l'idée que vous m'êtes
venu

venu joindre, je vais vous unir à ma Fille; & nous partirons enſuite pour Grenade, où nous célébreront notre retour par une ſincere reconciliation entre Don Louis & vous.

Je ne puis vous exprimer, mon cher Alphonſe, continua Don Alvare, ma joie & mon étonnement à ce diſcours; & je ne feindrai point de vous avoüer que je ne pus démêler ce qui me donnoit le plus de ſatisfaction, ou de ſçavoir Don Louis vivant, ou d'être ſûr d'épouſer Elevire. Mon amitié pour cet illuſtre Rival ſe ranima toute entiere, & ſembla redoubler mon amour pour Elevire; & ne me ſentant pas aſſez d'éloquence pour exprimer à Mendoze ce qui ſe paſſoit dans mon ame, je laiſſai parler mes tranſports au defaut de ma voix. Leur vivacité ne lui donna pas lieu de douter de ma reconnoiſſance; & voulant hâter ma félicité, il me conduiſit à l'inſtant dans l'Appartement d'Elevire; lui commanda de me regarder comme un homme qui ſeroit

ſon Epoux dans trois jours ; & nous ayant embraſſés l'un & l'autre, il nous quitta pour donner ſes ordres, & nous laiſſer la liberté de faire éclater une ardeur, que le ſilence n'avoit rendu que plus violente.

Ce fut alors que je me crus véritablement heureux : Elevire n'étant plus contrainte par des conſidérations dûes aux devoirs de ſon ſexe, ainſi qu'à l'obéïſſance paternelle, me laiſſa voir toute ſa tendreſſe ; & m'en avoüa les commencemens en des termes ſi touchants, qu'il faut, mon cher Alphonſe, qu'on ne meure point d'amour, puiſque je n'en mourus pas en ce moment. Le généreux Mendoze nous rejoignit quelques heures après ; & charmé de la douce intelligence de nos cœurs, il nous en marqua ſa joie plus en ami qu'en pere. Elevire qui connoiſſoit tout le prix de celui dont elle tenoit la vie, n'avoit eu que lui pour confident de ſa tendreſſe : elle avoit épanché dans ſon ſein ſes craintes, ſes inquiétudes, & la dou-

douleur qu'elle avoit reſſentie en quittant Grenade ; & guidée par ſes ſages conſeils, elle y avoit aſſujetti tous les mouvemens de ſon ame avec une vertu ſans exemple. Une Fille ſi rare ne pouvoit être trop chere à ce tendre Pere : il n'avoit rien épargné pour la conſoler ; & s'étoit réſolu dès l'inſtant de mon arrivée à Minorque, de récompenſer ſa douceur & ſa complaiſance en m'uniſſant à ſon ſort pour jamais.

Enfin ayant appris qu'un Vaiſſeau mettoit à la voile pour l'Eſpagne, il ordonna tout pour ſon départ ; & notre hymen s'étant célébré ſans pompe & ſans cérémonie, ne voulant le faire éclater qu'à Grenade, nous ne ſongions qu'à nous embarquer, lorſque Mendoze fut attaqué d'un mal auſſi violent que prompt, qui le fit expirer dans nos bras la veille que nous devions partir. Je ne vous repréſenterai point nos regrets & nos larmes ; la tendreſſe d'Elevire & mon attachement pour lui, doivent vous en faire juger. Ce généreux

reux Ami avoit mis un tel ordre à ses affaires, que sa mort n'en laissa aucunes à sa Fille, unique héritiére de ses biens & de son nom. Comme nous voulions lui rendre les derniers devoirs, nous ne pûmes profiter du Vaisseau; & fûmes obligés d'en attendre un autre. Cependant mes soins & mon amour extrême ayant un peu calmé la douleur d'Elevire, plus d'un mois s'écoula sans que nous pussions partir. Pour moi j'avouë que le plaisir de la posseder me tenant lieu de tout, je n'avois nulle impatience de quitter Minorque; mais comme notre hymen y étoit ignoré, s'étant fait secretement, & que ce mystére allarmoit la vertu d'Elevire, qui désiroit avec ardeur de me voir rétabli dans ma patrie & le sein de ma famille, je me rendis à ses instances; & je ne sçus pas plûtôt un Vaisseau prêt à partir pour l'Espagne, que nous nous y embarquâmes avec tous nos domestiques, & ce que nous pûmes emporter sans embarras. Le tems étoit favorable, la saison

pro-

propice, & tout nous aſſûroit d'un heureux voyage, lorſque ces belles apparences ſe changérent en un moment par le plus terrible orage dont la mer eût été agitée depuis long-tems. Notre Vaiſſeau devint le joüet des vagues & des vents; tous les mâts furent briſés; & porté contre différents écueils qui le fracaſſoient de tous côtés, il s'entrouvrit, & ne laiſſoit voir qu'une mort certaine. Les cris de l'Equipage, la déſolations des Matelots & l'horreur qui regnoit dans le Ciel & ſur l'onde, avoient mis ma chere Elevire preſque aux portes du trépas: & la crainte de la voir périr ne me donnoit pas une ſituation plus tranquille, quand Henriqués, qui ne m'avoit point abandonné, me preſſa de me jetter dans l'Eſquif, eſpérant qu'étant plus leger, nous aurions moins de peine à nous ſauver. Pluſieurs Matelots me le conſeillérent de même: & l'eſpoir qui ſuit toûjours dans les plus grands périls, lorſqu'il s'agit de la conſervation de nos jours, me faiſant enviſager qu'il n'y avoit point

point de meilleur parti à prendre, je pris Elevire dans mes bras; & ſuivi d'Henriqués & de quatre ou cinq autres, nous ſautâmes dans la Chaloupe au moment que notre Vaiſſeau s'ouvrant entierement, fut ſubmergé avec tout le reſte de l'Equipage.

Le jour qui commençoit, parut ne nous éclairer, que pour nous rendre témoins de ce funeſte ſpectacle; mais celui qui s'offrit alors à mes regards, m'empêcha d'y être ſenſible. Notre Chaloupe conduite avec impétuoſité, nous avoit déjà fait perdre de vûë ce cruel objet; & nous croyions appercevoir la terre, quand elle s'ouvrit elle-même pour nous donner à tous un ſemblable tombeau. En ce moment je tenois Elevire d'un côté; Henriqués la ſoutenoit de l'autre: & me ſentant abîmer ſous les eaux avec eux, mon amour me conſervant la raiſon & ſçachant parfaitement nager, je ne lachai point ma proye; & croyant tenir Elevire, je m'avançai toûjours, malgré la fureur des flots qui me repouſſoient, du

côté

côté où j'efpérois prendre terre. En effet après une fatigue incroyable je trouvai la greve, où je ne fus pas plûtôt arrivé avec ce que je tenois, que j'y tombai fans nul fentiment.

Je ne fçai combien je fus en cet état; mais en reprenant mes fens, mon étonnement fut extrême de me voir dans un Appartement fuperbe, entouré de Turcs, dont il y en avoit d'un air extrêmement noble auprès du fopha fur lequel on m'avoit mis, qui me tenoit une main & me regardoit avec compaffion. O Ciel! m'écriai-je, où fuis-je, & qu'eft-ce que je vois? Ces paroles ayant fait connoître à ce Turc que j'étois entierement revenu à moi, il fit figné aux autres de fortir. Ils difparurent; & lorfqu'il fut fans témoins: Jeune Chrétien, me dit-il en bon Efpagnol, car tes habits & ton langage m'apprennent ton Pays & ta Religion, je rends graces au Ciel de ce qu'il m'a conduit fur les bords de la mer pour te fauver: ne fois point alarmé de te trouver en ces lieux; je t'affûre

t'assûre de ta liberté, & que tu n'y seras qu'autant de tems qu'il en faudra pour te remettre de ton naufrage. Celui qui s'est sauvé avec toi, est soigné par mes ordres, comme s'il étoit moi-même ; & tu le verras aussitôt qu'il sera remis du triste état dans lequel nous l'avons trouvé. Ces paroles augmentérent ma surprise ; & levant les yeux sur ce généreux Turc: Seigneur, lui dis-je, pardonne les fautes que je puis commettre. J'ignore en quel lieu le hazard m'a jetté, & devant qui je suis: cependant mon trouble ne m'empêche pas d'être extrêmement sensible aux bontés que tu me témoignes ; mais j'avouë que ton discours m'alarme. Je n'ai tiré sur la greve avec moi qu'une Femme qui m'est mille fois plus chere que la vie ; je l'ai sauvée du naufrage en nageant ; on doit l'avoir trouvée à mes côtés: & s'il est vrai que la pitié t'intéresse à mon sort, je te supplie de ne m'en pas séparer, & de me faire conduire près d'elle.

Je te jure par notre grand Prophête,

phête, me dit-il, que je n'ai vû ſur le ſable avec toi qu'un homme, que tu tenois encore par le bras, quand je ſuis deſcendu pour te donner du ſecours. Attiré ſur les bords de la mer pour voir ſi la tempête ne nous offriroit point quelques riches débris dont nous puſſions profiter, mes yeux t'ont apperçu : la magnificence de tes habits, un Portrait garni de diamans qu'on a trouvé ſur toi, & la beauté de ta taille & de tes traits m'ayant fait juger que tu devois être un homme conſidérable, je t'ai fait tranſporter dans mon Palais avec ton Compagnon d'infortune. On a pour lui dans un autre Appartement les mêmes ſoins que j'ai pris ici de toi; mais pour de femme, nous n'en avons point vû : & pour te prouver la ſincerité de mes paroles, voilà le Portrait que je te rends, en t'aſſûrant que je t'en remettrois l'original avec la même intégrite, s'il étoit tombé en ma puiſſance.

O! grand Dieu, m'écriai-je alors tranſporté de déſeſpoir, hé! qui

qui donc ai-je ſauvé, ſi ce n'eſt pas ma chere Elevire? A ces mots me levant avec fureur, je conjurai le Turc de me mener voir celui dont il parloit. Effrayé de mon emportement, cher Chrétien, me dit-il avec douceur, calme ta douleur : je vais envoyer par toute l'Iſle pour ſçavoir des nouvelles de ce que tu cherches, & te conduire où tu veux aller; mais pour favoriſer la réſolution que j'ai priſe de te traiter en ami, ne donne point à connoître à ceux qui m'environnent le trouble de ton ame. Je lui promis de me contraindre: alors me prenant par la main, il ouvrit une porte ſecrete, & me fit entrer dans une autre Chambre, où quelques Turcs étoient autour d'un lit dans lequel étoit celui qu'on avoit trouvé près de moi: je m'en approchai en tremblant, & vis avec la derniere ſurpriſe que c'étoit Henriqués. Il venoit de reprendre ſes ſens; & ne m'eut pas plûtôt apperçu, que me tendant les mains: Ha! Seigneur, me dit-il, que j'ai de joie de voir que le ſe-

ſecours que vous m'avez donné, ne vous a point été funeſte.

Quoi ! lui répondis-je d'une voix preſque éteinte, c'eſt vous, Henriqués, que j'ai ſauvé ; c'eſt avec vous que j'ai lutté contre les vents & les flots pour vous tirer ſur le rivage? Oui, Seigneur, me dit-il, vous n'avez jamais quitté mon bras ; & me forçant à nager avec vous, je ne dois qu'à vous ſeul le jour que je revois. Ces paroles glacerent tous mon ſang dans mes veines ; & ne pouvant exprimer l'excès de ma douleur, je tombai ſans nul ſentiment dans les bras du Turc qui m'avoit accompagné. Ce généreux Muſulman n'ayant pas de peine à comprendre ce qui me réduiſoit en cet état, me fit raporter dans ſon Appartement & mettre au lit ; & par la force des remédes qu'il me fit donner, me rendit enfin l'uſage de mes ſens : mais je ne m'en ſervis que pour me mieux déſeſpérer ; & la vûë de tant de Turcs me faiſant oublier ce que j'étois, je voulus me tuer ; & me jettois déjà ſur le

le poignard de celui qui ne m'avoit point quitté, lorſque s'oppoſant à mon deſſein : Malheureux Etranger, me dit-il, j'ai oüi dire à pluſieurs Chrétiens que leur Religion leur deffendoit d'attenter ſur eux-mêmes ; ſouviens-toi donc ſi tu l'eſt, de ce que ta Loi te preſcrit ; & ſonge que la plus haute de toutes les foibleſſes eſt celle de ne pouvoir ſupporter ſes malheurs. J'avoüe que cette leçon dans la bouche d'un Mahométan me fit rougir, & me contraignit à rappeller ma raiſon ; mais voulant juſtifier mon action, & croyant l'engager à me laiſſer mourir en lui faiſant le récit de mon infortune, je ne lui déguiſai rien de ma naiſſance, de mon nom & de mes avantures. Tu vois donc, ajoutai je enſuite, que croyant ſauver une Epouſe que j'aimois avec excès, je n'ai tiré du naufrage qu'un homme à moi. Je ne m'afflige point de l'avoir ſecouru, Henriqués eſt un Gentilhomme attaché à ma perſonne dès mon enfance, ſon zele & ſa fidélité lui ont attiré mon eſtime

me & ma confiance, & ſes jours me ſont chers; mais je ne puis me pardonner de n'avoir pas eu l'attention de regarder ſi je tenois ma chere Elevire: & puiſque je l'ai laiſſé périr, je ne dois plus ſonger qu'à mourir. Il me ſeroit facile de t'offrir ma rançon; mais je ne veux plus joüir de la liberté: elle m'eſt odieuſe. Le ſort m'a mis entre tes mains, diſpoſe de moi: & puiſque tu veux que je vive, fais moi du moins ſouffrir tous les maux du plus rude eſclavage, pour expier mon crime & me punir d'avoir ſauvé mes jours, ſans celle qui ſeule pouvoit les rendre heureux.

Don Alvare, me répondit-il, je conçois toute ta douleur; je l'approuve; je m'en afflige même avec toi; mais j'y veux mettre des bornes: & quelque choſe que tu diſes, je ne ſervirai point à l'augmenter. Je t'ai déjà dit que tu n'es point Eſclave, & que tu n'as pas beſoin de rançon pour ſortir de ces lieux; mais pour t'ôter la ſurpriſe qu'un pareil procedé doit te cauſer, n'étant pas ordinaire parmi nous,

nous, apprends que ton naufrage s'eſt fait ſur les Côtes du Royaume de Fez; que nous ſommes dans l'Iſle d'Alboran, où je ſuis le Maître, étant dépendante du Gouvernement de Bouzême, dont je ſuis Bacha; que je me nomme Moraza, & me ſuis acquis un plein pouvoir ſur l'eſprit du Roi de Fez. Il y a près de douze ans que dans un combat naval contre les Chrétiens, je fus fait priſonnier par un brave Eſpagnol appellé Gonzalés, d'une illuſtre naiſſance; mais mille fois plus recommandable encore par ſes grandes qualités.

Je ne ſçai ce qui lui plut en moi; mais il me traita d'une maniére ſi noble, & me marqua des conſidérations ſi particuliéres, qu'elles ne ſortiront jamais de ma mémoire. Pénétré de reconnoiſſance, je voulus la lui prouver par une rançon digne d'un tel Vainqueur; mais bien loin de l'accepter, il me contraignit moi-même à recevoir de riches préſens, & n'exigea de ma gratitude qu'une promeſſe inviolable de traiter avec douceur

tous

tous les Eſpagnols qui pourroient tomber entre mes mains. Charmé de ce grand homme, je lui jurai par le Tombeau de Mahomet, que nul de ſa Nation, qui ſeroit aſſez malheureux pour porter les chaînes du Roi de Fez, & dont j'aurois connoiſſance, n'auroit ſujet de ſe plaindre de moi; que j'adoucirois ſon ſort, s'il n'étoit pas en mon pouvoir de le changer; & que je lui donnerois la liberté, ſi j'en étois le maître. J'ai ponctuellement rempli mon ſerment dans toutes les occaſions qui s'en ſont preſentées depuis ce tems; & devenu Bacha de Bouzême & Favori du Roi, j'ai toûjours ſervi de protecteur aux Eſpagnols jettés ſur nos Côtes ou tombés dans nos fers: mais de tous ceux à qui j'ai pû devenir utile, tu te trouves le premier d'une haut naiſſance, que le hazard ait mis en ma puiſſance, & qui ſoit digne de tenir dans mon cœur la place de Gonzalés. Ainſi que ton deſſein ſoit de revoir ta patrie, ou de reſter parmi nous, tu recevras de mon ami-

tié toutes les preuves de reconnoiſſance, que ce généreux Eſpagnol ſeroit en droit d'exiger de moi.

Moraza ceſſa de parler ; & malgré mon déſeſpoir, je ne pus m'empêcher d'admirer ſa franchiſe ; & l'ayant queſtionné ſur l'origine du Gonzalés dont il parloit, je le reconnus à tout ce qu'il m'en dit, pour Gonzalés de Pardo mon Oncle, Pere de Beatrix que Don Louis venoit d'épouſer, & que la mort nous avoit enlevé depuis cinq à ſix ans. J'en devins encore plus cher au Bacha de Bouzême, qui pour me ſatisfaire, & me donner quelque ombre d'eſpérance, envoya ordre à tous les Corſaires de Fez & de Maroc, qui pouvoient avoir eu connoiſſance de notre naufrage, le Vaiſſeau s'étant briſé ſur ces Côtes, de lui donner un état des débris qu'ils en auroient trouvés, & des perſonnes des deux ſexes qu'ils auroient pû ſauver ; Moraza ſe flatant ſur mon récit, qu'Elevire auroit peut-être été pouſſée à terre par les flots.

Mais

Mais toutes ces recherches furent inutiles ; & je n'entendis plus parler de cette autre moi-même. Cependant Henriqués étant rétabli, se rendit près de moi ; & quoique je l'aimasse beaucoup, sa présence ne l'aissa pas de m'être importune pendant plusieurs jours. Mais enfin rappellant ma raison égarée, je sentis l'injustice de mon cœur ; & m'efforçant de reprendre avec lui ma confiance ordinaire, il y répondit par tant de soin & de compassion, que je puis assûrer qu'il fut ma seule consolation. Le Bacha de Bouzême, qui n'étoit venu à l'Isle d'Alboran que pour quinze jours, & qui vouloit dissiper l'affreuse mélancholie dont j'étois accablé, nous mena dans son Gouvernement, & n'épargna rien pour me faire oublier Elevire, en offrant à mes yeux les plus belles femmes de son Serrail : mais fidele à ma passion, ainsi qu'à ma douleur, il ne put parvenir à m'en tirer. Je passai six mois dans cet état, sans songer à quitter ce barbare séjour, & sans que le Bacha vou-

lut m'en faire ſouvenir. Comme il avoit appris l'Eſpagnol dans l'intention d'être en ſituation de les ſervir avec plus d'efficace, & qu'il le parle bien, je goûtois une ſi grande ſatisfaction près de lui, que ne pouvant me réſoudre à revoir ma patrie n'ayant plus Elevire pour compagne, que je ne penſois pas mêmes qu'il y eût un autre païs pour moi, que le Royaume de Fez.

J'étois dans cet état lorſque Moraza fut obligé de partir pour aller châtier les Rebelles de la province de Dara, dont les Peuples s'étoient revoltés, & faiſoient leurs efforts pour engager tout le Royaume de Maroc à ſe rendre indépendant de celui de Fez. Ces deux Couronnes avoient été long-tems ſéparées l'une de l'autre, & portées par des Princes différents; mais ayant été réünies par Mouley Archy, Pere du Roi de Fez & de Maroc qui régne à préſent, nommé Mouley Semeïn, ce Prince les avoit poſſedées avec tranquillité juſqu'alors: & comme il réſide à

Fez,

Fez, il gouvernoit ſes autres Etats par des Vicerois. Méheres ſon Neveû, qu'il avoit fait Viceroi de Maroc, s'étant déclaré Chef des Mécontens, & voulant ſe faire reconnoître pour Souverain de ce Royaume, avoit attiré pluſieurs Villes & Provinces dans ſon parti, dont celle de Dara étoit du nombre : & pour réprimer ſon audace, il commanda à tous ſes Généraux, de ſe mettre à la tête de leurs troupes : leur marquant les Provinces vers leſquelles ils devoient marcher, ſoit pour les contenir dans le devoir, où pour les punir de leur révolte ; tandis que lui-même iroit avec une armée formidable attaquer Méheres dans Maroc. Cette guerre obligeant Moraza de me quitter, & craignant que je ne m'abandonnaſſe à ma douleur pendant ſon abſence, il me propoſa de l'accompagner ; de me mettre à la Turque ; de paſſer pour tel parmi les troupes du Roi de Fez, & qu'il me feroit ſon Lieutenant.

Ce parti convenoit trop bien au deſir que j'avois de mourir, pour

le refuser ; & charmé de satisfaire mon envie en combattant contre les Infideles, j'acceptai la proposition avec joie. Le Bacha n'en eut pas moins que moi, quoique par des motifs différents ; & pour justifier son choix dans le rang qu'il me vouloit donner, il publia dans son Gouvernement, que j'avois abjuré ma loi pour celle de Mahomet ; que la cérémonie s'en étoit faite dans son Palais ; & que je n'y avois consenti qu'à condition que je posséderois les Grades militaires, étant d'illustre naissance, & destiné aux Armes : & m'ayant fait prendre le nom de Morgat, & celui de Muzaïm à Henriquées, il obtint de Semeïn des pensions considérables, pour m'aider a soûtenir mon rang. Je ne m'opposai en rien de ce qu'il voulut, me flatant en secret de ne pas joüir longtems de ces bienfaits. Nous partîmes enfin, & nous arrivâmes à Dara, dont les Rebelles nous empêchérent l'entrée, & vinrent nous présenter la bataille. Je ne vous ennuyerai point du détail de cette guerre,

guerre, je vous dirai ſeulement que nous vainquîmes les Revoltés, & que cherchant la mort de de tous côtés en ſacrifiant les Maures & les Arabes aux Mânes de ma chere Elevire, je la donnai à tout ce qui s'oppoſoit à mon paſſage; & que bien loin de perdre la vie, je la ſauvai pluſieurs fois au vaillant Moraza, & fit malgré moi des actions qui m'acquirent une gloire éclatante parmi cette Nation. Moraza, qui ſans contredit eſt un des plus grands hommes de guerre de ce païs, augmentoit encore ma réputation par les loüanges exceſſives qu'il me donnoit; & diſoit hautement que ce n'étoit qu'à moi qu'il devoit la victoire. Nous remîmes Dara ſous l'obéïſſance du Roi; & lorſque tout y fut pacifié, nous fûmes joindre l'armées Royale devant Maroc, dont Semeïn faiſoit le ſiége. Il fut long & ſanglant; on ne vit jamais de plus vives attaques, ni plus de réſiſtance. Le Roi de Fez y fut infatigable; & ſon exemple encourageant ſes troupes, elles y fi-

rent des choſes prodigieuſes. Et comme du côté des Révoltés ils n'attendoient point de grace d'un Monarque juſtement irrité, la crainte du châtiment qu'ils méritoient, leur faiſant affronter la mort dans le deſir de vaincre, ils paroiſſoient être autant de Héros. Pour moi à qui la vie étoit toûjours à charge, je ſervois Semeïn plûtôt en déſeſperé qu'en véritable Guerrier. Cependant tout ce que je m'imaginois pour me perdre, ne réüſſiſſant qu'aux déſavantages des Aſſiégés, me fit bientôt regarder du Roi de Fez, comme un homme extraordinaire; & pouſſé par les diſcours de Moraza, qui portoit ſon amitié juſqu'à l'aveuglement, il l'engagea à me confier la conduite du ſiége: ce qu'il fit à l'inſtant. Je n'avois pas aſſez de vanité pour me croire digne d'un pareil emploi; & je ne l'aurois jamais accepté, ſi je n'euſſe eſpéré de m'enſevelir ſous les ruines de cette Ville. Mais perſuadé que dans une occaſion ſi périlleuſe, je parviendrois à ce que je ſouhaitois avec

avec tant d'ardeur, je le reçûs sans hésiter. Cependant ne voulant pas que ma mort fît triompher le rebelle Méheres, je ne négligeai rien pour m'assûrer la victoire ; & pour ne retarder ni ma perte, ni celle des Révoltés, je fis tout préparer pour un assaut général. Semeïn & ses Généraux, n'étoient pas de mon avis ; mais ils y passérent, encougés par ma résolution : & n'épargnérent ni peines ni soins pour me soûtenir vaillamment dans cette action, qui fut des plus vives. Vous jugez aisément que je ne pouvois manquer de m'y distinguer, puisque je cherchois la mort & la victoire ; mais le Ciel qui me réservoit pour d'autres traverses, me fit parvenir à l'une sans pouvoir trouver l'autre.

En effet, nous prîmes la Ville d'assaut : j'y montai des premiers ; & malgré les efforts de Méheres, je me rendis maître de la brêche. Ce fut là que le désespoir & la valeur eurent un vaste champ. Le Prince Rebelle y fit tout ce qu'un grand Capitaine peut fai-

re pour vaincre ; mais mon aſcendant l'emportant ſur le ſien , je renverſai tout ce qui s'oppoſoit à mon paſſage ; & ſuivi des plus braves de l'Armée Royale , je me rendis maître d'une des portes de la Ville. Ce ne fut pas ſans répandre bien du ſans : je tuai de ma main Méheres & pluſieurs de ſes plus vaillants Guerriers ; & leur mort ayant décidé de la Victoire, j'ouvris les portes au Roi de Fez , dont l'armée s'empara de la Ville. Les Habitans tremblants & conſternés , demandérent grace , & l'obtinrent à la ſollicitation de Moraza. Nous avions paſſé au fil de l'épée la plus grande partie des troupes de Méheres , & le reſte fut mis aux fers. Semeïn y fit une entrée triomphante , dont il voulut que je partageaſſe la gloire avec le Bacha de Bouzême. Je puis dire que rien n'étoit égal à la joie de ce généreux Ami.

La priſe de Maroc remit tout le reſte du Royaume ſous l'obéïſſance de Semeïn ; & l'orſqu'on y eut rétabli l'ordre & la tranquillité ,

té, nous reprîmes le chemin de Fez. Le Roi me combla d'honneurs & de préſens, & me commanda de fixer moi-même le prix de mes ſervices; mais ne voulant ni biens ni récompenſe, je le ſuppliai de répandre ſes bienfaits ſur les Guerriers de ſon Armée, qui m'avoient le mieux ſecondé. Cependant en arrivant à Fez, je me trouvai pourvû du Gouvernement du Cap de Tres-Forcas, qui donne la dignité de Bacha à celui qui le poſſede, ſans que je l'euſſe ſollicité; mais Moraza, qui cherchoit à m'attacher pour jamais en ces lieux, l'avoit demandé pour moi, ſans que je le ſçuſſe: Semeïn l'avoit preſque promis à Orcan, Intendant des Eſclaves noirs, des Vaiſſeaux & des Forçats de ce Cap, & m'en gratifia à ſon préjudice. Je fus extrêmement ſurpris de cette faveur; & m'étant trouvé ſeul avec le Bacha de Bouzême: Que prétendez-vous faire de moi, mon cher Moraza, lui dis-je en soûpirant, ne ſçavez-vous pas que je ſuis Chrétien, & qu'en cette qualité

je ne puis poſſeder aucune Charge parmi vous? Vous êtes-vous flaté de me faire changer de Religion? Si vous en avez la penſée, détrompez-vous; l'amitié, la reconnoiſſance que je vous dois, les honneurs ou les plus affreux ſupplices ne ſont pas capables de m'y contraindre. Je n'ai rien fait ici dans le deſſein d'acquerir de la gloire; j'ai cherché la mort, elle a fui devant moi. Cependant mon dégoût pour la vie, & l'indifférence qui s'eſt emparée de mon cœur pour ma Patrie, n'ayant point d'autres motifs, que la perte d'Elevire, n'y ont point alteré les loix de mon devoir, & ne me feront jamais oublier que je ſuis né Eſpagnol & Chrétien.

Hé! qui vous a dit, me répondit-il froidement, qu'on veüille vous en ôter la mémoire? M'avez-vous vû vous preſſer jamais ſur cet article? Mon amitié s'eſt-elle démentie en rien, qui puiſſe vous donner lieu de croire que j'y mette des bornes? Content d'avoir abuſé Semeïn & tous nos Mahométans, en aſſûrant que vous l'étiez, vous

vous ai-je ſollicité de le devenir ? Ah ! Morgat, continua-t-il plus vivement, j'avois eſpéré que vous rendriez plus de juſtice à la délicateſſe de mon procedé, & que vous y répondriez par plus de confiance ; mais puiſque votre cœur ne veut pas pénétrer mes deſſeins, & que vous me forcez à me loüer moi-même en vous faiſant connoître la générosité de mes ſentimens ; il faut vous ſatisfaire. Je vous ai fait nommer Bacha de Tres-Forcas, continua-t-il, pour vous avoir toujours près de moi, Bouzême y étant contigu, & que perſonne ne pût éclairer vos actions ; ce Gouvernement étant le ſeul dans lequel le Gouverneur ſoit le maître abſolu par la ſituation du Palais, preſque aux bords de la mer, hors de la vûë des habitans, & dont les Vaiſſeaux peuvent entrer & ſortir ſans qu'ils en ayent connoiſſance. J'ai donc voulu par là vous donner une entiére liberté, non ſeulement pour votre Religion ; mais encore pour quitter ces lieux ſans danger, lorſque vous le

voudrez. Voilà quelle eſt mon intention, injuſte Morgat, continua-t-il, j'aurai ſoin de vous donner tous les Eſclaves Chrétiens qui tomberont en mon pouvoir, & vous ſerez le maître d'obliger Orcan à vous remettre ceux qui viendront au ſien ; vous pourrez les garder ou les délivrer ſelon que vous le jugerez à propos ; vous reglerez le dedans de votre Palais à votre volonté, ſans qu'on puiſſe y trouver a redire. Enfin c'eſt un hermitage que je vous ai choiſi, pour charmer votre douleur. Je n'ai qu'un ſeul regret, c'eſt de ne pouvoir en chaſſer Orcan, le plus méchant de tous les hommes ; mais Semeïn y eſt trop attaché pour oſer l'entreprendre : & comme, excepté la viſite où vous êtes obligé de tems en tems des choſes qui ſont à ſon commandement, vous n'avez rien à démêler avec lui, j'eſpére qu'il ne vous ſera pas contraire, d'autant plus que j'y tiendrai la main.

C'en eſt trop, m'écriai-je confus de tant de graces, généreux Moraza, vous me forcez de mourir

rir ingrat. Quelle reconnoiſſance peut égaler de pareils ſervices ? Mais puiſqu'il n'en eſt point, recevez du moins tous les jours de ma vie en échange de vos bienfaits. Oüi, cher Bacha, je vous les abandonne, & ne veux plus avoir d'autre patrie que la vôtre. Pardonnez mes craintes & mes ſoupçons ; & ſoyez ſûr que je vous prouverai par mon zele & mon amitié, que je connois tout le prix d'un Ami tel que vous.

Moraza m'embraſſa, & me conjura de ne plus parler de bienfaits ni de reconnoiſſance. Quelques jours après nous prîmes congé du Roi, & nous vinmes à Tres-Forcas, dont le Bacha voulut me mettre lui-même en poſſeſſion. Il me fit faire une reception éclatante, & paſſa près d'un mois avec moi. Cette belle ſolitude convenoit trop bien à la ſituation de mon ame pour ne m'y pas plaire ; je la trouvai charmante ; & voulant m'y donner des occupations dignes de moi, je formai trois claſſes de ceux qui devoient compoſer ma Maiſon.

ſon. J'approchai de ma perſonne tous les Eſclaves Chrétien ; j'en éloignai les Maures & les Noirs, ainſi que ceux qu'Orcan avoit ſous ſa conduite ; & fit paſſer dans un autre Pavillon les Officiers deſtinés à me ſuivre ſur Mer, deffendant aucune communication entre les uns & les autres. Par ce moyen libre de ma perſonne, j'aſſemblai mes Eſclaves Chrétiens, dont la plûpart ſont Eſpagnols ; & leur ayant déclaré mes infortunes en m'en faiſant connoître pour ce que j'étois, je leur rendis la liberté, & leur laiſſai le choix de partir ou de reſter avec moi.

Surpris de cette avanture, & craignant un état miſérable dans leur Patrie après tant d'années d'eſclavage, ils me jurérent tous une fidélité inviolable, & préférérent de ſuivre mes loix, au plaiſir de revoir leur Païs, puiſqu'ils étoient ſûrs de pratiquer ſans riſque les devoirs de leur Religion. Je leur promis en récompenſe de ne les garder que pour les enrichir, & de les renvoyer enſuite avec un bien

ſuffi-

ſuffiſant pour n'avoir beſoin d'aucun ſecours. Je leur fis jurer un ſecret éternel ſur tout ce qu'ils venoient d'apprendre. Je mis Muzaïm à leur tête, pour qu'ils parûſſent toûjours Eſclaves, & gouvernés à l'uſage du Païs, & comme je trouvai parmi eux un Eccleſiaſtique Européen, je lui donnai des appointemens conſidérables pour l'engager à reſter avec nous : il y conſentit ; & vêtu comme les autres, il n'eſt connu de perſonne pour ce qu'il eſt. Je fis conſtruire dans le fond de mon Appartement, un Autel pratiqué de manière, qu'elle paſſe à tous les yeux pour une Armoire ; & c'eſt-là que tous les matins nous rendons hommage au Maître des deſtinées. Enfin je reglai les choſes de façon, que jamais homme n'eût été plus heureux, ſi l'image d'Elevire eût pû s'effacer de mon cœur.

Le Gouvernement de ce Cap eſt d'un grand revenu, ayant les deux tiers de toutes les priſes que font les Corſaires ſur la Mediterranée ; il eſt vrai que le Gouverneur

neur eſt obligé de combattre en perſonne dans les grandes expéditions que le Roi de Fez veut faire contre ſes ennemis, Chrétiens ou autres ; mais par la faveur du Bacha de Bouzême, j'ai toûjours évité de tremper mes mains dans le ſang de mes Freres. Orcan ne put voir mon élevation ſans jalouſie ; & la diſcipline qui régne dans mon Palais ayant excité les traits de ſa malignité, j'en reſſentit les effets par ſes plaintes à contretems, & des déſobéïſſances inſultantes. Cependant ne voulant pas me le rendre contraire, je m'armai de patience ; & pour lui donner de l'occupation, & lui faire croire que j'avois confiance en lui, je le chargeai de pluſieurs courſes ſur mer, capables de ſatisfaire ſon avarice, par le profit immenſe qu'il en tiroit, ne lui demandant pour ma part que les Eſclaves Chrétiens qu'il pourroit faire.

Il y avoit déjà près d'un an que j'étois Bacha de Tres-Forcas, lorſque me promenant un jour au bord de la Mer ſans autre ſuite que

que Muzaïm, avec qui je m'entretenois de ma chere Elevire, un Soldat Maure m'aborda; & mettant un genou en terre: Seigneur, me dit-il, accorde moi un moment d'entretien particulier, j'ai des choſes importantes à te révéler. Je fis ſigne à Muzaim de s'éloigner; mais au lieu de m'obéïr, ſe mettant entre le Soldat & moi: Je ne ſouffriai point, me dit-il, qu'un Inconnu te parle ſeul en cet endroit écarté; & s'il n'a nul mauvais deſſein, il ne doit pas craindre de s'expliquer devant moi. Ces paroles m'ayant remontré mon imprudence, je ne les déſapprouvai pas, & dis au Soldat qu'il pouvoit parler en ſûreté. Je ſerois perdu, Seigneur, repliqua cet homme, ſi le farouche Orcan venoit à ſçavoir ce que je veux vous découvrir. Je lui promis un ſecret inviolable de ma part, & de celle de Muzaïm, & lui commandai de ſe dépêcher.

Seigneur, me dit-il, il y a environ quinze mois, que me divertiſſant à la pêche après un aſſez grand

grand orage, je vis flotter quelque chose auprès de ma chaloupe en côtoyant les bords de l'Isle d'Alboran; je fis jetter en mer un Matelot, bon nageur, que j'avois avec moi, pour voir ce que c'étoit; il s'en saisit, & par mon aide, & ceux qui m'accompagnoient, l'ayant remonté dans la chaloupe avec sa proïe, nous vîmes une Femme magnifiquement mise, qui paroissoit n'avoir plus qu'un instant à vivre. La pitié s'empara de mon cœur, je promis à mes Compagnons la dépoüille de cette Infortunée, à condition qu'ils m'aideroient à la secourir; qu'ils me la laisseroient pour mon partage, & n'en parleroient à personne: ils y consentirent. Nous fîmes rendre à cette Femme toute l'eau qu'elle avoit bûë, & nous vîmes au changement de sa respiration, qu'elle étoit soulagée; mais elle ne parloit point encore, & n'ouvroit les yeux que pour les refermer promptement.

Nous gagâmes le Cap de Tres-Forcas, où je suis habité; je transportai l'Inconnuë chez moi, où ma Fem-

Femme la mit au lit: & m'étant acquité envers mes Camarades en leur donnant ſes vêtemens, nous fîmes tant par nos ſoins, qu'elle revint entiérement à elle. Nous nous apperçûmes qu'elle étoit extrémement ſurpriſe de ſe voir avec nous: elle nous parla; mais nous ne comprîmes rien à ce qu'elle diſoit, n'entendant pas ſon langage. Elle pleura beaucoup; ma Femme s'efforça de la conſoler, & de lui faire entendre qu'elle n'avoit rien à craindre. Soit que cela lui donnât de l'eſpoir, ou qu'elle ſe fît une raiſon dans ſon malheur, elle reçut nos ſecours avec une douceur charmante. Elle fut long-tems malade, & ne releva qu'avec une mélancholie, que rien ne pouvoit vaincre. A force de l'entendre, & d'être toûjours près d'elle, nous comprîmes qu'elle étoit Eſpagnole; qu'elle avoit fait naufrage ſur ces Côtes, & qu'elle avoit perdu quelqu'un qu'elle regrétoit amerement. Cependant elle étoit d'une beauté ſi merveilleuſe dans ſa douleur, que je formai le deſſein de

la présenter au Roi, persuadé qu'il n'en avoit point dans son Serrail qui lui fût comparable, & que j'en tirerois une grande récompense : mais la guerre étant venuë, & les embarras de Semeïn me faisant craindre qu'il n'eût aucune attention à mon présent, je voulus attendre la paix, & je partis pour l'armée en recommandant Alba à ma Femme ; c'est ainsi que nous l'avons nommée, ne sçachant pas celui qu'elle porte. J'eus l'honneur de servir sous vous au siége de Maroc : votre valeur, les graces de votre personne, & votre générosité dont nous ressentions chaque jour les effets, me firent changer de pensée sur le sort de mon Esclave ; je résolus de vous la donner, me figurant qu'elle seroit mieux avec vous. A mon retour de l'armée ayant appris que vous étiez Bacha de Tres-Forcas, & que vous donniez tout ce qu'on vous demandoit pour des Esclaves Chrétiens, je me fortifiai dans ma résolution : & comme on ne pénétre pas facilement jusqu'à vous,
je

je m'adreſſai à Orcan pour le prier de me protéger près de vous, & me donner les moyens de vous offrir Alba.

Il me le promit, à condition qu'il verroit ſi cette Perſonne en étoit digne. Je la lui amenai avec ma Femme : il les prit l'une & l'autre, & me dit qu'il alloit travailler à l'inſtant à ce que je déſirois ; & diſparut avec elles. Je fus long-tems à l'attendre : il revint enfin, & me dit que vous gardiez Alba ; que vous m'en envoyeriez le prix le lendemain par ma Femme, qui devoit reſter ce jour au Palais pour y accoûtumer la jeune Eſclave, qui ſe déſeſpéroit. Je le crus, & m'en retournai chez moi : mais le lendemain ne voyant point arriver ma Femme, je me rendis chez Orcan, qui me fit dire de prendre garde à moi ; & que ſi je l'importunois, il ſçauroit bien m'en faire repentir. Je ne ceſſai pas pour cela de le perſécuter. Las de mes cris & de mes plaintes, il me fit mettre en priſon. J'y ai reſté ſix mois ; & je n'en ſuis ſorti que de-

puis trois jours. Outré de douleur des tourmens que j'y ai ſoufferts, & d'avoir perdu, avec ma Femme, la jeune Etrangére dont j'eſpérois que la beauté feroit ma fortune, je ne ſçavois comment vous porter mes plaintes, quand je vous ai vu vous promener ſur ce rivage. J'ai pris d'abord la réſolution de me jetter à vos pieds, pour vous demander juſtice de l'enlevement de ma Femme, qui par mon avidité pour l'argent, ſe trouve envelopée dans le malheur d'Alba.

Jugez, mon cher Alphonſe de l'effet que ce diſcours produiſit ſur mon cœur: un tremblement univerſel me ſaiſit; & ne doutant point que cette Alba ne fût Elevire, que le Soldat avoit ſauvée & livrée à Orcan, je ſentis en ce moment qu'il eſt des choſes plus cruelles que la mort. Les idées dont je fus accablé, me perçoient l'ame de mille traits empoiſonnés: cependant ayant fait relever cet homme, je lui commandai de garder le ſilence, & lui promis de lui faire rendre ſa Femme:. & m'étant

retiré

retiré dans mon Palais avec Muzaïm, je m'y abandonnai à tout mon désespoir. Elevire vivante étoit pour moi le comble du bonheur; mais Elevire entre les bras d'Orcan changeoit si fort la face de cet évenement, par l'horrible image qu'il offroit à mon amour, que je souhaitois n'avoir jamais connu la Fille de Mendoze, ou que la mer eût été son tombeau. Muzaïm à qui je ne cachois rien du trouble de mon ame, & que la jalousie n'aveugloit pas comme moi, me laissa jetter mon feu; & lorsqu'il me vit plus tranquille, affectant d'entrer dans mes sentimens: Je ne vois point, me dit-il, Seigneur d'avanture plus terrible que cellecy; mais puisqu'elle est sans reméde, & que la mort d'Elevire vous eût été plus douce que sa destinée présente, oubliez-là, croyez qu'elle ne vit plus, & l'abandonnez à Orcan.

L'abandonner, m'écriai-je aussitôt, & souffrir qu'un semblable Rival m'enlève ce que j'ai si fort aimé! Hé bien, reprit-il avec vi-

vacité, rendez-lui donc juſtice; plaignez ſon ſort; tirez-là d'eſclavage, & ne l'outragez pas. Ha! Seigneur, continua-t-il, pouvez-vous penſer que la vertueuſe Elevire ſe ſoit renduë à l'amour d'Orcan? Croyez-vous que l'Epouſe de Don Alvare de Pardo puiſſe jamais lui comparer ce Turcs, ſans horreur; & ſe peut-il que vous jugiez ſi mal de ſon courage & de ſa fidélité?

L'âge & le tems avoient acquis à Muzaïm un tel empire ſur mes volontes, & j'étois ſi perſuadé de ſon zèle & de ſa prudence, que ce peu de paroles eut tout l'effet qu'il en attendoit. Mon déſeſpoir ſe convertit en douleur tendre & compatiſſante; je ne vis plus Elevire des mêmes yeux; ſes ſouffrances devinrent les miennes; ſa ſituation me fit trembler pour elle ſeule, & mon amour n'y prit de part, que pour augmenter l'ardent déſir que j'avois de la revoir: enfin la raiſon me revint; la jalouſie m'abandonna, & je ne ſongeai plus qu'à l'arracher au barbare Orcan.

can. Après avoir long-tems consulté ſur la maniere dont je m'y prendrois, nous conclûmes que la ruſe me ſerviroit plus utilement que la force & l'éclat; puiſqu'il étoit certain qu'Orcan ne me cederoit jamais ſon Eſclave de bonne volonté, & qu'il pourroit la changer de lieu, ſi j'employois la violence. Cependant comme je ne voulois pas retarder ſa délivrance, & qu'il falloit me défaire de ce Turc pour être en liberté d'agir, je le fis appeller; & feignant de ne pouvoir confier qu'à lui un paquet d'importance pour le Bacha de Bouzême, qui renfermoit des ordres ſecrets de la Cour je le fis partir devant moi.

J'écrivois à Moraza ce qui m'étoit arrivé, & le priois de retenir Orcan autant qu'il lui ſeroit poſſible, pour me faciliter l'enlevement d'Elevire, Il ne fut pas plûtôt ſorti de Tres-Forcas, que je me rendis à ſon Pavillon, ſous prétexte d'y maintenir l'ordre pendant ſon abſence: je viſitai les Eſclaves, les armes & les magaſins;

& me fis ouvrir jufqu'à fon Appartement, comme voulant voir s'il avoit toutes fes commodités. L'Efclave qui me montroit tout, ne croyant pas devoir me rien refufer, me demanda fi je voulois voir auffi l'Appartement des Femmes d'Orcan, afin qu'elles fe voilaffent. Je feignis de ne m'en pas foucier; mais Muzaïm affectant une forte curiofité, parut m'obliger à la fatisfaire. L'Efclave qui n'y entendoit aucune fineffe, courut les avertir que j'allois entrer. Les unes fe cacherent, & les autres baifférent leurs voiles : Muzaïm paffa devant moi; & je me tins à la porte comme par confidération, en jettant les yeux de tous côtés. Je me préparois cependant à pénétrer plus avant, lorfqu'une de ces Femmes fe profternant à mes pieds : Seigneur, me dit-elle, beni foit le moment qui t'a conduit ici; rends la liberté à deux Infortunées qui gémiffent depuis fix mois fous le joug d'Orcan. Cette jeune Efclave, dit-elle en me montrant une Perfonne vêtuë à la Turcque, t'avoit

voit été destinée, je l'avois amenée à Orcan dans ce dessein; mais bien loin de te la présenter, il l'a retenuë pour lui, & m'a forcée de suivre son sort; il m'a enlevée à mon Mari, à mes enfans; & nous fait soufrir chaque jour mille tourmens, dans l'espoir de lasser la patience de cette courageuse Chrétienne, qui se refuse à son indigne amour. Timide & craintive, elle n'ose t'en conjurer elle-même; & c'est par ma voix qu'elle implore ton secours. Sa vertu lui fait envisager autant de risque avec toi, qu'avec Orcan; mais sçachant que tu ne haïs pas les Chrétiens, & que ton ame est genereuse, je l'ai flattée d'un traitement plus doux; & que sensible à ses malheurs ainsi qu'à sa beauté, tu ne chercherois à la gagner que par les effets de tes bontés.

Je relevai cette Femme; & m'avançant vers celle qu'elle m'avoit montrée: Rassûrez-vous, Madame, lui dis-je en langue du Pays en déguisant ma voix, je ne sçai ce que c'est de contraindre les

cœurs. Si j'avois été plûtôt informé du procedé d'Orcan, il ne vous auroit pas euë si long-tems en sa puissance : suivez-moi dans mon Palais ; peut-être y trouverez-des consolations que vous n'attendez pas. Cette Personne ne répondit que par un torrent de larmes, dont son voile fut trempé ; & ne pouvant plus supporter ce spectacle, je la pris par la main : Muzaïm donna la sienne à sa Compagne ; & sortant de cet Appartement en homme qui sçavoit se faire obéir, j'intimidai si bien l'Esclave d'Orcan, qu'il embrassa mes genoux en me disant que c'étoit fait de sa vie, si son Maître sçavoit qu'il avoit été cause de la fuite de cette Femme. Je lui donnai une bourse pleine d'or, & lui commandai de se sauver, sans s'inquiéter du reste, & que je lui rendois la liberté. Il ne se le fit pas répéter : & comme il étoit le seul gardien du Pavillon d'Orcan, tous les autres Esclaves étant enchaînés ou dispersés à leur travail, il en fut détacher un ; lui remit les clefs des

Appartemens en lui disant qu'un ordre de son Maître l'obligeoit à partir ; qu'il seroit deux jours absent, & lui laissoit le soin du dehors & du dedans : & disparut à l'instant.

Pour moi qui n'avois pu méconnoître Elevire, malgré le voile qui lui cachoit le visage, charmé de la revoir, transporté de jolie & d'amour, je la conduisis promptement dans le Pavillon le plus reculé du Palais, sans vouloir me découvrir ; mon dessein étant de lui ménager cette surprise. Je lui donnai l'Appartement qu'elle occupe encore, & mis près d'elle des Esclaves de tous âges & de tout sexe pour la servir ; & l'y laissant en liberté, après l'avoir assûré du respect qu'on auroit pour elle, je me retirai dans le mien. J'y fis venir la Femme du Soldat ; je l'instruisis de ce que son Mari m'avoit conté ; & lui donnant deux bourses d'or : Voilà, continuai-je, pour le récompenser d'avoir sauvé la vie à l'Etrangére ; mais qu'il apprenne qu'en faisant un bien, il n'est pas permis de l'effacer par

un mal ; & qu'on ne peut ſans crime profiter du malheur d'autrui. Vous êtes libre ; retournez avec lui : j'aurai ſoin d'Alba, & de votre famille. Elle me rendit mille graces ; me combla de bénédictions à ſon uſage, & me quitta très-contente de ma liberalité. Alors ſeul avec Muzaïm, je laiſſai un libre cours à ma ſatisfaction : ce que la Femme du Soldat m'avoit dit ayant diſſipé toutes mes craintes & mes ſoupçons, je ne me repréſente qu'une ſource de plaiſirs dans le retour d'Elevire, qui mit mon ame au combe de la félicité. J'inſtruiſis un de mes Eſclaves Eſpagnols de ce que je voulois qu'il fit, pour attirer ſa confiance, & me rendre témoin des entretiens qu'il auroit avec elle, ſans qu'elle le ſçût.

Tout réuſſit ſelon mon intention, pendant trois jours que je me privai de la voir, pour qu'il l'y préparât. Ce que j'avois prévû, arriva : comme il étoit le ſeul de ceux que j'avois mis près d'elle qui fut Eſpagnol, charmée de trouver

ver quelqu'un de ſon Pays, elle lui donna bientôt ſa confiance; lui conta ſes infortunes, & la perte qu'elle avoit faite d'un Epoux qu'elle adoroit; les traitemens rigoureux de l'indigne Orcan, pour l'obliger à changer de Religion, afin de l'épouſer; de quelle ſorte elle avoit captivé l'eſprit & le cœur de ſes autres Femmes, pour qu'elle lui aidaſſent à ſe garantir de ſa violence; comme elles s'étoient toutes liguées enſemble, pour ne la quitter ni jour ni nuit; de quelle façon elle étoit tombée dans une maladie qui lui avoit duré trois mois, & qui avoit contraint Orcan à la laiſſer en repos; celui qu'elle avoit goûté depuis, par les fréquentes courſes qu'il avoit faites ſur mer; & tout ce qu'elle avoit tenté pour s'échaper, ſans pouvoir y parvenir.

J'étois caché pendant ces entretiens dans un Cabinet qui rendoit dans le ſien, & qui n'en étoit ſéparé que par une cloiſion très-mince, d'où j'entendois tous leurs diſcours. Enfin quand mon Eſcla-

ve eut pris un peu d'empire sur son esprit, il lui proposa de me voir; lui disant que j'en avois plusieurs fois demandé la permission, ne voulant pas la prendre sans son consentement. Je vous proteste, Madame, lui dit-il, que vous n'avez rien à craindre du Bacha; jugez-en par le respect qu'il vous marque depuis trois jours que vous êtes ici. Il ne vous y retient, que pour vous remettre des peines que vous avez euës; & je sçai assez ses sentimens, pour vous assûrer qu'il vous rendra la liberté, si vous voulez retourner en Espagne: mais je suis persuadé que vous changerez de volonté, lorsque vous le connoîtrez.

Hamet, lui répondit elle avec fierté, n'insultez point à mon infortune: je crois votre Bacha tel que vous le dites; je ne puis même lui refuser ma reconnoissance de m'avoir tirée des mains d'Orcan, & du soin qu'il prend de mon repos; mais sçachez que je préférerois la mort la plus terrible à la dure nécessité de rester en ces lieux.

Si

Si-Morgat eſt véritablement généreux, qu'il me laiſſe la liberté d'en ſortir; & qu'il me donne les moïens d'aller finir mes jours dans quelque ſainte retraite, où je puiſſe pleurer ſans ceſſe mon cher Don Alvare. Hamet lui promit de me le dire, en lui faiſant entendre qu'elle ne pouvoit refuſer ma viſite, ſans m'offenſer; & que ce ſeroit riſquer de m'irriter, & de ne rien obtenir. Mais, reprit-elle, je n'entends preſque point ſon langage; il ne parle point Eſpagnol; à quoi ſervira cette entrevûë? J'ignore, lui répondit Hamet; quelle raiſon l'a porté à ne ſe pas expliquer avec vous en notre langue, il la ſçait beaucoup mieux que moi; & de plus je ne vous cacherai point que je le crois Chrétien. Je ſçai qu'il n'eſt ni Turc ni Maure, & ſi vous ne m'aſſûriez que vous avez vu périr votre illuſtre Epoux, ſur le portrait que vous m'avez fait de lui, j'aurois de grands ſoupçons ſur la reſſemblance que j'y trouve avec le Bacha. Elevire rêva un moment; puis reprenant la parole;

Il

Il eſt vrai, dit-elle en ſoupirant, qu'il a quelque choſe dans le ſon de ſa voix qui m'a frappée; mais, helas! je ſuis trop ſûre de mon malheur, pour me flater d'une eſpérance auſſi chimerique: & quoique je me ſentiſſe extrêmement émûë, lorſqu'il s'approcha de moi, je ne daignai ſeulement pas lever les yeux ſur lui.

Hamet ne voulut pas pouſſer la converſation plus loin; & content de l'avoir miſe en état de faire ſes réflexions, il la quitta ſous prétexte de m'inſtruire de ce qu'elle deſiroit: & comme il m'étoit impoſſible d'être plus long-tems ſans la tirer de peine, & que j'étois aſſûré que ma vûë ne pouvoit plus faire qu'un bon effet, je le renvoyai l'avertir que j'allois la viſiter, & lui rendre réponſe moi-même: & l'inſtant d'après je me rendis à ſon Appartement, ſuivi de Muzaïm. A peine m'eut-on annoncé, qu'elle ſe leva de deſſus un ſopha dans lequel elle étoit aſſiſe, & vint ſe jetter à mes pieds. Seigneur, me dit-elle, acheve d'être généreux;

reux ; permets que je revoye ma Patrie , & que j'abandonne des lieux où je ne puis ſuivre mon devoir & ma Religion. Je l'avois relevée, tandis qu'elle parloit ; & lui tenant les mains : Belle Etrangére, lui répondis-je , je vous accorde votre demande. Je conſens qu'Alba s'éloigne de mes yeux ; mais je veux que ma chere Elevire ne ſe ſépare jamais de ſon fidele Don Alvare.

A ces mots fixants ſes regards ſur mon viſage, & reconnoiſſant enfin cet Epoux ſi cher à ſon ſouvenir, je la vis pâlir & chanceler ; mais la retenant dans mes bras, & laiſſant éclater ma joie & mon amour, mes tendres & touchantes careſſes empêchérent les effets que pouvoit cauſer l'excès de ſa ſurpriſe. Cruel, me dit-elle en m'embraſſant, que t'ai-je fait pour m'avoir caché ſi long-tems mon bonheur. Je me juſtifiai facilement de ce petit retardement ; & lui préſentant Henriqués , qu'elle reconnut auſſitôt, nous fûmes quelques momens à nous livrer à tout ce

que

que la joie a de plus ſenſible. Cependant demêlant au travers de la ſienne une extrême inquiétudu ſur ce que je paroiſſois être, je l'inſtruiſis promptement de mes avantures, en lui promettant que puiſque le Ciel l'avoit renduë à mon amour, & que ſa perte avoit été la ſeule cauſe de mon détachement pour ma Patrie, je ne tarderois pas à l'y remener.

Le Bacha de Bouzême arriva le même jour avec Orcan, qu'il avoit retenu ſous différents prétextes, comme je l'en avois prié. La ſatisfaction de ce généreux Ami en apprenant que j'avois retrouvé ma chere Elevire, ne ſe peut concevoir; mais la fureur d'Orcan en entrant chez lui, fut ſans bornes. Les Eſclaves qui ne ſçavoient pas que j'avois pénétré dans l'enceinte du Pavillon, ne purent l'informer de ce qui s'étoit paſſé; & ſes autres Femmes, charmées de la fuite d'Alba, dont elles étoient jalouſes, ſe firent une maligne joie de lui dire que ſon Eſclave l'avoit enlevée, & me l'avoit

voit livrée. Outrée de rage il partit pour Fez, & se plaignit au Roi que j'avois enlevé une de ses Femmes. Semeïn m'en écrivit; & le Bacha de Bouzême fut obligé d'appaiser cette affaire, en l'assurant que celle que reclamoit Orcan, étoit une femme libre qu'il avoit ravie à son mari, soldat dans les troupes que j'avois sous mon commandement; & sçut si bien faire agir sa faveur en cette occasion, que ce Turc reçut ordre de Semeïn de ne se mêler que des fonctions de sa charge, & de ne plus parler de moi. Enfin las de tant de troubles, & pressé par Elevire de quitter ces lieux, je conjurai Moraza de favoriser ma fuite, mais il s'y opposa avec vigueur, en me remontrant qu'il étoit impossible de me sauver, sans qu'Orcan en eût connoissance, & que c'étoit vouloir lui faire perdre la vie à lui-même, que d'exécuter un semblable dessein; & me pria d'attendre qu'il fût parvenu à m'ôter cet Argus; qu'il feroit ses efforts auprès de Semeïn, pour qu'il eût un emploi qui l'éloi-
gnât

gnât de Tres-Forcas, & qu'alors il me juroit de me laiſſer en liberté. J'avois de trop fortes obligations à Moraza, pour ne pas entrer dans ſes raiſons ; & je voyois trop bien le péril qu'il courroit, pour y réſiſter : puiſque j'aurois mieux aimé perdre mille fois la vie, que de riſquer celle de ce fidele Ami. J'y fis conſentir Elevire ; & la raſſûrai ſi bien ſur les craintes qui la tourmentoient, qu'elle ſe réſolut d'attendre ſans impatience notre commune délivrance.

Cependant je me ſequeſtrai dans mon Palais, n'en ſortant plus que pour des choſes abſolument néceſſaires ; & voulant me faire une eſpéce de rempart contre les mauvais deſſeins que pourroit avoir Orcan, & me mettre en état de délivrer tous les Chrétiens qui pourroient être fait Eſclaves, je lui deffendis d'en garder aucun, lui promettant un tribut aſſez fort pour le récompenſer de la rançon de ceux qu'il me donneroit : mon deſſein étant de m'en attacher un cer-

certain nombre, afin qu'ils me ſerviſſent à ſortir d'ici à main armée, ſi je n'y réuſſiſſois par adreſſe. Dans cet intervalle de tems Elevire devint groſſe; & quand j'aurois eu la facilité de fuir, je l'aurois négligée, pour ne la pas expoſer à de nouveaux dangers. Son terme expiré elle vous donna le jour, mon chere Alphonſe; & vous fûtes ſecretement nommé Don Pedre, comme Mendoze, Pere de votre Mere: mais pour le Public nous vous appellâmes Hibraïm. Moraza fut encore initié dans ce myſtére; & charmé d'avoir entre ſes mains un ſi précieux gage de la parole que lui avois donnée de ne rien tenter pour mon évaſion, il voulut que vous fuſſiez nourri dans l'Iſle d'Alboran par une Chrétienne Grecque qu'il avoit dans ſon Palais. Il fallut y conſentir, me flatant que vous n'y ſeriez pas long-tems, puiſqu'il eſpéroit me délivrer bien-tôt d'Orcan; mais ce Turc qui ne me pardonnoit point la fuite de ſon Eclave & la perte d'Alba, & qui ne doutoit

toit pas de mon mépris pour lui, pour s'en venger refusa tous les emplois qui lui furent offerts pendant plus quatre ans, & ma retraite devint chaque jour plus difficile. Elevire qui ne s'accoûtumoit point à vivre dans ces lieux barbares, me conjura avec tant d'instance de lui donner du moins la consolation de vous avoir près d'elle, que le souhaitant avec la même ardeur, je m'embarquai pour l'isle d'Alboran avec le Bacha de Bouzême. Orcan fut du voyage, étant obligé de m'accompagner sur mer.

Je voulus l'en dispenser; mais inutilement. Nous arrivâmes sans accident; & vous ayant ôté d'entre les mains des femmes, je vous fis passer dans mon Vaisseau. J'avois alors le Portrait d'Elevire attaché au bras sur l'amadis de ma veste; j'y avois fait mettre un voile qui cachoit la moitié de son visage, afin de le porter sans craindre de me faire des rivaux: vous me marquâtes tant d'envie de l'avoir, que je vous le mis au col; & dans

le

le même inſtant ayant entendu crier aux armes, je fus ſçavoir ce qui cauſoit ce bruit, & j'apperçûs un Vaiſſeau qui venoit à nous à toutes voiles ; je le reconnus pour être Chrétien, & voulois éviter le combat, quand Orcan s'y oppoſa avec tant de fermeté, que le Bacha de Bouzême qui étoit ſur mon bord, me conjura de ne pas irriter cet homme par une opiniâtreté qui nous deviendroit funeſte à tous deux, par le récit qu'il en pourroit faire, & tout ce que je pus obtenir, fut de ne pas tirer le canon, dont je redoutois les effets par rapport à vous, me flatant que ce ſilence obligeroit ce Vaiſſeau à ne nous pas attaquer. Il ne tira point auſſi ; mais il s'avança de telle ſorte, que le vent nous étant contraire, il fallut malgré nous en venir aux mains. Nous nous accrochâmes, & chacun faiſant ſes efforts pour vaincre, nous pénétrâmes dans nos Vaiſſeaux. Le Capitaine Chrétien paſſa dans le mien, & je ſautai dans le ſien. Moraza qui me ſuivoit y fit un carnage horrible,
&

& trouvant dans la Chambre de poupe des femmes éperdûës avec un enfant à peu près de votre âge, il l'enleva tendis que ses gens passoient tout au fil de l'épée, & me rejoignit au moment que je remontois dans mon Vaisseau, où l'ennemi paroissoit triompher. Je redoublai mes efforts, & l'ayant contraint de regagner son Bord, je le comptois déja vaincu, lorsque le Ciel se couvrit tout à coup, & qu'un horrible coup de vent suivie d'éclairs & de tonnerre, nous sépara les uns des autres avec une telle violence, qu'il ne fut plus possible de nous rejoindre.

Le Vaisseau du Bacha de Bouzême qui n'étoit pas si bon voilier que le mien, n'ayant pû venir assez tôt pour nous secourir, & se jugeant en risque par la tempête, se tint à couvert de l'Isle d'Alboran, où l'orage nous jetta en assez mauvais ordre. Cependant mon premier soin fut de songer à vous. Mais hélas! que devins-je en ne vous trouvant plus, & voyant morts ou mourants ceux qui vous avoient

avoient en garde. Vous m'avez conté, brave Alondés, continua Don Alvare, le déſeſpoir de Padillo pour la perte de ſa Fille, jugez donc ce que fut le mien pour celle de mon Fils; il n'eſt point de paroles qui puiſſent vous l'exprimer : il fut encore plus grand que celui de Don Louis, ayant un ſurcroît de douleur dans ma chere Elevire, qu'il n'avoit pas à redouter. Mais lorſque je me repréſentois les cris & les larmes de cette tendre Mere, quand je lui annoncerois mon malheur, on pouvoit à peine m'empêcher d'entreprendre d'attenter ſur moi-même. Enfin nous débarquâmes dans l'Iſle du Bacha de Bouzême, qui, preſqu'auſſi conſterné que moi, n'avoit ôſé me venter ſa priſe.

Mais lorſque nous fûmes retirés dans ſon Palais, après m'avoir rappellé à moi-même par toutes les raiſons que l'amitié lui put ſuggerer, il me préſenta l'innocente Victime de notre combat. Sa rare beauté me ſurprit; ſon ſexe foible & timide excita ma pitié; & ſa robe

toute couverte de pierreries me faiſant juger de la grandeur de ſa naiſſance, un mouvement de Religion me força de la demander à Moraza. Je ne l'avois enlevée, me dit-il, que pour ſervir de Compagne au jeune Hibraïm ainſi tu peux en diſpoſer : heureux ſi par mon moyen cette Enfant peut un jour te conſoler du tien. Je m'en emparai. L'orage ayant ceſſé, & mon Vaiſſeau étant réparé, je repris la route de Tres-Forcas, accablé de la plus profonde triſteſſe. Je n'en pus déguiſer la cauſe à ma chere Alba ; elle en penſa mourir de douleur : & cet accident l'ayant entiérement détachée de tout ce qui pouvoit la flater dans ſa Patrie, elle n'eut plus aucun deſir d'y retourner ; & nous tenant lieu de toutes choſes l'un & l'autre, j'en perdis auſſi la penſée : les difficultés qui s'y rencontroient m'en dégoutérent, & me firent réſoudre à reſter dans ce païs, tant que je ne trouverois pas une occaſion qui me fût favorable. Nous nommâmes notre jeune Captive, Heraïde ; & mîmens tous nos ſoins

à ſon éducation. Elle a rempli notre attente au-delà de nos eſpérances par ſa beauté, ſa douceur, ſon eſprit & ſa vertu. Lorſque ſon âge nous a permis de l'inſtruire de ſon ſort, nous avons crû devoir l'en informer, afin qu'elle ne s'étonnât point ſi nous ne ſongions pas à lui propoſer des engagemens qu'elle auroit pû croire lui convenir.

La reconnoiſſance prenant en ſon cœur la place de la nature, elle nous a fait voir un attachement ſi tendre, qu'elle a ranimé dans notre ame le deſir qui s'y étoit éteint de revoir notre Patrie, pour lui donner un époux digne d'elle; & c'eſt à quoi je penſois nuit & jour, lorſque par le plus rare effet des ſoins de la Providence, elle m'en ouvre une voie aſſûrée, en vous rendant à mon amour.

Don Alvare ceſſa de parler; & le vaillant Alphonſe pénétré de ce qu'il venoit d'entendre, fit voir à cet illuſtre Pere, que ſon cœur répondoit dignement aux tendreſſes du ſien. Alondés, dont l'étonnement & l'admiration ne pou-

voient finir, rendit au Ciel mille graces de cet heureux évenement. Le Bacha le combla d'amitié: & comme la nuit étoit déjà fort avancée, il les contraignit d'en aller donner les reſtes au repos. Muzaïm fut chargé de conduire Alphonſe dans un Appartement ſéparé de celui des Eſclaves, où le Guerrier Alondés le voulut accompagner: & remettant au lendemain à prendre de juſtes meſures pour leur évaſion, ſans avoir à craindre Orcan, ils ſe ſéparérent dans une ſituation deſprit bien différente de celle où leurs malheurs les avoient réduits depuis tant d'années. L'amoureux Alphonſe qui ne croyoit pas qu'aucun accident pût déſormais troubler ſa félicité, puiſqu'il avoit trouvé les Auteurs de ſa naiſſance, & qu'il étoit aſſûré de la tendreſſe de la belle Heraïde, goûta les douceurs du ſommeil ſans inquiétude; & ſi quelques idées vinrent s'offrir à ſon imagination, elles furent remplies de tant de charmes, qu'elles ne firent qu'augmenter ſon bonheur. A-

londés qu'un long eſclavage avoit accablé de fatigues, n'eut pas une nuit moins favorable : mais Don Alvare ne la paſſa point ſans agitation ; la joie de revoir un Fils ſi digne de lui, & l'eſpoir de ſortir d'un Païs barbare, ne pûrent l'empêcher d'être touché de quitter Moraza.

Ce Bacha avoit des vertus ſi rares parmi ſes pareils, & les ſervices qu'il lui avoit rendus, étoient d'une telle importance, que ſa reconnoiſſance ne lui laiſſoit voir qu'avec douleur le moment qui devoit l'en ſéparer pour jamais ; & jugeant que pour réüſſir dans le projet qu'il avoit formé, il falloit le tromper lui-même, non ſeulement pour qu'il n'y mît point obſtacle, mais encore pour le garantir du ſoupçon d'y avoir prêté les mains, il trouvoit dans cette dure néceſſité une eſpece d'ingratitude, dont la ſeule penſée bleſſoit la délicateſſe de ſes ſentimens. Cependant après avoir fait pluſieurs réflexions ſur ce qui le contraignoit d'en agir de la ſorte, & voyant

qu'ayant retrouvé ſon Fils, pour lequel ſon honneur & ſa Religion l'obligeoient à ſacrifier tout ce qui pouvoit l'attacher à Fez; & que n'ignorant plus la naiſſance de la jeune Beatrix, il ne pouvoit ſans crime ne la pas rendre à ſa Famille, & la faire joüir de l'héritage de ſes Peres, il ſe réſolut de tout hazarder pour ſortir d'un état qui, malgré ſes douceurs apparentes, n'étoit en effet qu'un eſclavage déguiſé.

Ainſi pour hâter l'exécution de ſon deſſein, il n'eut pas plûtôt vû le jour, qu'il envoya chercher Orcan ſous pretexte qu'il avoit reçû des ordres de la Cour qui demandoient de la diligence. Il vint: & l'ayant traité avec ſa douceur ordinaire, il lui commanda de tout préparer pour une expédition ſecrete dont il étoit chargé ſur les Côtes d'Eſpagne; de mettre ſon Vaiſſeau en état de le recevoir; & l'avertit qu'il en iroit faire la viſite le lendemain matin. Le Turc qui ne s'attendoit pas à ſatisfaire ſi-tôt ſa haine & ſa vengeance, en

eut une joie qu'il ne put cacher ; & répondit avec une soûmission, qui fit aisément connoître à Morgat l'espoir dont il étoit flaté. Il se retira ; & le Bacha ayant fait dire qu'il étoit visible, Alphonse se rendit près de lui avec Alondées & Muzaïm. Ils tinrent quelques-tems conseil sur la conduite qu'ils devoient tenir ; & lorsqu'ils en furent convenus, Alondés & Muzaïm furent chargés de prendre une chaloupe dès le même jour ; d'y porter pendant la nuit ce que Don Alvare avoit de plus précieux ; de gagner ensuite la pleine mer, & d'attendre le Vaisseau à l'abri de l'écueil qu'ils trouveroient le plus favorable ; & leur donna le signal qui devoit leur faire connoître qu'ils pouvoient aborder le Navire.

Ces deux fideles Serviteurs promirent de s'acquiter exactement de cette commission, quoiqu'ils eussent volontiers préféré de partager le péril où Don Alvare & son Fils alloient être exposés ; mais il fallut obéïr. Ainsi Muzaïm s'étant ren-

du au Port, & par ses libéralités s'étant assûré d'une Chaloupe, dont le Pilote étoit de ses amis, il revint prendre Alondés, avec lequel il transporta une Cassette remplie de toutes les richesses portatives de Don Alvare, qui consistoient en or, en perles & diamans d'un prix considérable. Tandis qu'ils s'éloignoient du Cap d'une vîtesse extrême, Alphonse & Don Alvare ayant assemblé les Esclaves Chrétiens, leur déclarérent à quel prix il falloit acheter leur liberté. Ces généreux Captifs charmés de toucher au moment qu'ils avoient si long-tems desiré, témoignérent une ardeur si vive de signaler leur zele & leur courage, que le Pere & le Fils en tirérent un heureux présage pour le succès de leur entreprise. Ils étoient au nombre de quarante, la plûpart gens de guerre & pris sur les Vaisseaux qui n'avoient pû résister à l'effort des Pyrates. Don Alvare les arma chacun d'un poignard & d'un sabre qu'ils cachérent sous leurs pourpoints, ne devant les montrer & s'en servir

qu'au

qu'au moment qu'ils verroient Alphonſe & Morgat tirer les leurs.

Quand ces choſes furent réglées, ils paſſérent dans l'Appartement d'Elevire & d'Heraïde, auſquelles ils ne voulurent rien apprendre de ce qui s'alloit paſſer, dans la crainte que leur effroi ne rompît leurs meſures ; & ne parûrent avoir l'eſprit occupé, que du plaiſir d'être tous réünis. Ils ne ſe quittérent de la journée, qui s'écoula en épanchemens de joie & de tendreſſe : les deux Amans en profitérent pour s'inſtruire reciproquement de leurs plus ſecretes penſées. Heraïde autoriſée par l'ordre de Don Alvare & d'Elevire, qu'elle regardoit comme les ſeuls qui pouvoient diſpoſer d'elle, apprit à Don Alphonſe, que l'ayant vû pluſieurs fois ſe promener ſur la Terraſſe qui ſépare le Palais du Bacha d'avec les Jardins qui donnent ſur la mer, ſa phyſionomie l'avoit frappée ; & que toute ſa raiſon n'ayant pû vaincre l'inclination qu'elle s'étoit ſentie pour lui, elle avoit réſolu de lui faire rendre la

liberté ; & que tout ce qu'elle avoit fait, n'avoit été que pour y parvenir, malgré la douleur que lui devoit causer son éloignement : & les termes dont elle se servit en ce moment pour exprimer les mouvemens de son ame, & le trouble que l'Amour & le devoir y avoient fait naître, prouvoient si bien la délicatesse de ses sentimens, & celle de son esprit, qu'Alphonse ne se laissoit point de l'entendre & de l'admirer. Elevire & Don Alvare qui les aimoient tous deux presque également, sentoient une satisfaction extrême de ce que le Ciel ayant formé leurs cœurs l'un pour l'autre, leur donnoit un moyen si doux d'effacer à jamais le souvenir de l'inimitié de leurs Peres.

Enfin l'heure de laisser les Dames en liberté les ayant obligés de se séparer, Morgat fit entendre à Elevire, que pour un dessein dont elle seroit bientôt instruite, il étoit nécessaire qu'elle & Beatrix se tinssent prêtes le lendemain de très-bonne heure. Cette vertueuse Femme qui ne s'occupoit que

du

du foin de lui plaire, l'en affûra; & s'étant tous retirés, Morgat & Don Alphonse passérent une partie de la nuit à s'entretenir. Le Bacha de Bouzême fut long-tems le sujet de leur conversation, Don Alvare étant véritablement touché de ne pouvoir lui dire adieu; mais Alphonse lui fit si bien connoître que ce seroit risquer de se perdre, qu'il s'arma d'une nouvelle résolution; & s'abandonnant l'un & l'autre à celui qui régle la destinée des humains, ils cherchérent dans les bras du sommeil le repos dont ils avoient besoin.

Orcan n'étoit pas si tranquille: il avoit armé tous lesEsclaves noirs; avoit tiré d'eux un nouveau serment de se jetter sur Morgat & sur ceux de sa suite, si-tôt qu'il paroîtroit: mais quoiqu'il fût assûré de la réüssite de son barbare projet, il ne put fermer la paupiére de toute la nuit; & le jour le surprit dans une agitation qu'il ne put surmonter. Cependant sourd au pressentiment de son malheur, il se mit en état de recevoir le Bacha. Le

Vaiſſeau étoit à la rade au bas d'une longue Terraſſe qui bordoit la mer de ce côté, de laquelle on pouvoit deſcendre & s'embarquer par un degré pratiqué dans le roc, ſans aller au Port. Enfin l'heure fatale ſe fit entendre, & Morgat accompagné d'Alphonſe & de ſes quarante Eſclaves Chrétiens, ſe rendit ſur cette Terraſſe, où le traître Orcan l'attendoit avec les ſiens rangés en haye. Il vint au-devant de lui: & ſurpris qu'il eût une ſi nombreuſe ſuite, il en parut troublé; mais ſe raſſûrant, il conduiſoit déja Morgat dans l'endroit deſtiné à ſon aſſaſſinat, lorſque le Bacha tirant ſon poignard, l'enfonça dans le cœur du Barbare. Alors Alphonſe & ſa vaillante troupe, le ſabre d'une main & le poignard de l'autre, ſe jettérent auſſi-tôt ſur les Eſclaves noirs, qui s'étoient déja avancés pour venger leur Chef. Jamais combat ne fut plus terrible, les Captifs Afriquains combattant en déſeſpérés; mais quoiqu'ils fuſſent plus forts en nombre que les Chrétiens, ils ne pûrent réſiſter à

leur valeur. Alphonſe & Don Alvare en firent un horrible carnage, & pas un n'échappa à leurs coups.

Cette victoire les ayant laiſſé libres de s'embarquer, ſans que perſonne y mît obſtacle, Don Alvare & ſes braves Captifs deſcendirent le Roc pour ſe rendre maître du Vaiſſeau, tandis qu'Alhonſe remontant en diligence au Palais, fut en tirer Elevire & Beatrix, qui ne les voyant point, étoient dans une inquiétude que leur raiſon ne pouvoit calmer. La préſence d'Alphonſe les raſſûra d'abord; mais ſon air empreſſé, & le ſang dont ſon habit étoit teint en pluſieurs endroits, les rejettant dans l'effroi, elles eûrent beſoin de tout leur courage, pour ne pas faire éclater leur douleur. Alphonſe qui s'apperçut du trouble qui les avoit ſaiſies: Ne craignez rien, Madame, dit-il à Dona Elevire, Don Alvare n'attend plus que vous, pour ſe voir entiérement hors de péril. Ah! cher Alphonſe, s'écria-t-elle en lui tendant la main, il n'en eſt point où

je ne m'expose pour l'en garantir. A ces mots l'Amant d'Heraïde les ayant fait sortir de leur Appartement par des détours qui les mettoient à l'abri de la rencontre de leurs Femmes, il les conduisit sans accident jusqu'au Vaisseau.

Leur étonnement fut inconcevable en passant sur la Terrasse, d'y voir tant d'hommes morts ou mourants : & quoiqu'Alphonse les assûrât que ce spectacle n'offroit à leurs regards que les effets de la valeur de Morgat, & qu'elles n'avoient point à trembler pour sa vie, elles n'en furent certaines, qu'en le voyant venir lui-même au-devant d'elles. Le tems pressoit ; & pour n'en point perdre, on mit à la voile au même instant. Morgat & les autres Chrétiens s'étoient rendus maîtres du Vaisseau sans y trouver beaucoup de résistance, la plûpart des Matelots s'étant soûmis aux ordres du Bacha sous l'espoir d'une forte récompense.

Ils n'eurent pas plûtôt quitté le Cap & gagné la haute mer, qu'ils apperçûrent la Chaloupe d'Alondés

dés & de Muzaïm. Don Alvare fit faire le ſignal, & l'attendit ; elle l'eut bientôt joint : & tous ces illuſtres Fugitifs s'étant raſſemblés, on tourna promptement la prouë vers les Côtes d'Eſpagne: & les vents favoriſant leur fuite, les fit aborder à Cadix ſans accident. Don Alvare n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il récompenſa comme il l'avoit promis les Matelots Afriquains, en leur laiſſant la liberté de reſter, ou de s'en retourner dans leur Païs ; mais pas un ne voulut quitter Cadix, & la plûpart embraſſérent le Chriſtianiſme. Cependant ne voulant pas que le Bacha de Bouzême eût ſujet de ſe plaindre de ſon ingratitude, il fit charger le Vaiſſeau des choſes les plus rares & les plus précieuſes qu'il put trouver, & le renvoya à l'Iſle d'Alboran, avec ordre au Capitaine de les remettre à Moraza avec une lettre de ſa part, remplie de juſtifications & de tendreſſe : & lorſqu'il eut ſatisfait à ce devoir, il prit la route de Grenade avec ſon illuſtre Famille. Jamais étonnement ne fut plus grand, que celui

lui de leurs Parens & de leurs Amis, en apprenant leurs avantures. La joie fut universelle dans toute la Famille : il y eut des fêtes & des joûtes pendant plusieurs jours, pour célébrer celui de leur arrivée. Beatrix rentra dans tous les biens de Don Louis son Pere, & Don Alvare dans les siens, & ceux de Mendoze Pere d'Elevire, Ensuite de quoi Alphonse & Beatrix furent unis par des nœuds d'un heureux hymenée, dont la Cérémonie se fit avec une magnificence sans égale, & digne de ceux que le Ciel avoit destinés pour être la premiere tige d'où l'illustre Maison de Pardo dans le Royaume de Grenade tire son origine.

F I N.



